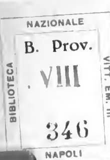
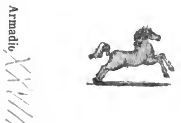




...DO PROVINCIA



NAZIONALE
B. Prov.
VIII
346
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI



BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET C[ie], RUE DU BAC, 30.

G. GROTE

Vice-Chancelier de l'Université de Londres, Associé étranger de l'Institut de France

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA FIN DE LA GÉNÉRATION CONTEMPORAINE D'ALEXANDRE LE GRAND

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-L. DE SADOUS

Professeur au Lycée impérial de Versailles, Docteur ès lettres de la Faculté de Paris

TOME DIXIÈME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

AVEC CARTES ET PLANS



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866



Iʳᵉ PARTIE. — GRÈCE LÉGENDAIRE

Ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
Ἡμίθεοι προτέρῃ γενεῇ.

HÉSIODE.

2ᵉ PARTIE. — GRÈCE HISTORIQUE

. . . . . . Πόλιες μερόπων ἀνθρώπων.

HOMÈRE.

HISTOIRE DE LA GRÈCE

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

DEPUIS LA FÊTE DE LA QUATRE-VINGT-DIXIÈME OLYMPIADE JUSQU'A LA BATAILLE DE MANTINEIA

419 avant J.-C. — Nouvelle politique d'Athènes tentée par Alkibiadês. — Expédition d'Alkibiadês dans l'intérieur du Péloponèse. — Attaque dirigée sur Epidauros par Argos et par Athènes. — Mouvements des Spartiates et des Argiens. — Le mois sacré Karneios; — tour joué par les Argiens à l'aide de leur calendrier. — Congrès à Mantineia pour la paix ; — les discussions avortent. — Pouvoir athénien sur mer; — l'alliance entre Athènes et Sparte continue de nom, mais elle est violée indirectement par toutes deux. — 418 avant J.-C. — Invasion d'Argos par Agis, et par les Lacédæmoniens, les Bœôtiens et les Corinthiens. — Les envahisseurs s'approchent d'Argos par des directions différentes. — Forces supérieures et position avantageuse des envahisseurs; — danger d'Argos; — Agis prend sur lui d'accorder une amnistie aux Argiens et fait retirer son armée; — mécontentement des alliés. — Agis est sévèrement blâmé à son retour à Sparte. — Arrivée tardive à Argos d'Alkibiadês, de Lachês, etc., avec le contingent athénien; — expédition d'Athéniens, d'Êleiens, de Mantineiens et d'Argiens contre la ville arkadienne d'Orchomenos. — Plans contre Tegea; — les Êleiens retournent chez eux. — Danger de Tegea; — Agis et les Lacédæmoniens marchent à son secours. — Manœuvres d'Agis pour amener la bataille sur un terrain favorable. — Marche en avant et nouvelle position des Argiens. — Les Lacédæmoniens sont surpris; ils se mettent soudain et facilement en ordre de bataille. — Gradation de commandement et responsabilité particulières à l'armée lacédæmonienne. — Ligne lacédæmonienne; — poste privilégié des Skiritæ à la gauche. — Nombres incertains des deux armées. — Harangues préliminaires adressées aux soldats. — Bataille de Mantineia. — Mouvement ordonné par Agis, un instant avant la bataille : son ordre désobéi. Son aile gauche est défaite. — Les Lacédæmoniens remportent finalement une victoire complète. — Grands effets de la victoire en rétablissant la réputation de Sparte. — Opérations des Argiens, des Êleiens, etc., près d'Epidauros. —

Changement politique à Argos, produit par la bataille de Mantineia. — Conspiration oligarchique du régiment des Mille à Argos, de concert avec les Lacédæmoniens. — Traité de paix entre Sparte et Argos. — Traité d'alliance entre Sparte et Argos; — dissolution de l'alliance d'Argos avec Athènes, Mantineia et Elis. — Mantineia se soumet à Sparte. — Révolution oligarchique effectuée à Argos par les Mille, de concert avec les Lacédæmoniens. — Oligarchie dans Sikyôn et dans les autres villes d'Achaïa. — Violences des Mille à Argos; contre-révolution dans cette ville : rétablissement de la démocratie. — Actes du Dêmos argien rétabli: lenteurs de Sparte. — Alkibiadês à Argos : mesures pour la protection de la démocratie. — Paix nominale, mais relations précaires, entre Athènes et Sparte. — Relations d'Athènes avec Perdikkas de Macédoine. — Négligence d'Athènes au sujet d'Amphipolis : imprévoyance de Nikias et du parti de la paix; — vues aventureuses d'Alkibiadês. — Lutte projetée d'ostracisme entre Nikias et Alkibiadês. Proposition appuyée par Hyperbolos. — Désuétude graduelle de l'ostracisme à mesure que la démocratie devint assurée. — Siége de Mêlos par les Athéniens. — Dialogue présenté par Thucydide, entre les envoyés athéniens et le conseil exécutif de Mêlos. — Langage représenté par Thucydide comme ayant été tenu par les députés athéniens, — avec les réponses des Mêliens.— Les Mêliens refusent de se soumettre.— Siége et prise de Mêlos. — Remarques sur l'événement. — Idée que se fait Thucydide de cet incident. — Place qu'il occupe dans la conception historique générale de Thucydide.

Peu après les remarquables événements de la fête Olympique décrite dans le dernier chapitre, les Argiens et leurs alliés envoyèrent une nouvelle ambassade pour inviter les Corinthiens à se joindre à eux. Ils crurent que c'était une excellente occasion, après l'affront qui venait d'être fait à Sparte, pour déterminer ce peuple à l'abandonner; mais des ambassadeurs spartiates s'y trouvèrent aussi, et bien qu'on prolongeât beaucoup les discussions, on n'adopta aucune résolution nouvelle. Un tremblement de terre, — il se peut qu'il n'ait pas été réel, mais qu'il ait été simulé pour servir leur dessein, — termina brusquement le congrès. Les Corinthiens, — bien que vraisemblablement se défiant d'Argos maintenant qu'elle était unie avec Athènes, et penchant plutôt vers Sparte, — ne voulurent pas se prononcer en faveur de l'une pour se faire une ennemie de l'autre (1).

Malgré ce premier échec, la nouvelle alliance d'Athènes et d'Argos montra d'une manière très-marquée ses conséquences le printemps suivant. D'après les inspirations d'Alkibiadês, Athènes fut près de tenter une nouvelle expérience

(1) Thucydide, V, 50.

en cherchant à obtenir des partisans et une influence dans l'intérieur du Péloponèse. Au début de la guerre elle avait été une puissance maritime, se tenant sur la défensive et simplement conservatrice, sous la direction de Periklês. Après les événements de Sphakteria, elle profita de ce grand avantage pour viser à recouvrer Megara et la Bœôtia, qu'elle avait été obligée auparavant d'abandonner en vertu de la trêve de Trente ans, — à la recommandation de Kleôn. Elle consacra la huitième année de la guerre à cette tentative, mais avec un mauvais succès signalé, tandis que Brasidas pendant cette période forçait les portes de son empire maritime et lui enlevait maintes dépendances importantes. Le grand objet d'Athènes devint alors de recouvrer ces dépendances perdues, en particulier Amphipolis; Nikias et ses partisans cherchaient à obtenir ce résultat en faisant la paix, tandis que Kleôn et ses adhérents prétendaient qu'on ne pourrait y parvenir que par des efforts militaires. L'expédition sous les ordres de Kleôn dirigée contre Amphipolis avait échoué, — la paix conclue par Nikias avait échoué également; Athènes s'était dessaisie de son avantage capital sans regagner Amphipolis; et si elle désirait la ravoir, elle n'avait pas d'autre alternative que de répéter la tentative qui n'avait pas réussi sous Kleôn. Et peut-être l'aurait-elle fait (comme nous la verrons projeter de le faire dans le courant de près de quatre années plus tard), s'il ne s'était trouvé d'abord que l'esprit athénien était alors probablement fatigué et découragé au sujet d'Amphipolis, par suite de la prodigieuse honte qu'on y avait subie si récemment; ensuite qu'Alkibiadès, le nouveau conseiller principal ou premier ministre d'Athènes (si l'on nous permet d'employer une expression inexacte, que suggère cependant la réalité du cas), était poussé par ses dispositions personnelles à tourner dans une autre direction le courant de l'ardeur athénienne. Plein d'antipathie pour Sparte, il regardait l'intérieur du Péloponèse comme son point le plus vulnérable, surtout dans les relations actuellement rompues des villes qui en étaient les éléments constitutifs. De plus, son désir personnel de gloire était mieux satisfait au milieu du centre

de la vie grecque qu'en entreprenant une expédition dans une région éloignée et barbare; enfin, il se rappelait probablement avec déplaisir les maux et le froid extrême (insupportables pour tous, excepté pour la constitution de fer de Sokratês) qu'il avait endurés lui-même douze ans auparavant au siége de Potidæa (1), et auxquels serait exposé de nouveau tout armement destiné à conquérir Amphipolis. Ce fut sous ces impressions qu'il se mit alors à presser ses opérations contre Lacédæmone dans l'intérieur du Péloponèse, en vue d'organiser une contre-alliance sous Argos, suffisante pour la tenir en échec, et en tout cas pour lui enlever complétement le pouvoir de faire des incursions au delà de l'isthme. Tout cela se fit sans rompre ostensiblement la paix et l'alliance entre Athènes et Lacédæmone, qu'on voyait gravées en lettres apparentes sur des colonnes érigées dans les deux villes.

Venant à Argos à la tête d'un petit nombre d'hoplites et d'archers athéniens, et renforcé par des alliés péloponésiens, Alkibiadês présenta le spectacle d'un général athénien traversant l'intérieur de la péninsule et imposant ses propres arrangements dans divers lieux, — spectacle à ce moment nouveau et frappant (2). Il tourna d'abord son attention sur les villes achæennes au nord-ouest, où il persuada les habitants de Patræ de s'allier avec Athènes, et même d'entreprendre le travail de rattacher leur ville à la mer au moyen de longs murs, de manière à se mettre à portée d'être protégés par Athènes du côté de la mer. De plus, il projeta d'élever un fort et de former une station navale au point extrême du cap Rhion, juste à l'entrée étroite du golfe corinthien; par là, les Athéniens qui possédaient déjà la côte opposée au moyen de Naupaktos, seraient devenus maîtres du commerce du golfe. Mais les Corinthiens et les Sikyoniens, aux-

(1) Platon, Symp., c 35, p. 220. Δεινοὶ γὰρ αὐτόθι χειμῶνες, πάγου οἵου δεινοτάτου, etc.

(2) Thucydide, V, 52. Isokrate (De Bigis, sect. 17. p. 349) parle de cette expédition d'Alkibiadês en employant son langage habituel, vague et exagéré. Mais il a raison d'appeler l'attention sur elle comme sur quelque chose de très-mémorable à l'époque.



quels cette mesure eût causé un tort sérieux, dépêchèrent des forces en assez grand nombre pour prévenir l'accomplissement de ce dessein, — et probablement aussi pour empêcher l'érection des murs de Patræ (1). Toutefois la marche d'Alkibiadès dut fortifier l'intérêt antilaconien sur toute la côte achæenne.

Il revint ensuite prendre part avec les Argiens à une guerre contre Epidauros. Acquérir la possession de cette ville devait faciliter la communication entre Athènes et Argos, puisqu'elle était non-seulement placée immédiatement vis-à-vis de l'île d'Ægina, occupée alors par les Athéniens, mais encore qu'elle ouvrait à ces derniers un accès par terre, les dispensant de la peine de doubler le cap Skyllæon (la pointe sud-est de la péninsule argienne et épidaurienne) quand ils envoyaient des forces à Argos. De plus, le territoire d'Epidauros confinait au nord à celui de Corinthe, de sorte que sa possession devait être une garantie de plus pour la neutralité des Corinthiens. Conséquemment on résolut d'attaquer Epidauros, et pour cela on trouva aisément un prétexte. Comme État présidant et administrant le temple d'Apollon Pythæeus (situé dans l'intérieur des murs d'Argos), les Argiens jouissaient d'une sorte de suprématie religieuse sur Epidauros et sur d'autres villes voisines, — vraisemblablement le reste de cette suprématie étendue, politique aussi bien que religieuse, qui dans les temps anciens leur avait appartenu (2). Les Épidauriens devaient à ce temple certains sacrifices et d'autres obligations cérémoniales, — dont l'une, née de quelque circonstance que nous ne pouvons comprendre, était alors due et non accomplie; c'est du moins ce que prétendaient les Argiens. Ce manquement leur imposa le devoir de réunir des forces militaires pour attaquer les Épidauriens et faire remplir l'obligation par la force.

Toutefois leur marche d'invasion fut suspendue pour un

(1) Thucydide, V, 52.

(2) Thucydide, V, 53, avec une note du Dr Arnold.

temps par la nouvelle que le roi Agis, avec toutes les forces de Lacédæmone et de ses alliés, s'était avancé jusqu'à Leuktra, l'une des villes frontières de Laconie, au nord-ouest, vers le mont Lykæon et les Parrhasii arkadiens. Le sens de ce mouvement n'était connu que d'Agis seul, qui n'expliqua même le projet ni à ses propres soldats, ni à ses officiers, ni à ses alliés (1). Mais le sacrifice offert constamment avant de franchir la frontière se trouva si défavorable, qu'il abandonna sa marche pour le moment et retourna dans ses foyers. Le mois karneios, période de trêve aussi bien que fête religieuse dans les États dôriens, étant alors très-prochain, il ordonna à ses alliés de se tenir prêts pour une démarche au dehors aussitôt que ce mois serait expiré.

Instruits qu'Agis avait congédié ses troupes, les Argiens se préparèrent à exécuter leur invasion d'Epidauros. Le jour de leur départ était déjà le 26 du mois précédant le mois karneien, de sorte qu'il ne restait que trois jours avant le commencement de ce dernier mois avec sa trêve sainte, qui liait les sentiments religieux des États dôriens en général, auxquels Argos, Sparte et Epidauros appartenaient tous. Mais les Argiens profitèrent, pour faciliter leur projet, de cette particularité même de l'époque, qui, selon toute probabilité, devait les retenir chez eux, en jouant un tour au moyen de leur calendrier et en proclamant une de ces interventions arbitraires dans le calcul du temps que les Grecs employaient à l'occasion pour corriger la confusion revenant sans cesse dans leur système lunaire. Ayant commencé leur marche le 26 du mois qui précédait karneios, les Argiens appelèrent chaque jour qui suivit encore le 26, empêchant ainsi la marche du temps et prétendant que le mois karneien n'était pas déjà commencé. Ce qui facilita encore ce procédé, ce fut cette circonstance, que leurs alliés

(1) Thucydide, V, 54. ᾔδει δὲ οὐδεὶς ὅποι στρατεύουσιν οὐδὲ αἱ πόλεις ἐξ ὧν ἐπέμφθησαν.

Cet incident montre que Sparte employait les forces militaires de ses alliés sans aucun égard pour leurs sentiments — tout aussi décidément qu'Athènes ; bien qu'il y en eût parmi eux de trop puissants pour être traités ainsi.

d'Athènes, d'Elis et de Mantineia, n'étant pas Dôriens, n'étaient pas dans l'obligation d'observer la trêve karneienne. En conséquence, l'armée se rendit d'Argos dans le territoire d'Epidauros, et consacra vraisemblablement quinze jours ou trois semaines à le ravager; tout ce temps étant réellement, selon le calcul des autres États dôriens, une partie de la trêve karneienne, que les Argiens, adoptant leur calcul arbitraire, déclaraient ne pas violer. Les Epidauriens, hors d'état de les rencontrer seuls en rase campagne, invoquèrent l'aide de leurs alliés, qui cependant avaient été appelés par Sparte pour le mois suivant, et ne voulurent pas, plus que les Spartiates, se mettre en mouvement pendant le mois karneien lui-même. Toutefois quelques alliés, peut-être les Corinthiens, vinrent jusqu'à la frontière épidaurienne, mais ne se sentirent pas assez forts pour prêter secours en entrant seuls dans le territoire (1).

---

(1) Thucydide, V, 54. Ἀργεῖοι δ' ἀναχωρησάντων αὐτῶν (les Lacédæmoniens) τοῦ πρὸ τοῦ Καρνείου μηνὸς ἐξελθόντες τετράδι φθίνοντος, καὶ ἄγοντες τὴν ἡμέραν ταύτην πάντα τὸν χρόνον, ἐσέβαλον ἐς τὴν Ἐπιδαυρίαν καὶ ἐδῄουν· Ἐπιδαύριοι δὲ τοὺς ξυμμάχους ἐπεκαλοῦντο· ὧν οἱ μὲν τὸν μῆνα προὐφασίσαντο, οἱ δὲ καὶ ἐς μεθορίαν τῆς Ἐπιδαυρίας ἐλθόντες ἡσύχαζον.

En expliquaut ce passage, je me permets de m'éloigner des idées de tons les commentateurs, avec d'autant moins de scrupules, qu'il me semble quo mêmo les meilleurs d'eutre eux sont ici embarrassés et peu satisfaisants.

Le sens quo jo donne aux mots est le plus rigoureux et le plus littéral possible — « Les Argiens, étant partis le 26 du meis avant Karnoios, et *conservant ce jour pendant tout le temps*, envahirent le torritoire épidaurien et se mirent à le ravager. » Par « pendant teut le temps, » il est entendu pendant tont lo temps que dura cette expédition. C'est-à-dire, selon moi, — ils conservèrent le 26 du mois précédent pendant toute une quinzaino où à peu près — ils appelèrent chaque jour successif du même nom — ils arrêtèrent la marche calculée du temps — ils n'admirent jamais que le 27 fût arrivé. Le Dr Thirlwall traduit (Hist. Grecc. vel. III, ch. 24, p. 331) — « ils commencèrent leur marche un jour qu'ils avaient *toujours* eu l'habitude do respecter cemme saint. » Mais les mots dans cette explication introduisent un fait nouveau qui n'a pas de rapport visible avec l'affirmation principale de la phrase.

Il se peut qne le sens que je donue soit mis en question sur la raison qne cette frande employée au sujot du calendrier est trop absurde et trep puérile pour avoir été commise réellemont. Cependant ello n'est pas plus absurde que les deux votes qui furent rendus, dit-on, par l'assemblée athénienne (en 290 av. J.-C.), qui, étant dans le meis de Munychion, vota d'abord que ce meis serait le mois Anthestêrion — ensuite qu'il serait le mois Boêdromion, afin que Demetries Poliorkêtês fût initié à la

Cependant les Athéniens avaient convoqué un autre congrès de députés à Mantineia, dans le dessein de discuter des propositions de paix; peut-être fut-ce un point remporté

---

fois aux petits et aux grands mystères de Dêmêter, presque en même temps. Demetrios, étant sur le point de quitter Athènes dans le mois Munychion, accomplit les deux cérémonies avec peu ou point de délai (Plutarque, Demetrios, c. 26). Cf. aussi le discours attribué à Alexandre au Granique, ordonnant qu'un second mois Artemisios fût substitué au mois Dæsios (Plut. Alex. c. 16).

En outre, si nous regardons la conduite des Argiens eux-mêmes à une époque subséquente (389 av. J.-C. Xénophon, Hellen. IV, 7, 2, 5; V, 1, 29), nous les verrons jouer un tour analogue au calendrier afin d'obtenir le bénéfice de la trêve sacrée. Quand les Lacédæmoniens envahirent Argos, les Argiens dépêchèrent des hérauts avec des couronnes et les insignes appropriés pour les éloigner, par la raison que c'était l'époque de la trêve sainte — bien *qu'il n'en fût pas réellement ainsi* — οὐχ ὁπότε κάθηκοι ὁ χρόνος, ἀλλ' ὁπότε ἐμβάλλειν μέλλοιεν Λακεδαιμόνιοι, τότε ὑπέφερον τοὺς μῆνας; — οἱ δὲ Ἀργεῖοι, ἐπεὶ ἔγνωσαν οὐ δυνησόμενοι κωλύειν, ἔπεμψαν, ὥσπερ εἰώθεσαν, ἐστεφανωμένους δύο κήρυκας, ὑποφέροντας σπονδάς. Dans plus d'une occasion, ce stratagème réussit : les Lacédæmoniens n'osèrent pas agir au mépris des sommations des hérauts, qui affirmaient que *c'était* le temps de la trêve, bien qu'en réalité il n'en fût pas ainsi. Enfin le roi spartiate Agésipolis alla réellement tant à Olympia qu'à Delphes, pour demander expressément à ces oracles, s'il était obligé d'accepter la trêve à tout moment, vrai ou faux, quand il serait à la convenance des Argiens de mettre en avant comme prétendue raison (ὑποφέρειν). Les deux oracles lui dirent qu'il n'était pas dans l'obligation de se soumettre à un tel prétexte; en conséquence, il renvoya les hérauts, refusant d'écouter leurs sommations, et il envahit le territoire argien.

Or il y a ici un cas tout à fait semblable avec cette différence — que les Argiens, quand ils envahissent Epidauros, falsifient le calendrier afin d'effacer la trêve sainte quand elle aurait dû réellement venir; tandis que lorsqu'ils sont envahis, ils commettent une falsification semblable afin d'introduire la trêve au moment auquel elle n'appartenait pas légitimement. Je pense donc que cet incident analogue justifie l'interprétation que j'ai donnée du passage de Thucydide qui nous occupe en ce moment.

Mais quand même je ne pourrais produire un cas aussi exactement semblable, je soutiendrais encore cette interprétation. A examiner l'état de l'ancien calendrier grec, le procédé imputé aux Argiens ne doit pas être considéré comme trop étrange et trop absurde à adopter — avec les mêmes yeux que nous le regarderions aujourd'hui.

A l'exception d'Athènes, nous ne connaissons pas complètement le calendrier d'une seule autre ville grecque. Mais nous savons que les mois de toutes étaient des mois lunaires, et que l'usage suivi par rapport à l'intercalation, pour prévenir une divergence incommode entre le temps lunaire et le temps solaire, était différent dans chaque différente ville. En conséquence, le mois lunaire d'une ville ne commençait ni ne finissait (si ce n'est par accident) en même temps que le mois lunaire d'une autre. M. Boeckh fait observer (Ad Corp. Inscrip. t. I, p. 734) — « Variorum populorum menses, qui sibi secundum legitimos annorum cardines respondent, non quovis conveniunt anno, nisi cyclus intercalationum utrique

par Nikias à Athènes, malgré Alkibiadès. Quels autres députés y assistèrent, nous l'ignorons; mais Euphamidas, venant comme député de Corinthe, fit remarquer, au commen-

---

populo idem sit : sed ubi differunt cycli, altero populo intercalante mensem dum non intercalat alter, eorum qui non intercalarunt mensis certus cedit jam in eum mensem alterorum qui præcedit illum cui vulgo respondet certus iste mensis: quod tamen negligere solent chronologi. » Cf. aussi la bonne Dissertation de K. F. Hermann, Ueber die Griechische Manatskunde, Goetting. 1844, p. 21-27 — où est bien réuni tout ce que l'on sait sur les noms grecs et l'arrangement des mois.

Nous ne connaissons pas du tout les noms des mois argiens (voir K. F. Hermann, p. 84-124); en effet, le seul nom qui repose sur une preuve positive est celui d'un mois *Hermæos*. Jusqu'à quel point les mois d'Argos s'accordaient-ils avec ceux d'Epidauros ou de Sparte? c'est ce que nous ne savons pas, et nous n'avons aucun droit de présumer qu'ils s'accordassent. Et il n'est nullement prouvé que chaque ville de Grèce eût ce qu'on peut proprement appeler *un système* d'intercalation, assez exact pour maintenir le calendrier régulier sans fréquents changements arbitraires. Même à Athènes, il n'est pas démontré d'une manière satisfaisante que le calendrier métonique fût toujours réellement reçu dans l'usage civil. Cicéron, en décrivant la pratique des Grecs Siciliens au sujet du calcul du temps, caractérise les changements qu'ils font pour corriger le calendrier comme se faisant à l'occasion plutôt que systématiques. Verrès en profite pour faire un changement plus violent encore, en déclarant que les ides de janvier étaient les ides de mars (Cicéron, Verr. II, 52, 129).

Or dans les cas où un peuple est habitué à voir la confusion régner dans son calendrier, et à y laisser introduire d'autorité des changements destinés à y rétablir l'ordre, la démarche que, comme je le suppose, les Argiens firent au sujet de l'invasion d'Epidauros ne paraît pas absurde et étrange. Les Argiens prétendaient que le temps réel de célébrer la fête des Karneia n'était pas encore arrivé. Sur ce point, ils n'étaient pas tenus de suivre les idées des autre États dôriens — puisqu'il ne semble pas qu'il y eût une autorité reconnue pour proclamer le commencement de la trêve Karneienne, comme les Éleiens proclamaient la trêve Olympique et les Corinthiens la trêve Isthmique. En disant donc que le 26 du mois précédant Karneios serait répété, et qu'on ne reconnaîtrait pas le 27 comme arrivant pendant quinze jours ou trois semaines, le gouvernement argien ne faisait qu'employer un expédient dont le semblable avait servi auparavant — bien que, dans le cas actuel, il fût employé pour un dessein frauduleux.

Le mois spartiate *Hekatombeos* paraît avoir correspondu au mois attique Hekatombæon — le mois spartiate suivant, Karneios, au mois attique Metageitnion (Hermann, p. 112) — nos mois de juillet et d'août; une telle correspondance n'étant nullement exacte ni constante. Le D[r] Arnold et Goeller parlent tous deux d'Hekatombeos comme si c'était le mois *argien* précédant Karneios; mais nous ne le connaissons que comme mois *spartiate*. Son nom ne paraît pas parmi les mois des villes dôriennes en Sicile, chez lesquelles néanmoins Karneios semble universel. V. Franz, Com. ad Corp. Inscript. Græc. numéros 5475, 5491, 5640. Part. 32, p. 640.

Les tours joués à l'aide du calendrier à Rome par les autorités politiques dans des vues de parti, sont bien connus de tout le monde. Et même dans quelques États de la Grèce, la marche du calen-

cement même des débats, ce qu'il y avait d'illogique à assembler un congrès pour la paix, tandis que la guerre sévissait actuellement dans le territoire épidaurien. Cette observation frappa tellement les députés athéniens, qu'ils partirent, persuadèrent les Argiens de se retirer d'Epidauros, et revinrent ensuite reprendre les négociations. Toutefois les prétentions des deux parties se trouvèrent encore inconciliables, et le congrès fut rompu; alors les Argiens retournèrent recommencer leurs dévastations dans Epidauros, tandis que les Lacédæmoniens, immédiatement après l'expiration de la trêve karneienne, se mirent de nouveau en marche et s'avancèrent jusqu'à leur ville frontière de Karyæ, mais furent encore arrêtés et forcés de retourner par des sacrifices défavorables faits sur la frontière. Toutefois on transmit à Athènes l'avis de leur départ; alors Alkibiadès, à la tête de mille hoplites athéniens, fut envoyé pour rejoindre les Argiens. Mais avant son arrivée l'armée lacédæmonienne avait déjà été licenciée; de sorte que ses services ne furent plus nécessaires, et les Argiens portèrent leurs ravages sur un tiers du territoire d'Epidauros avant de finir par l'évacuer (1).

Les Épidauriens furent renforcés vers la fin de septembre

---

drier était si incertaine qu'elle servait comme d'expression proverbiale pour une confusion inextricable. V. Hesychius — Ἐν Κέῳ τις ἡμέρα; Ἐπὶ τῶν οὐκ εὐγνώστων· οὐδεὶς γὰρ οἶδεν ἐν Κέῳ τις ἡ ἡμέρα, ὅτι οὐκ ἑστᾶσιν αἱ ἡμέραι, ἀλλ' ὡς ἕκαστοι θέλουσιν ἄγουσι. V. aussi Aristoph., Nubes, 605.

(1) Thucydide, V, 55. Καὶ Ἀθηναίων αὐτοῖς χίλιοι ἐβοήθησαν ὁπλῖται καὶ Ἀλκιβιάδης στρατηγός, πυθόμενοι τοὺς Λακεδαιμονίους ἐξεστρατεῦσθαι· καὶ ὡς οὐδὲν ἔτι αὐτῶν ἔδει, ἀπῆλθον. C'est la leçon que Portus, Bloomfield, Didot et Goeller ou adoptent ou recommandent, négligeant la particule δὲ qui est dans le texte ordinaire après πυθόμενοι.

Si nous n'adoptons pas cette leçon, nous devons expliquer (comme le Docteur Arnold et Poppo l'expliquent) dans le sens de « avaient déjà achevé leur expédition et étaient retournés chez eux. » Mais on ne produit aucune autorité pour donner ce sens au verbe ἐκστρατεύω : et l'idée du Dr Arnold, qui croit que ce sens appartient exclusivement au prétérit ou au plus-que-parfait, est fortement contredite par l'emploi du mot ἐξεστρατευμένων (II, 7), le même verbe et le même temps — cependant dans un sens contraire à celui qu'il lui attribue.

Des deux procédés, le moins contestable, selon moi, est de se passer de la particule δὲ.

par un détachement de trois cents hoplites lacédæmoniens sous Agesippidas, envoyé par mer à l'insu des Athéniens. A ce sujet les Argiens se plaignirent bruyamment à Athènes. Ils avaient bien lieu de condamner la négligence des Athéniens comme alliés, pour n'avoir pas mieux veillé à leur station voisine d'Ægina, et pour avoir laissé entrer cet ennemi dans le territoire d'Epidauros. Mais ils avaient un autre motif de plainte quelque peu remarquable. Dans l'alliance conclue entre Athènes, Argos, Elis et Mantineia, il avait été stipulé qu'aucun des quatre États ne souffrirait le passage de troupes par son territoire sans le consentement commun de tous. Or la mer était regardée comme une partie du territoire d'Athènes; de sorte que les Athéniens avaient violé cet article du traité en laissant les Lacédæmoniens envoyer des troupes par mer à Epidauros. Et les Argiens demandèrent alors à Athènes, en compensation de ce tort, de ramener les Messêniens et les Ilotes de Kephallenia à Pylos et de leur permettre de ravager la Laconie. Les Athéniens, d'après les conseils persuasifs d'Alkibiadès, accédèrent à cette demande, inscrivant au bas de la colonne sur laquelle était gravée leur alliance avec Sparte, que les Lacédæmoniens n'avaient pas observé leurs serments. Néanmoins ils s'abstinrent encore de renoncer formellement à leur traité avec Lacédæmone, ou de le violer de quelque autre manière (1). Les relations entre Athènes et Sparte restèrent ainsi de nom, — paix et alliance, — en ce qui regardait des opérations directes par lesquelles l'une aurait attaqué le territoire de l'autre; mais en réalité, — action hostile aussi bien que manœuvre hostile, à l'aide desquelles elles se nuisaient l'une à l'autre en leur qualité d'alliées par rapport à des parties tierces.

Les Argiens, après avoir prolongé leurs incursions sur le territoire épidaurien pendant tout l'automne, firent pendant l'hiver une tentative inutile pour prendre d'assaut la ville elle-même. Bien qu'il n'y eût pas d'engagement considé-

(1) Thucydide, V, 56.

rable, mais seulement une succession d'attaques irrégulières, dans quelques-unes desquelles les Épidauriens eurent même l'avantage, — cependant ils souffrirent encore des maux sérieux et firent sentir fortement leur situation à la sympathie de Sparte. Importunés ainsi et mortifiés aussi bien qu'alarmés des progrès de la défection ou de la froideur qu'ils subissaient actuellement dans tout le Péloponèse, — les Lacédæmoniens se décidèrent, dans le courant de l'été suivant, à déployer leur puissance avec vigueur et à regagner le terrain perdu (1).

Vers le mois de juin (418 av. J.-C.), ils marchèrent avec toutes leurs forces, hommes libres aussi bien qu'Ilotes, sous le roi Agis, contre Argos. Les Tegéens et d'autres alliés arkadiens les rejoignirent en route, tandis que leurs autres alliés près de l'Isthme, — Bœôtiens, Mégariens, Corinthiens, Sikyoniens, Phliasiens, etc., — reçurent l'ordre de se réunir à Phlionte. Le nombre de ces derniers alliés fut très-considérable, — car on nous parle de 5,000 hoplites bœôtiens et de 2,000 Corinthiens ; les Bœôtiens avaient aussi avec eux 5,000 hommes armés à la légère, 500 cavaliers et 500 fantassins, qui couraient à côté des cavaliers. Quant au nombre du reste ou des Spartiates eux-mêmes, nous l'ignorons, et probablement Thucydide ne le savait pas lui-même, car nous le voyons faire remarquer autre part l'impénétrable mystère des Lacédæmoniens sur toutes les affaires publiques, par rapport au nombre d'hommes à la bataille subséquente de Mantineia. Ce déploiement de l'alliance lacédæmonienne ne fut pas un secret pour les Argiens, qui, se rendant d'abord à Mantineia et y prenant les forces de cette ville aussi bien que trois mille hoplites éleiens qui vinrent les rejoindre, rencontrèrent les Lacédæmoniens dans leur marche à Methydrion, en Arkadia. Les deux armées étant postées sur des collines opposées, les Argiens avaient résolu d'attaquer Agis le lendemain, de manière à l'empêcher de rejoindre ses alliés à Phlionte. Mais il évita

(1) Thucydide, V, 57.

cette rencontre séparée en décampant de nuit, arriva à Phlionte et opéra sa jonction sans danger. On ne nous dit pas qu'il y eût dans l'armée lacédæmonienne un commandant de lochos, qui, copiant l'exactitude scrupuleuse et déraisonnable d'Amompharetos avant la bataille de Platée, refusât d'obéir à l'ordre de retraite devant l'ennemi, au risque imminent de toute l'armée. Et le fait qu'aucun incident semblable ne se présenta à ce moment, peut être regardé comme une preuve que les Lacédæmoniens étaient devenus plus familiers avec les exigences de la manière actuelle de faire la guerre.

Aussitôt qu'on apprit le matin que les Lacédæmoniens s'étaient retirés, les Argiens abandonnèrent aussi leur position et marchèrent avec leurs alliés, d'abord vers Argos elle-même, — ensuite vers Nemea, par la route ordinaire de Corinthe et de Phlionte à Argos, par laquelle ils s'imaginaient que viendraient les envahisseurs. Mais Agis opéra différemment. Partageant son armée en trois divisions, luimême avec les Lacédæmoniens et les Arkadiens, prenant une route courte, mais très-raboteuse et très-difficile, franchit la chaîne des montagnes et descendit droit dans la plaine près d'Argos. Les Corinthiens, les Pelléniens et les Phliasiens reçurent ordre de suivre une autre route dans la montagne, qui entrait dans la même plaine sur un point différent, tandis que les Bœôtiens, les Corinthiens et les Sikyoniens suivirent la route plus longue, plus unie et plus ordinaire par Nemea. Cette route, bien qu'en apparence fréquentée et commode, menait pendant une distance considérable le long d'un ravin étroit nommé le Trètos, bordé de chaque côté de montagnes. L'armée combinée sous les ordres d'Agis était très-supérieure en nombre aux Argiens; mais si elle avait marché tout entière sur une seule ligne par la route fréquentée en traversant l'étroit Trètos, sa supériorité de nombre aurait peu servi, tandis que les Argiens auraient eu une position extrêmement favorable pour se défendre. En divisant son armée et en suivant avec sa propre division la route de la montagne, Agis entra dans la plaine d'Argos sur les derrières de la position argienne à Nemea.

Il prévoyait que quand les Argiens le verraient ravager leurs propriétés près de la ville, ils abandonneraient sur-le-champ le terrain avantageux près de Nemea pour venir l'attaquer dans la plaine; la division bœôtienne trouverait ainsi ouverte la route passant par Nemea et le Trêtos, et pourrait s'avancer sans résistance dans la plaine d'Argos, où sa nombreuse cavalerie agirait avec effet contre les Argiens occupés à attaquer Agis. Cette triple marche fut exécutée. Agis avec sa division et les Corinthiens avec la leur arrivèrent, en franchissant les montagnes, dans la plaine argienne pendant la nuit; tandis que les Argiens (1), apprenant au lever du jour qu'il était près de leur ville, ravageant Saminthos et d'autres lieux, abandonnèrent leur position à Nemea pour descendre dans la plaine et l'attaquer. Dans leur marche, ils eurent une escarmouche partielle avec la division corinthienne, qui, ayant atteint un terrain élevé immédiatement au-dessus de la plaine argienne, fut rencontrée presque sur la route. Mais cette affaire fut indécise, et bientôt ils se trouvèrent dans la plaine près d'Agis et des Lacédæmoniens, qui étaient entre eux et leur ville.

Des deux côtés on rangea les armées, et on donna les ordres pour la bataille. Mais la situation des Argiens était en réalité à peu près désespérée; car tandis qu'ils avaient devant eux Agis et sa division, le détachement corinthien était assez près pour les prendre en flanc, et les Bœôtiens, marchant le long de la route non défendue par le Trêtos, devaient les attaquer par derrière. La cavalerie bœôtienne devait aussi les attaquer avec plein effet en plaine, puisque ni Argos, ni Elis, ni Mantineia ne paraissent avoir possédé de cavaliers, arme qui aurait dû être envoyée d'Athènes, bien que pour quelque cause qu'on ne dit pas, le contingent athénien ne fût pas encore arrivé. Néanmoins, malgré une position si critique, les Argiens et leurs alliés étaient pleins de confiance et impatients de combattre; ils ne songeaient

(1) Thucydide, V, 58. Οἱ δὲ Ἀργεῖοι γνόντες ἐβοήθουν ἡμέρας ἤδη ἐκ τῆς Νεμέας, etc.

qu'à la division d'Agis qui était immédiatement devant eux et qui paraissait être enfermée entre eux et leur ville, — et ils ne songeaient pas aux autres formidables ennemis qu'ils avaient sur leur flanc et par derrière. Mais les généraux argiens connaissaient le danger réel mieux que leurs soldats; et juste au moment où les deux armées étaient près de charger, Alkiphrôn, proxenos des Lacédæmoniens à Argos, accompagna Thrasyllos, un des cinq généraux des Argiens, à un pourparler séparé avec Agis, à l'insu de leur armée et sans l'avoir consultée. Ils exhortèrent Agis à ne pas insister sur une bataille, l'assurant que les Argiens étaient prêts à donner et à recevoir une juste satisfaction sur tous les sujets de plainte que les Lacédæmoniens pourraient avancer contre eux, — et à conclure une paix équitable pour l'avenir. Agis, acquiesçant immédiatement à la proposition, leur accorda une trêve de quatre mois pour accomplir ce qu'ils avaient promis. Lui, de son côté, fit cette démarche sans consulter ni son armée ni ses alliés; il se contenta d'adresser quelques mots dans un entretien confidentiel à l'un des magistrats spartiates qui l'entouraient. Immédiatement il donna l'ordre de la retraite, et l'armée, au lieu d'être menée au combat, fut conduite hors du territoire argien, par la route neméenne par laquelle les Bœôtiens venaient d'entrer dans la plaine. Mais il fallait toute la discipline habituelle des soldats lacédæmoniens pour les faire obéir à cet ordre du roi spartiate, à la fois inattendu et désagréable (1). Car l'armée comprenait pleinement les avantages prodigieux de sa position et la force écrasante des troupes d'invasion; aussi les divisions éclatèrent-elles toutes les trois en bruyantes accusations contre Agis, et furent-elles pénétrées de honte à la pensée d'une si honteuse retraite. Et quand les soldats se virent réunis en un seul corps à Nemea, avant de se séparer et de retourner dans leurs foyers, — de telle sorte qu'ils eurent sous leurs yeux leur nombre tout entier et l'équipement

(1) Thucydide, V, 60. Οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι εἵποντο μὲν ὡς ἡγεῖτο διὰ τὸν νόμον, ἐν αἰτίᾳ δὲ εἶχον κατ' ἀλλήλους πολλῇ τὸν Ἆγιν, etc.

complet d'une des plus belles armées helléniques qui eussent jamais été rassemblées, — le corps argien d'alliés, devant lequel ils se retiraient actuellement, parut méprisable en comparaison, et ils ne s'en séparèrent qu'avec une indignation plus vive et plus universelle contre le roi qui avait trahi leur cause.

En revenant dans sa patrie, Agis n'encourut pas moins de blâme de la part des autorités spartiates que de celle de sa propre armée, pour avoir rejeté une si admirable occasion de soumettre Argos. Ce n'était assurément pas plus qu'il ne méritait; mais nous lisons, avec un non médiocre étonnement, que les Argiens et leurs alliés, en revenant, furent même plus exaspérés contre Thrasyllos (1), qu'ils accusaient d'avoir renoncé par trahison à une victoire certaine. Il y avait en effet bien lieu, d'après l'usage admis, de le blâmer pour avoir conclu une trêve sans prendre l'avis du peuple. C'était leur habitude, au retour d'une marche, de tenir une cour martiale publique, avant d'entrer dans la ville, à un endroit nommé le Charadros ou torrent d'hiver, près des murs, dans le dessein de juger les offenses ou les fautes commises dans l'armée. En cette occasion, leur colère contre Thrasyllos fut telle, qu'on eut de la peine à les décider même à le mettre en jugement; mais ils commencèrent à le lapider. Il fut forcé de chercher son salut personnel auprès de l'autel; alors les soldats le jugèrent, et il fut condamné à la confiscation de ses biens (2).

Très-peu de temps après arriva le contingent athénien attendu, qui probablement aurait dû venir plus tôt : mille hoplites avec trois cents cavaliers, sous les ordres de Lachès et de Nikostratos. Alkibiadès vint comme ambassadeur, probablement servant aussi comme soldat parmi les cavaliers. Les Argiens, nonobstant leur mécontentement contre Thrasyllos, se croyaient néanmoins obligés d'observer la trêve qu'il

(1) Thucydide V, 60. Ἀργεῖοι δὲ καὶ αὐτοὶ ἔτι ἐν πολλῷ πλέονι αἰτίᾳ εἶχον τοὺς σπεισάμενους ἄνευ τοῦ πλήθους, etc.

(2) Thucydide, V, 60.



avait conclue, et en conséquence les Argiens prièrent les Athéniens, nouvellement arrivés, de partir. Et il ne fut pas même permis à Alkibiadês de venir à l'assemblée publique et de lui parler avant que les alliés Mantinéiens et Éleiens eussent insisté pour que cela du moins ne fût pas refusé. On convoqua donc une assemblée, à laquelle ces alliés assistèrent avec les Argiens. Alkibiadês soutint énergiquement que la récente trêve avec les Lacédæmoniens était nulle et sans effet, puisqu'elle avait été contractée à l'insu de tous les alliés, manifestement en opposition avec les conditions de l'alliance. Il les engagea donc à reprendre sur-le-champ les opérations militaires, de concert avec le renfort qui arrivait maintenant à propos. Son discours persuada tellement l'assemblée, que les Mantineiens et les Éleiens consentirent à se joindre immédiatement à lui dans une expédition contre la ville arkadienne d'Orchomenos : les Argiens aussi, bien qu'ils eussent refusé d'abord, ne tardèrent pas à les y suivre. Orchomenos était une place importante à acquérir, non-seulement parce que son territoire confinait à celui de Mantineia au nord, mais parce que les Lacédæmoniens y avaient déposé les otages qu'ils avaient exigés des municipes et des villages argiens comme garantie de leur fidélité. Toutefois ses murailles étaient en mauvais état, et ses habitants capitulèrent après une courte résistance. Ils consentirent à devenir alliés de Mantineia, — à fournir des otages comme gage d'une adhésion fidèle à cette alliance, — et à livrer ceux qui avaient été déposés chez eux par Sparte (1).

Encouragés par un premier succès, les alliés discutèrent ce qu'ils entreprendraient ensuite (418 av. J.-C). Les Éleiens soutinrent avec énergie une marche contre Lepreon, tandis que les Mantineiens désiraient attaquer leur ennemie et voisine Tegea. Les Argiens et les Athéniens préféraient le dernier parti, — incomparablement l'entreprise la plus importante des deux; mais les Éleiens furent tellement dégoûtés de voir rejeter leur proposition qu'ils abandonnèrent complétement

(1) Thucydide, V, 62.

l'armée et se retirèrent chez eux. Toutefois, nonobstant leur désertion, les autres alliés désertèrent ensemble à Mantineia organisant leur attaque contre Tegea, ville dans laquelle ils avaient un fort parti qui leur était favorable, qui avait réellement fait ses plans, et était sur le point de déclarer la ville en révolte contre Sparte (1), quand les Tégéens, partisans des Lacédæmoniens, se sauvèrent tout juste en dépêchant un message pressant à Sparte et en recevant les plus prompts secours. Les Lacédæmoniens, remplis d'indignation à la nouvelle de la reddition d'Orchomenos, exhalèrent de nouveau tout leur mécontentement contre Agis, qu'ils menacèrent alors de punir sévèrement en démolissant sa maison et en le condamnant à une amende de 100,000 drachmes, ou environ 27 2/3 talents attiques. Il les supplia instamment de lui fournir une occasion de racheter par un acte de vaillance le mauvais renom qu'il avait encouru : s'il échouait en agissant ainsi, alors ils pourraient lui infliger telle peine qu'ils voudraient. En conséquence, on écarta la punition; mais on mit alors à l'autorité du roi une restriction nouvelle pour la constitution spartiate. Ç'avait été auparavant une partie de sa prérogative de conduire l'armée seule et de sa propre autorité; mais à ce moment on nomma un conseil de Dix, sans le concours duquel il lui fut interdit d'exercer un tel pouvoir (2).

Fort heureusement pour Agis, à ce moment (418 av. J.-C.) arrivait le pressant message annonçant la révolte imminente de Tegea, — la plus importante alliée de Sparte, et située tout près de sa frontière. L'alarme causée par cette nouvelle fut telle que toute la population militaire partit à l'instant pour délivrer cette ville, Agis à la tête, — le mouvement le plus rapide qui ait été jamais exécuté par des soldats lacédæmoniens (3). Quand, dans leur marche, ils arrivèrent à Ores-

(1) Thucydide, V, 64. Ὅσον οὐκ ἀφέστηκεν, etc.

(2) Thucydide, V, 63.

(3) Thucydide, V, 64. Ἐνταῦθα δὴ βοήθεια τῶν Λακεδαιμονίων γίγνεται αὐτῶν τε καὶ τῶν Εἱλώτων πανδημεὶ ὀξεῖα καὶ οἵα οὔπω πρότερον. Le départ des Spartiates un peu avant la bataille de Platée (décrit dans Hérodote, VII, 10) semble cependant avoir été tout aussi rapide et instantané.

theion en Arkadia, en apprenant peut-être que le danger était un peu moins pressant, ils renvoyèrent à Sparte un sixième des forces pour la défense de leurs foyers, — les hommes les plus âgés aussi bien que les plus jeunes. Les autres s'avancèrent vers Tegea, où ils ne tardèrent pas à être rejoints par leurs alliés arkadiens. Ils envoyèrent en outre des messages aux Corinthiens et aux Bœôtiens, aussi bien qu'aux Phokiens et aux Lokriens, invoquant la présence immédiate de ces contingents dans le territoire de Mantineia. Toutefois, l'on ne pouvait attendre qu'après un certain laps de temps l'arrivée de ces renforts, même avec tout le zèle possible de la part des cités qui y contribuaient; d'autant plus qu'à ce qu'il semble ils ne pouvaient entrer dans le territoire de Mantineia qu'en passant par celui d'Argos (1), ce qui ne pouvait se tenter sans danger avant qu'ils se fussent tous réunis. En conséquence, Agis, impatient de reconquérir sa réputation, pénétra immédiatement avec les Lacédæmoniens et les alliés arkadiens présents dans le territoire de Mantineia, et prit position près de l'Hèrakleion, ou temple d'Hèraklês (2), d'où il commença à ravager les terres avoisinantes. Les Argiens et leurs alliés s'avancèrent bientôt de Mantineia, s'établirent près de lui, mais sur un terrain très-raboteux et impraticable, — et dans ces circonstances lui offrirent la bataille. N'étant nullement arrêté par les difficultés de la position, il rangea son armée et la conduisit pour les attaquer. Sa témérité dans la présente occasion aurait causé autant de mal que sa concession irréfléchie faite à Thrasyllos près d'Argos, si un vieux Spartiate ne l'eût averti qu'il était simplement en train « de guérir un mal par un mal. » L'impression que reçut Agis de cet avis opportun, ou de la vue plus rapprochée de la position qu'il avait entrepris d'attaquer, fut si forte qu'il

(1) Thucydide, V, 64. ξυνέκληε γὰρ διὰ μέσου.

(2) Les rois lacédæmoniens semblent avoir senti une sorte de protection en campant près d'un temple d'Hêraklês, leur premier père héroïque (V. Xénophon, Hellen. VII, 1, 31).

arrêta soudainement son armée et donna l'ordre de la retraite, — bien qu'il ne fût qu'à une portée de javeline de l'ennemi (1).

Sa marche eut alors pour but d'attirer les Argiens hors du terrain difficile qu'ils occupaient. Sur la frontière entre Mantineia et Tegea, — toutes deux sur une plaine élevée, mais enfermée, asséchée seulement par des katabothra ou canaux souterrains naturels dans les montagnes, — était située une source d'eau, dont l'écoulement régulier semble avoir été maintenu par les opérations combinées des deux villes pour leur mutuel profit. C'est là qu'Agis conduisit alors son armée, dans le dessein de tourner les eaux du côté de Mantineia, où elles occasionneraient un sérieux dommage; il comptait que les Mantineiens et leurs alliés descendraient certainement de leur position pour l'empêcher. Toutefois aucun stratagème n'était nécessaire pour engager ces derniers à adopter cette résolution. Car dès qu'ils virent les Lacédæmoniens, après s'être avancés jusqu'au pied de la colline, s'arrêter d'abord soudainement, — puis faire retraite, — et enfin disparaître, — leur surprise fut très-grande; et cette surprise se changea bientôt en une confiance méprisante et en une vive impatience de poursuivre l'ennemi qui fuyait. Les généraux, ne partageant point cette confiance, hésitèrent d'abord à abandonner leur position sûre : alors les troupes se mirent à pousser des cris, et les accusèrent hautement de trahison pour laisser les Lacédæmoniens échapper tranquillement une seconde fois, comme ils l'avaient fait auparavant près d'Argos. Ces généraux n'étaient probablement pas les mêmes que ceux qui avaient encouru, peu de temps avant, un blâme si peu mérité pour leur convention avec Agis; mais les murmures, dans la présente occasion, à peine moins déraisonnables, les forcèrent, non sans beaucoup de honte et de confusion, de donner

(1) Thucydide, V, 65. V. une exclamation d'un vieux Spartiate mentionné comme amenant d'importantes conséquences, au moment où une bataille allait commencer, dans Xénophon, Hellen. VII, 4, 25.

l'ordre d'avancer. Ils abandonnèrent la colline, descendirent dans la plaine de manière à s'approcher des Lacédæmoniens, et employèrent le lendemain à se ranger en bon ordre de bataille, afin d'être prêts à combattre au premier signal.

Cependant il paraît qu'Agis s'était trouvé désappointé dans le projet de faire servir les eaux dans ses opérations. Il n'avait ni causé autant de dommage, ni répandu autant de terreur qu'il s'y était attendu, et en conséquence, il y renonça et se remit en marche pour reprendre sa position à l'Hèrakleion, supposant que ses ennemis conservaient encore la leur sur la colline. Mais dans le cours de sa marche, il rencontra soudainement les Argiens et l'armée alliée où il n'était pas le moins du monde préparé à les voir. Ils n'étaient pas seulement dans la plaine, mais encore ils étaient rangés dans un ordre parfait de bataille. Les Mantineiens occupaient l'aile droite, poste d'honneur, parce que l'endroit où ils se trouvaient appartenait à leur territoire : à côté d'eux étaient leurs alliés arkadiens dépendants; ensuite le régiment d'élite des Mille d'Argos, citoyens de naissance et de fortune, exercés aux armes aux frais de l'État; le long d'eux se tenaient les autres hoplites argiens avec leurs alliés dépendants de Kleônæ et d'Orneæ; en dernier lieu, à l'aile gauche, se trouvaient les Athéniens, hoplites aussi bien que cavaliers.

Ce fut avec la plus grande surprise qu'Agis et son armée contemplèrent cette apparition inattendue. Pour tout autre peuple grec que pour les Lacédæmoniens, la vue soudaine d'un ennemi formidable aurait occasionné un sentiment de terreur dont il aurait eu de la peine à se remettre, et même les Lacédæmoniens, en cette occasion, reçurent un coup momentané tel qu'ils ne se souvenaient pas en avoir reçu de pareil (1). Mais ils sentirent alors tout l'avantage de leur rigoureuse éducation et de leur habitude d'obéissance militaire, aussi bien que de cette subordination d'officiers qui leur

(1) Thucydide, V, 66. Μάλιστα δὴ Λακεδαιμόνιοι, ἐς ὃ ἐμέμνηντο, ἐν τούτῳ τῷ καιρῷ ἐξεπλάγησαν · διὰ βραχείας γὰρ μελλήσεως ἡ παρασκευὴ αὐτοῖς ἐγίγνετο, etc.

était particulière en Grèce. Dans les autres armées grecques, les ordres étaient annoncés aux troupes à haute voix par un héraut, qui les recevait personnellement du général : chaque *taxis* ou compagnie, en effet, avait son propre taxiarque, mais ce dernier ne recevait pas ses ordres du général séparément, et il semble n'avoir pas eu de responsabilité personnelle pour leur exécution par ses soldats. On ne reconnaissait pas une autorité militaire, subordonnée et responsable. Chez les Lacédæmoniens, au contraire, il y avait une gradation régulière d'autorité militaire et responsable, — « commandants de commandants, » — dont chacun avait le devoir spécial d'assurer l'exécution des ordres (1). Chaque ordre émanait du roi spartiate quand il était présent, et était donné aux polémarques (chacun d'eux commandait une mora, la division militaire la plus considérable), qui l'intimaient aux lochagi, ou colonels des lochi respectifs. Ceux-ci, à leur tour, donnaient le commandement à chaque pentêkostys; enfin celui-ci à l'enômotarque, qui commandait la plus basse subdivision, appelée enômotie. Le soldat ne recevait ainsi d'ordres immédiats que de l'enômotarque, qui était dans le principe responsable pour son enômotie; mais le pentêkontêr et le lochagos étaient responsables chacun pour sa division plus considérable; la pentêkostys comprenant quatre enômoties, et le lochos quatre pentêkostyes, — au moins tels étaient les nombres en cette occasion. Les diverses manœuvres militaires étaient toutes familières aux Lacédæmoniens par suite de leurs constants exercices; de sorte que leurs armées jouissaient de l'avantage d'une obéissance plus prompte avec un commandement plus systématique. En conséquence, bien que surpris ainsi, et appelés ainsi pour la première fois de leur vie à se former en pré-

(1) Thucydide, V, 66. Σχεδὸν γάρ τι πᾶν, πλὴν ὀλίγου, τὸ στρατόπεδον τῶν Λακεδαιμονίων ἄρχοντες ἀρχόντων εἰσί, καὶ τὸ ἐπιμελὲς τοῦ δρωμένου πολλοῖς προσήκει.

Xénophon, De Republ. Laced. XI, 5. Αἱ παραγωγαὶ ὥσπερ ὑπὸ κήρυκος ὑπὸ τοῦ ἐνωμοτάρχου λόγῳ δηλοῦνται : cf. XI, 8. Τῷ ἐνωμοτάρχῃ παρεγγυᾶται εἰς μέτωπον παρ' ἀσπίδα καθίστασθαι, etc.

sence d'un ennemi, ils n'en montrèrent que plus de promptitude (1) et plus d'ardeur à obéir aux ordres d'Agis, transmis par la série régulière d'officiers. On parvint à l'ordre de bataille avec régularité aussi bien qu'avec rapidité.

L'extrême gauche de la ligne lacédæmonienne appartenait par un ancien privilége aux Skiritæ, montagnards du district frontière de la Laconie bordant les Parrhasii Arkadiens, vraisemblablement à l'est de l'Eurotas, près de la première et de la plus haute partie de son cours. Ces hommes, Arkadiens d'origine, constituaient maintenant une variété de Periœki Laconiens, avec des devoirs particuliers aussi bien qu'avec des priviléges spéciaux. Comptés parmi les hommes les plus braves et les plus actifs du Péloponèse, ils formaient généralement l'avant-garde dans une marche en avant; et on accuse les Spartiates de les avoir exposés au danger aussi bien qu'à la fatigue avec une indifférence inconvenante (2). A côté des Skiritæ, qui étaient au nombre de six cents, se tenaient les Ilotes affranchis, qui revenaient récemment de Thrace, où ils avaient servi sous Brasidas, et les Neodamôdes, deux corps rappelés probablement de Lepreon, où l'on nous dit auparavant qu'ils avaient été établis. Après eux, au centre de la ligne entière, venaient les lochi lacédæmoniens, au nombre de sept, avec les alliés dépendants arkadiens, hèræens et mænaliens, près d'eux. Enfin, à l'aide droite, se tenaient les Tégéens, avec une petite division de Lacédæmoniens occupant l'extrême droite, comme poste d'honneur. Sur chaque flanc se trouvaient quelques cavaliers lacédæmoniens (3).

Thucydide, avec une franchise qui augmente la valeur de son témoignage partout où il le donne positivement, nous dit qu'il ne peut prétendre à rapporter le nombre de l'une ou de l'autre armée. Il est évident que s'il se tait, ce n'est

(1) Thucydide, V, 66. Εὐθὺς ὑπὸ σπουδῆς καθίσταντο ἐς κόσμον τὸν ἑαυτῶν, Ἄγιδος τοῦ βασιλέως ἕκαστα ἐξηγουμένου κατὰ τὸν νόμον, etc.

(2) Xénophon, Cyrop. IV, 2, 1, V. Diodore, XV, c. 32; Xénophon. Rep. Laced. XIII, 6.

(3) Thucydide, V, 67.

pas faute d'avoir fait des questions ; — mais aucune des réponses qu'il reçut ne lui parut mériter confiance : l'extrême mystère de la politique des Lacédæmoniens ne comportait aucune certitude au sujet de *leur* nombre, tandis que les vaines vanteries numériques d'autres Grecs ne servaient qu'à égarer. Dans l'absence de renseignements assurés par rapport à un nombre collectif, l'historien nous donne quelques détails généraux accessibles à tout investigateur, et quelques faits visibles à un spectateur. D'après son langage, le docteur Thirlwall et autres conjecturent, avec quelque probabilité, qu'il était lui-même présent à la bataille, bien que nous ne puissions déterminer en quelle qualité, puisqu'il était exilé de son pays. D'abord il avance que l'armée lacédæmonienne *paraissait* plus nombreuse que celle de l'ennemi. Il nous dit ensuite que, indépendant des Skiritæ sur la gauche, qui étaient au nombre de six cents, — le reste du front des Lacédæmoniens, jusqu'à l'extrémité de leur aile droite, consistait en quatre cent quarante-huit hommes, chaque énômotie ayant quatre hommes de front. Quant à la profondeur, les différentes énômoties n'étaient pas toutes égales ; mais pour la plupart, les files étaient de huit hommes en profondeur. Il y avait sept lochi en tout séparément des Skiritæ) ; chaque lochos comprenait quatre pentêkosties, — chaque pentêkostys contenait quatre énômoties (1). En mul-

(1) On peut établir très-peu do chosos relntivement à ln structure de l'armée lacédæmonienne. Nous savons quo l'énômotic était la division élémentaire, — l'unité militaire ; que la pentêkostys était composée d'un nombre défini (non toujours le même) d'énômoties ; que le Lochos aussi était composé d'uu nombre défini (non toujours le même) de Peutêkosties. La mora paraît avoir été unc division encore plus considérable, cousistant en autant de lochi (selon Xénophon, en quatre lochi) ; mais Thucydido parle comme s'il ne connaissait pas do division plus grando que lo lochos.

Au delà de ce renseignement si peu détaillé, il ne semble pas qu'il y ait d'autre fait établi d'unc manière certaine au sujet de la distribution militaire lacédæmoniennc. Nons ne devons pas raisonnablement nous attendre à trouver que ces mots, énômotio, pentêkostys, lochos, etc., indiquent un nombre fixo d'hommes quelconque : nos noms, *régiment*, *compagnie*, *troupe*, *brigade*, *division*, etc., sont tous plus ou moins indéterminés quant au nombre positif et à leur proportion mutuello.

Ce qui était particulier à l'exercice lacédæmonieu, c'était l'instruction

tipliant 448 par 8, et ajoutant les 600 Skiritæ, cela ferait un total de 4,184 hoplites, outre quelques cavaliers sur chaque flanc. Relativement aux hommes légèrement armés, il n'est rien dit. Je n'ai aucune confiance dans cette estimation, — mais le total est plus petit que nous ne nous y serions attendu, en considérant que les Lacédæmoniens étaient sortis de Sparte avec leur armée entière dans une circonstance pressante, et qu'ils n'avaient envoyé chez eux qu'un sixième de leur total, les soldats les plus âgés, ainsi que les plus jeunes.

Il ne paraît pas que les généraux du côté argien aient fait quelque tentative pour charger pendant que l'ordre de bataille lacédæmonien était incomplet. Ils avaient besoin,

---

donnée à un petit nombre d'hommes comme l'énômotie (25, 32, 36 hommes, comme nous le voyons quelquefois), pour accomplir ses évolutions sous le commandement de son énômotarque. Quand une fois ceci était assuré, il est probable que la combinaison de ces divisions élémentaires était laissée à déterminer aux circonstances dans chaque cas.

Thucydide annonce quelques faits distincts. 1. Chaque énômotie avait *quatre hommes de front*. 2. Chaque énômotie *variait en profondeur*, au gré de chaque lochagos. 3. Chaque lochos avait quatre pentêkosties, et chaque pentêkostys quatre énômoties. — Or Dobree demande, avec beaucoup de raison, comment ces assertions doivent être conciliées. Étant donnés le nombre d'hommes de front et le nombre d'enômoties dans chaque lochos, — la profondeur de l'énômotie est naturellement déterminée sans qu'elle soit à la discrétion du personne. Ces deux assertions semblent évidemment contradictoires, à moins que nous ne supposions (ce qui paraît très-difficile à croire) que le lochagos pouvait rendre une ou deux des quatre files de la même énômotie plus profonde que le reste. Dobree propose, comme moyen d'écarter cette difficulté, d'effacer quelques mots du texte. Toutefois on ne peut avoir confiance dans la conjecture.

On a suggéré une autre solution, à savoir que chaque lochagos avait le pouvoir de diviser son lochos à son gré en plus ou moins d'énômoties, seulement sous l'obligation que quatre hommes constitueraient le rang de devant de chaque énômotie : la profondeur devait donc naturellement être l'article variable. Je suis disposé à croire que c'est ce que Thucydide veut ici indiquer. Conséquemment, quand il dit qu'il y avait quatre pentêkostyes dans chaque lochos, et quatre énômoties dans chaque pentêkostys, — nous devons supposer qu'il fait allusion à l'armée telle qu'elle sortait de Sparte, et qu'il donne à entendre, par les mots qui suivent, que chaque lochagos avait le pouvoir de modifier cette distribution par rapport à son propre lochos quand l'ordre de bataille allait être formé. Ceci, en tout cas, semble la solution la plus satisfaisante de la difficulté, bien que ce ne le soit pas encore entièrement.

suivant la coutume grecque, de remonter le courage de leurs troupes par quelques mots d'exhortation et d'encouragement ; et avant qu'ils eussent fini, il est probable que les Lacédæmoniens s'étaient rangés en bataille. Les officiers mantineiens rappelèrent à leurs compatriotes que la prochaine bataille déciderait si Mantineia continuerait d'être une ville libre et souveraine, avec des dépendances arkadiennes propres, comme elle l'était actuellement, — ou si elle serait rabaissée à l'état de dépendance de Lacédæmone. Les chefs argiens insistèrent sur l'occasion favorable qu'avait alors Argos de recouvrer dans le Péloponèse son ascendant perdu, et de se venger sur sa pire ennemie et voisine. Les troupes athéniennes furent exhortées à se montrer dignes des nombreux et braves alliés auxquels elles étaient associées en ce moment, aussi bien qu'à protéger leur territoire et leur empire en battant leur ennemie dans le Péloponèse.

Ce qui jette un grand jour sur la nature particulière du caractère des Lacédæmoniens, c'est que de semblables paroles d'encouragement ne leur furent adressées ni par Agis, ni par aucun des officiers. « Ils savaient (dit l'historien) (1) qu'une longue pratique à l'avance, dans les choses de la guerre, était un meilleur préservatif que de beaux discours sous l'aiguillon du moment. » Comme parmi des soldats de profession, la bravoure était supposée chose naturelle, sans exhortation spéciale; mais on les entendait se conseiller mutuellement de garder leur ordre de bataille et une position parfaite ; — ce qui probablement ne fut pas d'abord, par suite de la manière soudaine et précipitée dans laquelle ils avaient été contraints de se former. De plus, on chanta dans les rangs divers chants de guerre, peut-être ceux de Tyrtæos. Enfin le signal fut donné pour l'attaque; les nombreux

(1) Thucydide, V, 69. Λακεδαιμόνιοι δὲ καθ' ἑκάστους τε καὶ μετὰ τῶν πολεμικῶν νόμων ἐν σφίσιν αὐτοῖς ὧν ἠπίσταντο τὴν παρακέλευσιν τῆς μνήμης ἀγαθοῖς οὖσιν ἐποιοῦντο, εἰδότες ἔργων ἐκ πολλοῦ μελέτην πλείω σώζουσαν ἢ λόγων δι' ὀλίγου καλῶς ῥηθέντων παραίνεσιν.



joueurs de flûte qui accompagnaient l'armée (caste héréditaire à Sparte) commençaient à jouer, tandis que la marche lente, solennelle et égale des troupes s'ajustait à la mesure donnée par ces instruments sans solution ni oscillation dans la ligne. L'ennemi présenta un contraste frappant avec ce pas décidé : il n'avait ni joueurs de flûte ni d'autres instruments de musique, et il se précipita pour charger d'un pas violent et même furieux (1), frais des exhortations qui venaient de lui être adressées.

C'était la tendance naturelle de toutes les armées grecques, quand elles en venaient à un engagement, de marcher non pas exactement droit en avant, mais un peu de côté vers la droite. Les soldats de l'extrême droite des deux armées donnaient l'exemple de ce mouvement, pour éviter d'exposer leur côté que ne protégeait pas le bouclier, tandis que pour la même raison chaque homme le long de la ligne prenait soin de se tenir près du bouclier de son voisin de droite. Nous voyons par là que, à nombre égal, la droite était non-seulement le poste d'honneur, mais encore de sûreté comparative. Il en fut ainsi dans la présente occasion, même la discipline lacédæmonienne n'étant nullement exempte de cette cause de trouble. Bien que le front des Lacédæmoniens, à cause de leur nombre supérieur, fût plus étendu que celui de l'ennemi, cependant leurs files droites ne se crurent pas en sûreté si elles n'étaient encore plus de biais vers la droite, et ainsi ils débordèrent de beaucoup les Athéniens à l'aile gauche opposée, tandis que de l'autre côté les Mantineiens qui formaient l'aile droite, par suite de la même disposition à tenir l'épaulé gauche avancée, débordèrent, bien qu'à un moindre degré, les Skiritæ et les soldats de Brasidas à la gauche lacédæmonienne. Le roi Agis, dont le poste était avec les lochi dans le centre, vit clairement

(1) Thucydide, V, 70. Ἀργεῖοι μὲν καὶ οἱ ξύμμαχοι, ἐντόνως καὶ ὀργῇ χωροῦντες, Λακεδαιμόνιοι δὲ, βραδέως καὶ ὑπὸ αὐλητῶν πολλῶν νόμῳ ἐγκαθεστώτων, οὐ τοῦ θείου χάριν, ἀλλ' ἵνα ὁμαλῶς μετὰ ῥυθμοῦ βαίνοντες προέλθοιεν καὶ μὴ διασπασθείη αὐτῶν ἡ τάξις, ὅπερ φιλεῖ τὰ μέγαλα στρατόπεδα ἐν ταῖς προσόδοις ποιεῖν.

que, quand les armées seraient aux prises, sa gauche serait certainement prise en flanc et peut-être même par derrière. Conséquemment il jugea nécessaire de changer ses dispositions même à ce moment critique, ce qu'il comptait pouvoir accomplir, grâce à l'exacte discipline, à l'habitude des évolutions, et à la marche lente de ses soldats.

Sa manière naturelle de parer au danger imminent aurait été d'amener une division de l'extrême droite, où l'on pouvait bien s'en passer, à l'extrême gauche contre les Mantineiens qui s'avançaient. Mais l'ancien privilége des Skiritæ, qui combattaient toujours seuls à l'extrême gauche, s'opposait à un tel ordre (1). En conséquence, Agis fit signe aux soldats de Brasidas et aux Skiritæ de faire un mouvement de flanc à gauche de manière à présenter un front égal aux Mantineiens, tandis que pour combler le vide ainsi créé dans la ligne, il envoya l'ordre aux deux polémarques Aristoklès et Hipponoïdas, qui avaient leurs lochi à l'extrême droite de la ligne, de faire un mouvement en arrière et de se poster à la droite des soldats de Brasidas pour fermer de nouveau la ligne. Mais ces deux polémarques, qui avaient dans la ligne la place la plus sûre et la plus triomphante, voulurent la garder, en désobéissant à ses ordres exprès; de sorte qu'Agis, quand il vit qu'ils ne bougeaient pas, fut forcé d'envoyer un second ordre pour contremander le mouvement de flanc des Skiritæ, et pour leur commander de se replier sur le centre, et de regagner leur première place. Mais il était alors trop tard pour exécuter ce second commandement avant que les armées ennemies fussent aux prises; et les Skiritæ et les soldats de Brasidas

(1) Thucydide, V, 67. Τότε δὲ κέρας μὲν εὐώνυμον Σκιρῖται αὐτοῖς καθίσταντο, ἀεὶ ταύτην τὴν τάξιν μόνοι Λακεδαιμονίων ἐπὶ σφῶν αὐτῶν ἔχοντες, etc,

Le langage fort et précis, que Thucydide emploie ici, montre que c'était un privilége formellement marqué et fort estimé; chez les Lacédæmeniens surtout, l'ancienne routine était plus prisée qu'ailleurs. Et il est essentiel de faire attention à la circonstance, afin d'apprécier le talent d'Agis comme général, qui a été critiqué un peu sévèrement.

furent ainsi attaqués pendant qu'ils étaient en désordre et coupés de leur propre centre. Les Mantineiens, les trouvant en cet état, les défirent et les repoussèrent, tandis que les Mille hommes d'élite d'Argos, faisant irruption par l'espace vide entre les soldats de Brasidas et le centre lacédæmonien, les prirent par le flanc droit et achevèrent leur défaite. Ils furent mis en déroute et poursuivis même jusqu'aux chariots des bagages des Lacédæmoniens à l'arrière ; quelques-uns des vieux soldats qui gardaient les chariots furent tués, et toute l'aile gauche lacédæmonienne complétement dispersée.

Mais les Mantineiens victorieux et leurs camarades, ne songeant qu'à ce qui était immédiatement devant eux, perdirent ainsi un temps précieux quand leur aide était instamment réclamée ailleurs. Les choses se passèrent tout différemment au centre et à la droite des Lacédæmoniens, où Agis, avec sa garde du corps de trois cents jeunes gens d'élite appelés Hippeis, avec les lochi spartiates, se trouva en conflit de face avec le centre et la gauche de l'ennemi, — avec les Argiens, leurs vétérans et les Cinq lochi ainsi nommés, — avec les Kléonæens et les Orneates, alliés dépendants d'Argos, — et avec les Athéniens. Il vainquit complétement toutes ces troupes, après avoir rencontré une courte résistance, — et dans le fait nulle sur quelques points. L'aspect et le nom des Lacédæmoniens étaient si formidables, que les troupes opposées s'enfuirent sans croiser leurs lances, et même avec une panique si irréfléchie, qu'elles se foulèrent aux pieds les unes les autres dans leur ardent désir d'échapper (1). Pendant que les alliés étaient défaits

(1) Thucydide, V, 72. (Οἱ Λακεδαιμόνιοι τοὺς Ἀργείους) Ἔτρεψαν, οὐδὲ ἐς χεῖρας τοὺς πολλοὺς ὑπομείναντας, ἀλλ' ὡς ἐπῄεσαν οἱ Λακεδαιμόνιοι, εὐθὺς ἐνδόντας, καὶ ἔστιν οὓς καὶ καταπατηθέντας, τοῦ μὴ φθῆναι τὴν ἐγκατάληψιν.

Les derniers mots de cette phrase présentent une difficulté qui a embarrassé tous les commentateurs, et qu'aucun d'eux n'a encore éclaircie d'une manière satisfaisante.

Ils admettent tous que les expressions τοῦ, τοῦ μὴ, précédant le mode infinitif comme ici, signifient *dessein* ou *projet*, ἕνεκα étant sous-entendu. Mais aucun d'eux ne peut expliquer la phrase d'une manière satisfaisante

ainsi par devant, ils étaient pris en flanc par les Tégéens et les Lacédæmoniens de la droite de l'armée d'Agis, et ici les Athéniens coururent un danger sérieux d'être tous

---

avec ce sens; conséquemment, ils attribuent ici aux mots une signification différente et exceptionnelle. V. les notes de Poppo, de Goeller et du docteur Arnold, dans lesquelles sont citées et discutées les idées d'autres critiques.

Quelques-uns disent que τοῦ μή en cet endroit signifie la même chose que ὥστε μή; d'autres affirment qu'il est identique à διὰ τὸ μή ou à τῷ μή. « Formula τοῦ, τοῦ μή (disent Bauer et Goeller), plerumque *consilium* significat : interdum *effectum* (*i. e.* ὥστε μή); hic *causam* indicat (*i. e.* διὰ τὸ μή ou τῷ μή). » Mais je suis de l'avis du docteur Arnold, qui pense que le dernier de ces trois sens allégués n'est nullement autorisé, tandis que le second (qui est adopté par le docteur Arnold lui-même) n'est appuyé que par une preuve faible et douteuse; — car le passage de Thucydide (II, 4. Τοῦ μή ἐκφεύγειν) peut être aussi bien expliqué (comme le suggère une note de Poppo à ce sujet) sans un tel sens exceptionnel des mots.

Or il me semble tout à fait possible d'expliquer les mots τοῦ μή φθῆναι ici dans leur sens régulier et légitime de ἕνεκα τοῦ ou *consilium*. Mais d'abord il faut rectifier une erreur qui domine chez la plupart des commentateurs. Ils supposaient que ces Argiens, que l'on affirme ici avoir été « foulés aux pieds, » le furent par les Lacédæmoniens qui avançaient. Mais cela est de toute manière improbable. Les Lacédæmoniens étaient particulièrement lents dans leurs mouvements, réguliers dans leurs rangs, et lents à poursuivre, — qualités sur lesquelles insiste Thucydide par rapport à cette bataille même. Ils n'étaient pas tous disposés à atteindre des hommes terrifiés qui ne songeaient qu'à fuir; de plus, s'ils les atteignaient, ils les perçaient de leurs lances, — et ne les foulaient pas aux pieds.

Être foulés aux pieds, bien que ce soit assez possible par la nombreuse cavalerie persane (Hérodote, VII, 173; Xénoph. Hellen. III, 4, 12), n'est pas le traitement que des soldats en déroute rencontrent de la part d'une infanterie ennemie en rase campagne, surtout de l'infanterie lacédæmonienne Mais c'est précisément le traitement qu'ils reçoivent, s'ils sont dans l'un des rangs de derrière, de leurs propres camarades frappés de panique, qui trouvent l'ennemi tout près d'eux, et se précipitent follement en arrière pour s'en éloigner. Naturellement ce furent les Argiens au premier rang qui éprouvèrent la plus violente panique, et qui se jetèrent ainsi sur leurs camarades des rangs de derrière, les renversant et les foulant aux pieds pour assurer leur propre fuite. Il semble tout à fait évident que ce furent les Argiens de devant (non les Lacédæmoniens) qui foulèrent aux pieds leurs camarades de derrière (il y avait probablement six ou huit hommes dans chaque file) afin de s'échapper avant que les Lacédæmoniens fussent sur eux : cf. Xénophon, Hellen. IV, 4, 11; Æconomie. VIII, 5.

Il y a donc, dans toute la scène que décrit Thucydide, trois sujets distincts: — 1. Les Lacédæmoniens. 2. Les soldats argiens qui furent foulés aux pieds. 3. D'autres soldats argiens qui les foulèrent aux pieds afin de se sauver. — De ces trois, il ne spécifie que les deux premiers; mais le troisième est présent à son esprit, et impliqué dans son récit tout autant que s'il avait écrit καταπατηθέντας ὑπ' ἄλλων, ou

taillés en pièces, s'ils n'avaient été aidés d'une manière efficace par leur propre cavalerie qui était tout près. De plus, Agis, après les avoir décidément battus et forcés à fuir, désirait moins les poursuivre que de retourner au secours de sa propre aile gauche en déroute ; aussi même les Athéniens, qui étaient exposés et en flanc et par devant, purent-ils effectuer leur retraite en sûreté. Les Mantineiens et les Mille Argiens, bien que victorieux de leur côté de la ligne, en voyant toutefois le reste de leur armée dans une fuite désordonnée, furent peu disposés à renouveler le combat contre Agis et les Lacédæmoniens vainqueurs. Ils songèrent

---

ὑπ' ἀλλήλων, comme dans Xénoph. Hellen. IV, 4. II.

Or c'est à ce troisième sujet, impliqué dans le récit, mais non formellement spécifié (*i. e.* ces Argiens qui foulèrent aux pieds leurs camarades afin de se sauver), — ou plutôt au second et au troisième conjointement et confusément, — que se rapporte le *dessein* ou *projet* (*consilium*) dans les mots τοῦ μὴ φθῆναι.

En outre, les commentateurs expliquent tous τοῦ μὴ φθῆναι τὴν ἐγκατάληψιν, comme si le dernier mot était un accusatif venant *après* φθῆναι et gouverné par lui. Mais il y a aussi une autre explication, aussi bonne en grec, et beaucoup meilleure pour le sens. Selon moi, τὴν ἐγκατάληψιν est ici l'accusatif venant *avant* φθῆναι et en formant le sujet. Les mots se liront ainsi : (ἕνεκα) τοῦ τὴν ἐγκατάληψιν μὴ φθῆναι (ἐπελθοῦσαν αὐτοῖς), « afin que l'atteinte réelle des Lacédæmoniens ne les surprît pas en arrivant sur eux, » — ne vînt pas sur eux trop tôt, » *i. e.* avant qu'ils pussent s'enfuir. » Et, comme le mot ἐγκατάληψις est substantif actif abstrait, afin d'arriver ici au sens réel, nous pouvons substituer les mots concrets dont il est le corrélatif, — *i. e.* τοὺς Λακεδαιμονίους ἐγκαταλαβόντας, — sujet aussi bien qu'attribut, — car le participe actif est ici essentiellement compris.

La phrase se lirait donc, en supposant l'ellipse remplie et le sens exprimé en termes pleins et concrets, — ἔστιν οὓς καὶ καταπατηθέντας ὑπ' ἀλλήλων φευγόντων (ou βιαζομένων), ἕνεκα τοῦ τοὺς Λακεδαιμονίους μὴ φθῆναι ἐγκαταλαβόντας αὐτοὺς (τοὺς φεύγοντας) : « Aussitôt que les Lacédæmoniens s'approchèrent, les Argiens s'enfuirent tout de suite, sans attendre pour combattre corps à corps ; et il y en eut même de foulés aux pieds les uns par les autres, ou par leurs propres camarades s'enfuyant afin que les Lacédæmoniens ne pussent les saisir avant qu'ils eussent pu s'échapper. »

En expliquant de cette manière la phrase telle qu'elle est maintenant, nous avons τοῦ μὴ φθῆναι employé dans son sens régulier et légitime de *dessein* ou *consilium*. Nous avons de plus un état de faits évident et naturel, en complète harmonie avec le récit en général. Il n'y a non plus aucune violence faite aux mots. On n'a rien fait de plus que de développer une phrase très-elliptique, et de compléter cette phrase qui était présente à l'esprit même de l'écrivain. Agir ainsi est à proprement parler le principal devoir, aussi bien que la principale difficulté, d'un interprète de Thucydide.

seulement à effectuer leur retraite, qui cependant ne put se faire qu'avec des pertes sérieuses, surtout du côté des Mantineiens, — et qu'Agis aurait complétement empêchée, si le système lacédæmonien, fortifié en cette occasion par les conseils d'un vieux Spartiate nommé Pharax, n'eût ordonné de s'abstenir de poursuivre loin un ennemi vaincu (1).

Il périt dans cette bataille sept cents hommes des Argiens, des Kleonæens et des Orneates; deux cents Athéniens, avec les deux généraux Lachès et Nikostratos; et deux cents Mantineiens. La perte des Lacédæmoniens, bien qu'elle n'ait jamais été connue d'une manière certaine, par suite du mystère habituel de leur conduite publique, fut estimée à trois cents hommes environ. Ils dépouillèrent les morts de l'ennemi, étalant à la vue les armes acquises ainsi, et en en choisissant quelques-unes pour ériger un trophée ; ensuite ils enlevèrent leurs propres morts, les emportèrent pour les ensevelir à Tegea, et accordèrent à l'ennemi battu la trêve habituelle destinée à l'enterrement des victimes. Pleistoanax, l'autre roi spartiate, s'était avancé jusqu'à Tegea avec un renfort composé des citoyens vieux et jeunes; mais en apprenant la victoire, il retourna à Sparte (2).

Telle fut l'importante bataille de Mantineia livrée dans le mois de juin 418 avant J.-C. Son effet dans toute la Grèce fut prodigieux. Les troupes engagées des deux côtés furent très-considérables pour une armée grecque de cette époque, bien qu'elles ne le fussent vraisemblablement pas autant qu'à la bataille de Dêlion cinq ans auparavant; le nombre et l'importance des États dont les troupes furent engagées étaient cependant plus grands qu'à Dêlion. Mais ce qui donna à la bataille une faveur particulière, ce fut qu'elle effaça tout d'un coup la tache qui existait auparavant sur l'honneur de Sparte. Le désastre de Sphakteria, trompant toute attente antérieure, lui avait attiré une imputation de quasi-lâcheté; et il y eut d'autres actes qui, à beaucoup plus forte

(1) Thucydide, V, 73; Diodore, XII, 79.

(2) Thucydide, V, 73.

raison, la firent stigmatiser comme lente et stupide. Mais la victoire de Mantineia fit taire toute cette critique méprisante, et remit Sparte dans son ancienne position de prééminence militaire aux yeux de la Grèce. Son effet fut d'autant plus puissant qu'elle était entièrement le fruit du courage lacédæmonien, peu aidé par cette habileté et cette tactique particulières que l'on voyait l'accompagner en général, mais qui dans le cas présent avaient relativement fait défaut. La manœuvre d'Agis, assez bien imaginée en elle-même dans le dessein d'étendre son aile gauche, avait échoué à cause de la désobéissance de deux polémarques récalcitrants; mais, dans ce cas, la honte de l'échec retombe plus ou moins sur toutes les parties intéressées; et ni le général ni les soldats ne pouvaient être considérés comme ayant déployé à Mantineia quelque chose de cette aptitude de profession qui faisait appeler les Lacédæmoniens « des artistes dans les choses de la guerre. » C'est ce qui fait ressortir d'une manière d'autant plus remarquable le courage lacédæmonien. Après que l'aile gauche eut été rompue, et que les Mille Argiens eurent pénétré dans l'espace vide entre la gauche et le centre, de sorte qu'ils auraient pu prendre le centre en flanc, et auraient dû le faire s'ils avaient été bien avisés, — les troupes du centre, au lieu d'être effrayées comme l'auraient été la plupart des soldats grecs, avaient marché en avant contre les ennemis devant eux, et remporté une victoire complète. Les conséquences de la bataille furent donc immenses en rétablissant la réputation des Lacédæmoniens, et en les élevant de nouveau à leur ancienne dignité de chefs du Péloponèse (1).

Nous ne sommes pas surpris d'apprendre que les deux polémarques, Aristoklès et Hipponoïdas, dont la désobéissance avait presque causé la ruine de l'armée, furent jugés et condamnés à l'exil comme lâches à leur retour à Sparte (2).

(1) Thucydide, V, 75. Καὶ τὴν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων τοτε ἐπιφερομένην αἰτίαν ἐς τε μαλακίαν διὰ τὴν ἐν τῇ νήσῳ ξυμφορὰν, καὶ ἐς τὴν ἄλλην ἀβουλίαν τε καὶ βραδυτῆτα, ἑνὶ ἔργῳ τούτῳ ἀπελύσαντο· τύχῃ μὲν, ὡς ἐδόκουν, κακιζόμενοι, γνώμῃ δὲ, οἱ αὐτοὶ ἀεὶ ὄντες.

(2) Thucydide, V, 72.

En considérant la bataille du point de vue de l'autre côté, nous pouvons faire remarquer que la défaite fut en grande partie occasionnée par le caprice égoïste des Éleiens qui retirèrent leurs trois mille hommes immédiatement avant la bataille, parce que les autres alliés, au lieu de marcher contre Lepreon, préférèrent faire une tentative sur la ville bien plus importante de Tegea : explication de plus de la remarque faite par Periklês au commencement de la guerre, que des alliés nombreux et égaux ne pourraient jamais être maintenus en une coopération harmonieuse (1). Peu après la défaite, les trois mille Éleiens revinrent au secours de Mantineia, — regrettant probablement leur premier départ fâcheux, — avec un renfort de mille Athéniens. De plus, le mois karneien commençait, — époque que les Lacédæmoniens observaient rigoureusement comme sacrée; ils dépêchèrent même des messagers pour contre-mander leurs alliés extra-péloponésiens, qu'ils avaient convoqués avant la dernière bataille (2), — et ils restèrent eux-mêmes dans leur propre territoire, laissant ainsi pour le moment le champ libre pour les opérations d'un ennemi défait. En conséquence, les Épidauriens, bien qu'ils eussent fait une incursion dans le territoire d'Argos pendant l'absence des principales forces argiennes au moment de la dernière bataille, et qu'ils eussent remporté un succès partiel, — les Épidauriens, disons-nous, virent alors leur territoire ravagé par les Éleiens, les Mantineiens et les Athéniens réunis, qui furent assez hardis même pour commencer un mur de circonvallation autour de la ville d'Epidauros elle-même. Ils se répartirent entre eux tout l'ouvrage pour l'exécuter; mais l'activité et la persévérance supérieures des Athéniens se déployèrent ici d'une manière remarquable. Car, tandis que la portion du travail qui leur était confiée (la fortification du cap sur lequel était situé l'Hèræon ou temple de Hèrè) était poursuivie sans relâche et achevée promptement, — leurs alliés, tant Éleiens que Mantineiens, abandonnèrent la

(1) Thucydide, I, 141.

(2) Thucydide, V, 75.

tâche qui leur était respectivement échue par le sort, dans leur impatience et leur dégoût. L'idée de circonvallation étant abandonnée pour ce motif, on laissa une garnison commune dans le nouveau fort au cap Hêræon, puis les alliés évacuèrent le territoire épidaurien (1).

Jusque-là les Lacédæmoniens parurent avoir retiré peu d'avantages décisifs de leur dernière victoire ; mais ses fruits se manifestèrent bientôt dans le centre même de la force de leur ennemie, — à Argos. Un changement considérable s'était opéré depuis la bataille dans les tendances politiques de cette ville. Il y avait toujours dans Argos un parti d'opposition, — philo-laconien et anti-démocratique : et la défaite de Mantineia avait eu pour effet de fortifier ce parti autant qu'elle abaissait ses adversaires. Les chefs démocratiques qui, — de concert avec Athènes et Alkibiadès, avaient aspiré à maintenir dans le Péloponèse un ascendant hostile et égal, sinon supérieur, à Sparte, — voyaient maintenant leurs calculs renversés et échangés pour la nécessité décourageante d'une défense personnelle contre un ennemi victorieux. Et tandis que ces chefs perdaient ainsi leur influence en général par une défaite si complète de leur politique étrangère, les simples soldats démocratiques d'Argos ne rapportaient avec eux du champ de bataille de Mantineia que de la honte et la terreur des armes lacédæmoniennes. Mais le régiment des Mille Argiens d'élite revint avec des sentiments très-différents. Victorieux de l'aile gauche de leurs ennemis, ils n'avaient pas été sérieusement arrêtés dans leur retraite même par le centre lacédæmonien. Ils avaient ainsi moissonné une gloire positive (2), et sans doute

(1) Thucydide, V, 75.

(2) Aristote (Politique, V, 4, 9) signale expressément le crédit gagné par le parti oligarchique d'Argos dans la bataille de Mantineia, comme une des principales causes de la révolution subséquente — encore que les Argiens fussent battus en général — Οἱ γνώριμοι εὐδοκιμήσαντες ἐν Μαντινείᾳ, etc.

Un exemple de mépris ressenti par des troupes victorieuses à l'égard de concitoyens vaincus, est mentionné par Xénophon dans l'armée athénienne sous les ordres d'Alkibiadês et de Thrasyllos, dans l'une des dernières années de la guerre du Péloponèse. V. Xénophon, Hellen. I, 2, 15-17.

ressenti du mépris pour leurs concitoyens vaincus. Or nous avons déjà mentionné que ces Mille hommes appartenaient à des familles riches, et qu'ils étaient dans le meilleur âge militaire, séparés du reste des citoyens par la démocratie argienne pour recevoir une éducation permanente aux frais de l'État, précisément à l'époque où les vues ambitieuses d'Argos commencèrent pour la première fois à poindre, après la paix de Nikias. Tant qu'Argos fut dans le cas de devenir l'État souverain du Péloponèse ou de continuer à l'être, ces Mille hommes riches trouvaient probablement leur dignité suffisamment ménagée en la soutenant comme telle; et acquiesçaient ainsi au gouvernement démocratique. Mais quand la défaite de Mantineia réduisit Argos à ses propres limites et la jeta sur la défensive, il n'y eut rien pour contre-balancer leurs sentiments oligarchiques naturels, de sorte qu'ils devinrent des adversaires prononcés du gouvernement démocratique dans sa détresse. Le parti oligarchique d'Argos, ainsi encouragé et renforcé, forma une conspiration avec les Lacédæmoniens, pour amener la ville à faire une alliance avec Sparte aussi bien que pour renverser la démocratie (1).

Comme premier pas vers l'exécution de ce projet, les Lacédæmoniens, vers la fin de septembre, firent avancer toutes leurs forces jusqu'à Tegea, menaçant ainsi d'une invasion, et inspirant l'effroi à Argos. De Tegea ils envoyèrent en avant comme ambassadeur Lichas, proxenos des Argiens à Sparte, avec deux propositions alternatives : l'une pour la paix, qu'il était chargé d'offrir en déterminant les Argiens à l'accepter, s'il le pouvait; une autre, en cas de refus de leur part, d'un caractère menaçant. Le plan de la faction oligarchique était d'abord d'amener la ville à faire alliance avec Lacédæmone et de rompre ses relations avec Athènes, avant de tenter l'innovation dans le gouvernement. L'arrivée de Lichas fut un signal qui leur permit de se découvrir en conseillant énergiquement l'acceptation de sa proposition

(1) Thucydide, V, 76; Diodore, XII, 80.



pacifique. Mais ils eurent à combattre une vigoureuse résistance, vu qu'Alkibiadês, encore à Argos, employa toute son énergie pour faire échouer leurs projets. Il n'y eut que la présence de l'armée lacédæmonienne à Tegea, et le découragement général du peuple, qui les mirent à même de réaliser enfin leurs desseins, et d'obtenir que le traité proposé fût accepté. Ce traité, déjà adopté par l'Ekklesia à Sparte, fut envoyé tout prêt à Argos, — et là, sanctionné sans changement.

Les conditions étaient en substance ainsi qu'il suit :

« Les Argiens rendront les enfants qu'ils ont reçus comme otages d'Orchomenos, et les hommes reçus comme otages des Mænalii. Ils rendront aux Lacédæmoniens les hommes actuellement à Mantineia, que les Mantineiens avaient placés comme otages à Orchomenos pour y être gardés en sûreté et que les Argiens et les Mantineiens ont emmenés de cette ville. Ils évacueront Epidauros, et raseront le fort récemment élevé à côté d'elle. Les Athéniens, s'ils n'évacuent pas aussi sur-le-champ Epidauros, seront déclarés ennemis de Lacédæmone aussi bien que d'Argos, et des alliés de toutes deux. Les Lacédæmoniens rendront tous les otages qu'ils ont maintenant en garde, à quelque ville qu'ils les aient pris. Relativement au sacrifice que l'on prétend être dû à Apollon par les Epidauriens, les Argiens consentiront à leur déférer un serment, et s'ils le jurent, ils se libéreront (1). Toute ville

(1) Thucydide, V, 77. Le texte de Thucydide est corrompu d'une manière irrémédiable, par rapport à plusieurs mots de cette clause ; bien que le sens général paraisse suffisamment certain, à savoir que les Épidauriens sont autorisés à se libérer au sujet de cette demande par un serment. Quant à ce serment, destiné à purifier, il semble qu'il était essentiel que le serment fût *déféré* par une des parties litigantes et *prononcé* par l'autre : peut-être aussi σέμεν ou θέμεν λῆν (conjecture de Valkenaer) serait-il préférable à εἶμεν λῆν.

A Hérodote, VI, 86, et à Aristote, Rhetor. I, 16, 6, que le Dr Arnold et d'autres commentateurs signalent pour expliquer cet usage, nous pouvons ajouter l'exposé instructif de l'usage analogue dans la manière de procéder de la loi romaine, telle qu'elle est présentée par von Savigny dans son « System der heutigen Roemischen Rechts, » sect. 309-313, vol. VII, p. 53-83. C'était un serment déféré par une des parties litigantes à la partie adverse, dans l'espérance que celle-ci refuserait de le prononcer. S'il l'était, il avait

du Péloponèse, petite ou grande, sera autonome et libre de conserver son ancienne constitution. Si une ville quelconque extra-péloponésienne s'avance contre le Péloponèse avec des projets méchants, Lacédæmone et Argos prendront contre elle une décision commune, de la manière la plus équitable pour l'intérêt des Péloponésiens en général. Les alliés extra-péloponésiens de Sparte seront dans la même position, par rapport à ce traité, que les alliés de Lacédæmone et d'Argos dans le Péloponèse, — et ils conserveront ce qu'ils possèdent de la même manière. Les Argiens montreront ce traité à leurs alliés, qui seront admis à le souscrire s'ils le jugent à propos. Mais si les alliés désirent quelque changement, les Argiens les enverront chez eux s'occuper de leurs affaires (1). »

Tel fut l'accord envoyé tout prêt par les Lacédæmoniens à Argos, où il fut accepté littéralement. Il présentait une réciprocité qui n'était guère plus que nominale, n'imposant à Sparte aucune obligation importante, bien qu'il répondît aux vues de cette dernière en substance, — l'alliance d'Argos avec ses trois confédérés.

Mais le parti oligarchique d'Argos ne considérait ce traité que comme une préface à une série de mesures ultérieures. Aussitôt qu'il fut conclu, l'armée menaçante de Sparte fut

---

force de jugement en faveur de celui qui le prononçait. Mais les légistes romains posaient maintes limites et maintes formalités, par rapport à ce *jusjurandum delatum*, et von Savigny les expose avec sa clarté habituelle.

(1) Thucydide, V, 77. Ἐπιδείξαντας δὲ τοῖς ξυμμάχοις ξυμβαλέσθαι, αἴ κα αὐτοῖς δοκῇ · αἰ δέ τι καὶ ἄλλο δοκῇ τοῖς ξυμμάχοις, οἴκαδ' ἀπιάλλειν. V. une note du Dr Arnold, et le Dr Thirlwall, Hist. Gr. ch. 24, vol. III, p. 342.

On ne peut être certain du sens de ces deux derniers mots — mais j'incline à croire qu'ils expriment un sentiment péremptoire et presque hostile, tel que je l'ai donné dans le texte. Les alliés auxquels il est fait allusion ici sont Athènes, Elis et Mantineia; tous hostiles en sentiment à Sparte. Les Lacédæmoniens ne pouvaient pas bien refuser d'admettre ces villes à prendre part à ce traité tel qu'il était; mais ils croyaient probablement convenable de les repousser même avec dureté, si elles désiraient quelque changement.

J'imagine plutôt, aussi, que cette dernière clause (ἐπιδείξαντας) a trait exclusivement aux Argiens, et non aussi aux Lacédæmoniens. La forme du traité est celle d'une résolution déjà prise à Sparte, et envoyée à Argos pour être approuvée.

retirée de Tegea, et fut remplacée par un commerce libre et pacifique entre les Lacédæmoniens et les Argiens. Probablement Alkibiadès se retira en même temps, tandis que le renouvellement de visites de Lacédæmoniens à Argos et de nouveaux liens d'hospitalité fortifièrent l'intérêt de leur parti plus que jamais. Ils furent bientôt assez puissants pour persuader à l'assemblée argienne de renoncer formellement à l'alliance avec Athènes, Elis et Mantineia, — et à conclure une alliance spéciale avec Sparte, aux conditions suivantes:

« Il y aura paix et alliance pendant cinquante années entre les Lacédæmoniens et les Argiens, — sur le pied d'égalité, — chacune d'elles donnant satisfaction à l'amiable, suivant sa constitution établie, à toutes les plaintes portées par l'autre. A la même condition, aussi, les autres villes péloponésiennes participeront à cette paix et à cette alliance, — en conservant leur propre territoire, leurs lois et leur constitution séparée. Tous les alliés de Sparte en dehors du Péloponèse seront mis sur le même pied que les Lacédæmoniens eux-mêmes. Les alliés d'Argos seront également mis sur le même pied qu'Argos elle-même, en conservant leur propre territoire intact. S'il se présente une occasion d'opérations militaires communes sur quelque point, les Lacédæmoniens et les Argiens délibéreront ensemble, et prendront la détermination la plus équitable qu'ils pourront dans l'intérêt de leurs alliés. Si une des villes de l'alliance, soit dans le Péloponèse, soit au dehors, a des disputes soit à propos de frontières ou pour d'autres sujets, elle sera considérée comme obligée d'entrer en arrangement à l'amiable (1). Si

(1) Thucydide, V, 79. Αἱ δέ τινι τᾶν πολίων ᾖ ἀμφίλογα, ἢ τᾶν ἐντὸς ἢ τᾶν ἐκτὸς Πελοποννάσου, αἴτε περὶ ὅρων αἴτε περὶ ἄλλου τινος, διακριθῆμεν.

Je présume que cette clause a pour objet de pourvoir à ce que les forces combinées de Lacédæmone et d'Argos ne soient pas tenues d'intervenir pour toute dispute séparée de chaque allié isolément avec un État étranger, non compris dans l'alliance. Ainsi, il y avait à cette époque des disputes constantes entre la Bœôtia et Athènes — et entre Megara et Athènes: probablement les Argiens ne voulaient pas s'engager à intervenir pour le maintien des

une ville alliée a querelle avec une autre ville alliée, la question sera soumise à une ville tierce qui leur conviendra à l'une et à l'autre. Chaque ville rendra la justice à ses propres citoyens selon son ancienne constitution. »

On remarquera que dans ce traité d'alliance, la question disputée de commandement est arrangée ou esquivée. Lacédæmone et Argos sont toutes deux mises sur un pied d'égalité, quant à la question de délibérer en commun pour le corps général des alliés; elles sont toutes deux seules à décider, sans consulter les autres alliés, bien qu'elles s'engagent à tenir compte des intérêts des derniers. La politique de Lacédæmone domine aussi dans le traité, — à savoir, d'assurer l'autonomie à tous les États inférieurs du Péloponèse, et à détruire ainsi l'empire d'Elis, de Mantineia, ou de tout autre État plus considérable qui aurait des dépendances (1). Et conséquemment les Mantineiens, se voyant abandonnés par Argos, furent obligés de faire leur soumission à Sparte, s'inscrivant de nouveau comme ses alliés, renonçant à tout commandement sur leurs sujets arkadiens, et rendant les otages de ces derniers, suivant la stipulation du traité conclu entre Lacédæmone et Argos (2). Les Lacédæmoniens ne semblent pas s'être occupés davantage d'Elis. Déjà en possession de Lepreon (par les colons de Brasidas

prétendus droits de la Bœôtia et de Megara dans ces disputes. Ils se mettent en garde dans cette clause contre cette nécessité.

M. H. Meier, dans sa récente Dissertation (Die Privat. Schiedsrichter und die œffentlichen Diæteten Athens (Halle, 1846), sect. 19, p. 41), a donné une analyse et une explication de ce traité, qui sur bien des points me semblent peu satisfaisantes.

(1) Tous les petits États du Péloponèse sont déclarés par ce traité (si nous reproduisons le langage employé par rapport aux Delphiens en particulier dans la paix de Nikias) αὐτόνομους, αὐτοτελεῖς, αὐτοδίκους, Thucyd. V, 19. La dernière clause de ce traité garantit à tous αὐτοδικίαν — bien que dans des termes un peu différents — τοῖς δὲ ἔταις κατὰ πάτρια δικάζεσθαι. L'expression αὐτοπόλιες dans ce traité est en substance équivalente à αὐτοτελεῖς dans le premier.

Il est remarquable que nous ne trouvions jamais dans Thucydide le mot très-commode d'Hérodote δωσίδικοι (Hérodote, VI, 42), bien qu'il y ait des occasions dans ce quatrième livre et dans ce cinquième dans lesquelles il serait utile pour rendre ce qu'il veut dire.

(2) Thucydide, V, 81; Diodore, XII, 81.

établis dans ce lieu), ils ne voulaient peut-être pas provoquer de nouveau les Éleiens, par crainte d'être exclus une seconde fois de la fête Olympique.

Cependant la conclusion de l'alliance avec Lacédæmone (vers novembre ou décembre 418 av. J.-C.) avait abaissé plus encore les chefs populaires à Argos. La faction oligarchique et le régiment d'élite des Mille, tous hommes de fortune et de naissance, aussi bien que liés ensemble par leur éducation militaire commune, virent alors qu'ils pourraient sans obstacle détruire la démocratie par la force, et accomplir une révolution. Poussés par ces vues ambitieuses, et flattés de l'idée d'une hégémonie reconnue conjointement avec Sparte, ils épousèrent la nouvelle politique de la ville avec une véhémence extrême, et commencèrent immédiatement à multiplier les occasions de collision avec Athènes. On dépêcha une ambassade combinée de Lacédæmoniens et d'Argiens en Thrace et en Macédoine. On renouvela l'ancienne alliance avec les Chalkidiens de Thrace, sujets révoltés d'Athènes, et l'on conclut même de nouveaux engagements ; tandis qu'on pressa Perdikkas de Macédoine de renoncer à ses engagements avec Athènes et de se joindre à la nouvelle confédération. De ce côté l'influence d'Argos était considérable ; car les princes macédoniens attachaient un très-grand prix à leur antique descendance d'Argos, qui les constituait frères de la famille Hellénique. En conséquence, Perdikkas consentit à la demande et conclut le nouveau traité, insistant toutefois, avec sa duplicité habituelle, sur son désir que la démarche fût pour le moment cachée à Athènes (1). Par suite encore de ces nouvelles dispositions hostiles à l'égard de cette ville, on y envoya aussi une ambassade combinée, pour demander que les Athéniens quittassent le Péloponèse, et en particulier qu'ils évacuassent le fort récemment élevé près d'Epidauros. Il semble qu'il avait été occupé conjointement par des Argiens, des Mantineiens, des Éleiens et des Athéniens; et comme ces derniers ne formaient entre tous

(1) Cf. Thucydide, V, 80, et V, 83.

qu'une minorité, les Athéniens de la ville jugèrent prudent d'envoyer Demosthenês pour les ramener. Ce général non-seulement effectua la retraite, mais encore imagina un stratagème qui lui donna l'air en quelque sorte d'un avantage. Dès qu'il fut arrivé au fort, il annonça une lutte gymnastique en dehors des murs pour l'amusement de toute la garnison, en s'arrangeant pour retenir les Athéniens dans l'intérieur jusqu'à ce que les autres fussent sortis du fort. Alors il ferma les portes en toute hâte, et resta maître de la place (1). Toutefois, comme il n'avait pas l'intention de la garder, il la céda bientôt aux Épidauriens eux-mêmes, avec lesquels il renouvela la trêve à laquelle ils avaient été parties conjointement avec les Lacédæmoniens cinq ans auparavant, deux ans avant la paix de Nikias (2).

La manière de procéder à laquelle Athènes eut ici recours, par rapport à la reddition du fort, semble avoir été dictée par un désir de manifester son mécontentement contre les Argiens (417 av. J.-C.). C'était précisément ce que les chefs argiens et le parti oligarchique, de leur côté, désiraient le plus; la rupture avec Athènes était devenue irréparable, et leurs plans étaient mûrs alors pour renverser violemment leur propre démocratie. Ils concertèrent avec Sparte une expédition militaire combinée, composée de mille hoplites fournis par chaque ville (première expédition faite en commun en vertu de la nouvelle alliance) contre Sikyôn, dans le dessein d'introduire une oligarchie plus compacte dans le gouvernement déjà oligarchique de cette ville. Il est possible qu'il y

---

(1) Il paraît que les exemples ne furent pas rares où des villes grecques changèrent de maîtres, les citoyens sortant ainsi des portes tous ensemble, ou la plupart d'entre eux, pour quelque fête religieuse. V. le cas de Smyrne (Hérod. I, 150), et les conseils de précaution de l'écrivain militaire Æneas, dans son traité appelé Poliorketicos, c. 17.

(2) Thucydide, V, 80. Καὶ ὕστερον Ἐπιδαυρίοις ἀνανεωσάμενοι τὰς σπονδὰς, αὐτοὶ οἱ Ἀθηναῖοι ἀπέδοσαν τὸ τείχισμα. On nous dit ici que les Athéniens renouvelèrent leur trêve avec les Épidauriens; mais je ne connais pas de trêve antérieure entre eux, si ce n'est la trêve générale d'une année, que les Épidauriens jurèrent, conjointement avec Sparte (IV, 119), au commencement de 423 avant J.-C.

ait eu quelque opposition démocratique acquérant graduellement de la force à Sikyôn; cependant cette ville semble avoir été, autant que nous le savons, toujours oligarchique dans sa politique, et passivement fidèle à Sparte. Aussi est-il probable que l'entreprise commune contre Sikyôn ne fût rien de plus qu'un prétexte pour couvrir l'introduction de mille hoplites lacédæmoniens dans Argos, où retourna le détachement commun, immédiatement après que l'affaire eut été faite à Sikyôn. Ainsi renforcés, les chefs oligarchiques et les Mille hommes d'élite à Argos renversèrent de force la constitution démocratique de cette ville, tuèrent les chefs démocratiques, et se mirent en possession complète du gouvernement (1).

Cette révolution (accomplie vers février 417 av. J.-C.), — résultat de la victoire de Mantineia et achèvement d'un mouvement politique donné par Sparte, — porta son influence dans le Péloponèse à un point plus élevé et plus incontesté que jamais. Les villes d'Achaia n'étaient pas encore suffisamment oligarchiques pour son dessein, — peut-être depuis la marche d'Alkibiadès dans ce pays deux ans auparavant; — en conséquence, elle refondit leurs gouvernements, qu'elle mit en conformité avec ses propres vues. Les nouveaux maîtres d'Argos lui furent subordonnés, non-seulement par sympathie oligarchique, mais par besoin de son aide pour réprimer des soulèvements intérieurs dirigés contre eux; de sorte qu'il n'y eut pas d'ennemi, ni même de neutre, pour agir contre elle ou pour favoriser Athènes dans toute la péninsule.

Mais l'ascendant spartiate à Argos n'était pas destiné à durer. Bien qu'il y eût en Grèce beaucoup de villes dans lesquelles les oligarchies se maintinrent longtemps inébranlables, par attachement à une routine traditionnelle, et

(1) Thucydide, V, 81. Καὶ Λακεδαιμόνιοι καὶ Ἀργεῖοι, χίλιοι ἑκάτεροι, ξυστρατεύσαντες, τά τ' ἐν Σικυῶνι ἐς ὀλίγους μᾶλλον κατέστησαν αὐτοὶ οἱ Λακεδαιμόνιοι ἐλθόντες, καὶ μετ' ἐκεῖνα ξυναμφότεροι ἤδη καὶ τὸν ἐν Ἄργει δῆμον κατέλυσαν, καὶ ὀλιγαρχία ἐπιτηδεία τοῖς Λακεδαιμονίοις κατέστη. Cf. Diodore, XII, 80.

parce qu'elles étaient habituellement dans les mains d'hommes accoutumés à gouverner, — cependant une oligarchie élevée par la force sur les ruines d'une démocratie avait rarement une longue durée. Le mécontentement et la colère du peuple, abattus par une intimidation temporaire, revivaient ordinairement et menaçaient la sécurité des chefs assez pour les rendre soupçonneux et probablement cruels. En outre, cette cruauté n'était pas leur seule faute ; ils trouvaient leur affranchissement des restrictions démocratiques trop attrayant pour pouvoir contrôler, soit leur convoitise, soit leur rapacité. Dans la population d'Argos, — relativement grossière et brutale dans tous les rangs, et plus semblable à Korkyra qu'à Athènes, — il était bien sûr que de tels abus seraient prompts aussi bien que flagrants. En particulier, le régiment d'élite des Mille, — hommes dans la vigueur de l'âge, et fiers de leur bravoure militaire aussi bien que de leur position fortunée, — comprirent le nouveau gouvernement qu'ils avaient contribué à élever comme une période où leur licence individuelle pourrait se donner carrière. La conduite et le sort de son chef, Bryas, explique la manière d'agir de la troupe en général. Après beaucoup d'autres outrages contre des personnes de condition pauvre, il rencontra un jour dans les rues un cortége nuptial, dans lequel la personne de la fiancée captiva son imagination. Il la fit arracher violemment à ceux qui l'accompagnaient, la transporta dans sa maison, et s'en rendit maître de force. Mais, dans le milieu de la nuit, cette femme pleine de cœur se vengea de l'outrage en crevant les yeux du ravisseur pendant qu'il était profondément endormi (1), vengeance terrible que les épingles à agrafe effilées du costume féminin mettaient parfois des femmes (2) en état d'exercer sur ceux qui les outrageaient. Après être parvenue à s'échapper, elle trouva asile auprès de ses amis, aussi bien que protection au-

(1) Pausanias, II, 20, 1.
(2) V. Hérodote, V, 87; Euripide, Hécube, 1152, et la note de Musgrave sur le vers 1135 de ce drame.

près du peuple en général, contre les efforts que firent les Mille irrités pour venger leur chef.

Par suite d'incidents tels que celui-ci, et de la multitude de petites insultes dont un outrage si infâme implique l'existence simultanée, nous ne sommes pas surpris d'apprendre que le Dèmos d'Argos recouvra bientôt son courage perdu, et résolut de faire un effort pour renverser ses oppresseurs oligarchiques. Il attendit le moment où la fète appelée les Gymnopædiæ était en train d'ètre célébrée à Sparte, — fète dans laquelle les exercices choriques des hommes et des garçons étaient tellement mèlés à la religion spartiate aussi bien qu'à l'éducation corporelle, que les Lacédæmoniens ne faisaient aucun mouvement militaire avant qu'ils fussent terminés. A ce moment critique, le Dèmos argien se mit en insurrection; et après une lutte acharnée, remporta une victoire sur les membres de l'oligarchie, dont quelques-uns furent tués, tandis que d'autres n'échappèrent que par la fuite. Même au premier moment de danger, on avait envoyé à Sparte de pressants messages pour demander du secours. Mais les Lacédæmoniens commencèrent par refuser péremptoirement de se mettre en mouvement pendant le temps de leur fète, et ce ne fut qu'après qu'on leur eut expédié messager sur messager pour leur exposer la nécessité pressante de leurs amis, qu'ils renoncèrent contre leur gré à la fète pour marcher vers Argos. Il était trop tard; le moment opportun était déjà passé. Ils reçurent à Tegea l'avis que leurs amis étaient renversés, et Argos au pouvoir du peuple victorieux. Néanmoins, divers exilés qui s'étaient échappés leur promirent le succès, en les priant instamment de poursuivre leur marche; mais les Lacédæmoniens refusèrent d'accéder à leur demande, retournèrent à Sparte et reprirent leur fète interrompue (1).

C'est ainsi que l'oligarchie d'Argos fut renversée, — après une durée d'environ quatre mois (2), de février à juin de

(1) Thucydide, V, 82; Diodore, XII, 80.

(2) Diodore (XII, 80) dit qu'elle dura huit mois; mais cette durée, si elle est

l'an 417 avant J.-C., — et le régiment d'élite des Mille fut ou dissous ou détruit. Ce mouvement excita une grande sympathie dans plusieurs villes péloponésiennes (1) qui devenaient jalouses de la prépondérance exorbitante de Sparte. Néanmoins, le Dèmos argien, bien que victorieux dans la ville, douta tellement de pouvoir se maintenir, qu'il envoya des ambassadeurs à Sparte pour plaider sa cause et demander avec prière un traitement favorable, acte qui prouve que l'insurrection avait été spontanée et non fomentée par Athènes. Mais les envoyés des oligarques expulsés y étaient pour leur tenir tête, et les Lacédæmoniens, après une discussion prolongée, déclarant que le Dèmos s'était rendu coupable d'une faute, annoncèrent leur résolution d'envoyer des forces pour le réduire. Cependant la lenteur ordinaire des habitudes spartiates empêcha tout mouvement immédiat ou séparé. Il fallait convoquer leurs alliés, dont aucun n'apportait beaucoup de zèle dans la cause, — et moins encore à ce moment où l'époque de la moisson approchait : aussi trois mois environ se passèrent-ils avant que des forces réelles fussent réunies.

Cet intervalle important fut mis à profit par le Dèmos argien qui, bien averti qu'il ne devait voir dans Sparte qu'une ennemie, renouvela immédiatement son alliance avec Athènes. La considérant comme son principal refuge, il commença la construction de Longs Murs pour rattacher sa ville à la mer, afin que la route fût toujours ouverte pour des provisions et un renfort venant d'Athènes dans le cas où il serait enfermé dans ses murs par des forces spartiates supérieures. Toute la population argienne, — hommes et femmes, personnes libres et esclaves, — se mit à l'ouvrage avec la plus grande ardeur; tandis qu'Alkibiadès amenait des secours

exacte, doit être regardée comme commençant à l'alliance entre Sparte et Argos, et non au premier établissement de l'oligarchie. Le récit de Thucydide n'accorde que quatre mois à l'existence de cette dernière.

(1) Thucydide, V, 82. Ξυνῄδεσαν δὲ τὸν τειχισμὸν καὶ τῶν ἐν Πελοποννήσῳ τινὲς πόλεων.

d'Athènes (1), — surtout des maçons et des charpentiers habiles, dont ils avaient un grand besoin. Ce fut probablement lui qui avait suggéré cette démarche; car c'était la même que, deux ans auparavant, il avait conseillée aux habitants de Patræ. Mais la construction de murs, suffisants pour la défense, le long de la ligne de quatre milles et demi (= 7 kilom. environ) entre Argos et la mer (2), demandait beaucoup de temps. De plus, le parti oligarchique dans la ville, aussi bien que les exilés au dehors, — parti défait, mais non détruit, — pressait énergiquement les Lacédæmoniens de renverser l'ouvrage, et leur promettait même un mouvement contre-révolutionnaire dans la ville aussitôt qu'ils s'approcheraient pour prêter assistance, — intrigue analogue à celle qu'avait formée le parti oligarchique à Athènes, quarante ans auparavant, quand on était en train d'élever les murs qui devaient rejoindre Peiræeus (3). En conséquence, vers la fin de septembre (417 av. J.-C.), le roi Agis conduisit une armée de Lacédæmoniens et d'alliés contre Argos, refoula la population dans l'intérieur de la ville et détruisit tout ce qui avait été déjà fait des Longs Murs. Mais le parti oligarchique de l'intérieur ne put réaliser sa promesse de se lever en armes; de sorte qu'il fut obligé de se retirer après avoir seulement ravagé le territoire et pris la ville d'Hysiæ, où il mit à mort tous les citoyens qui tombèrent entre ses mains. Après son départ, les Argiens se vengèrent de ces ravages sur le territoire voisin de Phlionte, où résidaient surtout les exilés d'Argos (4).

Le voisinage rapproché de ces exilés, — en même temps

(1) Thucydide, V, 82. Καὶ οἱ μὲν Ἀργεῖοι πανδημεί, καὶ αὐτοὶ καὶ γυναῖκες καὶ οἰκέται, ἐτείχιζον, etc. Plut. Alkibiad. c. 15.

(2) Pausanias, II, 36, 3.

(3) Thucydide, I, 107.

(4) Thucydide, V, 83. Diodore avance inexactement que les Argiens *avaient déjà* construit leurs Longs Murs jusqu'à la mer — πυθόμενοι τοὺς Ἀργείους ᾠκοδομηκέναι τὰ μακρὰ τείχη μέχρι τῆς θαλάσσης (XII, 81). Thucydide emploie le participe présent — τὰ οἰκοδομούμενα τείχη ἑλόντες καὶ κατασκάψαντες, etc.

que la faveur prononcée de Sparte, et les projets continus du parti oligarchique dans l'intérieur des murs, tint la démocratie argienne dans une inquiétude et une alarme perpétuelles pendant tout l'hiver, malgré sa récente victoire et la suppression du dangereux régiment des Mille. Pour les tirer en partie d'embarras, on y envoya Alkibiadès de bonne heure au printemps avec un armement athénien et vingt trirèmes. Ses amis et ses hôtes paraissent avoir eu l'ascendant en ce moment, comme chefs du gouvernement démocratique, et, de concert avec eux, il choisit trois cents personnes oligarchiques marquantes qu'il emmena et déposa dans diverses villes athéniennes, comme otages assurant la tranquillité du parti (416 av. J.-C.). Les Argiens entreprirent aussi une autre course de dévastation dans le territoire de Phlionte, où cependant ils n'essuyèrent que des pertes. Et de nouveau, vers la fin de septembre, les Lacédæmoniens donnèrent l'ordre pour une seconde expédition contre Argos. Mais, s'étant avancés jusqu'aux frontières, ils trouvèrent les sacrifices (toujours offerts avant qu'ils quittassent leur territoire) si défavorables qu'ils retournèrent sur leurs pas et licencièrent leurs troupes. Le parti oligarchique argien, bien qu'on lui eût pris récemment des otages, avait guetté cette armée lacédæmonienne, et avait projeté un soulèvement, ou du moins il fut soupçonné de le faire, — au point que quelques-uns de ses membres furent saisis et emprisonnés par le gouvernement, taudis que d'autres s'échappèrent (1). Toutefois, plus tard, pendant le même hiver, les Lacédæmoniens devinrent plus heureux dans leurs sacrifices offerts sur la frontière, — ils entrèrent dans le territoire argien conjoin-

(1) Thucydide, V, 116. Λακεδαιμόνιοι, μελλήσαντες εἰς τὴν Ἀργείαν στρατεύειν ..... ἀνεχώρησαν. Καὶ Ἀργεῖοι διὰ τὴν ἐκείνων μέλλησιν τῶν ἐν τῇ πόλει τινὰς ὑποτοπήσαντες, τοὺς μὲν ξυνέλαβον, οἱ δ' αὐτοὺς καὶ διέφυγον.

Je présume que μέλλησιν n'est pas employé ici dans son sens ordinaire de *retard*, *délai*, mais qu'il doit être expliqué par le verbe précédent μελλήσαντες, et conformément à l'analogie de IV, 126 — « perspective d'une action immédiatement imminente. » Cf. Diodore, XII, 81.

tement avec leurs alliés (excepté les Corinthiens qui refusèrent de prendre part à l'expédition), — et établirent les exilés oligarchiques Argiens à Orneæ, ville d'où ces derniers ne tardèrent pas à être chassés, après le départ de l'armée lacédæmonienne, par la démocratie argienne avec l'aide d'un renfort athénien (1).

Maintenir le gouvernement démocratique d'Argos renouvelé contre des ennemis tant intérieurs qu'extérieurs, était une politique qui importait à Athènes, en ce qu'elle donnait la base d'un parti antilaconien dans le Péloponèse, base qui plus tard pouvait être agrandie. Mais au moment actuel l'alliance argienne était une cause d'affaiblissement et d'épuisement plutôt qu'une source de force pour Athènes; il y a bien loin de là aux brillantes espérances qu'elle avait présentées avant la bataille de Mantineia, — espérances de supplanter Sparte dans son ascendant à l'intérieur de l'Isthme. Il est remarquable que malgré l'aliénation complète de sentiment entre Athènes et Sparte, — et malgré des hostilités réciproques continuées d'une manière indirecte, tant que chacune d'elles agissait comme alliée de quelque tiers parti, — néanmoins ni l'une ni l'autre ne voulait renoncer formellement à l'alliance jurée ni effacer la mention inscrite sur sa colonne de pierre. Les deux parties reculaient devant l'idée de proclamer la vérité réelle, bien qu'en fait chaque demi-année les en rapprochât d'un pas. Ainsi, dans le courant de l'été actuel (416 av. J.-C.), la garnison athénienne et messènienne à Pylos devint plus active que jamais dans ses incursions en Laconie et rapporta un butin considérable; alors les Lacédæmoniens, sans renoncer encore à l'alliance, déclarèrent publiquement qu'ils étaient disposés à accorder ce que nous pouvons appeler des lettres de marque, à qui que ce soit, pour faire la course contre le commerce athénien. Les Corinthiens également, sur des motifs particuliers de querelle, commencèrent des hostilités contre les Athéniens (2). Cependant Sparte et ses alliés restaient dans

(1) Thucydide, VI, 7.

(2) Thucydide, V, 115.

un état de paix formelle avec Athènes; les Athéniens résistaient à toutes les sollicitations répétées des Argiens qui les engageaient à opérer un débarquement sur une partie quelconque de la Laconie et à commettre des ravages (1). Et la liberté d'un commerce libre pour les individus n'était pas encore suspendue. Nous ne pouvons douter que les Athéniens n'aient été invités à la fête Olympique de 416 avant J.-C. (91e Olympiade), et qu'ils n'y aient envoyé leur ambassade solennelle avec celles de Sparte et des autres Grecs dôriens.

Maintenant qu'ils étaient redevenus alliés d'Argos, les Athéniens découvrirent, sans doute plus complétement qu'ils ne l'avaient su auparavant, l'intrigue menée par l'ancien gouvernement argien avec le Macédonien Perdikkas. Toutefois les effets de ces intrigues s'étaient fait sentir même plus tôt dans la conduite de ce prince, qui, s'étant engagé comme allié d'Athènes à coopérer à une expédition athénienne projetée sous Nikias pour le printemps ou l'été de 417 avant J.-C., contre les Chalkidiens de Thrace et Amphipolis, — refusait actuellement son concours, se retirait de l'alliance d'Athènes et faisait échouer tout le plan de l'expédition. En conséquence, les Athéniens fermèrent les ports de Macédoine par un blocus naval, déclarant Perdikkas ennemi (2).

Près de cinq années s'étaient écoulées depuis la défaite de Kleôn, sans nouvelle tentative pour recouvrer Amphipolis; le projet auquel il vient d'être fait allusion paraît avoir été le premier. La conduite des Athéniens par rapport à cette ville importante prouve abondamment ce manque de sagesse de la part de leurs principaux personnages, Nikias et Alkibiadês, et les tendances erronées de la part du corps

(1) Thucydide, VI, 105. Andocide affirme que la guerre fut reprise par Athènes contre Sparte sur les conseils des Argiens (Orat. de Pac. c. 1, 6, 3, 31, p. 93-105). Cette assertion est en effet partiellement vraie; l'alliance avec Argos fut une des causes de la reprise de la guerre, mais seulement une entre autres, dont quelques-unes furent plus puissantes. Thucydide nous dit que les *conseils* d'Argos, pour engager Athènes à renoncer à son alliance avec Sparte, furent répétés et inutiles.

(2) Thucydide, V, 83.

des citoyens, tendances que nous verrons insensiblement conduire leur empire à sa ruine. Parmi toutes leurs possessions en dehors de l'Attique, il n'y en avait aucune aussi précieuse qu'Amphipolis : centre d'une grande région de mines et de commerce, — située sur un large fleuve et sur un lac que la flotte athénienne pouvait facilement dominer, — et réclamée par eux avec raison et justice, puisque c'était leur colonie dans l'origine, établie par le plus sage de leurs hommes d'État, Periklès. Elle n'avait été perdue que par une négligence impardonnable de la part de leurs généraux; et une fois perdue, nous nous serions attendu à voir Athènes déployer sa plus grande énergie pour la recouvrer, d'autant plus que, si elle était une fois recouvrée, on pouvait la rendre sûre et la conserver comme possession dans l'avenir. Kleôn est le seul homme influent qui déclare immédiatement à ses compatriotes cette importante vérité, à savoir qu'elle ne peut jamais être recouvrée que par la force. Il les presse ardemment de faire les efforts militaires nécessaires, et il les y détermine en partie; mais la tentative échoue honteusement, — en partie par sa propre incapacité comme commandant, soit que se charger de ce devoir fût pour lui une question de choix ou d'obligation, — en partie par la forte opposition et par l'antipathie qu'il rencontra dans une portion si considérable de ses concitoyens, et qui enlevèrent toute ardeur aux soldats engagés dans l'entreprise. Ensuite, Nikias, Lachès et Alkibiadès concourent tous à faire une paix et une alliance avec les Lacédæmoniens, sous la promesse expresse et dans le dessein spécial d'obtenir la restitution d'Amphipolis. Mais après une série d'actes diplomatiques qui montrent autant de crédulité niaise dans Nikias que de perfidie égoïste dans Alkibiadès, le résultat sur lequel Kleôn avait insisté devient évident, à savoir que la paix ne leur rendra pas Amphipolis, et qu'ils ne peuvent la ravoir que par la force. Le défaut fatal de Nikias paraît alors d'une manière saillante : caractère inerte et incapable d'un effort décidé ou énergique. Quand il découvrit qu'il avait été battu par la diplomatie lacédæmonienne et qu'il avait fatalement égaré ses compatriotes en

les engageant à faire des cessions importantes sur la foi d'équivalents à venir, nous nous serions attendu à le voir aiguillonné par un repentir plein d'indignation pour cette erreur, et appliquant ses efforts les plus énergiques aussi bien que ceux de son pays à recouvrer ces parties de son empire que la paix avait promises sans les rendre. Au lieu de cela, il ne déploie aucune activité efficace, tandis qu'Alkibiadès commence à montrer les défauts de son caractère politique, plus dangereux encore que ceux de Nikias, — la passion pour des nouveautés brillantes, précaires, infinies et même périlleuses. C'est seulement dans l'année 417 avant J.-C. après que la défaite de Mantineia avait mis fin aux spéculations politiques d'Alkibiadès dans l'intérieur du Péloponèse, que Nikias projette une expédition contre Amphipolis; et même alors elle n'est projetée qu'à la condition qu'on aurait l'aide de Perdikkas, prince d'une perfidie notoire. Ce n'était pas par des demi-efforts d'énergie que l'on pouvait ravoir la place, comme l'avait assez prouvé la défaite de Kleôn. Ces actes nous donnent une juste mesure de la politique étrangère d'Athènes à cette époque, pendant ce qu'on appelle la paix de Nikias, et ils nous préparent à la déplorable catastrophe qui sera développée dans le volume suivant, — où elle est amenée à deux doigts de sa perte par les défauts combinés de Nikias et d'Alkibiadès; car, par un singulier malheur, elle ne recueille le bénéfice des bonnes qualités ni de l'un ni de l'autre.

Ce fut dans l'une des trois années entre 420-416 av. J.-C., bien que nous ignorions dans laquelle, que fut rendu le vote d'ostracisme, résultat de la lutte entre Nikias et Alkibiadès (1). L'antipathie politique qui les séparait étant arrivée

(1) Le Dr Thirlwall (Hist. of Greece, vol. III, ch. 24. p. 360), place ce vote d'ostracisme au milieu de l'hiver ou au commencement du printemps de 415 avant J.-C., immédiatement avant l'expédition de Sicile.

Il tire ses raisons, à l'appui de cette opinion, du Discours appelé Andocide contre Alkibiadès, dont il paraît accepter l'authenticité (V. son Appendice II sur ce sujet, vol. III, p. 494 *seq.*).

Plus je lis ce discours, plus je me persuade que c'est une composition apocryphe d'une ou de deux généra-

à une grande violence, on proposa de rendre un vote d'ostracisme, et cette proposition (faite probablement par les partisans de Nikias, puisque Alkibiadès était la personne la plus dans le cas d'être regardée comme dangereuse) fut adoptée par le peuple. Hyperbolos, le lampiste, fils de Chremès, orateur jouissant d'une influence considérable dans l'assemblée publique, l'appuya avec ardeur, car il haïssait Nikias autant qu'Alkibiadès. Aristophane nomme Hyperbolos comme ayant succédé à Kleôn dans la supériorité à la tribune de la Pnyx (1); si cela était vrai, sa prétendue prééminence démagogique commencerait vers septembre 422 avant J.-C., époque de la mort de Kleôn. Toutefois longtemps avant ce moment il avait été l'un des principaux plastrons des auteurs comiques, qui lui attribuent la bassesse, la malhonnêteté, l'impudence et la malignité à accuser, qu'ils mettent sur le dos de Kleôn, bien que dans un langage qui semble impliquer une idée inférieure de son pouvoir. Et l'on peut douter qu'Hyperbolos ait jamais succédé à l'influence dont avait joui Kleôn, quand nous voyons que Thucydide ne le nomme dans aucun des importants débats qui s'engagèrent lors de la paix de Nikias et après cette paix. Thucydide le mentionne seulement une fois, en 411 avant J.-C., tandis qu'il était en exil sous le coup d'une sentence d'ostracisme et qu'il résidait à Samos. Il l'appelle « un certain Hyperbolos, personnage de mauvais caractère, qui avait été frappé d'ostracisme, non par crainte d'un excès dangereux de dignité et de pouvoir, mais à cause de sa méchanceté et de la honte qu'il jetait sur la république (2). »

---

tions après le temps auquel il déclare se rapporter. J'ai déjà donné dans des notes antérieures les raisons qui me font penser ainsi. Je ne puis croire que l'Appendice du Dr Thirlwall réussisse à écarter les objections élevées contre l'authenticité de ce discours.

(1) Aristophan., Pac., 680.

(2) Thucydide, VIII, 73. Ὑπέρβολόν τέ τινα τῶν Ἀθηναίων, μοχθηρὸν ἄνθρωπον, ὠστρακισμένον οὐ διὰ δυνάμεως καὶ ἀξιώματος φόβον, ἀλλὰ διὰ πονηρίαν καὶ αἰσχύνην τῆς πόλεως. Suivant Androtion (Fragm. 48, éd. Didot) — ὠστρακισμένον διὰ φαυλότητα.

Cf. sur Hyperbolos, Plutarque, Nikias, c. 11; Plutarque, Alkib. c. 13; Élien, V. H. XII, 43; Théopompe, Fragm. 102, 103, éd. Didot.

Cette phrase de Thucydide est réellement la seule preuve contre Hyperbolos; car il n'est pas moins injuste dans son cas que dans celui de Kleôn de citer les railleries et les libelles de la comédie, comme si c'étaient autant de faits authentiques et de critiques dignes de confiance. Ce fut à Samos qu'Hyperbolos fut tué par les conspirateurs oligarchiques qui tendaient à renverser la démocratie à Athènes. Nous n'avons pas de faits particuliers à son sujet qui nous permettent de vérifier le caractère général présenté par Thucydide.

A l'époque où l'on adopta à Athènes la résolution de rendre un vote d'ostracisme, — suggérée par le dissentiment politique entre Nikias et Alkibiadès, vingt-quatre ans environ s'étaient écoulés depuis qu'on avait eu recours à un vote semblable, le dernier exemple ayant été celui de Periklês et de Thucydidês (1), fils de Melêsias, dont le dernier fut frappé d'ostracisme vers 422 avant J.-C. La constitution démocratique était devenue assez forte pour diminuer considérablement la nécessité de l'ostracisme comme sauvegarde contre des usurpateurs individuels; de plus, on avait alors toute confiance dans les nombreux dikasteria, que l'on regardait comme compétents pour s'occuper des plus grands parmi de pareils criminels; — par là était affaiblie la nécessité telle qu'on se l'imaginait, non moins que la nécessité réelle d'une telle précaution à prendre. Dans cet état de choses, changement dans la réalité aussi bien que dans le sentiment, nous ne sommes pas surpris de voir que le vote d'ostracisme actuellement invoqué, bien que nous ignorions

(1) Je devrais dire proprement, le dernier exemple à bon droit comparable à cette lutte entre Nikias et Alkibiadês, avec lesquels, comme rivaux politiques et hommes de grande position, Periklês et Thucydidês avaient une véritable analogie. Il y avait eu une sentence d'ostracisme rendue plus récemment; celle contre Damôn, le maître de musique, le sophiste et le compagnon de Periklês. Les ennemis politiques de Periklês obtinrent que Damôn fut frappé d'ostracisme, un peu avant la guerre du Péloponèse (Plut. Periklês, c. 4). Ce fut un abus et une perversion considérables de l'ostracisme, même dans son principe. Nous ne savons pas comment on y arriva, et je ne puis absolument pas me défendre d'un soupçon, c'est que Damôn fut condamné à l'exil, soit par un jugement, soit par défaut dans une accusation — et non par l'ostracisme.

les circonstances qui le précédèrent immédiatement, aboutit à un abus, ou plutôt à une sorte de parodie de l'ancien préservatif. A un moment d'une extrême chaleur dans les disputes de parti, les amis d'Alkibiadès acceptèrent probablement le défi de Nikias et concoururent à appuyer un vote d'ostracisme, chacun d'eux espérant se débarrasser de son adversaire. En conséquence, on décida le vote; mais avant qu'il fût réellement rendu, les partisans des deux rivaux changèrent d'idée et préférèrent laisser marcher le dissentiment politique plutôt que d'y mettre un terme en séparant les combattants. Mais on ne pouvait empêcher le vote d'ostracisme, qui avait été formellement résolu, d'être prononcé; toutefois il était toujours parfaitement général dans sa forme, en comportant qu'un citoyen quelconque fût choisi pour un exil temporaire. En conséquence, les deux parties contraires, comprenant sans doute chacune divers clubs ou hétæries, et suivant quelques récits, les amis de Phæax également, se réunirent pour tourner le vote contre quelque autre. Ils jetèrent les yeux sur un homme qui était pour eux tous un objet commun d'aversion, — Hyperbolos (1). Par ce concours, ils obtinrent contre lui un nombre de votes suffisant pour rendre la sentence qui l'envoya en exil temporaire. Mais ce résultat n'était dans la pensée de personne quand on décida qu'on prononcerait le vote; et Plutarque représente même le peuple comme l'accueillant avec des battements de mains comme une bonne plaisanterie. Bientôt tout le monde, vraisemblablement même les ennemis d'Hyperbolos, le reconnurent comme un grand abus de l'ostracisme. Et le langage de Thucydide l'implique clairement; car si même nous admettons qu'Hyperbolos méritât la censure que cet historien lance contre lui, personne ne pouvait considérer sa présence comme dangereuse pour la répu-

(1) Plutarque, Alkibiad. c. 13; Plutarque, Nikias, c. 11. Théophraste dit que la violente opposition d'abord, et la coalition ensuite, ne furent pas entre Nikias et Alkibiadês, mais entre Phæax et Alkibiadês.

La coalition des votes et des partis peut bien les avoir compris tous trois.

blique, et l'ostracisme n'était pas destiné à combattre une basse malhonnêteté ou la méchanceté. Il était, même auparavant, sur le point de sortir de la morale politique d'Athènes; et cette sentence fut son coup de grâce, de sorte que nous n'entendons plus dire qu'il ait été employé dans la suite. Il avait été d'une extrême importance à une époque plus ancienne, comme sécurité pour la démocratie croissante contre une usurpation individuelle du pouvoir, et contre une exagération dangereuse de rivalité entre des chefs individuels; mais actuellement la démocratie était assez forte pour dispenser de cette protection exceptionnelle. Cependant, si Alkibiadês était revenu de Syracuse en vainqueur, il est extrêmement probable que les Athéniens n'auraient pas eu d'autre moyen que l'ostracisme, cet antidote de précaution, pour l'éviter comme despote.

Ce fut au commencement de l'été 416 avant J.-C. que les Athéniens entreprirent le siége et la conquête de l'île dôrienne de Mêlos, — une des Cyclades, et la seule, excepté Thêra, qui ne fût pas déjà comprise dans leur empire. Mêlos et Thêra étaient deux anciennes colonies de Lacédæmone, pour laquelle elles avaient une forte sympathie de lignage. Elles ne s'étaient jamais réunies à la confédération de Dêlos, et n'avaient jamais été en aucune sorte rattachées à Athènes; mais, en même temps, elles n'avaient jamais pris part dans la récente guerre contre elle, et elles ne lui avaient jamais donné de motif de plainte (1) avant qu'elle y débarquât et les attaquât dans la sixième année de la dernière guerre. Elle renouvela alors sa tentative, en envoyant contre l'île des forces considérables sous Kleomêdês et Tisias : trente trirèmes athéniennes, avec six de Chios et deux de Lesbos, — douze cents hoplites athéniens, et quinze cents hoplites des alliés, — avec trois cents archers, et vingt archers à cheval. Ces officiers, après avoir débarqué leurs forces et pris position, envoyèrent des députés dans la ville pour

(1) Thucydide, III. 91.

sommer le gouvernement de se rendre, et de devenir un sujet allié d'Athènes.

C'était un usage fréquent, sinon universel en Grèce, — même dans des gouvernements qui n'étaient pas ouvertement démocratiques, — de discuter les propositions de paix ou de guerre devant l'assemblée du peuple. Mais dans la présente occasion, les chefs mêliens s'écartèrent de cet usage, et admirent les envoyés seulement à un entretien particulier avec leur conseil exécutif. Quant à la conversation qui fut tenue, Thucydide déclare nous en donner un récit détaillé et élaboré, — d'une longueur surprenante, à considérer sa briéveté en général. Il expose treize observations distinctes, avec autant de réponses, échangées entre les députés athéniens et les Mêliens ; aucune d'elles n'étant longue séparément, et quelques-unes étant très-courtes, — mais le dialogue dans son ensemble est dramatique et d'un grand effet. Il y a effectivement tout lieu de conclure que ce que nous lisons ici dans Thucydide lui appartient dans une proportion bien plus grande, et est une relation authentique dans une proportion plus petite qu'aucun des autres discours qu'il déclare rapporter. Car ce ne fut pas une harangue publique pour laquelle il aurait eu l'occasion de consulter le souvenir de maintes personnes différentes ; ce fut une conversation particulière à laquelle trois ou quatre Athéniens, et peut-être dix ou douze Mêliens peuvent avoir pris part. Or comme tous les prisonniers mêliens d'âge à servir, et certainement tous les principaux citoyens alors dans la ville qui avaient mené cette entrevue, furent tués immédiatement après la prise de la ville, il ne resta que les députés athéniens dont le rapport ait pu instruire Thucydide de ce qui se passa réellement. Qu'il ait appris d'eux ou par leur intermédiaire le caractère général de ce qui se passa, je n'en fais aucun doute ; mais il n'y a pas lieu de croire qu'il apprît d'eux quelque chose qui ressemblât au cours consécutif du débat que nous devons rapporter à son génie et à son arrangement dramatiques, en même temps qu'une partie du raisonnement explicatif.

L'Athénien commence par restreindre le sujet de la dis-

cussion aux intérêts mutuels des deux parties dans les circonstances particulières où elles se trouvent actuellement, malgré la disposition des Mèliens à élargir le cercle des sujets, en introduisant des considérations de justice et en faisant appel au sentiment d'une critique impartiale. Il ne fera pas de longs discours pour démontrer la juste origine de l'empire athénien, élevé sur l'expulsion des Perses, — ni pour alléguer une injure reçue, comme prétexte de l'expédition actuelle. Il n'écoutera non plus aucun argument de la part des Mèliens, s'ils disent que, bien que colons de Sparte, ils n'ont jamais combattu avec elle ni fait de mal à Athènes. Il les presse de viser à ce que l'on peut atteindre dans les circonstances présentes, puisqu'ils savent aussi bien que lui que dans les raisonnements des hommes la justice est établie suivant une nécessité égale des deux côtés; le fort faisant ce que son pouvoir lui permet de faire, et le faible s'y soumettant (1). A cela les Mèliens répondent que (négligeant tout

(1) Au sujet de cette argumentation du député athénien, j'appelle l'attention sur l'attaque et le bombardement de Copenhague par le gouvernement anglais, en même temps que sur les paroles adressées à ce sujet par l'agent anglais au prince régent de Danemark. Nous lisons ce qui suit dans l'Histoire du Consulat et de l'Empire, de M. Thiers:

« L'agent choisi était digne de la mission. C'était M. Jackson, qui avait été autrefois chargé d'affaires en France, avant l'arrivée de lord Whitworth à Paris, mais qu'on n'avait pas pu y laisser, à cause du mauvais esprit qu'il manifestait en toute occasion. Introduit auprès du régent, il allégua de prétendues stipulations secrètes, en vertu desquelles le Danemark devait (disait-on), de gré ou de force, faire partie d'une coalition contre l'Angleterre: il donna comme raison d'agir la nécessité où se trouvait le cabinet britannique de prendre des précautions pour que les forces navales du Danemark et le passage du Sund ne tombassent pas au pouvoir des Français: et en conséquence il demanda au nom de son gouvernement qu'on livrât à l'armée anglaise la forteresse de Kronenberg, qui commande le Sund, le port de Copenhague et enfin la flotte elle-même, — promettant de garder le tout en dépôt, pour le compte du Danemark, qui serait remis en possession de ce qu'on allait lui enlever dès que le danger serait passé. M. Jackson assura que le Danemark ne perdrait rien, que l'on se conduirait chez lui en auxiliaires et en amis, — que les troupes britanniques payeraient tout ce qu'elles consommeraient. — Et avec quoi, répondit le prince indigné, payeriez-vous notre honneur perdu, si nous adhérions à cette infâme proposition? Le prince continuant, et opposant à cette perfide intention la conduite loyale du Danemark, qui n'avait pris aucune précaution contre les Anglais, qui les avait toutes prises contre les Français, ce

appel à la justice et ne parlant que de ce qui était utile) ils regardaient comme utile même pour Athènes de ne pas violer la sanction morale commune de l'humanité, mais de permettre que l'équité et la justice restassent encore comme refuge pour des hommes dans le malheur, avec quelque indulgence même à l'égard de ceux qui peuvent être hors d'état d'établir un cas de droit absolu et rigoureux. C'était avant tout l'intérêt d'Athènes elle-même, en ce que sa ruine, si elle survenait jamais, serait terrible, tant comme châtiment pour elle-même que comme leçon pour les autres. « Nous ne craignons pas *cela* (répliqua l'Athénien), même si notre empire était renversé. Ce ne sont pas des cités souveraines comme Sparte qui traitent durement les vaincus. De plus, notre lutte actuelle n'est pas entreprise contre Sparte, — c'est une lutte pour déterminer si des sujets, en attaquant eux-mêmes, l'emporteront sur leurs maîtres. C'est un danger que nous avons à apprécier : en attendant, laissez-nous vous rappeler que nous venons ici dans l'intérêt de notre empire, et que nous parlons maintenant en vue de votre sûreté, — désirant vous avoir sous notre domination sans peine pour nous-mêmes, et vous conserver pour notre avantage comme pour le vôtre. » — « Ne pouvez-vous pas nous laisser tranquilles et nous permettre d'être vos amis au lieu d'être vos ennemis, mais alliés ni de vous ni de Sparte? » — disent les Mêliens. « Non (est-il répondu), — votre amitié nous est plus nuisible que votre inimitié : votre amitié est une preuve de notre faiblesse aux yeux de nos alliés sujets, — votre inimitié sera une preuve de notre pouvoir. » — « Mais est-ce donc réellement une règle d'équité pour vos sujets que de nous mettre, nous qui n'avons aucune sorte de

---

dont on abusait pour le surprendre — *M. Jackson répondit à cette juste indignation par une insolente familiarité, disant que la guerre était la guerre, qu'il fallait se résigner à ces nécessités et céder au plus fort quand on était le plus faible.* Le prince congédia l'agent anglais avec des paroles fort dures, et lui déclara qu'il allait se transporter à Copenhague pour y remplir ses devoirs de prince et de citoyen danois » (Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire, tome VIII, liv. XXVIII, p. 190).

rapports avec vous, sur le même pied qu'eux-mêmes, dont la plupart sont vos colons, tandis que beaucoup d'entre eux se sont même révoltés contre vous et ont été reconquis? » — « Oui, car ils pensent que les uns et les autres ont de bonnes raisons pour vouloir être libres, et que si nous vous laissons indépendants, c'est à cause de votre puissance et par la crainte que nous avons de vous attaquer. De sorte que votre soumission, non-seulement agrandira notre empire, mais fortifiera notre sécurité dans l'ensemble de nos possessions, surtout en ce que vous êtes insulaires, et encore insulaires faibles, tandis que nous sommes les maîtres de la mer. » — « Mais certainement cette circonstance même est à d'autres égards une protection pour vous, en ce qu'elle prouve votre modération; car si vous nous attaquez, vous alarmerez immédiatement tous les neutres, et vous vous ferez d'eux des ennemis. » — « Nous craignons peu les villes continentales qui sont hors de notre portée et non en état de prendre parti contre nous; — nous craignons seulement les insulaires, soit non encore incorporés dans notre empire comme vous, — soit déjà dans notre empire et mécontents de la contrainte qu'il impose. Ce sont de tels insulaires qui, par leur obstination mal entendue, sont capables, de gaieté de cœur, de nous jeter avec eux-mêmes dans les dangers. » — « Nous savons bien (dirent les Mèliens, après que quelques autres observations eurent été échangées) combien il est terrible de lutter contre votre puissance supérieure et contre votre heureuse fortune; néanmoins nous avons la confiance qu'en fait de fortune nous recevrons des dieux un traitement équitable, vu que nous résistons à l'injustice avec de justes motifs; et quant à l'infériorité de notre pouvoir, nous comptons que notre alliée Sparte suppléera à son insuffisance, Sparte que la communauté de race forcera, par respect même, à nous venir en aide. » — « Nous aussi (répliquèrent les Athéniens), nous pensons que nous ne serons pas moins heureux que d'autres sous le rapport de la faveur divine. Car nous n'avançons aucune prétention, ni ne faisons aucune action qui dépasse ce que les hommes croient au sujet des dieux et ce qu'ils désirent pour eux-mêmes. Ce que nous croyons des

dieux est la même chose que ce que nous voyons mis en pratique parmi les hommes ; l'impulsion naturelle fait qu'ils dominent nécessairement sur ce qui leur est inférieur en force. Tel est le principe en vertu duquel nous marchons maintenant, — n'ayant été les premiers ni à l'établir ni à le suivre, mais le trouvant établi et devant vraisemblablement durer toujours, — et sachant bien que vous ou d'autres dans notre position vous en feriez autant. Quant à vos espérances du côté des Lacédæmoniens, fondées sur la honte qu'il y aurait pour eux à rester sourds à votre appel, nous vous félicitons de votre innocente simplicité, mais en même temps nous conjurons une telle folie ; car les Lacédæmoniens sont en effet très-désireux de la perfection pour ce qui les concerne eux et leurs coutumes nationales. Mais à considérer leur conduite à l'égard des autres, nous affirmons sans hésiter, et nous pouvons le prouver par maints exemples de leur histoire, qu'ils sont de tous les hommes les plus habiles à prendre l'agréable pour l'honnête et l'utile pour le juste. Or ce n'est pas l'état d'esprit que vous demandez pour cadrer avec vos calculs désespérés de salut. »

Après un échange de diverses autres observations d'une teneur semblable, les députés athéniens, pressant avec ardeur les Mêliens d'examiner de nouveau la question entre eux avec plus de circonspection, se retirèrent, et après un certain intervalle furent rappelés par le conseil mêlien pour entendre les mots suivants : — « Nous persistons dans la même opinion qu'auparavant, hommes d'Athènes. Nous ne livrerons pas l'indépendance d'une ville qui a déjà vécu sept cents ans; nous ferons encore un effort pour nous sauver, — comptant sur cette fortune favorable que les dieux nous ont accordée jusqu'ici, aussi bien que sur l'aide des hommes, et en particulier des Lacédæmoniens. Nous désirons pouvoir être considérés comme vos amis, mais non comme hostiles à aucune des deux parties, et nous vous demandons de quitter l'île après avoir conclu une trêve qui soit mutuellement acceptable. » — « Bien (dirent les députés athéniens), vous seuls semblez considérer les éventualités futures comme plus claires que les faits qui sont devant vos yeux, et regarder à

une distance incertaine à travers vos propres désirs, comme si c'était une réalité présente. Vous avez joué votre tout comptant sur les Lacédæmoniens, sur la fortune et sur de folles espérances ; et avec votre tout, vous courez à votre ruine. »

Le siége commença immédiatement. Un mur de circonvallation, distribué par parties entre les différents alliés d'Athènes, fut construit autour de la ville, qui fut laissée complétement bloquée tant par mer que par terre, tandis que le reste de l'armement se retira dans ses foyers. La ville resta bloquée pendant plusieurs mois. Dans cet intervalle, les assiégés firent deux sorties heureuses, qui leur procurèrent quelque soulagement temporaire, et forcèrent les Athéniens d'envoyer un détachement de plus sous les ordres de Philokratês. A la fin, les provisions dans l'intérieur s'épuisèrent : des complots, en vue de livrer la ville, commencèrent parmi les Mèliens eux-mêmes ; de sorte qu'ils furent contraints de se rendre à discrétion. Les Athéniens résolurent de mettre à mort tous les hommes en âge de servir, et de vendre comme esclaves les femmes et les enfants. Qui proposa cette résolution barbare ? Thucydide ne le dit pas ; mais Plutarque et autres nous apprennent qu'Alkibiadès l'appuya avec ardeur (1). On y envoya subséquemment cinq cents colons athéniens pour former une nouvelle communauté, apparemment non comme Klèruchi ou citoyens résidant hors d'Athènes, — mais comme nouveaux Mèliens (2).

A prendre les actes des Athéniens à l'égard de Mèlos d'un

---

(1) Plutarque, Alkibiadês, c. 16. C'est sans doute un des détails que l'auteur du discours d'Andocide contre Alkibiadês trouva en circulation par rapport à la conduite de ce dernier (sect. 123). Et il n'y a aucune raison pour en mettre la vérité en question.

(2) Thucydide, V, 106. Τὸ δὲ χωρίον αὐτοὶ ᾤκησαν, ἀποίκους ὕστερον πεντακοσίους πέμψαντες. Lysandre rétablit quelques Mèliens dans l'île après la bataille d'Ægospotami (Hénoph. Hellen. II, 2, 9). Quelques-uns donc doivent s'être échappés ou avoir été épargnés, ou quelques-uns des jeunes gens et des femmes, vendus comme esclaves à l'époque de la prise, doivent avoir été rachetés ou délivrés de la servitude.

bout à l'autre, ils sont un des exemples les plus grands et les plus inexcusables de la cruauté combinée avec l'injustice que nous offre l'histoire grecque. En appréciant ce que de telles exécutions en masse ont de cruel, nous devons nous rappeler que les lois de la guerre mettaient complétement le prisonnier à la disposition de son vainqueur, et qu'une garnison athénienne, si elle avait été prise par les Corinthiens dans Naupaktos, Nisæa, ou ailleurs, aurait assurément subi le même sort, à moins toutefois qu'elle n'eût été conservée pour un échange. Mais le traitement des Mèliens dépasse toute rigueur des lois de la guerre; car ils n'avaient jamais été en guerre avec Athènes, et ils n'avaient jamais rien fait pour encourir son inimitié. De plus, l'acquisition de l'île était de médiocre importance pour cette cité; elle ne suffisait pas à payer les frais de l'armement employé à la prendre. Et tandis que l'avantage était ainsi exigu en tout sens, l'impression faite sur le sentiment grec par sa conduite dans son ensemble paraît avoir occasionné un tort sérieux à Athènes. Loin de contribuer à fortifier tout son empire, en balayant cette petite population insulaire qui avait jusqu'alors été neutre et inoffensive, elle ne fit que jeter de l'odieux sur sa conduite dont, plus tard, on conserva précieusement le souvenir comme celui d'un de ses principaux méfaits.

Satisfaire son orgueil d'empire par une nouvelle conquête, — facile à effectuer, bien que de peu de valeur, — fut sans doute son principal motif; probablement aussi, fortifié par une pique contre Sparte, dont un sentiment profondément hostile et mutuel la séparait, — et par un désir d'humilier cet État dans les Mèliens. On verra dans le prochain volume cette passion d'acquisitions nouvelles, qui leur fait abandonner les espérances les plus raisonnables de recouvrer les parties perdues de leur empire, éclater d'une façon encore plus forte et plus fatale.

Ces deux points, on le remarquera, sont manifestement marqués dans le dialogue exposé par Thucydide. J'ai déjà dit que ce dialogue ne peut guère représenter ce qui se passa réellement, si ce n'est quant à quelques points généraux que l'historien a suivis et étendus par des déductions et par des

explications (1), revêtant ainsi la situation donnée d'une forme dramatique, d'une manière caractéristique et puissante. Le langage prêté aux députés athéniens est celui de pirates et de voleurs, comme Denys d'Halikarnasse (2) l'a fait remarquer il y a longtemps, laissant soupçonner que Thucydide avait présenté la chose ainsi dans le dessein de discréditer le pays qui l'avait envoyé en exil. Quoi qu'on puisse penser de ce soupçon, nous pouvons du moins affirmer que les arguments qu'il attribue ici à Athènes ne sont pas en harmonie même avec les défauts du caractère athénien. Les orateurs athéniens sont plus exposés à être accusés de tenir un langage équivoque, de multiplier les faux prétextes, d'adoucir les parties mauvaises de leur affaire, de donner un nom aimable à des actes vicieux et d'employer ce qu'on appelle proprement *sophismes*, quand cela est nécessaire à leur dessein (3). Or le langage du député à Mêlos, qui a été cité quelquefois comme jetant du jour sur l'immoralité de la classe ou profession (appelée à tort école) du nom de sophistes à Athènes, est surtout remarquable par une sorte de franchise audacieuse, — par un dédain non-seulement de sophismes dans le sens moderne du mot, mais même de telle excuse plausible qui eût pu être offerte. On a soutenu d'une manière étrange que « *le bon vieux système, à savoir que ceux-là prennent qui en ont le pouvoir, et que ceux-là gardent qui le peuvent* », — avait été découvert pour la première fois et promulgué ouvertement par les sophistes athéniens; tandis que le dessein réel et la véritable utilité des sophistes, même dans le sens moderne et le plus mauvais du mot (en écartant la fausse application de ce sens aux personnes appelées sophistes à Athènes), sont de four-

(1) Telle est aussi l'opinion du docteur Thirlwall, Hist. Gr. vol. III, ch. 21, p. 348.

(2) Dionys. Hal. Judic. de Thucyd. c. 37-42, p. 906-920 Reiske. Cf. les remarques de son « Epistol. ad Cn. Pompeium, de Præcipuis Historicis, p. 774 Reiske.

(3) Plutarque, Alkibiad. 16. Τοὺς Ἀθηναίους ἀεὶ τὰ πρᾳότατα τῶν ὀνομάτων τοῖς ἁμαρτήμασι τιθεμένους, παιδιὰς καὶ φιλανθρωπίας. — Pour le même objet, Plutarque, Solôn, c. 15.

nir des raisons plausibles pour une justification trompeuse, — de telle sorte que l'homme puissant soit en état d'agir d'après ce « bon vieux système » à son gré, mais sans en faire l'aveu, et tout en déclarant tenir une conduite équitable ou tirer une juste vengeance pour quelque tort imaginaire. Le loup d'Ésope (dans la fable le Loup et l'Agneau) parle comme un sophiste; le député athénien à Mêlos tient un langage tout à fait différent de celui d'un sophiste, soit dans le sens athénien, soit dans le sens moderne du mot; nous pouvons ajouter de celui d'un Athénien, comme l'a fait remarquer Denys.

En fait et en pratique, il est vrai que les États plus forts, en Grèce et dans le monde contemporain, tendirent habituellement, comme ils l'ont fait dans tout le cours de l'histoire jusqu'au jour actuel, à agrandir leur puissance aux dépens des plus faibles. Il n'y avait pas de territoire en Grèce, excepté l'Attique et l'Arkadia, qui n'eût été saisi par des conquérants qui dépossédaient et asservissaient les anciens habitants. Nous voyons Brasidas rappeler à ses soldats la bonne épée de leurs ancêtres, qui avaient établi leur domination sur des hommes beaucoup plus nombreux qu'eux-mêmes, comme un objet de gloire et d'orgueil (1); et quand nous arriverons à l'époque de Philippe et d'Alexandre de Macédoine, nous verrons la passion des conquêtes s'élever à un point auquel n'étaient jamais parvenus les Grecs libres. Il y avait à citer de nombreux exemples de droit fondé ainsi sur une simple supériorité de force, comme pendants de la conquête athénienne de Mêlos; mais ce qui est sans pareil, c'est le mode adopté par le député athénien pour la justifier, ou plutôt pour mettre de côté toute justification, à considérer l'état actuel de la civilisation en Grèce. Un envahisseur barbare jette son épée dans la balance au lieu d'argument; un vainqueur civilisé est obligé, par une morale internationale admise, de fournir quelque justification, — un bon ar-

(1) Cf. aussi ce que dit Brasidas dans son discours aux Akanthiens, V, 86 — ἰσχύος δικαιώσει, ἣν ἡ τύχη ἔδωκεν, etc.

gument, s'il le peut, — un argument faux ou un prétendu argument, s'il n'en a pas de meilleur. Mais le député athénien ne copie ni le méprisant silence du barbare ni le mensonge adouci de l'envahisseur civilisé. Bien qu'il vienne de la ville la plus cultivée de la Grèce, où les vices dominants étaient ceux du raffinement et non de la barbarie, il dédaigne les artifices conventionnels de la diplomatie civilisée plus que ne l'aurait fait un député même d'Argos ou de Korkyra. Il dédaigne même de mentionner, — ce qui aurait pu être dit en toute vérité comme fait réel, quoi qu'on puisse penser de la valeur de l'argument comme justification, — que les Mèliens avaient joui pendant les cinquante dernières années de la sécurité sur les eaux de la mer Ægée aux frais d'Athènes et de ses alliés, sans y contribuer en rien de leur côté.

C'est du moins le rôle qui est attribué à ce personnage dans le fragment dramatique de Thucydide, — Μήλου Ἅλωσις (la Prise de Mèlos), — s'il nous est permis de parodier le titre de la tragédie perdue de Phrynichos, — « la Prise de Milètos ». Et je crois qu'un examen compréhensif de l'histoire de Thucydide nous suggérera l'explication de ce drame, avec son effet tragique et puissant. La prise de Mèlos vient immédiatement avant la grande expédition athénienne contre Syracuse, qui fut résolue trois ou quatre mois après et envoyée dans le courant de l'été suivant. Cette expédition fut l'effort gigantesque d'Athènes, qui aboutit à la catastrophe la plus ruineuse connue dans l'histoire ancienne. Il fut impossible à Athènes de se remettre d'un tel coup. Dans le fait, bien que mise hors de combat, elle lutta contre ses effets avec une énergie surprenante; mais sa fortune alla en général en déclinant, — cependant avec des moments de rétablissement apparent par occasion, — jusqu'à ce qu'elle fût complétement abattue et subjuguée par Lysandros. Or Thucydide, précisément avant d'arriver à la pente de cette marche descendante, fait une halte pour expliquer la puissance athénienne dans sa manifestation la plus exagérée, la plus insolente et la plus cruelle, par son dramatique fragment des députés à Mèlos. On se rappelle qu'Hérodote,

quand il se dispose à décrire la marche en avant de Xerxès vers la Grèce, destinée à aboutir à une si fatale humiliation, — donne à ses lecteurs une idée achevée de l'insolence et de l'orgueil surhumain du monarque par diverses conversations entre lui et les courtisans qui l'entouraient, aussi bien que par d'autres anecdotes, combinées avec les détails accablants de la revue à Doryskos. Ces oppositions et ces comparaisons morales, et en particulier celles d'un revers ruineux suivant une bonne fortune outrecuidante, présentaient un haut intérêt à l'esprit grec. Et Thucydide, — ayant sous les yeux un acte de grande injustice et de grande cruauté de la part d'Athènes, commis précisément à cette époque, — s'est servi de la forme du dialogue, exemple unique dans son histoire, pour exposer dans un contraste dramatique les sentiments d'un vainqueur confiant et dédaigneux. Toutefois ce sont ses propres sentiments, conçus comme convenables à la situation, et non ceux du député athénien, — encore moins ceux du public d'Athènes, — et bien moins encore ceux de cette classe d'hommes si calomniée, les sophistes athéniens.

CHAPITRE II

AFFAIRES SICILIENNES APRÈS L'EXTINCTION DE LA DYNASTIE GÉLONIENNE

La dynastie gélonienne est chassée de Syracuse, et les autres despotes le sont des autres villes siciliennes. — Changements considérables d'habitants établis; résultats de ce fait. — Pouvoir et état relatifs des villes siciliennes; dissensions politiques à Syracuse; ostracisme essayé et abandonné. — Puissance de Syracuse et ses exploits à l'étranger. — Sikels dans l'intérieur de la Sicile; le prince sikel Duketios; il fonde la nouvelle ville sikel de Palikê. — Exploits de Duketios; il est défait et devient prisonnier des Syracusains, qui l'épargnent et l'envoient à Corinthe. — Duketios viole son engagement, et retourne en Sicile. — Conquêtes de Syracuse dans l'intérieur de la Sicile; mort de Duketios. — Prospérité et puissance d'Agrigente. — Mouvement intellectuel en Sicile; Empedoklês; Tisias; Korax; Gorgias. — Villes siciliennes; leur état et leur conduite lors de la guerre du Péloponèse. — Relations de la Sicile avec Athènes et Sparte; changées par la querelle entre Corinthe et Korkyra et par l'intervention d'Athènes. — Espérances nourries par Sparte d'une aide de la part des Dôriens siciliens au commencement de la guerre du Péloponèse; espérances non réalisées. — Les villes dôriennes de Sicile attaquent les villes ioniennes de Sicile. — Les villes ioniennes en Sicile sollicitent l'aide d'Athènes; première expédition athénienne en Sicile sous Lachês. — Seconde expédition sous Pythodôros. — Opérations indécises près de Messênê et de Rhegium. — Les Messêniens sont défaits par les Naxiens et les Sikels près de Naxos. — Eurymedôn et Sophoklês, avec une flotte athénienne plus considérable, arrivent en Sicile. — Congrès des villes siciliennes à Gela; discours d'Hermokratês. — Paix générale faite entre les villes siciliennes; Eurymedôn accède à la paix, et retire la flotte athénienne. — Mécontentement des Athéniens contre Eurymedôn et ses collègues. — Dissension intestine dans Leontini; expulsion du Dêmos de cette ville par le secours de Syracuse. — Le Dêmos léontin demande du secours à Athènes; les Athéniens envoient Phæax faire des observations. — La ville de Leontini dépeuplée; le Dêmos expulsé; exilés léontins à Athènes. — Guerre entre Sélinonte et Egesta; cette dernière demande du secours à Athènes. — Promesses des Égestæens; motifs présentés à Athènes pour une intervention en Sicile. — Alkibiadês épouse chaudement leur cause, et conseille l'intervention. — Commissaires chargés d'une enquête

envoyés par les Athéniens à Egesta; fraudes pratiquées par les Ègestæens pour les tromper. — Retour des commissaires à Athènes; impression produite par leur rapport; résolution prise d'envoyer une expédition en Sicile. — Embarras de Nikias, qui s'était opposé à l'expédition. — Discours de Nikias à la seconde assemblée tenue par les Athéniens. — Réponse d'Alkibiadês. — L'assemblée favorable aux vues d'Alkibiadês; elle adhère à la résolution d'envoyer la flotte en Sicile. — Second discours de Nikias, — exagérant les difficultés et les dangers de l'expédition, et demandant des forces préparées sur la plus grande échelle. — Effet de ce discours; nouveau zèle de l'assemblée pour l'expédition; ardeur et unanimité par rapport au plan. — Excitation dans la ville parmi toutes les classes; on dispose l'expédition sur une plus grande échelle. — Vastes préparatifs faits pour l'expédition. — Revue des actes qui précédèrent l'expédition de Sicile. — Avis et influence de Nikias. — Avis et influence d'Alkibiadès. — Athènes se croyait autorisée à être maîtresse des îles comme de la mer.

Dans les chapitres précédents j'ai amené l'histoire générale de la guerre du Péloponèse jusqu'au moment qui précède immédiatement la mémorable expédition athénienne contre Syracuse, expédition qui changea toute la face de la guerre. A cette époque et pendant quelque temps encore, l'histoire des Grecs péloponésiens devient intimement liée à celle des Grecs siciliens. Mais jusqu'ici les rapports entre les uns et les autres n'ont été qu'accidentels, et de peu d'effet réciproque; de sorte que j'ai jugé commode pour le lecteur de conserver les deux courants entièrement séparés, en ne parlant pas de ce que fit Athènes en Sicile pendant les dix premières années de la guerre. Je vais maintenant combler cette lacune, raconter tout ce que l'on peut établir d'événements siciliens dans l'intervalle entre 461 et 416 avant J.-C., et indiquer les mesures successives qui amenèrent les Athéniens à se jeter dans des projets ambitieux contre Syracuse, jusqu'à ce qu'enfin ils en vinssent à jouer la plus grande partie de leurs forces sur cette chance fatale.

L'extinction de la dynastie gélonienne à Syracuse (1), suivie de l'expulsion ou de la retraite de tous les autres despotes dans l'île entière, permit aux diverses cités grecques de se réorganiser en gouvernements libres et se

(1) V. tome VII, ch. 4, pour l'histoire de ces événements. Je reprends maintenant le fil de ce chapitre.



constituant eux-mêmes. Par malheur nos documents relatifs à cette révolution sont misérablement chétifs ; mais ils suffisent pour indiquer qu'elle fut quelque chose de plus qu'un changement d'un gouvernement d'un seul en un gouvernement populaire. Elle comprit en outre des translations sur la plus vaste échelle tant d'habitants que de biens. Les despotes précédents avaient envoyé en exil une foule de vieux citoyens, ils en avaient transplanté d'autres d'une partie de la Sicile dans une autre, et procuré des établissements à une foule d'immigrants et de mercenaires dévoués à leurs intérêts. Il y eut beaucoup de ces actes qui furent annulés lors du renversement des dynasties, de sorte que la révolution des personnes et des propriétés fut plus compliquée et plus embarrassante que la révolution politique. Après une période de commotions sérieuses, un accommodement fut conclu, en vertu duquel les partisans de la dynastie expulsée furent établis en partie dans le territoire de Messênê, en partie dans la ville relevée de Kamarina, dans la portion orientale de la côte méridionale, confinant à Syracuse (1).

---

(1) M. Mitford, dans l'esprit qui lui est habituel, tout en s'étendant sur les maux occasionnés par cette révolution étendue tant d'habitants que de biens dans toute la Sicile, ne fait pas attention à la cause qui lui donna naissance, — à savoir le nombre de mercenaires étrangers que la dynastie gélonienne avait fait venir et qu'elle avait inscrits comme nouveaux citoyens (Gelôn seul en ayant introduit dix mille, Diodore, XI, 72), et le nombre d'exilés qu'elle avait bannis et dépossédés.

Je ne mentionnerai ici qu'un seul de ces faux exposés relativement aux événements de cette période, parce qu'il est défini aussi bien qu'important (vol. IV, p. 9, ch. 18, sect. 1).

« Mais ainsi (dit-il), dans chaque petit État, on laissa des terres destinées à devenir propriété publique, ou à être assignées à de nouveaux propriétaires individuels. *Partout donc, le système favori de la démocratie, le partage égal des terres de l'État, fut résolu* : mesure impossible à exécuter parfaitement, impossible à maintenir une fois exécutée, et d'un avantage très-douteux, si elle était parfaitement exécutée et parfaitement maintenue. »

Et, — sect. III, p. 23, — il parle de « cet incomplet et inique partage des terres, etc. »

Or, à ce sujet, nous pouvons faire remarquer :

1° L'*égal partage des terres* de l'État, affirmé ici par M. Mitford, est une pure imagination personnelle. Il n'a à l'appui aucune autorité quelconque. Diodore dit (XI, 76) — κατεκληρούχησαν τὴν χώραν, etc.; et encore (XI, 86) il parle de τὸν ἀναδασμὸν τῆς χώρας, le *nouveau partage* du territoire ; mais relativement à l'*égalité de partage*, il ne dit

Mais bien que la paix fût rétablie ainsi, ces changements considérables d'habitants, commencés d'abord par les despotes, et par le mélange incohérent de races, d'institutions religieuses, de dialectes, etc., que ce procédé produisit inévitablement, — laissèrent dans toute la Sicile un sentiment d'instabilité locale, très-différent de celui qu'inspirait la longue possession traditionnelle des terres dans le Péloponèse et dans l'Attique, et compté par des ennemis du dehors parmi les éléments de sa faiblesse (1). En effet, il faut plutôt s'étonner que les gouvernements populaires aient triomphé de ces causes réelles et puissantes de désordre, d'une manière si efficace, que le demi-siècle, qui approche maintenant, fut décidément la période la plus prospère et la moins troublée dans l'histoire de l'île.

Sur la côte méridionale de la Sicile étaient situées (en commençant par l'ouest) Sélinonte, Agrigente, Gela et Kamarina. Ensuite venait Syracuse, possédant le cap sud-est, et la portion méridionale de la côte orientale, puis sur la côte orientale, Leontini, Katane et Naxos : Messênê, sur le détroit attenant à l'Italie. Le centre de l'île, et même une grande partie de la côte septentrionale étaient occupés par les Sikels ou Sikanes non Helléniques : sur cette côte, Himera était la seule ville grecque. Entre Himera et le cap

---

pas un seul mot. Et dans ce cas, il ne peut y avoir de principe de partage moins probable que l'égalité. Car un des grands motifs du nouveau partage fut de pourvoir ces exilés qui avaient été dépossédés par la dynastie gélonienne ; et ces hommes recevaient des lots, plus ou moins grands, comme compensation des pertes plus ou moins grandes qu'ils avaient pu éprouver. En outre, immédiatement après le nouveau partage, nous trouvons des riches et des pauvres mentionnés comme auparavant (XI, 86).

2° Ensuite M. Mitford appelle « le partage égal de toutes les terres de l'État » la mesure *favorite de la démocratie*. C'est une assertion non moins inexacte. On ne peut produire une seule démocratie en Grèce (que je sache) dans laquelle on connaisse qu'un tel partage égal ait jamais été effectué. Dans la démocratie athénienne, en particulier, non-seulement il exista constamment une grande inégalité de propriétés foncières, mais le serment prononcé annuellement par les juges Héliastiques populaires renfermait une clause spéciale, protestant expressément contr *un nouveau partage de la terre ou contre une extinction des dettes.*

(1) Thucydide, VI, 17.

Lilybæon, l'extrémité occidentale de l'île était occupée par les cités non helléniques d'Egesta et d'Eryx, et par les ports de mer carthaginois, dont Panormos (Palerme) était le principal.

De ces diverses villes grecques, toutes indépendantes, Syracuse était la première en puissance, Agrigente la seconde. Les causes mentionnées plus haut, qui troublèrent les premiers commencements des gouvernements populaires dans toutes, agirent plus puissamment à Syracuse. Nous ne connaissons pas dans ses détails la constitution démocratique qui y fut établie, mais sa stabilité fut menacée par plus d'un prétendant ambitieux, impatient de saisir le sceptre de Gelôn et d'Hierôn. Le plus remarquable de ces prétendants fut Tyndariôn, qui consacra une fortune considérable à distribuer des largesses et à se faire des partisans parmi les pauvres. Ses desseins politiques finirent par se manifester si ouvertement, qu'il fut cité en justice, condamné et mis à mort; non toutefois sans une insurrection avortée de ses partisans pour le délivrer. Après que plusieurs d'entre les principaux citoyens eurent essayé et échoué de la même manière; le peuple jugea utile de rendre une loi semblable à l'ostracisme athénien, loi qui permettait d'infliger un bannissement préventif temporaire (1). En vertu de cette loi, plusieurs citoyens puissants furent réellement et promptement bannis; et l'abus que les partis politiques de la ville firent du nouvel instrument fut tel, que les hommes d'une position éminente craignirent, dit-on, de se mêler des affaires publiques. Mise ainsi en pratique, l'institution donna, dit-on, naissance à de nouvelles luttes politiques non moins violentes que celles qu'elle arrêtait, au point que les Syracusains se virent obligés de rappeler la loi peu de temps après sa promulgation. Nous aurions été content d'apprendre quelques particularités relativement à cette expérience politique,

(1) Diodore XI, 86, 87. L'institution à Syracuse était appelée *pétalisme*, parce qu'en votant, on écrivait le nom du citoyen destiné à l'exil sur une feuille d'olivier, au lieu de l'écrire sur une coquille ou sur un tesson.

outre le maigre résumé donné par Diodore, — et en particulier de connaître les garanties de précaution qui restreignirent à Syracuse l'application de la sentence d'ostracisme. Peut-être ne prit-on pas soin d'imiter les restrictions et les formalités qu'avait imaginées Kleisthenês à Athènes. Toutefois, en tout état de choses, l'institution, bien que tutélaire, si elle était réservée pour les éventualités qu'elle concernait, prêtait éminemment à l'abus ; aussi n'avons-nous pas lieu de nous étonner qu'un abus se présentât, surtout à une période de grandes violences et de grande discorde. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'on en ait si peu abusé à Athènes.

Bien que l'ostracisme (ou pétalisme) à Syracuse ait promptement cessé, il peut probablement avoir laissé derrière lui une impression salutaire, autant que nous en pouvons juger par le fait que l'on ne mentionne plus désormais de nouveaux prétendants au despotisme. La république grandit en opulence et manifeste une action énergique dans des affaires étrangères. L'amiral syracusain Phayllos fut envoyé (453 avant J.-C.) avec une puissante flotte pour réprimer les pirateries des villes maritimes tyrrhéniennes, et après avoir ravagé l'île d'Elbe, il revint dans sa patrie; soupçonné d'avoir été gagné par des présents de l'ennemi : accusation qui le fit juger et bannir, et une seconde flotte de soixante trirèmes sous Apellês fut envoyée vers les mêmes régions. Non-seulement le nouvel amiral ravagea maintes parties de la côte tyrrhénienne, mais encore il porta ses dévastations dans l'île de Corse (possession tyrrhénienne à cette époque) et réduisit complétement l'île d'Elbe.. Son retour fut signalé par un nombre considérable de captifs et par un riche butin (1).

Cependant les grandes révolutions précédentes, dans les cités grecques en Sicile, avaient fait naître une nouvelle ardeur parmi les Sikels de l'intérieur, et inspiré au prince sikel Duketios, homme d'énergie et de talent, de vastes idées d'agrandissement (452 avant J.-C.). Un grand nombre

(1) Diodore, XI, 87, 88.

de Grecs exilés ayant probablement cherché du service chez lui, ce fut soit par leur suggestion, soit pour avoir pris lui-même l'esprit de la civilisation hellénique, qu'il conçut le projet d'amener les petites communautés sikels à un état qui ressemblât à une existence municipale et à une coopération collective. Ayant acquis de la gloire par la prise de la ville grecque de Morgantinê, il engagea toutes les communautés sikels (à l'exception d'Hybla) à entrer dans une sorte de pacte fédératif. Ensuite, afin d'obtenir un point central pour la nouvelle organisation, il transféra sa propre petite ville du sommet d'une colline, appelée Menæ, dans un endroit convenable de la plaine voisine, près de l'enceinte sacrée des dieux appelés Paliki (1). Comme le respect rendu à ces dieux, déterminé en partie par les frappantes manifestations volcaniques dans le voisinage, faisait de cette plaine un point convenable d'attraction pour les Sikels en général, Duketios put établir une nouvelle ville considérable, celle de Palikê, avec des murs d'une large circonférence, et un ample cercle de territoire adjacent qu'il distribua parmi une nombreuse population sikel, à laquelle étaient mêlés probablement quelques Grecs.

La position puissante que Duketios avait acquise ainsi (451 avant J.-C.) est attestée par le caractère agressif de ses mesures, destinées à recouvrer insensiblement une portion au moins de ce sol que les Grecs s'étaient approprié aux dépens de la population indigène. La ville sikel d'Ennesia avait été prise par les Grecs hiéroniens chassés d'Ætna, et avait reçu d'eux le nom d'Ætna (2). Duketios trouva alors moyen de la reconquérir, après avoir surpris par un stratagème le premier magistrat. Il fut ensuite assez hardi pour envahir le territoire des Agrigentins, et pour

(1) Diodore, XI, 78, 88, 90. La manière d'agir de Duketios est expliquée par ce qui est dit de Dardanos dans l'Iliade, XX, 216.

Κτίσσε δὲ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
Ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
Ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκουν πολυπιδάκου Ἴδης.

Cf. Platon, De Leg. III, p. 681, 682.

(2) Diodore, XI, 76.

assiéger une de leurs garnisons de la campagne appelée Motyon. Nous concevons une haute idée de son pouvoir en apprenant que les Agrigentins, tout en marchant au secours de la place, jugèrent nécessaire d'invoquer l'aide des Syracusains, qui leur envoyèrent une armée sous Bolkôn. Duketios remporta une victoire sur ces forces combinées,— par suite de la trahison ou de lâcheté de Bolkôn, comme le pensèrent les Syracusains, — si bien qu'ils le condamnèrent à mort. Toutefois, l'année suivante, la bonne fortune du prince sikel changea. L'armée combinée de ces deux villes puissantes fit lever le blocus de Motyon, défit complétement Duketios en rase campagne, et dispersa toutes ses forces. Se voyant abandonné de ses compagnons et même sur le point d'être trahi, il prit la résolution désespérée de se mettre à la merci des Syracusains. Il partit à cheval de nuit, alla jusqu'aux portes de Syracuse, entra incognito dans la ville, et s'assit comme suppliant sur l'autel dans l'agora, se livrant avec tout son territoire. Un spectacle aussi inattendu attira une foule de citoyens syracusains, et excita en eux les émotions les plus fortes : et quand les magistrats réunirent l'assemblée dans le dessein de décider de son sort, la voix de la pitié se trouva prédominante, en dépit des recommandations contraires de quelques-uns des chefs politiques. Les plus respectés d'entre les citoyens âgés, — recommandant instamment un doux traitement envers un ennemi ainsi tombé et suppliant, en même temps qu'une attention scrupuleuse à ne pas attirer sur la ville le bras vengeur de Némésis, — virent leur appel aux sentiments généreux du peuple accueilli par un seul cri unanime de : « Sauvez le suppliant (1). » Duketios, retiré de l'autel, fut envoyé à Corinthe, après qu'il se fut engagé à y vivre tranquille dans l'avenir, les Syracusains pourvoyant convenablement à son entretien.

Au milieu de la cruauté habituelle de la guerre ancienne, ce remarquable incident excite une surprise mêlée d'admi-

(1) Diodore, XI, 91, 92. Ὁ δὲ δῆμος ὥσπερ τινι μιᾷ φωνῇ σώζειν ἅπαντες ἐβόων τὸν ἱκέτην.

ration. Sans doute ce qui détermina principalement ce mouvement de clémence dans le peuple, ce fut de voir Duketios réellement devant lui dans la posture de suppliant au pied de l'autel, au lieu d'être appelé à décider de son sort pendant son absence, — précisément comme le peuple athénien fut également touché par la vue réelle du captif Dorieus, et engagé à ménager sa vie, dans une occasion qui sera racontée ci-après (1). Si dans quelques exemples, le peuple assemblé, obéissant à la véhémence habituelle du sentiment de la multitude, porta ses rigueurs à l'excès, — on verra dans d'autres cas, comme dans celui-ci, que l'appel à ses mouvements d'humanité triompha d'une considération de prudence en vue de sa sûreté future. Tel fut le fruit que les Syracusains recueillirent de leur clémence à l'égard de Duketios, qui, après un séjour d'une ou de deux années à Corinthe, viola sa parole. Prétendant avoir reçu un ordre de l'oracle, il réunit une troupe de colons, qu'il conduisit en Sicile fonder une ville à Kalê Aktê, sur la côte septentrionale appartenant aux Sikels. Nous ne pouvons douter que, quand les Syracusains virent la manière dont leur douceur était récompensée, les orateurs qui avaient recommandé un traitement sévère n'aient acquis beaucoup de crédit en raison de leur prévoyance supérieure (2).

(1) Xénophon, Hellen. I, 5, 19; Pausanias, VI, 7, 2.

(2) M. Mitford raconte comme il suit le retour de Duketios en Sicile : —

« Les chefs syracusains ramenèrent Ducetius de Corinthe, apparemment en vue d'en faire l'instrument de leurs propres desseins pour augmenter la puissance de leur république. Ils l'autorisèrent, ou plutôt l'encouragèrent à établir une colonie de peuple mêlé, Grecs et Sikels, à Kalê Aktê, sur la côte septentrionale de l'île » (ch. 18, sect. I, vol. IV, p. 13).

En affirmant que « les Syracusains ramenèrent Duketios, ou l'encouragèrent à revenir ou à fonder la colonie de Kalê Aktê, » M. Mitford s'éloigne complétement de Diodore : il transforme ainsi une violation d'une parole de la part du prince sikel en une manœuvre ambitieuse de la part de la démocratie syracusaine. Voici les termes de Diodore, la seule autorité dans le cas (XII, 8) : — Οὗτος δὲ (Duketios) ὀλίγον χρόνον μείνας ἐν τῇ Κορίνθῳ, τὰς ὁμολογίας ἔλυσε, καὶ προσποιησάμενος χρησμὸν ὑπὸ τῶν θεῶν ἑαυτῷ δεδόσθαι κτίσαι τὴν Καλὴν Ἀκτὴν ἐν Σικελίᾳ, κατέπλευσεν εἰς τὴν νῆσον μετὰ πολλῶν οἰκητόρων· συνεπελάβοντο δὲ καὶ τῶν Σικελῶν τινες, ἐν οἷς ἦν καὶ Ἀρχωνίδης, ὁ τῶν Ἑρβιταίων δυναστεύων. Οὗτος μὲν οὖν περὶ τὸν οἰκισμὸν

Mais le retour de cet énergique ennemi ne fut pas le seul malheur qu'éprouvèrent les Syracusains. Leur résolution d'épargner Duketios avait été adoptée sans le concours des Agrigentins, qui l'avaient aidé à le vaincre ; et ceux-ci, quand ils le virent de nouveau dans l'île et de nouveau formidable, furent si indignés qu'ils déclarèrent la guerre à Syracuse. Une jalousie constante régnait entre ces deux grandes villes, la première et la seconde puissance de la Sicile. Une guerre éclata réellement entre elles, et les autres villes grecques y prirent part. Après avoir duré quelque temps, avec divers actes d'hostilité, et en particulier avec une sérieuse défaite des Agrigentins sur le fleuve Himera, ces derniers sollicitèrent et obtinrent la paix (1). Toutefois la discorde entre les deux villes avait permis à Duketios de fonder la cité de Kalè Aktè, et de faire quelque progrès en rétablissant son ascendant sur les Sikels, opération dans laquelle il fut surpris par la mort. Probablement il ne laissa pas de successeur pour continuer ses projets, de sorte que les Syracusains, poussant vigoureusement leurs attaques, réduisirent un grand nombre des municipes de l'île (440 av. J.-C.) regagnant Morgantinê, l'ancienne conquête de ce prince, et soumettant même la forte position et la ville appelée Trinakia (2) après une résistance vaillante et désespérée de la part des habitants.

τῆς Καλῆς Ἀκτῆς ἐγίνετο · Ἀκραγαντῖνοι δέ, ἅμα μὲν φθονοῦντες τοῖς Συρακουσίοις, ἅμα δ' ἐγκαλοῦντες αὐτοῖς ὅτι Δουκέτιον ὄντα κοινὸν πολέμιον διέσωσαν ἄνευ τῆς Ἀκραγαντίνων γνώμης, πόλεμον ἐξήνεγκαν τοῖς Συρακουσίοις.

(1) Diodore, XII, 8.

(2) Diodore, XII, 29. Au sujet de Morgantinê reconquise, V. Thucydide, IV, 65.

Relativement à cette ville de Trinakia, connue seulement par le passage de Diodore, Paulmier (cité dans une note de Wesseling), aussi bien que Mannert (Geographie der Griechen und Roemer, l. X, ch. 15, p. 446), laisse percer quelque scepticisme. Je partage son doute en tant que je crois que Diodore a beaucoup exagéré sa grandeur et son importance.

Il ne peut pas non plus être vrai, comme Diodore l'affirme, que Trinakia fût *le seul* municipe sikel qui restât non soumis par les Syracusains, et que, après avoir conquis cette place, ils les eussent réduits tous. Nous savons qu'il y avait un nombre assez considérable de Sikels indépendants, à l'époque de l'invasion de la Sicile par les Athéniens (Thucydide, VI, 88 ; VII, 2).

Par cette large addition, tant de sujets que de tribut, combinée avec sa récente victoire remportée sur Agrigente, Syracuse (439 av. J.-C.) fut élevée à l'apogée de la puissance, et commença à se livrer à des projets en vue d'étendre son ascendant sur toute l'île : dans ce dessein le nombre de ses cavaliers fut doublé, et l'on construisit cent nouvelles trirèmes (1). Fit-elle des démarches, ou quelles démarches fit-elle pour réaliser ses desseins? c'est ce que ne nous dit pas notre historien. Mais la position de la Sicile reste la même au commencement de la guerre du Péloponèse ; Syracuse est la première ville quant à la puissance, se laissant aller à des rêves ambitieux, sinon à d'ambitieuses agressions; Agrigente est la seconde ville, jalouse et presque rivale; et les autres États grecs conservent leur indépendance, non toutefois sans défiance et appréhension.

Cependant, bien que les phénomènes particuliers de cette période ne soient pas venus à notre connaissance, nous en voyons assez pour reconnaître que ce fut une époque de grande prospérité pour la Sicile. Les richesses, le commerce et les monuments publics d'Agrigente, en particulier, paraissent avoir même surpassé ceux des Syracusains. Son négoce avec Carthage et avec la côte d'Afrique était à la fois étendu et avantageux ; car à cette époque, ni la vigne ni l'olivier n'étaient très-cultivés en Libye, et les Carthaginois tiraient leur vin et leur huile du territoire méridional de la Sicile (2), en particulier de celui d'Agrigente. Les temples de la ville, parmi lesquels celui de Zeus Olympique tenait le premier rang, étaient au plus haut degré de magnificence, surpassant tout ce qu'il y avait en ce genre dans la Sicile. La population de la ville, libre aussi bien qu'esclave, était très-grande : le nombre d'hommes riches, entretenant des chars, et luttant pour le prix aux jeux Olympiques, était renommé, — non moins que l'accumulation d'œuvres d'art, de statues et de tableaux (3), avec des marques variées d'or-

(1) Diodore, XII, 30.
(2) Diodore, XIII, 81.
(3) Diodore, XIII, 82, 83, 90.

nement et de luxe. Tous ces détails nous sont particulièrement présentés, à cause de la terrible catastrophe qui désola Agrigente en 406 avant J.-C., et dont les Carthaginois furent les auteurs. Ce fut dans l'intervalle que nous sommes actuellement en train de décrire, que cette prospérité fut accumulée; non sans doute dans Agrigente seule, mais plus ou moins dans toutes les villes grecques de l'île.

Et ce ne fut pas seulement sous le rapport de la prospérité matérielle qu'elles se distinguèrent. A cette époque, le mouvement intellectuel dans quelques-unes des villes italiennes et siciliennes était très-considérable. La ville peu importante d'Elea, dans le golfe de Poseidonia, comptait parmi ses habitants deux des plus grands philosophes spéculatifs de la Grèce, — Parmenidès et Zenôn. Empedoklès d'Agrigente n'était guère moins éminent dans le même genre, avec lequel il combinait cependant un talent politique et pratique. Le caractère populaire des gouvernements siciliens stimulait la culture des études de rhétorique, dans lesquelles non-seulement Empedoklès et Pôlos à Agrigente, mais Tisias et Korax à Syracuse, et plus encore, Gorgias à Leontini, — acquirent une grande réputation (1). La constitution établie à Agrigente après la dépossession de la dynastie théronienne ne fut pas d'abord complétement démocratique, l'autorité principale appartenant à un sénat considérable de Mille membres. On nous dit même qu'un club ambitieux de citoyens visait au rétablissement d'un despotisme, quand Empedoklès, profitant de sa fortune et de sa haute position, prit la direction d'une opposition populaire, de manière, non-seulement à déjouer cette intrigue, mais encore à abattre le sénat des Mille et à rendre le

(1) V. Aristote, cité par Cicéron, Brut. c. 12; Platon, Phædr. p. 267, c. 113, 114; Dionys. Halic. Judicium de Isocrate, p. 534 R, et Epist. II, ad Ammæum, p. 792; et Quintilien, III, 1, 125. Suivant Cicéron (De Inventione, II, 2), les traités de ces anciens rhéteurs (« usque a principe illo et inventore Tisiâ ») avaient été remplacés par Aristote, qui les avait recueillis avec soin, « nominatim, » et avait perfectionné leurs expositions. Denys déplore qu'ils aient été ainsi remplacés (Epist. ad Ammæum, p, 722).

gouvernement complétement démocratique. Son influence sur le peuple fut accrue par la veine de mysticisme, et par une prétention à des dons miraculeux ou divins, qui accompagnaient ses spéculations philosophiques, dans le même genre que Pythagoras (1). La même combinaison de rhétorique et de spéculation métaphysique paraît également dans Gorgias de Leontini, dont la célébrité comme maître fut, d'un bout à l'autre de la Grèce, antérieure à celle de tout autre et la dépassa de beaucoup. Ce fut un besoin semblable d'éloquence populaire dans l'assemblée et les tribunaux qui encouragea les maîtres de rhétorique Tisias et Korax à Syracuse.

C'est dans cet état de prospérité matérielle, de politique populaire et d'activité intellectuelle, que se trouvaient les villes siciliennes quand éclata la grande lutte entre Athènes et la confédération péloponésienne en 431 avant J.-C. Les Grecs italiens et siciliens n'avaient dans cette lutte aucun intérêt direct, ni rien à craindre de l'ambition d'Athènes, qui, bien qu'elle eût fondé Thurii en 443 avant J.-C., paraît n'avoir jamais visé à aucun ascendant politique même sur cette ville, — et beaucoup moins partout ailleurs sur la côte. Mais les Grecs siciliens, quoique formant un système à part dans leur île, dont il convenait à la politique dominante de Syracuse d'exclure toute intervention étrangère (2), — étaient cependant rattachés par sympathie, et d'un côté même par des alliances, aux deux grands courants de la politique hellénique. Parmi les alliés de Sparte on comptait toutes les cités dôriennes de Sicile, ou la plupart d'entre elles, — Syracuse, Kamarina, Gela, Agrigente, Sélinonte, peut-être Himera et Messênê, — avec Lokri et Tarente en Italie ; parmi les alliés d'Athènes, peut-être la ville chalki-

(1) Diogène Laërce, VIII, 64-71 ; Seyfert, Akragas und sein Gebiet, sect. II, p. 70 ; Ritter, Geschichte der Alten Philosophie, vol. I, ch. 6, p. 533 *seq.*

(2) Thucydide, IV, 61-64. C'est la teneur du discours prononcé par Hermokratês au congrès de Gela, dans la huitième année de la guerre du Péloponèse. Son langage est remarquable. Il appelle tous les Grecs non Siciliens ἀλλοφύλους.

dique ou ionienne de Rhegium en Italie (1). Les cités ioniennes de Sicile, — Naxos, Katane et Leontini, — étaient-elles à cette époque liées à Athènes par un traité spécial? cela est très-douteux. Mais si nous examinons l'état de la politique antérieur à l'explosion de la guerre, nous verrons que les relations des villes siciliennes des deux côtés avec la Grèce centrale étaient plutôt des rapports de sympathie et de tendance, que d'obligation et d'action prononcées. Les Siciliens dôriens, bien que sans doute ils partageassent l'antipathie des Dôriens du Péloponèse pour Athènes, n'avaient jamais été appelés à coopérer avec Sparte ; et les Siciliens ioniens n'avaient pas encore appris à compter sur la protection d'Athènes contre leur puissante voisine, Syracuse.

Ce furent la mémorable querelle entre Corinthe et Korkyra, et l'intervention d'Athènes dans cette querelle (433-432 av. J.-C.), qui firent faire aux partis siciliens un pas de plus dans la voie d'une coopération dans la querelle péloponésienne, de deux manières différentes : d'abord, en excitant le plus violent esprit de guerre anti-athénien dans Corinthe, à laquelle les Dôriens siciliens étaient unis par le commerce le plus étroit et par la plus grande sympathie ; — ensuite, en fournissant une base à l'action des forces navales

---

(1) L'inscription dans le « Corpus Inscriptionum » de Boeckh (n° 74, Part. 1, p. 112), qui a trait à l'alliance entre Athènes et Rhegium, n'offre guère de renseignement certain. Boeckh la rapporte à un pacte conclu sous l'archontat d'Apseudês à Athènes (Olymp. 86, 4, 433-432 av. J.-C., l'année qui précède la guerre du Péloponèse), renouvelant une alliance qui était même alors de vieille date. Mais il me paraît que la supposition d'un renouvellement n'est qu'une conjecture qui lui est personnelle; et même le nom de l'archonte, *Apseudês*, qu'il a rétabli par une conjecture plausible, ne peut être considéré comme certain.

Si nous pouvions croire le récit de Justin, IV, 3, Rhegium devait avoir cessé d'être une ville ionienne avant la guerre du Péloponèse. Il dit que dans une sédition à Rhegium, un des partis appela des auxiliaires d'Himera. Ces exilés himéræens, ayant d'abord détruit les ennemis contre lesquels ils étaient invoqués, massacrèrent ensuite les amis qui les avait appelés, — « ausi facinus nulli tyranno comparandum. » Ils épousèrent les femmes de Rhegium, et s'emparèrent de la ville pour eux-mêmes.

Je ne sais que faire de ce récit, qu'on ne voit pas mentionné dans Thucydide, et qui ne paraît pas être compatible avec ce qu'il nous dit.

athéniennes en Italie et en Sicile, qui eût été impraticable sans un pied établi dans Korkyra. Mais Plutarque (que la plupart des historiens ont suivi) s'est trompé, et il est contredit par Thucydide, quand il attribue aux Athéniens, à cette époque, des projets ambitieux en Sicile, de la nature de ceux qu'ils en vinrent à concevoir sept ou huit ans plus tard. Au moment où la guerre éclata, et pendant quelques années auparavant, la politique d'Athènes fut purement conservatrice, et celle de ses ennemis agressive, comme je l'ai montré ailleurs. A ce moment, Sparte et Corinthe s'attendaient à une aide considérable de la part des Dôriens siciliens, en vaisseaux de guerre, en argent et en provisions; tandis que l'importance de Korkyra comme alliée d'Athènes consistait à donner des facilités pour arrêter de tels renforts, bien plus que dans quelque conquête possible (1).

Dans le printemps de 431 avant J.-C., les Spartiates, organisant alors leur première invasion en Attique et pleins de l'espoir qu'Athènes serait écrasée en une ou deux campagnes, songeaient à faire construire une vaste flotte de cinq cents vaisseaux de guerre par la confédération. Une partie considérable de cette charge fut imposée aux Dôriens italiens et siciliens, et en outre une contribution en argent; on leur enjoignit de s'abstenir de toute déclaration immédiate contre Athènes avant que leur flotte fût prête (2). Dans le fait, il

---

(1) Thucydide, I, 36.

(2) Thucydide, II, 7. Καὶ Λακεδαιμονίοις μὲν, πρὸς ταῖς αὐτοῦ ὑπαρχούσαις, ἐξ Ἰταλίας καὶ Σικελίας τοῖς τἀκείνων ἑλομένοις, ναῦς ἐπετάχθησαν ποιεῖσθαι κατὰ μέγεθος τῶν πόλεων, ὡς ἐς τὸν πάντα ἀριθμὸν πεντακοσίων νεῶν ἐσομένων, etc.

Relativement à l'explication de ce passage embarrassant, voir les notes du docteur Arnold, de Poppo et de Goeller : cf. Poppo, ad Thucyd. vol. I, ch. 15, p. 181.

Je suis d'accord avec le docteur Arnold et Goeller pour rejeter l'explication de αὐτοῦ avec ἐξ Ἰταλίας καὶ Σικελίας, dans le sens de « ces vaisseaux qui étaient dans le Péloponèse venant d'Italie et de Sicile. » Cela serait faux dans le fait, comme ils le font observer; il n'y avait pas dans le Péloponèse de vaisseaux de guerre siciliens.

Néanmoins je pense (en différant d'eux) que αὐτοῦ n'est pas un pronom se rapportant à ἐξ Ἰταλίας καὶ Σικελίας, mais qu'il est employé en opposition avec ces mots, et signifie réellement « dans le Péloponèse ou auprès. » On songeait à faire construire de nouveaux vaisseaux en Sicile et en Italie

ne se réalisa jamais, d'une manière quelconque, que peu de secours attendus ; en vaisseaux, rien du tout. Mais les espérances et les ordres de Sparte montrent que, ici comme ailleurs, elle était alors sur l'offensive ; et Athènes seulement sur la défensive. Probablement les Corinthiens avaient encouragé l'espérance d'amples renforts venant de Syracuse et des villes voisines, — espérance qui doit avoir largement contribué à la confiance avec laquelle ils commencèrent la lutte. Quelles furent les causes qui empêchèrent qu'elle ne fût réalisée ? c'est ce qu'on ne nous dit pas distinctement ; et nous voyons Hermokratès le Syracusain reprocher à ses compatriotes, quinze ans plus tard (immédiatement avant la grande expédition athénienne contre Syracuse), leur apathie antérieure (1). Mais il est facile de voir que, comme les Grecs siciliens n'avaient pas d'intérêt direct dans la lutte, — ni torts reçus d'Athènes à venger, ni dangers à redouter de sa part, — ni l'habitude d'obéir à des réquisitions de Sparte, de même ils pouvaient naturellement se contenter d'exprimer de la sympathie et de promettre leur aide en cas de besoin, sans se taxer jusqu'à la proportion énorme qu'il plaisait à Sparte de leur imposer, pour des desseins à la fois agressifs et purement péloponé-

---

on nombre suffisant pour porter toute la flotto do la confédération lacédæmonienno (comprenant les trirèmes déjà dans lo Péloponèse) au nombre de cinq cents voiles. Mais jamais on n'imagina quo les trirèmes d'Italio ot de Sicile *seules* montassent à cinq cents voiles, comme lo croit lo docteur Arnold (à tort, selon moi). Cinq cents voiles pour la confédération entière seraient un total prodigieux ; cinq cents voiles pour la Sicile et l'Italie seules seraiont incroyables.

Pour expliquer la phrase telle qu'elle est actuellement (en écartant la conjecture do νῆες au lieu de ναῦς, ou do ἐπετάχθη au lieu do ἐπετάχθησαν, qui la ferait marcher aisément), nous devons admettre la supposition d'une construction brisée ou double, comme il s'en rencontre parfois dans Thucydido. La phrase commence par uno formo de construction, et finit par une autre. Nous devons supposor (avec Goeller) quo αἱ πόλεις est sous-entendu commo nominatif d'ἐπετάχθησαν. Les datifs (Λακεδαιμονίοις — ἑλομένοις) doivent être considérés, je pense, comme gouvernés par νῆες ἐπετάχθησαν, c'est-à-dire ces datifs appartiennent à la première formo do construction quo Thucydide n'a pas complétée. La phrase ost commencée commo si les mots νῆες ἐπετάχθησαν étaiont destinés à suivre.

(1) Thucydide, VI, 34 : cf. III, 86.

siens. Il se peut que les principaux personnages de Syracuse, par attachement pour Corinthe, aient cherché à agir en vertu de l'ordre donné. Mais on ne trouverait pas de motif semblable opérant, soit à Agrigente, soit à Gela, soit à Sélinonte.

Cependant, bien que l'ordre n'ait pas été exécuté, on ne peut guère douter qu'il n'ait été publiquement annoncé et proclamé avec menace, parvenant ainsi à la connaissance des ville ioniennes en Sicile, aussi bien que d'Athènes; et qu'il contribua considérablement à déterminer plus tard cette dernière à secourir ces villes, quand elles envoyèrent demander son aide. Au lieu d'expédier leurs forces vers le Péloponèse, où ils n'avaient rien à gagner, les Dôriens siciliens préférèrent attaquer les cités ioniennes dans leur île, dont ils pouvaient raisonnablement espérer conquérir et s'approprier le territoire, — Naxos, Katane et Leontini. Sans doute ces villes sympathisaient avec Athènes dans sa lutte contre Sparte ; toutefois, loin d'être assez fortes pour l'aider ou pour menacer leurs voisins dôriens, elles étaient hors d'état de se défendre sans le secours des Athéniens. Elles furent assistées par la ville dôrienne de Kamarina, qui redoutait sa puissante voisine, située sur sa frontière, Syracuse, et par Rhegium en Italie ; tandis que Lokri en Italie, l'ennemie acharnée de Rhegium, se rangeait du côté de Syracuse contre elles. Dans le cinquième été de la guerre, se voyant bloquées par mer et renfermées dans leurs murs, elles envoyèrent à Athènes pour demander du secours comme alliées (1) et ioniennes, — et pour représenter que si la ville de Syracuse parvenait à les écraser, elle et les autres Dôriens de Sicile enverraient sur-le-champ les secours réels que les Péloponésiens avaient invoqués pendant si longtemps. L'éminent rhéteur Gorgias de Leontini, dont la manière particulière de parler fut, dit-on, nouvelle pour l'assemblée athénienne, et produisit un effet puissant, était à la tête de cette ambassade. Il est certain que ce rhé-

(1) Thucydide, VI, 86.

teur trouva pour lui-même de nombreux élèves et des gains considérables, non-seulement à Athènes, mais dans beaucoup d'autres villes de la Grèce centrale (1), bien que ce soit une exagération d'attribuer à sa plaidoirie le succès de la présente demande.

Or les Athéniens avaient un intérêt réel aussi bien à protéger ces Siciliens ioniens contre une conquête des Dôriens de l'île, qu'à empêcher le transport du blé sicilien dans le Péloponèse ; et ils envoyèrent (427 av. J.-C.) vingt trirèmes sous Lachês et Charœadês, — chargés, tout en accomplissant cette mission, de s'assurer de la possibilité d'aller au-delà de la défensive, et de faire des conquêtes. Prenant position à Rhegium, Lachês fit quelque chose pour délivrer les villes ioniennes en partie de leur blocus maritime, et même il entreprit une expédition, qui avorta, contre les îles Lipari, alliées alors avec Syracuse (2). Pendant toute l'année suivante (426 av. J.-C.), il poussa la guerre dans le voisinage de Rhegium et de Messênê, son collègue Charœadês étant tué. Attaquant Mylæ dans le territoire messênien, il fut assez heureux pour remporter sur les troupes de Messênê un avantage si décisif, que cette ville elle-même capitula, lui donna des otages, et s'inscrivit comme alliée d'Athènes et des villes ioniennes (3). Il contracta aussi une alliance avec la cité non-hellénique d'Egesta, dans la partie nord-ouest de la Sicile, envahit le territoire de Lokri, et prit un des forts de la campagne sur le fleuve Halex (4) : ensuite, dans un second débarquement, il défit un détachement

(1) Thucydide, III, 86; Diodore, XII, 53; Platon, Hipp. maj. p. 282 B. Il est à remarquer que Thucydide, bien qu'on dise (avec beaucoup de probabilité) qu'il fut au nombre des élèves de Gorgias, ne mentionne pas ce rhéteur personnellement comme faisant partie des députés. Probablement Diodore copia Ephore, le disciple d'Isokrate. Parmi les écrivains de l'école de ce dernier, les personnes des rhéteurs distingués et leur capacité politique supposée comptaient pour beaucoup plus que dans l'estime de Thucydide. Pausanias (VI, 17, 3) parle de Tisias comme ayant aussi été du nombre des députés dans cette célèbre ambassade.

(2) Thucydide, III, 88; Diodore, XII, 54.

(3) Thucydide, III, 90; VI, 6.

(4) Thucydide, III, 99.

lokrien sous Proxenos. Mais il fut malheureux dans une expédition dirigée contre Inêssos, située à l'intérieur de la Sicile. C'était un municipe sikel indigène, tenu dans la contrainte par une garnison syracusaine qui occupait l'akropolis ; les Athéniens essayèrent en vain de la prendre d'assaut, mais ils furent repoussés avec perte (1). Lachês termina ses opérations de l'automne par une incursion inefficace sur le territoire d'Himera et dans les îles Lipari. En retournant à Rhegium au commencement de l'année suivante (425 av. J.-C.), il trouva Pythodôros déjà arrivé d'Athènes pour le remplacer (2).

Cet officier était venu comme précurseur d'une expédition plus considérable, destinée à arriver pendant le printemps sous Eurymedôn et Sophoklês, qui devaient commander conjointement avec lui. Les villes ioniennes de Sicile, trouvant l'escadre sous les ordres de Lachês insuffisante pour leur permettre de lutter contre leurs ennemis sur mer, s'étaient enhardies à envoyer une seconde ambassade à Athènes demander de nouveaux renforts, — en même temps ils firent de plus grands efforts pour augmenter leurs propres forces navales. Il se trouva qu'à ce moment les Athéniens n'avaient pas d'emploi spécial ailleurs pour leur flotte, qu'ils désiraient maintenir dans une pratique constante. Conséquemment ils résolurent d'envoyer en Sicile quarante trirèmes de plus, pleins de l'espoir de mener la lutte à une prompte fin (3).

Au commencement du printemps suivant, Eurymedôn et Sophoklês partirent d'Athènes pour la Sicile, à la tête de cette escadre (425 av. J.-C.) : ils avaient pour instructions de donner du secours à Korkyra, et avaient à bord Demosthenês chargé d'agir sur la côte du Péloponèse. Ce fut cette flotte qui, de concert avec les forces de terre sous le commandement de Kleôn, opérant une descente presque par accident sur la côte laconienne à Pylos, remporta pour

(1) Thucydide, III, 103.
(2) Thucydide, III, 115.
(3) Thucydide, III, 115.

Athènes le succès le plus signalé de toute la guerre, — la prise des hoplites lacédæmoniens dans Sphakteria (1). Mais la flotte fut occupée si longtemps, d'abord au blocus de cette île, ensuite aux opérations à Korkyra, qu'elle n'arriva en Sicile que vers le mois de septembre (2).

Ce délai, éminemment avantageux pour Athènes en général, fut fatal à ses espérances de succès en Sicile pendant tout l'été. Car Pythodôros, agissant seulement avec la flotte commandée antérieurement par Lachês à Rhegium, non-seulement fut défait dans une descente tentée sur Lokri, mais il éprouva une perte plus irréparable par la révolte de Messênê, qui s'était livrée à Lachês peu de mois auparavant, et qui, avec Rhegium, avait donné aux Athéniens l'empire du détroit. Instruits de l'approche de la flotte athénienne, les Syracusains désirèrent vivement lui enlever cette base importante d'opérations contre l'île, et une flotte de vingt voiles, — moitié syracusaines, moitié lokriennes, — put, grâce au concours d'un parti dans Messênê, s'emparer de la ville. Il paraîtrait que la flotte athénienne était alors à Rhegium, mais cette ville était en même temps menacée de l'entrée de toutes les forces de terre de Lokri, avec une troupe d'exilés rhégiens; ces derniers n'étaient pas même sans quelque espoir d'obtenir d'être admis dans la ville au moyen d'un parti favorable. Bien que cet espoir fût désappointé, cependant la diversion empêcha Rhegium de fournir aucun secours à Messênê. Cette dernière ville servit alors de port à la flotte hostile à Athènes (3), qui, portée promptement à plus de trente voiles, commença sur-le-champ des opérations maritimes, dans l'espérance d'accabler les Athéniens et de prendre Rhegium, avant l'arrivée d'Eurymedôn. Mais les Athéniens, bien qu'ils n'eussent que seize trirèmes avec huit autres de Rhegium, remportèrent une victoire décisive, — dans une action engagée accidentellement pour la possession d'un bâtiment marchand qui faisait voile dans

(1) V. tome IX, ch. 2.
(2) Thucydide, IV, 48.
(3) Thucydide, III, 115; IV, 1.

le détroit. Ils mirent en fuite les vaisseaux de l'ennemi et les forcèrent de chercher refuge, quelques-uns sous la protection des forces de terre syracusaines au cap Pelôros, près de Messênê, d'autrés sous celles de l'armée lokrienne, près de Rhegium, — chacun d'eux comme il put, après avoir perdu une seule trirème (1). Cette défaite détruisit tellement le plan des opérations des Lokriens contre cette dernière place, que leurs forces de terre se retirèrent du territoire rhégien, tandis que toute l'escadre vaincue se réunit sur la côte opposée au pied du cap Pelôros. Là les vaisseaux étaient amarrés tout près du rivage sous la protection de l'armée de terre, quand les Athéniens et les Rhégiens vinrent pour les attaquer, mais sans succès, et même ils perdirent une trirème que les hommes sur le rivage s'arrangèrent pour saisir et pour retenir au moyen d'un grappin de fer ; son équipage s'échappa et rejoignit à la nage les vaisseaux de ses camarades. Après avoir repoussé l'ennemi, les Syracusains s'embarquèrent, et ramèrent tout près du rivage en le suivant, aidés en partie par des cordes de halage, et en se dirigeant vers le port de Messênê : dans le passage ils furent attaqués de nouveau ; mais les Athéniens furent battus une seconde fois et perdirent un autre vaisseau. Leur habileté navale supérieure ne leur servit pas dans ce combat livré le long du rivage (2).

---

(1) Thucydide, IV, 24. Καὶ νικηθέντες ὑπὸ τῶν Ἀθηναίων διὰ τάχους ἀπέπλευσαν, ὡς ἕκαστοι ἔτυχον, ἐς τὰ οἰκεῖα στρατόπεδα, τό τε ἐν τῇ Μεσσήνῃ καὶ ἐν τῷ Ῥηγίῳ, μίαν ναῦν ἀπολέσαντες, etc.

J'adopte l'explication que le docteur Arnold donne de ce passage, tont en pensant que les mots ὡς ἕκαστοι ἔτυχον désignent la fuite en taut que sans ordre, de telle sorte qne *tous* les vaisseaux lokriens ne retournèrent pas à la station lokrienne, ni *tous* les vaisseaux syracusains à la station syracusaine ; mais chaqne vaisseau séparé s'enfuit à l'une ou à l'autre des stations, commo il put.

(2) Thucydide, IV, 15. Ἀποσιμωσάντων ἐκείνων καὶ προεμβαλόντων.

Je ne compreuds pas clairement lo mouvemeut nautiquo qui ost exprimé par ἀποσιμωσάντων, malgré les notes des commentateurs. Et je ne puis m'empêcher de douter de l'exactitude de l'explication du docteur Arnold, quand il dit : « Soudain les Syracusains rejetèrent lenrs cordes de halage, se dirigèrent vers la pleine mer par un mouvemeut de côté, et devinrent ainsi les agresseurs, » etc. La

On retira alors soudainement la flotte athénienne afin de prévenir un mouvement projeté dans Kamarina, où un parti favorable à Syracuse sous le commandement d'Archias menaçait de se révolter; et les forces messêniennes, laissées libres ainsi, envahirent le territoire de la ville chalkidique de Naxos leur voisine, en envoyant leur flotte jusqu'à l'embouchure de l'Akesinês près de cette cité. Elles étaient en train de ravager les terres, et se disposaient à donner l'assaut à la ville, quand on vit un corps considérable de Sikels indigènes descendre des collines voisines au secours des Naxiens ; alors, ces derniers, transportés à cette vue, et prenant par erreur les nouveaux venus pour leurs frères Grecs de Leontini, se précipitèrent hors des portes et firent une vigoureuse sortie au moment où leurs ennemis ne s'y attendaient pas. Les Messêniens furent complétement défaits, et ne perdirent pas moins de mille hommes; et dans leur retraite, poursuivis par les Sikels, ils essuyèrent une perte encore plus grande. Leur flotte revint également à Messênê, d'où les vaisseaux qui n'étaient pas messêniens retournèrent chez eux. La ville fut tellement affaiblie par la récente défaite, qu'une garnison lokrienne sous Demomelès fut envoyée pour la protéger, tandis que les Léontins et les Naxiens, en même temps que l'escadre athénienne à son retour de Kamarina, l'attaquaient par terre et par mer dans ce moment de détresse. Toutefois une sortie des Messêniens et des Lokriens faite à propos, dispersa l'armée de terre de Leontini ; mais les troupes athéniennes, descendant de leurs vaisseaux, attaquèrent les assaillants dans le désordre de la poursuite, et les refoulèrent dans les murs. Cependant le plan contre Messênê était alors devenu impraticable ; aussi les Athéniens franchirent-ils le détroit pour se rendre à Rhegium (1).

Ainsi le résultat des opérations en Sicile fut indécis pen-

pleine mer était ce que désiraient les Athéniens, afin de profiter de l'avantage de leur supériorité dans les manœuvres navales.

(1) Thucydide, IV, 25.

dant la première moitié de la septième année de la guerre du Péloponèse (425 av. J.-C.) : et il ne paraît pas que les Athéniens aient entrepris rien de considérable pendant la moitié de l'automne, bien que la flotte entière sous Eurymédon eût alors rejoint Pythodôros (1). Cependant si la présence d'une flotte athénienne si considérable à Rhegium produisait un grand effet sur l'esprit syracusain, les perspectives triomphantes des affaires athéniennes, et l'humiliation étonnante de Sparte, pendant les mois qui suivirent immédiatement la prise de Sphakteria, firent probablement une impression plus profonde. Dans le printemps de la huitième année de la guerre, Athènes avait en sa possession, non-seulement les prisonniers spartiates, mais encore Pylos et Kythèra, de sorte qu'un soulèvement parmi les Ilotes ne paraissait nullement improbable. Elle était en plein essor d'espérance, tandis que ses ennemis découragés étaient tous rejetés sur la défensive. Aussi les Dôriens siciliens, intimidés par un état de choses si différent de celui dans lequel ils avaient commencé la guerre trois ans auparavant, furent-ils alors impatients d'accomplir une pacification dans leur île (2). La cité dôrienne de Kamarina, qui jusque-là avait agi de concert avec les villes ioniennes ou chalkidiques, fut la première à faire un accommodement séparé avec la cité de Gela, sa voisine ; et c'est dans cette dernière ville qu'on invita des députés à venir de toutes les cités de l'île, en vue de la paix (3).

Ce congrès se réunit dans le printemps de 424 avant J.-C., époque à laquelle Syracuse, la ville la plus puissante de la Sicile, se mit en avant pour insister sur l'intérêt commun que tous avaient à la conclusion de la paix. Le Syracusain Hermokratès, principal avocat de cette politique dans sa

(1) Thucydide, IV, 48.

(2) Cf. une semblable remarque faite par le Syracusain Hermokratês, neuf ans plus tard, quand la grande expédition athénienne contre Syracuse était en route, — relativement à la disposition plus grande à s'unir qui régnait dans les villes siciliennes, et que produisait une crainte commune d'Athènes (Thucyd. VI, 33).

(3) Thucydide, IV, 58.

ville natale, parut alors pour la défendre et l'imposer dans le congrès. C'était un homme bien né, brave et capable, au-dessus de toute corruption pécuniaire, et clairvoyant par rapport aux intérêts de son pays à l'étranger (1); mais en même temps, de sentiments oligarchiques prononcés, objet de défiance pour le peuple, vraisemblablement à bon droit, au sujet de sa constitution intérieure. Le discours que lui prête Thucydide, dans la présente occasion, expose expressément la nécessité de sauver à tout prix la Sicile d'une intervention étrangère, et de régler à l'intérieur tous les différends qui pourraient survenir entre les diverses villes siciliennes. Hermokratès cherche à pénétrer ses auditeurs de l'idée que les projets agressifs d'Athènes, actuellement la plus grande puissance de la Grèce, étaient dirigés contre toute la Sicile, et menaçaient toutes les villes également, ioniennes aussi bien que dôriennes. Si elles s'affaiblissaient mutuellement par des querelles intestines, et qu'ensuite elles appelassent les Athéniens comme arbitres, le résultat serait pour toutes la ruine et l'esclavage. Les Athéniens n'étaient que trop disposés à empiéter par tout, même sans être appelés; ils étaient venus actuellement, avec un zèle dépassant toute obligation, sous prétexte d'aider les cités chalkidiques qui ne les avaient jamais aidés, — mais dans l'espérance réelle d'accomplir une conquête pour eux-mêmes. Les villes chalkidiques ne devaient pas compter sur leur parenté ionienne pour garantir leur sécurité contre de méchants desseins de la part d'Athènes : comme siciliennes, elles avaient le plus grand intérêt à maintenir l'indépendance de l'île. S'il était possible, elles devaient conserver une paix non troublée; mais si cela était impossible, il était essentiel au moins de renfermer la guerre dans la Sicile, à l'exclusion de tout intrus étranger. Tous échangeront leurs plaintes, redresseront leurs griefs, dans un esprit de mutuelle tolérance, dont Syracuse, — la première ville de l'île et la plus capable de soutenir le poids de la guerre, — était préparée à donner

(1) Thucydide, VIII, 45.

l'exemple ; car elle ne fait pas follement des chances favorables cette évaluation exagérée, si ruineuse même pour les puissances de premier ordre, et elle a entièrement conscience de l'incertitude de l'avenir. Qu'ils comprennent tous qu'ils sont voisins, habitants de la même île, et appelés du nom commun de Sikéliotes, et que d'un commun accord ils repoussent l'intrusion d'étrangers dans leurs affaires, soit comme assaillants déclarés, soit comme perfides médiateurs (1).

Cette harangue d'Hermokratês, et les sérieuses dispositions de Syracuse favorables à la paix, rencontrèrent une sympathie générale parmi les villes siciliennes, ioniennes aussi bien que dôriennes. Toutes sans doute souffraient de la guerre, et les cités ioniennes, qui avaient sollicité l'intervention des Athéniens comme protecteurs contre Syracuse,

---

(1) V. le discours d'Hermokratês, Thucyd. IV, 59-64. Une expression dans ce discours indique qu'il fut composé par Thucydide, bien des années après sa date propre, postérieurement à la grande expédition des Athéniens contre Syracuse en 415 avant J.-C., bien que je ne doute pas que Thucydide n'ait réuni sur le moment les notes destinées à l'écrire.

Hermokratês dit : « Les Athéniens sont maintenant près de nous avec *un petit nombre de vaisseaux*, attendant nos bévues, » — οἱ δύναμιν ἔχοντες μεγίστην τῶν Ἑλλήνων τάς τε ἁμαρτίας ἡμῶν τηροῦσιν, ὀλίγαις ναυσὶ παρόντες, etc. (IV, 60).

Or la flotte sous le commandement d'Eurymedôn et de ses collègues à Rhegium, comprenait tous ou presque tous les vaisseaux qui avaient agi à Sphakteria et à Korkyra, avec ceux qui avaient été antérieurement au détroit de Messine sous Pythodôros. Elle ne pouvait avoir renfermé moins de cinquante voiles, et il se peut qu'elle en ait compté soixante. Il n'est guère concevable qu'un Grec, parlant au commencement du printemps de 424 avant J. C., y ait fait allusion comme à une petite flotte ; assurément Hermokratês n'y ferait pas allusion ainsi, puisqu'il était de l'intérêt de son argumentation d'exagérer plutôt que d'affaiblir les formidables manifestations d'Athènes.

Mais Thucydide composant le discours après la grande expédition athénienne de 415 avant J.-C., si supérieure en nombre et en importance à tous égards, pouvait assez naturellement représenter la flotte d'Eurymedôn comme « un petit nombre de vaisseaux, » quand il comparait les deux tacitement. C'est la seule manière que je connaisse d'expliquer cette expression.

Le Scholiaste fait observer que quelques-unes des copies de son temps omettaient les mots ὀλίγαις ναυσὶ ; probablement elles s'apercevaient de la contradiction que j'ai fait remarquer ; et le passage *peut* certainement être expliqué sans ces mots.

conçurent, d'après l'inquiétude évidente de cette dernière, une juste assurance de sa conduite pacifique dans l'avenir. En conséquence, toutes les parties belligérantes acceptèrent la paix, chacune d'elles conservant ce qu'elle possédait, si ce n'est que les Syracusains consentirent à céder Morgantinê à Kamarina, en recevant une certaine somme d'argent déterminée (1). Les cités ioniennes stipulèrent qu'Athènes serait comprise dans la pacification, condition acceptée par tous, excepté par les Lokriens Épizéphyriens (2). Elles en firent ensuite connaître les termes à Eurymedôn et à ses collègues, en les invitant à accéder à la pacification au nom d'Athènes, et ensuite à retirer leur flotte de la Sicile. Ces généraux n'avaient pas d'autre choix que d'adhérer à la proposition. Athènes fut ainsi mise sur un pied de paix avec toutes les villes siciliennes; avec liberté pour un seul vaisseau de guerre, mais non pour des forces plus considérables, d'aborder réciproquement dans leur pays, et de traverser la mer entre la Sicile et le Péloponèse. Ensuite Eurymedôn fit voile avec sa flotte vers Athènes (3).

Toutefois, à son arrivée à Athènes, lui et ses collègues furent reçus par le peuple avec beaucoup de mécontentement. Il fut lui-même condamné à une amende, et ses collègues Sophoklês et Pythodôros furent bannis; on les accusait d'avoir été gagnés pour quitter la Sicile, à un moment où la flotte (ainsi le croyaient les Athéniens) était assez forte pour faire d'importantes conquêtes. Pourquoi les trois collègues furent-ils différemment traités? c'est ce qu'on ne nous apprend pas (4). Cette sentence était dure et imméritée ; car il ne semble pas qu'il ait été au pouvoir d'Eurymedôn d'empêcher les villes ioniennes de conclure la paix, — tandis qu'il

---

(1) Thucydide, IV, 65. Nous apprenons par Polybe (Fragm. XII, 22, 23, un des Excerpta récemment publiés par Maii d'après le Cod. Vatic.) que Timée avait, dans son vingt et unième livre, décrit le congrès de Gela avec une longueur considérable, et qu'il avait composé un discours élaboré pour Hermokratês; discours que Polybe condamne comme un morceau de vaine déclamation.

(2) Thucydide, V, 5.

(3) Thucydide, VI, 13-52.

(4) Thucydide, IV, 65.

est certain que sans elles il n'aurait pu accomplir rien de sérieux. Tout ce qui paraît inexpliqué dans sa conduite telle que la raconte Thucydide, c'est que son arrivée à Rhegium avec la flotte entière en septembre 425 avant J.-C., ne semble avoir amené ni une plus grande vigueur ni des succès dans la poursuite de la guerre. Mais les Athéniens (outre qu'ils dépréciaient d'une manière exagérée les villes siciliennes, ce qui les égara fatalement, comme nous le verrons ci-après) étaient à ce moment au maximum d'extravagantes espérances, comptant sur de nouveaux triomphes partout, incapables de souffrir un désappointement, et ne s'inquiétant pas s'il y avait de la proportion entre les moyens qu'ils confiaient à leurs commandants, et les résultats qu'ils attendaient d'eux. Cette confiance sans mesure fut péniblement punie dans le cours de quelques mois, par la bataille de Dèlion et par les pertes éprouvées en Thrace. Mais au moment actuel, elle ne fut probablement pas moins surprenante que fâcheuse pour les trois généraux, qui avaient tous quitté Athènes avant le succès remporté à Sphakteria.

Bientôt les villes ioniennes en Sicile durent sentir qu'elles avaient renvoyé les Athéniens prématurément. Une dispute entre Leontini et Syracuse, cause qui avait occasionné l'appel fait à Athènes trois ans auparavant, éclata de nouveau peu après la pacification de Gela. Le gouvernement démocratique de Leontini en arriva à la résolution de fortifier sa ville par l'admission d'un grand nombre de nouveaux citoyens; et l'on projeta un nouveau partage de la propriété territoriale de l'État, afin de fournir des lots de terre à ces nouveaux venus. Mais l'aristocratie de la ville, qui aurait ainsi été dans la nécessité de renoncer à une portion de ses terres, prévint l'exécution du projet, vraisemblablement avant qu'il fût même formellement décidé, en entrant dans une correspondance perfide avec Syracuse, en appelant une armée syracusaine, et en chassant le Dèmos (1). Tandis que

(1) Thucydide, V, 4. Λεοντῖνοι γὰρ, ἀπελθόντων Ἀθηναίων ἐκ Σικελίας μετὰ τὴν ξύμβασιν, πολίτας τε ἐπεγράψαντο πολλοὺς, καὶ ὁ δῆμος τὴν γῆν ἐπενόει

ces exilés trouvaient abri comme ils le pouvaient dans d'autres villes, les riches Léontins abandonnèrent et démantelèrent leur propre cité, transportèrent leur résidence à

ἀναδάσασθαι. Οἱ δὲ δυνατοὶ αἰσθόμενοι Συρακοσίους τε ἐπάγονται καὶ ἐκβάλλουσι τὸν δῆμον. Καὶ οἱ μὲν ἐπλανήθησαν ὡς ἕκαστοι, etc.

A ce sujet, le docteur Arnold fait les remarques suivantes : « Le principe d'après lequel on demanda cet ἀναδασμὸς γῆς était celui-ci : que tout citoyen eût droit à sa portion, κλῆρος, de la terre de l'État, et que l'admission de nouveaux citoyens fît du nouveau partage des propriétés de l'État une chose à la fois nécessaire et juste. Il n'est pas probable que dans aucun cas, on imposât aux κλῆροι (propriétés) actuels des anciens citoyens la nécessité d'être partagés avec les nouveaux membres de l'État; mais cette mesure s'appliqua seulement, comme à Rome, à l'Ager Publicus, ou terre restant encore à l'État lui-même, et non répartie entre des individus. Toutefois comme un grand nombre d'anciens citoyens jouissaient utilement de cette terre, soit à titre de pâturage commun, soit en ce que différents individus l'affermaient à des conditions très-avantageuses, la partager entre les citoyens nouvellement admis, bien que ce ne fût pas, rigoureusement parlant, une spoliation de propriété privée, c'était encore porter un coup sérieux à la grande masse d'intérêts existants, et conséquemment cette mesure était toujours regardée comme révolutionnaire. »

Je transcris cette note du docteur Arnold plutôt à cause de sa valeur intrinsèque que parce que je crois qu'il existât une analogie de relations agraires entre Rome et Leontini. L'Ager Publicus à Rome était le résultat de conquêtes successives faites sur les ennemis étrangers de la république; dans le fait, il a pu y avoir primitivement un Ager Publicus semblable dans le domaine particulier de Rome elle-même avant toute conquête; mais, en tout cas, il a dû être très-petit, et avait probablement été absorbé et assigné tout entier dans la propriété privée avant le commencement des disputes agraires.

Nous ne pouvons pas supposer que les Léontins eussent un Ager Publicus acquis par conquête, et nous ne sommes pas autorisés à présumer qu'ils en eussent un quelconque susceptible d'être partagé. Très-probablement les lots pour les nouveaux citoyens devaient être fournis au moyen de la propriété privée. Mais par malheur on ne nous dit pas comment, ni sur quels principes, ni à quelles conditions. A quelle classe d'hommes appartenaient les nouveaux immigrants? Étaient-ce des individus entièrement pauvres, n'ayant que leurs bras pour travailler, — ou apportaient-ils avec eux quelques fonds pour commencer leurs établissements dans la fertile et séduisante plaine de Leontini? (Cf. Thucydide, I, 27, et Platon, de Legib. V, p. 744 A.) Si c'est le dernier cas, nous n'avons pas de raison pour imaginer qu'ils fussent autorisés à acquérir leurs nouveaux lots gratuitement. Les propriétaires actuels devaient être forcés de vendre à un prix fixé, mais non de céder leurs propriétés sans compensation. J'ai déjà mentionné que pour un petit propriétaire travaillant lui-même, qui n'avait pas d'esclaves, il était presque essentiel que sa terre fût près de la ville; et pourvu que cette condition fût assurée, ce pouvait être une bonne affaire pour un nouvel habitant ayant quelque argent, mais pas de terre ailleurs, que de venir en acheter.

Syracuse, et furent inscrits comme citoyens syracusains. L'opération leur fut excessivement profitable, puisqu'ils devinrent maîtres des propriétés du Dêmos exilé ajoutées aux leurs. Bientôt cependant quelques-uns d'entre eux, mécontents de leur séjour à Syracuse, retournèrent vers la ville abandonnée, et en approprièrent une portion appelée Phokeis, avec un poste voisin fortifié, nommé Brikinnies. Là, après avoir été rejoints par un nombre considérable des membres du Dêmos exilé, ils s'arrangèrent pour tenir pendant quelque temps contre les efforts que firent les Syracusains, afin de les chasser de leurs fortifications.

Nous n'avons aucun moyen de répondre à ces questions ; mais le peu de mots de Thucydide ne présentent pas cette mesure comme révolutionnaire, ni comme projetée contre les riches, ni à l'avantage des pauvres. Elle était proposée sur des motifs publics pour fortifier la ville par l'acquisition de nouveaux citoyens. Ce pouvait être une sage politique, dans le voisinage rapproché d'une ville douteuse et supérieure comme Syracuse, bien que nous ne puissions juger de ce que cette mesure avait de politique, sans avoir plus de renseignements. Mais ce qu'il y a de très-sûr, c'est que ce qu'avance M. Mitford ne peut nullement être justifié par Thucydide : — « Le temps et les circonstances avaient grandement changé l'état de la propriété dans toutes les républiques siciliennes, depuis cet *incomplet et inique partage des terres*, qui avait été fait lors de l'établissement général du gouvernement démocratique, après l'expulsion de la famille de Gelôn. Dans d'autres villes, les pauvres s'en tenaient à leur lot; mais à Leontini, ils adoptèrent chaudement l'idée *d'un partage nouveau et égal;* et pour se fortifier contre le parti des riches, ils rendirent, dans l'assemblée générale, un décret à l'effet de s'associer un certain nombre de nouveaux citoyens. » (Mitford, Hist. Gr., ch. 28, sect. 2, vol. IV, p. 23.)

J'ai déjà fait observer, dans une note précédente, que M. Mitford a mal représenté le nouveau partage des terres qui se fit après l'expulsion de la dynastie gélonienne. Ce nouveau partage n'avait pas reposé sur le principe de lots égaux : il n'est donc pas exact d'affirmer, comme le fait M. Mitford, que le mouvement actuel à Leontini résulta du changement amené par le temps et les circonstances dans ce partage égal ; il est aussi peu exact de dire que les pauvres à Leontini désiraient alors « un partage égal et nouveau. » Thucydide *ne dit pas un seul mot de partage égal.* Il présente l'inscription de nouveaux citoyens comme la résolution essentielle et primitive prise réellement par les Léontins, — le nouveau partage des terres comme une mesure subsidiaire de la première, et en étant la conséquence, et de plus comme n'existant encore qu'en projet (ἐπενόει). M. Mitford dit que le partage nouveau et égal fut l'objet réel du désir, et que l'inscription de nouveaux citoyens fut proposée en vue d'y arriver. La manière de présenter le fait est très-différente de celle de Thucydide.

La nouvelle inscription de citoyens, projetée par la démocratie de Leontini, semble tomber dans l'année qui succéda à la pacification de Gela, et elle était probablement destinée à mettre la ville dans une position plus défendable dans le cas d'attaques renouvelées de la part de Syracuse, — compensant ainsi le départ des auxiliaires athéniens. Le Dêmos léontin, exilé et malheureux, se repentant sans doute amèrement d'avoir concouru à congédier ces auxiliaires, envoya des députés à Athènes avec des plaintes et de nouvelles demandes instantes de secours (1).

Mais alors Athènes était beaucoup trop dans l'embarras pour prêter l'oreille à son appel. Sa défaite à Dêlion et ses pertes en Thrace avaient été suivies de la trêve d'un an, et même pendant cette trêve, elle avait été appelée à faire d'énergiques efforts en Thrace pour arrêter les progrès de Brasidas. Après l'expiration de la trêve, elle envoya en Sicile Phæax et deux collègues (422 av. J.-C.) avec les forces modestes de deux trirèmes. Il avait l'ordre d'essayer d'organiser dans l'île un parti anti-syracusain, afin de rétablir le Dêmos léontin. En passant le long de la côte d'Italie, il forma d'amicales relations avec quelques-unes des cités grecques, particulièrement avec la ville de Lokri, qui jusque-là s'était tenue à distance d'Athènes; et ses premières paroles en Sicile parurent promettre le succès. On accueillit bien, tant à Kamarina qu'à Agrigente, ce qu'il dit du danger dont menaçait l'ambition syracusaine. En effet, d'une part, la terreur universelle d'Athènes, qui avait dicté la pacification de Gela, avait alors disparu; tandis que d'autre part la conduite de Syracuse à l'égard de Leontini était bien faite pour exciter l'alarme. Cette conduite nous montre que la sympathie entre les démocraties des différentes villes n'était pas universelle : la démocratie syracusaine s'était jointe à

(1) Justin (IV, 4) entoure les députés siciliens à Athènes de tous les insignes de la misère et de l'humiliation, quand ils parlent à l'assemblée athénienne. — « Sordidâ veste, capillo barbâque promissis, et omni squaloris habitu ad misericordiam commovendam conquisito, concionem deformes adeunt. »

l'aristocratie léontine pour chasser le Dêmos, — précisément comme le despote Gelôn s'était ligué avec l'aristocratie de Megara et d'Eubœa, soixante ans auparavant, et avait vendu comme esclave le Dêmos de ces villes. Le berceau du fameux rhéteur Gorgias était effacé de la liste des cités habitées, ses temples étaient abandonnés, et son territoire était devenu une partie de Syracuse. Toutes ces circonstances affectaient si puissamment l'imagination grecque, que les Kamarinæens, voisins de Syracuse de l'autre côté, pouvaient bien craindre d'être bientôt victimes d'une conquête, d'une expulsion et d'une absorption aussi injustes. Agrigente, bien qu'elle n'éprouvât pas de crainte semblable, était disposée, par politique et par jalousie, contre Syracuse, à seconder les vues de Phæax. Mais quand ce dernier alla à Gela, afin d'obtenir l'adhésion de cette ville en plus des deux autres, il rencontra une opposition si décidée, que tout son plan échoua, et qu'il ne jugea sage même d'exposer son affaire ni à Sélinonte, ni à Himera. En revenant, il traversa l'intérieur de l'île par le territoire des Sikels jusqu'à Katane, et dans sa route il passa par Brikinnies, où le Dêmos léontin menait encore une existence précaire. Après l'avoir encouragé à tenir bon en lui promettant du secours, il se mit en route pour Athènes. Dans le détroit de Messine il rencontra quelques vaisseaux qui transportaient de Messênê à Lokri un corps de Lokriens expulsés. Les Lokriens s'étaient rendus maîtres de Messênê après la pacification de Gela, au moyen d'une sédition intérieure ; mais après l'avoir gardée pendant quelque temps, ils étaient alors chassés par une seconde révolution. Phæax, étant en bonne intelligence avec Lokri, passa auprès de ces vaisseaux sans aucun acte d'hostilité (1).

Cependant ses assurances n'avaient procuré aucun avantage aux exilés léontins à Brikinnies, et ils paraissent avoir été complétement expulsés bientôt après. Néanmoins Athènes ne fut nullement disposée, pendant un temps considérable,

(1) Thucydide, V, 4, 5.

à entreprendre des opérations en Sicile. Peu de mois après la visite de Phæax à cette île, vint la paix de Nikias. Les conséquences de cette paix occupèrent toute son attention dans le Péloponèse, tandis que l'ambition d'Alkibiadès l'entraînait pendant trois ans à exécuter des projets dans l'intérieur de la péninsule et à coopérer avec Argos contre Sparte. Ce ne fut que dans l'année 417 avant J.-C., où ces projets avaient avorté, qu'elle eut le loisir de tourner son attention ailleurs. Pendant cette année, Nikias avait projeté une expédition contre Amphipolis conjointement avec Perdikkas, dont la désertion fit échouer le plan. L'année 416 avant J.-C. fut celle où Mèlos fut assiégée et prise.

Cependant les Syracusains avaient purgé et s'étaient approprié tout le territoire de Leontini, ville qui existait alors seulement dans les entretiens et les espérances de ses exilés. Une partie de ces derniers semblent être restés à Athènes pour insister sur leurs demandes de secours, qui commençaient à obtenir quelque attention vers l'année 417 avant J.-C., quand un nouvel incident survint, qui augmenta leur chance de succès. Une querelle éclata entre les villes voisines de Sélinonte (hellénique) et d'Egesta (non hellénique) à l'extrémité occidentale de la Sicile, en partie pour une portion de terre sur les bords du fleuve qui séparait les deux territoires, en partie pour quelque prétendu tort dans des cas de mariages réciproques. Les Sélinontains, ne se contentant pas de leurs propres forces, obtinrent de l'aide des Syracusains leurs alliés, et réduisirent ainsi Egesta à des embarras considérables par terre aussi bien que par mer (1). Or les Egestæens s'étaient alliés avec Lachès dix ans auparavant, pendant la première expédition envoyée par les Athéniens en Sicile ; c'est en s'appuyant sur cette

(1) Thucydide, VI, 6; Diodore, XII, 82. L'assertion de Diodore, — à savoir que les Égestæens s'adressèrent non-seulement à Agrigente, mais encore à Syracuse, — est extrêmement improbable. La guerre qu'il mentionne comme s'étant faite quelques années auparavant entre Egesta et Lilybæon (XI, 86) en 454 avant J.-C., peut probablement avoir été une guerre entre Egesta et Sélinonte.

alliance qu'ils envoyèrent solliciter Athènes d'intervenir pour les défendre, après s'être adressés en vain tant à Agrigente qu'à Carthage. Il peut sembler singulier que Carthage ne se soit pas empressée, à cette époque, de saisir ce prétexte pour intervenir, — si l'on considère que dix ans plus tard elle intervint avec un effet si ruineux contre Sélinonte. Toutefois, au moment actuel, la crainte d'Athènes et de sa formidable marine paraît avoir été ressentie même à Carthage (1), protégeant ainsi les Grecs siciliens contre le plus dangereux de leurs voisins.

Les députés égestæens arrivèrent à Athènes dans le printemps de 416 avant J.-C., à un moment où les Athéniens n'avaient aucun projet immédiat qui occupât leurs pensées, si ce n'est l'entreprise contre Mêlos, qui ne pouvait être ni longue ni douteuse. Bien que pressants en exposant les nécessités de leur position, ils ne parurent pas en même temps, à l'instar des Léontins, comme des suppliants dénués de secours, s'adressant à la pitié athénienne. Ils fondèrent leur appel surtout sur des motifs politiques. Les Syracusains, qui avaient déjà anéanti un allié d'Athènes (Leontini), en pressaient alors vivement un second (Egesta), et voulaient ainsi les soumettre tous successivement : cela une fois accompli, il ne resterait plus rien en Sicile, si ce n'est une combinaison dôrienne toute-puissante, alliée au Péloponèse et par la race et par la descendance, et qui assurément prêterait une aide efficace pour accabler Athènes elle-même. Il était donc essentiel pour Athènes de prévenir ce danger prochain en intervenant sur-le-champ et en soutenant ce qui lui restait d'alliés contre les empiétements de Syracuse. Si elle voulait envoyer une expédition navale suffisante pour délivrer Egesta, les Egestæens eux-mêmes s'engageaient à fournir des fonds abondants pour continuer la guerre (2).

Ces représentations des députés, et les craintes de l'agrandissement de Syracuse comme source de force pour le Pélo-

(1) Thucydide, VI, 34.

(2) Thucydide, VI, 6 ; Diodore, XII, 83.

ponèse, contribuèrent, avec les prières des Léontins, à rallumer dans Athènes son désir ardent d'étendre sa puissance en Sicile. L'impression faite sur le public athénien, favorable dès le début, fut portée encore à un plus haut point par une discussion renouvelée. Les députés furent entendus à plusieurs reprises dans l'assemblée publique (1), en même temps que les citoyens qui appuyaient leurs propositions. A la tête de ceux-ci était Alkibiadês, qui aspirait au commandement de l'expédition projetée, séduisante à la fois pour son amour de gloire, d'aventures et de gain personnel. Mais il est évident, d'après ces discussions renouvelées, que la disposition du peuple n'était d'abord nullement décidée, encore moins unanime ; et qu'un parti considérable soutenait Nikias dans une opposition prudente. Même à la fin, la résolution adoptée ne fut pas un consentement positif, mais un moyen terme tel que Nikias lui-même ne put s'y opposer. On envoya des députés spéciaux à Egesta, en partie pour s'assurer si la ville pouvait remplir sa promesse de défrayer les dépenses de la guerre, en partie pour faire des recherches sur place et faire connaître à Athènes l'état général des affaires.

Peut-être les commissaires envoyés étaient-ils eux-mêmes des hommes non hostiles à l'entreprise ; et il n'est pas impossible que quelques-uns d'entre eux aient été gagnés individuellement par les Egestæens : du moins l'état moyen de la morale publique athénienne n'interdit pas une telle supposition. Mais les hommes les plus honnêtes ou même les plus soupçonneux ne pouvaient guère s'attendre aux profonds stratagèmes mis en pratique pour les tromper à leur arrivée à Egesta. On les conduisit dans le riche temple d'Aphroditê sur le mont Eryx, où la vaisselle plate et les offrandes

(1) Thucydide, VI, 6. Ὧν ἀκούοντες οἱ Ἀθηναῖοι ἐν ταῖς ἐκκλησίαις τῶν τε Ἐγεσταίων πολλάκις λεγόντων καὶ τῶν ξυναγορευόντων αὐτοῖς, ἐψηφίσαντο, etc.

M. Mitford ne fait pas attention à tous ces débats antérieurs, quand il impute aux Athéniens de la précipitation et de la passion dans la décision définitive (ch. 18, sect. II, vol. IV, p. 30).

furent exposées devant eux ; objets abondants en nombre et frappants à la vue, composés toutefois, pour la plupart, de vases de vermeil, qui, bien que donnés faussement pour de l'or massif, avaient en réalité une faible valeur pécuniaire. En outre, les citoyens égestæens reçurent et traitèrent avec profusion tant les commissaires que les équipages des trirèmes (1).

Ils réunirent tous les vases, les plats et les gobelets d'or et d'argent d'Egesta, dont ils augmentèrent encore le nombre en empruntant d'autres ornements du même genre aux villes voisines, helléniques aussi bien que carthaginoises. A chaque festin successif, chaque hôte égestæen étalait tout ce fonds considérable de vaisselle plate comme lui appartenant, — le même fonds étant transmis de maison en maison pour l'occasion. On créa ainsi une fausse apparence d'un grand nombre d'hommes riches à Egesta ; et les marins athéniens, dont les cœurs avaient été gagnés par les caresses, virent avec étonnement ce prodigieux appareil d'or et d'argent, et furent complétement dupes de la fraude (2). Pour compléter l'illusion, en lui donnant une base de réalité et en faisant croire à un payement prompt, on produisit à la fois soixante talents d'argent non monnayé comme tout prêt pour les opérations de la guerre. Emportant cette somme avec eux, les commissaires athéniens, après avoir achevé leur examen, et les députés égestæens aussi, retournèrent à Athènes, où ils arrivèrent dans le printemps de 415 avant J.-C. (3), trois mois environ après la prise de Mêlos.

(1) Thucydide, VI, 46. Ἰδίᾳ ξενίσεις ποιούμενοι τῶν τριηριτῶν, τά τε ἐξ αὐτῆς Ἐγέστης ἐκπώματα καὶ χρυσᾶ καὶ ἀργυρᾶ ξυλλέξαντες, καὶ τὰ ἐκ τῶν ἐγγὺς πόλεων καὶ Φοινικικῶν καὶ Ἑλληνίδων αἰτησάμενοι, ἐσέφερον ἐς τὰς ἑστιάσεις ὡς οἰκεῖα ἕκαστοι. Καὶ πάντων ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τοῖς αὐτοῖς χρωμένων, καὶ πανταχοῦ πολλῶν φαινομένων, μεγάλην τὴν ἔκπληξιν τοῖς ἐκ τῶν τριηρῶν Ἀθηναίοις παρεῖχον, etc.

De tels prêts de vaisselle d'or et d'argent indiquent un remarquable degré d'intimité entre les différentes villes.

(2) Thucydide, VI, 46; Diodore, XII, 83.

(3) C'est à cet hiver ou à ce printemps peut-être que nous pouvons rap-

L'assemblée athénienne étant bientôt réunie pour entendre leur rapport, les commissaires trompés tracèrent un magnifique tableau des richesses, publiques et privées, qu'ils avaient réellement vues et touchées à Egesta, et présentèrent les soixante talents (paye d'un mois pour une flotte de soixante trirèmes) comme un faible à-compte sur le vaste fond qui restait derrière. Tandis qu'ils certifiaient ainsi officiellement que les Égestæens étaient en état d'accomplir leur promesse de défrayer les dépenses de la guerre, les marins de leur trirème, parlant à l'assemblée en leur qualité de citoyens, — au-dessus de tout soupçon de corruption, — pénétrés d'une vive sympathie pour la ville dans laquelle ils venaient d'être accueillis si cordialement, — et pleins d'étonnement pour le déploiement de richesses dont ils avaient été témoins, — contribuèrent probablement d'une manière encore plus efficace à allumer les sympathies de leurs compatriotes. En conséquence, lorsque les députés égestæens renouvelèrent leurs demandes et leurs représentations, faisant appel avec confiance à l'examen qu'ils avaient subi, — lorsque la détresse des Léontins suppliants fut décrite de nouveau, — l'assemblée athénienne, sans tarder plus longtemps, rendit une décision définitive. On résolut d'envoyer sur-le-champ soixante trirèmes en Sicile, sous trois généraux munis de pleins pouvoirs, — Nikias, Alkibiadès et Lamachos; dans le dessein, d'abord, de délivrer Egesta; ensuite, aussitôt que ce premier objet aurait été accompli, de rétablir la ville de Leontini; enfin, de favoriser les vues d'Athènes en Sicile, par tout autre moyen qui leur paraîtrait

porter la représentation de la comédie perdue Τριφάλης d'Aristophane. On y faisait allusion à des Ibériens, qui devaient être présentés par Aristarchos; vraisemblablement des mercenaires ibériens, qui étaient au nombre des auxiliaires dont à cette époque parlaient Alkibiadês et les autres personnages remarquables qui conseillaient l'expédition, comme moyen de conquête en Sicile (Thucyd. VI, 90). Le mot Τριφάλης était un sobriquet (non difficile à comprendre) appliqué à Alkibiadês, qui était précisément alors à l'apogée de son importance, et conséquemment assez propre à être choisi comme but d'une comédie. V. le peu de fragments qui restent du Τριφάλης, dans Meineke, Fragm. Com. Gr. vol. II, p. 1162-1167.

praticable (1). Cette résolution rendue, on indiqua une nouvelle assemblée pour le cinquième jour suivant, afin d'en régler les détails.

Nous ne pouvons douter que cette assemblée, dans laquelle furent présentés pour la première fois les rapports d'Egesta, n'ait été une scène de triomphe complet pour Alkibiadès et pour ceux qui avaient, dès le début, soutenu l'expédition, — aussi bien que d'embarras et d'humiliation pour Nikias, qui s'y était opposé. Il fut probablement plus étonné que personne des assertions des commissaires et des marins, parce qu'il ne croyait pas à ce qu'ils cherchaient à établir. Cependant il ne pouvait pas se permettre de contredire des témoins oculaires, parlant avec une bonne foi évidente, — et comme l'assemblée était de cœur avec eux, il s'efforça, avec une grande difficulté, de répéter ses objections à un projet actuellement si fortifié dans la faveur publique. En conséquence, son discours fut probablement hésitant et inefficace ; d'autant plus que ses adversaires, loin de désirer de s'assurer un triomphe personnel contre lui-même, s'empressèrent de proposer son nom en première ligne sur la liste des généraux, malgré sa répugnance prononcée (2). Mais quand l'assemblée se sépara, il réfléchit avec effroi à la résolution périlleuse qui avait été adoptée, et en même temps il eut la conscience de ne pas avoir fait suffisamment son devoir quand il combattait l'opinion de l'assemblée. Il résolut donc de profiter de la prochaine réunion, quatre jours après, dans le dessein de rouvrir le débat, et de dénoncer de nouveau l'expédition projetée. A propre-

(1) Thucydide, VI, 8 ; Diodore, XII, 83.

(2) Thucydide, VI, 8. Ὁ δὲ Νικίας, ἀκούσιος μὲν ᾑρημένος ἄρχειν, etc. La leçon ἀκούσιος paraît mieux appuyée par les *Mss.*, et intrinsèquement plus convenable que ἀκούσας, mot qui résulta probablement de la correction de quelque lecteur surpris que Nikias fît dans la seconde assemblée un discours qui proprement appartenait à la première, — et qui expliquait ce fait en supposant que Nikias n'avait pas été présent à la première assemblée. Cependant il est extrêmement improbable qu'il n'y ait pas assisté. La chose néanmoins demande quelque explication, et j'ai essayé d'en fournir une dans le texte.

ment parler, les Athéniens auraient pu refuser de l'entendre sur ce sujet. En effet, la question qu'il soulevait ne pouvait être posée sans illégalité : le principe de la mesure avait été déjà déterminé, et il ne restait qu'à en arranger les détails, but spécial pour lequel on avait fixé l'assemblée prochaine. Mais on l'écouta, et avec une patience parfaite ; et sa harangue, précieux échantillon et de l'homme et du temps, est exposée au long par Thucydide. J'en donne ici les principaux points, sans m'astreindre aux expressions exactes :

« Bien que nous soyons réunis aujourd'hui, Athéniens, pour régler les détails de l'expédition déjà résolue contre la Sicile, cependant je crois que nous devons examiner encore s'il est convenable de l'envoyer : et il ne faut pas nous jeter ainsi à la hâte, sur les instances d'étrangers, dans une guerre dangereuse qui ne nous regarde nullement. En effet, pour moi personnellement, votre résolution m'a valu une honorable nomination, et quant au danger que je peux courir moi-même, je m'en inquiète aussi peu que personne : cependant aucune considération de dignité personnelle ne m'a jamais empêché auparavant, ni ne m'empêchera aujourd'hui de vous exposer ma sincère opinion, bien qu'elle puisse heurter vos jugements habituels. Je vous dis donc que, dans votre désir d'aller en Sicile, vous laissez ici beaucoup d'ennemis derrière vous, et que de ce pays vous attirerez sur vous de nouveaux ennemis qui les soutiendront. Peut-être vous imaginez-vous que votre trêve avec Sparte est une protection suffisante. De nom, il est vrai (quoique de nom seulement, grâce aux intrigues des partis tant ici que là), cette trêve peut durer aussi longtemps que votre puissance restera intacte ; mais à vos premiers revers sérieux, l'ennemi saisira avec empressement l'occasion de vous attaquer. Quelques-uns de vos plus puissants ennemis n'ont jamais même accepté la trêve ; et si vous divisez vos forces comme vous vous proposez maintenant de le faire, ils vous attaqueront probablement sur-le-champ avec les Siciliens, dont ils auraient été trop heureux de se procurer la coopération comme alliés au commencement de la guerre. Rappelez-vous que vos sujets chalkidiens, en Thrace, sont encore en

révolte, et n'ont jamais été vaincus : il ne faut pas non plus beaucoup se fier aux autres sujets continentaux; et vous allez redresser des injures faites à Egesta, avant d'avoir songé à redresser les vôtres. Aujourd'hui, vos conquêtes en Thrace, si vous en faites, peuvent être conservées; mais la Sicile est si éloignée et le peuple si puissant, que vous ne serez jamais en état de maintenir un ascendant permanent; et il est absurde d'entreprendre une expédition où une conquête ne peut être permanente, tandis qu'un échec sera ruineux. Les Egestæens vous effrayent par la perspective d'un agrandissement de Syracuse. Mais quant à moi, il me semble que les Grecs siciliens, même s'ils deviennent sujets de Syracuse, seront moins dangereux pour vous qu'ils ne le sont maintenant; car dans l'état actuel des choses, il se pourrait qu'ils envoyassent du secours au Péloponèse, dans le désir qu'aurait chacun d'eux de gagner la faveur de Lacédæmone, — mais Syracuse souveraine n'aurait pas de motif pour compromettre son propre empire dans le dessein d'abattre le vôtre. Vous êtes maintenant pleins de confiance, parce que vous êtes sortis de la guerre mieux que vous ne l'aviez pensé d'abord. Mais ne vous fiez pas aux Spartiates : eux, les plus sensibles de tous les hommes à la réputation de supériorité, guettent le moment de vous jouer un tour pour réparer leur propre déshonneur : leurs machinations oligarchiques dirigées contre vous réclament toute votre vigilance, et ne vous laissent pas le loisir de songer à ces étrangers d'Egesta. Maintenant nous venons de nous remettre un peu des maux de la maladie et de la guerre, nous devons réserver cette force nouvellement acquise pour nos propres desseins, au lieu de la dissiper sur les perfides assurances d'exilés siciliens désespérés. »

Nikias continua ensuite, se tournant sans doute vers Alkibiadès : « Que si quelqu'un, fier d'être nommé à ce commandement, bien que trop jeune pour en être chargé, vous exhorte à cette expédition dans l'égoïsme de son intérêt, songeant à exciter l'admiration par son faste aux courses de chars, et à profiter de son commandement comme d'un moyen de suppléer à ses extravagances, — ne permettez pas à

un tel homme de gagner la célébrité pour lui-même, en exposant la république entière. Soyez persuadés que de telles personnes ont aussi peu de principes à l'égard des richesses publiques qu'elles sont prodigues des leurs, — et que cette question est trop sérieuse pour être abandonnée aux conseils téméraires de la jeunesse. Je tremble quand je vois devant moi cette troupe, assise, en vertu d'un accord antérieur, tout près de son chef dans l'assemblée, — et à mon tour j'exhorte les vieillards, qui sont près d'elle, à ne pas rougir de leur opposition par la crainte d'être appelés lâches. Qu'ils laissent à ces hommes le désir ruineux d'obtenir ce que l'on ne peut atteindre : dans la conviction que peu de plans réussissent jamais par une convoitise passionnée, — beaucoup au contraire, par une prévoyance réfléchie. Qu'ils votent contre l'expédition, — en conservant intactes nos relations actuelles avec les villes siciliennes, et en demandant aux Égestæens de terminer la guerre contre Sélinonte, comme ils l'ont commencée, sans l'aide d'Athènes (1). Ne crains

(1) Thucydide, VI, 9-14. Καὶ σύ, ὦ πρύτανι, ταῦτα, εἴπερ ἡγεῖ σοι προσήκειν κήδεσθαί τε τῆς πόλεως, καὶ βούλει γενέσθαι πολίτης ἀγαθός, ἐπιψήφιζε, καὶ γνώμας προτίθει αὖθις Ἀθηναίοις, νομίσας, εἰ ὀῤῥωδεῖς τὸ ἀναψηφίσαι, τὸ μὲν λύειν τοὺς νόμους μὴ μετὰ τοσῶνδ' ἂν μαρτύρων αἰτίαν σχεῖν, τῆς δὲ πόλεως κακῶς βουλευσαμένης ἰατρὸς ἂν γενέσθαι, etc.

Je ne puis partager l'opinion du docteur Arnold ni pour ce passage, ni pour le cas semblable du débat renouvelé dans l'assemblée athénienne au sujet du châtiment à infliger aux Mitylénæens (V. tome VIII, ch. 4 de cette Histoire, et Thucydide, III, 36). Il me semble que Nikias demandait ici au prytanis de faire un acte illégal, qui pouvait bien l'exposer à une accusation et à une peine. Il est probable qu'il *eût* été accusé pour ce motif, si la décision de la seconde assemblée eût été différente de celle qui fut rendue alors, — si elle avait changé la décision de la première assemblée, mais seulement à une faible majorité.

La distinction que fait le Dr Arnold entre ce qui *était* illégal et ce qui était simplement irrégulier, était peu marquée à Athènes : l'un et l'autre était appelé *illégal* — τοὺς νόμους λύειν. Les règles que l'assemblée athénienne, assemblée souveraine, établissait pour ses débats et ses décisions, étaient précisément aussi bien des *lois* que celles qu'elle adoptait pour la conduite des simples citoyens.

Dans le cas actuel, comme dans le débat mitylénæen, je pense que le prytanis athénien commet une illégalité. Dans le premier cas, tout le monde est content de l'illégalité, parce qu'elle sauva la vie à un grand nombre de Mitylénæens. Dans le second cas, l'illégalité produisit de fâcheuses consé-

pas, ô Prytanis (président), de soumettre de nouveau cette question importante à la décision de l'assemblée, — en songeant qu'une violation de la loi en présence de tant de témoins, ne peut t'exposer à une accusation, tandis que tu fourniras l'occasion de rectifier un jugement erroné et dangereux. »

Tels furent les principaux points du discours de Nikias, dans cette mémorable occasion. Il fut écouté avec attention, et il est probable qu'il fit quelque impression; puisqu'il rouvrit complétement tout le débat, malgré l'illégalité formelle. Immédiatement après qu'il se fut assis, tandis que ses paroles étaient encore fraîches dans les oreilles de l'auditoire, Alkibiadès se leva pour répondre. Le discours qui venait d'être prononcé, remettant l'expédition de nouveau en question, compromettait ses plus chères espérances, tant de renommée que d'acquisition pécuniaire. Opposé à Nikias et par le caractère personnel et par les tendances politiques, il avait poussé la rivalité à un tel degré d'acharnement, qu'à un moment, un vote d'ostracisme avait été sur le point de décider entre eux. Dans le fait, ce vote avait été détourné d'un commun accord, et lancé sur Hyperbolos; cependant, les sentiments hostiles continuèrent, jusqu'à ce moment, des deux côtés, et Nikias l'avait prouvé par une attaque parlementaire du caractère le plus blessant, — et d'autant plus blessant qu'elle était rigoureusement juste et bien méritée. Provoqué aussi bien qu'alarmé, Alkibiadès se leva sur-le-champ, son impatience s'affranchissant des formalités d'un exorde :

« Athéniens, j'ai de meilleurs titres que d'autres au poste de commandant (car les sarcasmes de Nikias me forcent de commencer par là), et je m'en crois entièrement digne. Ces

---

quences pratiques, en ce qu'elle paraît avoir amené l'extension immense de l'échelle sur laquelle on projeta l'expédition. Mais il se rencontrera dans peu d'années un troisième incident (la condamnation de six généraux après la bataille des Arginusæ), dans lequel l'importance prodigieuse d'une observation rigoureuse des formes paraîtra sous un jour pénible et évident.

choses mêmes, qu'il me reproche, sont des sources non-seulement de gloire, pour mes ancêtres et pour moi-même, mais d'avantage positif pour mon pays. Car les Grecs, en voyant ma splendide théôrie à Olympia, furent amenés à estimer la puissance d'Athènes, même au-dessus de la réalité, après l'avoir regardée antérieurement comme abattue par la guerre; alors que j'ai lancé sept chars dans la carrière, ce que n'avait jamais fait auparavant un simple particulier, que j'ai gagné le premier prix, que je suis arrivé aussi second et quatrième, et que j'ai accompli tout le reste d'une manière digne d'un vainqueur olympique. La coutume attache de l'honneur à de semblables exploits; mais en même temps, le pouvoir de ceux qui les accomplissent est rappelé aux sentiments des spectateurs. De plus, les spectacles que j'ai donnés à Athènes, chorégiques et autres, sont naturellement vus avec jalousie par mes rivaux ici; mais aux yeux des étrangers ce sont des preuves de puissance. Ce qu'on appelle de la folie n'est nullement inutile, quand un homme, à ses frais, sert la république, aussi bien que lui-même. Et il n'est pas injuste que celui qui a une haute idée de lui-même ne se conduise pas à l'égard des autres comme s'il était leur égal; car l'homme, dans le malheur, ne trouve personne pour le partager avec lui. De même que, dans le malheur, nous ne trouvons personne qui nous parle, — de même l'on doit se préparer à supporter l'insolence des gens fortunés, ou autrement traiter les humbles sur un pied d'égalité, et ensuite réclamer des grands le même traitement. Je sais bien que ces hauts personnages, et tous ceux qui ont atteint une position élevée de quelque manière que ce soit, ont été impopulaires pendant leur vie, surtout en société avec leurs égaux, et dans une certaine mesure avec tant d'autres aussi; tandis qu'après leur mort ils ont laissé une réputation telle que les gens prétendent faussement être leurs parents, — et que leur pays se vante d'eux, et les regarde non comme des étrangers ou des hommes nuisibles, mais comme ses propres citoyens et comme des hommes qui firent sa gloire. C'est cette gloire que j'ambitionne; et c'est en la recherchant que j'encours de pareils reproches pour ma conduite privée. Cepen-

dant, regardez ma conduite publique, et voyez si elle ne peut supporter la comparaison avec celle de tout autre citoyen. J'ai réuni les États les plus puissants du Péloponèse, sans dépenses sérieuses ni danger pour vous, et j'ai forcé les Lacédæmoniens à jouer leur tout à Mantineia sur la chance d'une seule journée : péril si grand que, bien que victorieux, ils n'ont pas même encore regagné la ferme confiance dans leur propre force.

« C'est ainsi que ma jeunesse, et ce qu'on appelle ma monstrueuse folie, ont trouvé des paroles convenables pour parler aux puissances péloponésiennes, et de l'ardeur pour leur inspirer confiance et obtenir leur coopération. Ne craignez donc pas aujourd'hui cette jeunesse en moi ; mais tant que je la possède dans toute sa vigueur, et que Nikias conserve sa réputation d'heureuse chance, profitez des services que chacun de nous peut vous rendre (1). »

Après s'être ainsi personnellement justifié, Alkibiadès continua en conjurant tout changement de la résolution publique déjà prise. Les villes siciliennes (dit-il) n'étaient pas aussi formidables qu'on l'avait représenté. Leur population était nombreuse, à la vérité, mais flottante, turbulente, souvent en mouvement, et sans attachement local. Là, personne ne se regardait comme habitant permanent, ni ne songeait à défendre la ville dans laquelle il résidait, et il n'y avait ni armes ni organisation pour un tel dessein. Les Sikels indigènes, détestant Syracuse, prêteraient volontiers leur aide à ses agresseurs. Quant aux Péloponésiens, puissants comme ils l'étaient, ils n'avaient jamais eu encore moins l'espoir de nuire à Athènes qu'ils ne l'avaient actuellement : ils n'étaient pas maintenant des ennemis plus terribles qu'ils ne l'avaient été dans les temps passés (2) : ils pouvaient envahir l'Attique par terre, que les Athéniens allassent en

(1) Thucydide, VI, 16, 17.

(2) Thucydide, VI, 17. Καὶ νῦν οὔτε ἀνέλπιστοί πω μᾶλλον Πελοποννήσιοι ἐς ἡμᾶς ἐγένοντο, εἴτε καὶ πάνυ ἔῤῥωνται, etc.

Sicile ou non; mais ils ne pouvaient lui faire aucun mal par mer, car Athènes avait encore en réserve une marine suffisante pour les en empêcher. Quelle raison valable avait-on donc pour éviter de remplir des obligations auxquelles Athènes s'était engagée par serment envers les alliés siciliens? Assurément, *ils* ne donneraient à l'Attique aucune aide en retour ; — mais Athènes n'avait pas besoin d'eux de son côté de l'eau, — elle avait besoin d'eux en Sicile, pour empêcher ses ennemis siciliens de venir l'attaquer. Elle avait acquis son empire dans l'origine par sa promptitude à intervenir partout où elle était appelée; et elle n'aurait fait aucun progrès si elle avait été trop lente ou trop difficile dans l'examen de telles invitations. Elle ne pouvait pas actuellement mettre de limites à l'étendue de son pouvoir souverain; elle était non-seulement dans la nécessité de conserver ses sujets actuels, mais de tendre des piéges pour se faire des sujets nouveaux, — sous peine de tomber dans la dépendance elle-même si elle cessait d'être souveraine. Qu'elle persiste donc dans la résolution adoptée, et qu'elle frappe le Péloponèse de terreur en entreprenant cette grande expédition. Probablement elle se rendrait maîtresse de toute la Sicile; du moins elle humilierait Syracuse: même en cas d'échec, elle pourrait toujours ramener ses troupes, vu son incontestable supériorité sur mer. La politique stationnaire et inactive, recommandée par Nikias, n'était pas moins contraire au caractère qu'à la position d'Athènes, et serait ruineuse pour l'État si on la poursuivait. Son organisation militaire déclinerait, et son énergie se perdrait dans des embarras et des conflits intérieurs, au lieu de cette ardeur ambitieuse d'entreprises qui était entrée maintenant dans ses lois et dans ses habitudes, et à laquelle elle ne pouvait renoncer actuellement, fût-elle nuisible en elle-même, sans courir à sa perte (1).

Telle fut en substance la réponse d'Alkibiadès à Nikias.

(1) Thucydide, VI, 16-19.

Le débat fut alors rouvert complétement, de sorte que plusieurs orateurs parlèrent à l'assemblée des deux côtés : toutefois plutôt, décidément, en faveur de l'expédition que contre elle. Les Égestæens et les Léontins alarmés renouvelèrent leurs supplications, faisant appel à l'engagement pris par la république; probablement aussi, les Athéniens qui avaient visité Egesta s'avancèrent encore pour protester contre ce qu'ils appelaient les insinuations et les doutes peu généreux de Nikias. Tous ces appels, après un débat considérable, agirent si puissamment sur l'assemblée que sa détermination d'envoyer la flotte devint plus arrêtée que jamais; et Nikias, remarquant qu'il était inutile de continuer à faire une opposition directe, changea de tactique. Il tenta alors une manœuvre, destinée indirectement à dégoûter du plan ses compatriotes, en exagérant les dangers et les difficultés qu'il présentait, et en insistant sur la nécessité de forces prodigieuses pour les surmonter. Et il n'était pas sans espérer qu'ils seraient assez découragés par une telle perspective de maux, pour renoncer complétement au projet. En tout cas, s'ils persistaient, lui-même, comme commandant, serait ainsi mis en état de l'exécuter avec confiance et des moyens complets.

Conséquemment, en acceptant l'expédition comme l'arrêt prononcé du peuple, il lui rappela que les villes qu'il était sur le point d'attaquer, surtout Syracuse et Sélinonte, étaient puissantes, populeuses, libres, — bien pourvues de toute manière d'hoplites, de cavaliers, de troupes armées à la légère, de vaisseaux de guerre, d'une quantité de chevaux pour monter leur cavalerie, et qu'elles possédaient du blé en abondance chez elles. Dans le cas le plus favorable, Athènes ne pourrait compter sur d'autres alliés en Sicile que sur Naxos et Katane, à cause de leur parenté avec les Léontins. Ce n'était donc pas simplement une flotte qui pourrait lutter avec de pareils ennemis, sur leur propre sol. La flotte, en effet, devrait être prodigieusement grande, non-seulement en vue d'un combat maritime, mais encore pour tenir une communication ouverte par mer, et assurer l'importation des subsistances. Mais il faudrait, en outre, des forces consi-

dérables en hoplites, en archers et en frondeurs, — un fonds abondant de provisions dans les transports, — et surtout, une grande quantité d'argent : car on verrait que les fonds promis par les Égestæens n'étaient qu'une pure déception. L'armée devait être non-seulement en état de lutter contre les hoplites réguliers et la puissante cavalerie de l'ennemi, mais encore pouvoir se passer d'une aide étrangère dès le premier jour de son débarquement (1). Sinon, dans le cas du moindre revers, elle ne trouverait partout que d'actifs ennemis, sans un seul ami. « Je sais (dit-il en terminant) qu'il y a bien des dangers contre lesquels nous devons nous mettre en garde, et bien plus encore dans lesquels nous devons nous fier à la bonne fortune, quelque grave que ce soit pour de simples mortels. Mais je désire laisser aussi peu que possible au pouvoir de la fortune, et avoir sous la main tous les moyens de sécurité raisonnable au moment où je quitte Athènes. A ne considérer que les intérêts de la république, c'est la marche la plus assurée ; tandis que pour nous autres, chargés de former l'armement, c'est indispensable pour notre salut. Si quelqu'un pense différemment, je lui cède le commandement (2). »

L'effet que ce second discours de Nikias produisit sur l'assemblée, venant après un débat long et opiniâtre, fut beaucoup plus grand que celui qu'avait produit son premier. Mais ce fut un effet totalement opposé à celui auquel il s'était attendu lui-même et auquel il avait visé. Loin d'être découragé ou détourné de l'expédition par les obstacles qu'il avait soigneusement exagérés, le peuple ne s'y attacha qu'avec une obstination plus grande encore. Les difficultés qui se trouvaient sur la route de la conquête sicilienne ne servirent qu'à la lui faire aimer davantage, en provoquant un redou-

(1) Thucydide, VI, 22.

(2) Thucydide, VI, 23. Ὅπερ ἐγὼ φοβούμενος, καὶ εἰδὼς πολλὰ μὲν ἡμᾶς δέον βουλεύσασθαι, ἔτι δὲ πλείω εὐτυχῆσαι (χαλεπὸν δὲ ἀνθρώπους ὄντας), ὅτι ἐλάχιστα τῇ τύχῃ παραδοὺς ἐμαυτὸν βούλομαι ἐκπλεῖν, παρασκευῇ δὲ ἀπὸ τῶν εἰκότων ἀσφαλὴς ἐκπλεῦσαι. Ταῦτα γὰρ τῇ τε ξυμπάσῃ πόλει βεβαιότατα ἡγοῦμαι, καὶ ἡμῖν τοῖς στρατευσομένοις σωτήρια · εἰ δέ τῳ ἄλλως δοκεῖ, παρίημι αὐτῷ τὴν ἀρχήν.

blement d'ardeur et d'impatience qui le portait à faire des efforts personnels dans la cause. Non-seulement le peuple accepta, sans hésiter ni sans rien en retrancher, l'évaluation que Nikias lui avait exposée du danger et des frais, mais il loua chaudement sa franchise, non moins que sa sagacité, comme le seul moyen de rendre le succès certain. Il fut disposé à lui accorder sans réserve tout ce qu'il lui demandait, avec un enthousiasme et une unanimité tels qu'on en voyait rarement régner de pareils dans une assemblée athénienne. En effet, le second discours de Nikias avait amené les deux veines contraires de l'assemblée à se réunir dans un accord harmonieux, d'autant mieux venu qu'il n'était pas attendu. Tandis que ses partisans le secondaient comme étant le meilleur moyen de neutraliser la folie populaire, ses adversaires, — Alkibiadès, les Egestæens et les Léontins, — s'en saisissaient avec acclamation, comme réalisant plus qu'ils n'avaient espéré et qu'ils n'auraient jamais osé proposer. Si Alkibiadès avait demandé un armement aussi considérable, le peuple aurait fait la sourde oreille. Mais son respect pour Nikias était tel, — sur les motifs combinés de prudence, d'heureuse fortune, de piété et de faveur auprès des dieux, que son opposition à son projet favori l'avait réellement embarrassé; et quand Nikias fit la même demande, il fut charmé d'acheter son concours en adoptant toutes les conditions qu'il imposait (1).

Ce fut ainsi que Nikias, tout à fait contrairement à ses propres idées, non-seulement donna à l'entreprise une grandeur gigantesque à laquelle les auteurs n'avaient jamais songé, mais y jeta l'âme tout entière d'Athènes, et provoqua une explosion d'ardeur telle qu'on n'en avait jamais vu d'exemple. Tous les hommes présents, vieux aussi bien que jeunes, riches et pauvres, de toutes les classes et de toutes les professions, furent impatients de donner leurs noms pour un service personnel. Quelques-uns étaient tentés par l'amour du gain; d'autres, par la curiosité de voir une con-

(1) Plutarque, cf. Nikias et Crassus, ch. 3.

trée si éloignée, d'autres encore par l'orgueil de s'enrôler dans un armement aussi irrésistible et par la sûreté supposée qu'il présentait. Le peuple demanda l'exécution du projet d'une voix si impérieuse, que la faible minorité qui conservait ses scrupules, craignit de lever les mains, par crainte d'encourir le soupçon de manquer de patriotisme. Quand l'émotion se fut un peu calmée, un orateur nommé Demostratos, s'avançant comme organe de ce sentiment, pressa Nikias de déclarer sur-le-champ, sans chercher de nouvelles défaites, quelles forces il demandait au peuple. Quelque désappointé que fût Nikias, n'ayant cependant pas à choisir, il répondit avec tristesse à l'appel; il dit qu'il délibérerait de nouveau avec ses collègues, mais qu'en parlant d'après sa première impression, il pensait qu'il ne faudrait pas moins de cent trirèmes, et de cinq mille hoplites, — Athéniens et alliés réunis. Il devait y avoir, en outre, un équipement proportionnel d'autres forces et d'autres accessoires, en particulier des archers et des frondeurs krétois. Quelque énorme que fût cette requête, non-seulement le vote du peuple la sanctionna, mais il alla même au delà. On conféra aux généraux le plein pouvoir de fixer et le nombre de l'armement et toute autre chose relative à l'expédition, et de faire ce qu'ils jugeraient le plus convenable aux intérêts d'Athènes.

Conformément à cette importante résolution, on commença immédiatement à enrôler et à préparer les forces (415 av. J.-C.). On envoya des messages pour demander aux alliés maritimes le nombre suffisant de trirèmes, aussi bien que pour appeler des hoplites d'Argos et de Mantineia, et pour soudoyer ailleurs des archers et des frondeurs. Pendant trois mois les généraux furent activement occupés à cette opération, tandis que la ville était pleine d'agitation et de mouvement, interrompu toutefois fatalement par un incident que je raconterai dans le chapitre suivant.

A considérer les prodigieuses conséquences qui résultèrent de l'expédition d'Athènes contre la Sicile, il n'est pas sans intérêt de faire quelques réflexions sur la conduite préliminaire du peuple athénien. Ceux qui sont accoutumés à im-

puter tous les malheurs d'Athènes à la précipitation, à la passion et à l'ignorance de la démocratie, ne trouveront pas l'accusation appuyée par les faits que nous venons d'examiner. Les supplications des Égestæens et des Léontins, adressées à Athènes vers le printemps ou l'été de 416 avant J.-C., sont soumises à une discussion soigneuse et répétée dans l'assemblée publique. Elles commencent par rencontrer une opposition considérable, mais les débats réitérés échauffent graduellement les sympathies et l'ambition du peuple. Toutefois, aucune démarche décisive n'est faite sans des renseignements plus abondants et plus exacts pris sur place, et on envoie, dans ce but, des commissaires spéciaux à Egesta. Ces hommes reviennent avec un rapport décisif, certifiant d'une manière triomphante tout ce que les Égestæens avaient promis. Nous ne pouvons nullement nous étonner que le peuple n'ait jamais soupçonné la ruse profonde qui avait servi à duper les commissaires.

C'était sur le résultat de cette mission d'Egesta, que les deux partis pour et contre l'expédition projetée avaient évidemment commencé la discussion; et quand les commissaires revinrent, apportant un témoignage si décisif en faveur du premier parti, celui-ci ainsi fortifié se crut autorisé à demander une décision immédiate, après tous les débats préalables. Néanmoins, la mesure avait encore à surmonter l'opposition renouvelée et ardente de Nikias, avant qu'elle en vînt à être ratifiée définitivement. Cette discussion longue et souvent reprise, avec une opposition souvent répétée et toujours vaincue par des raisonnements, produisit graduellement une conviction de plus en plus profonde dans l'esprit du peuple, l'amena tout entier à l'appuyer unanimement, et le fit s'y attacher avec cette ténacité que montreront les chapitres suivants. En tant que l'expédition fut une faute, ce ne fut certainement pas une faute qui eut sa source, soit dans la précipitation, soit dans le défaut de discussion, soit dans le défaut de recherches. Jamais dans l'histoire grecque il n'y eut de mesure qui ait été pesée avec plus de soin à l'avance, ni adoptée avec plus de réflexion et d'unanimité.

La position de Nikias, par rapport à la mesure, est remar-

quable. Comme conseiller disposé à avertir et à dissuader, il s'en fit une idée juste; mais en cette qualité il ne put entraîner le peuple avec lui. Cependant les Athéniens avaient pour lui personnellement une si constante estime, ils répugnaient tellement à s'engager dans l'entreprise sans lui, qu'ils embrassèrent avec empressement toutes les conditions qu'il crut bon d'imposer. Et les conditions qu'il dicta eurent pour effet d'exagérer l'entreprise et de la porter à une grandeur gigantesque telle que personne dans Athènes n'en avait jamais vu de pareille ; il y fut jeté ainsi une proportion si prodigieuse de sang athénien, que la défaite fut l'équivalent de la ruine de la république. Ce fut là le premier malheur occasionné par Nikias, quand, après avoir été forcé de renoncer à son opposition directe, il eut recours à la manœuvre indirecte de demander plus qu'il ne pensait que le peuple serait disposé à accorder. On verra que ce n'est que la première dans une triste série d'autres erreurs, fatales à son pays aussi bien qu'à lui-même.

Cependant, tout en faisant à Nikias, pour le moment, grand honneur à cause de la sagesse, dont il fit preuve en déconseillant l'expédition, et de son scepticisme au sujet des rapports venus d'Egesta, nous ne pouvons nous empêcher de signaler la qualité contraire dans Alkibiadès. Son discours est plein, non-seulement d'une insolence outrecuidante comme manifestation de caractère individuel, mais encore d'instigations téméraires et ruineuses par rapport à la politique étrangère de son pays. Les arguments à l'aide desquels il appuie l'expédition contre Syracuse sont effectivement plus funestes dans leur tendance que l'expédition elle-même, dont l'échec ne doit pas être imputé à Alkibiadès. Elle aurait pu réussir dans son objet spécial, si elle avait été convenablement conduite; mais, eût-elle même réussi, la remarque de Nikias n'en est pas moins juste : à savoir qu'Athènes visait à un agrandissement démesuré de son empire, qu'elle eût été absolument dans l'impossibilité de conserver. Si nous nous rappelons la véritable sagesse politique avec laquelle Periklès avait conseillé à ses compatriotes de maintenir courageusement leur empire actuel, mais de ne vouloir,

en aucune sorte, aspirer à de nouvelles acquisitions tandis qu'ils avaient des ennemis puissants dans le Péloponèse, — nous apprécierons, par contraste, le système fiévreux d'agression sans fin inculqué par Alkibiadês, et les principes destructifs qu'il pose, à savoir qu'Athènes doit pour toujours s'engager dans de nouvelles conquêtes, sous peine de perdre son empire actuel et de se déchirer elle-même par des divisions intestines. Même, en admettant qu'il fût nécessaire pour Athènes d'employer ses forces militaires et navales (comme Nikias l'avait, avec raison, fait observer), Amphipolis et ses sujets révoltés en Thrace n'étaient pas encore soumis, et l'on devait diriger contre eux le premier emploi des forces athéniennes, au lieu de les gaspiller dans des hasards éloignés et des nouveautés perfides, créant à Athènes une position dans laquelle elle ne pourrait jamais se maintenir d'une manière permanente. Le parallèle que trace Alkibiadês, entre l'esprit entreprenant à l'aide duquel l'empire athénien avait été acquis d'abord, et les spéculations illimitées qu'il recommandait lui-même, est complétement trompeur. L'empire athénien naquit de l'esprit d'entreprise athénien, agissant de concert avec une alarme et une nécessité sérieuses de la part de toutes les cités grecques dans la mer Ægée ou autour d'elle. Athènes rendit un service essentiel en écartant les Perses, et en maintenant cette mer dans un état meilleur que celui dans lequel elle avait jamais été auparavant : son empire avait commencé par être une confédération volontaire, et n'avait passé que par degrés à la contrainte ; tandis que la situation locale de tous ses sujets était suffisamment rapprochée pour être à la portée du contrôle de sa marine. Sa nouvelle carrière d'agressions en Sicile fut différente à tous ces égards. Et il n'est pas moins surprenant de voir Alkibiadês affirmer que la multiplication de sujets dans cette île éloignée, nécessitant pour veiller sur eux une portion considérable des forces navales athéniennes, donnerait une nouvelle stabilité à l'empire athénien préexistant. Combien il est étrange aussi de lire les termes dans lesquels il dédaigne les ennemis tant du Péloponèse que de la Sicile ; la guerre de Sicile étant une nouvelle en-

treprise à peine inférieure en grandeur et en dangers à celle du Péloponèse (1)! — de l'entendre mentionner l'honneur auquel il prétend avoir droit pour ses opérations dans le Péloponèse, et lors de la bataille de Mantineia (2), qui avaient abouti à un échec complet, et replacé Sparte au maximum de son crédit, tel qu'il était avant les événements de Sphakteria! Il n'y a pas, en effet, dans Thucydide de discours aussi rempli de conseils téméraires, dangereux et trompeurs, que cette harangue d'Alkibiadès.

Comme homme d'action, Alkibiadès fut toujours brave, énergique et plein de ressources; comme politique et conseiller, il fut particulièrement funeste à son pays, parce qu'il s'adressa exactement à son faible, et qu'il poussa son caractère ardent et entreprenant à une témérité qui négligeait tout calcul permanent. Les Athéniens avaient alors conçu l'opinion que, en qualité de maîtres de la mer, ils avaient le droit de dominer sur toutes les îles et de recevoir leur tribut, — opinion d'après laquelle, non-seulement ils avaient agi, mais qu'ils avaient professée ouvertement, dans leur attaque contre Mêlos pendant l'automne précédent. Comme la Sicile était une île, elle semblait naturellement rentrer dans cette catégorie de sujets; car nous ne devons pas nous étonner que, au milieu des données géographiques inexactes courantes à cette époque, ils ignorassent combien la Sicile (3) était plus considérable que l'île la plus considérable de la mer Ægée. Cependant ils semblent avoir su que c'était une conquête qui demandait de prodigieux efforts; comme nous pouvons en juger par ce fait, que le but fut plutôt caché qu'avoué ouvertement, et qu'ils accédèrent à tous les immenses préparatifs demandés par Nikias (4). De plus, nous

(1) Thucydide, VI, 1. Οὐ πολλῷ τινι ὑποδεέστερον πόλεμον, etc. : cf. VII, 28.

(2) Cf. Plutarque, Præc. Reip. Ger. p. 804.

(3) Thucydide, V, 99; VI, 1-6.

(4) Thucydide, VI, 6. Ἐφιέμενοι τῇ ἀληθεστάτῃ προφάσει, τῆς πάσης (Σικελίας) ἄρξειν, βοηθεῖν δὲ ἅμα εὐπρεπῶς βουλόμενοι τοῖς ἑαυτῶν ξυγγένεσι καὶ τοῖς προσγεγενημένοις ξυμμάχοις.

Même dans le discours d'Alkibiadês, il n'est fait allusion qu'une seule fois à la conquête de la Sicile, — et cela indirectement; plutôt comme possibi-

verrons bientôt que même l'armement qui fut envoyé n'avait conçu que des idées vagues et hésitantes au sujet de quelque chose de grand à accomplir en Sicile. Mais si le public athénien faisait preuve de témérité et d'ignorance, en songeant à la conquête de la Sicile, bien plus extravagantes étaient les vues d'Alkibiadês; quoique je ne puisse me décider à croire que (comme il l'affirma plus tard) il portât réellement les yeux plus loin que la Sicile, sur la conquête de Carthage et de son empire. Ce n'était pas seulement son ambition qu'il désirait satisfaire. Il n'était pas moins avide de ces immenses gains privés qui devaient être la conséquence du succès, afin de suppléer au déficit que ses folles dépenses avaient occasionné (1).

Si nous nous rappelons avec quel éclat on avait accusé Kleôn de présomption, de politique téméraire et de motifs égoïstes, par rapport à Sphakteria, à la poursuite de la guerre en général et à Amphipolis; et si nous comparons ces actes avec la conduite d'Alkibiadês telle qu'elle est décrite ici, — nous verrons combien de telles accusations s'attachent plus fortement au dernier qu'au premier. On verra avant la fin

---

lité favorable, que comme résultat sur lequel il fallait compter.

(1) Thucydide VI, 15. Καὶ μάλιστα στρατηγῆσαί τε ἐπιθυμῶν καὶ ἐλπίζων Σικελίαν τε δι' αὐτοῦ καὶ Καρχηδόνα λήψεσθαι, καὶ τὰ ἴδια ἅμα εὐτυχήσας χρήμασί τε καὶ δόξῃ ὠφελήσειν. Ὢν γὰρ ἐν ἀξιώματι ὑπὸ τῶν ἀστῶν, ταῖς ἐπιθυμίαις μείζοσιν ἢ κατὰ τὴν ὑπάρχουσαν οὐσίαν ἐχρῆτο ἔς τε τὰς ἱπποτροφίας καὶ τὰς ἄλλας δαπάνας, etc.

Cf. VI, 90. Plutarque (Alkib. c. 19; Nikias, c. 12). Plutarque parle quelquefois comme si non pas Alkibiadês seul (ou du moins conjointement avec quelques partisans), mais les Athéniens en général étaient partis dans la pensée de conquérir Carthage aussi bien que la Sicile. Dans le discours qu'Alkibiadês prononça à Sparte après son bannissement (Thucyd. VI, 90), il l'avance en effet comme étant le but général de l'expédition. Mais il paraît évident qu'il attribue ici à ses compatriotes en général des plans qui fermentaient seulement dans sa cervelle, — comme nous pouvons le reconnaître par une lecture attentive des vingt premiers chapitres du sixième livre de Thucydide.

Dans le Discours de Pace d'Audocide (sect. 30), il est dit que les Syracusains envoyèrent une ambassade à Athènes, un peu avant cette expédition, demandant avec prières à être admis comme alliés d'Athènes, et affirmant que Syracuse serait pour cette dernière une alliée plus précieuse qu'Egesta ou que Katane. Cette assertion est complétement fausse.

de ce volume que les vices d'Alkibiadès et les défauts de Nikias furent cause d'une ruine beaucoup plus grande pour Athènes que ne l'avaient été Kleôn ou Hyperbolos, même à considérer ces deux derniers comme le faisaient leurs ennemis les plus acharnés.

CHAPITRE III

DEPUIS LA RÉSOLUTION PRISE PAR LES ATHÉNIENS D'ATTAQUER SYRACUSE JUSQU'AU PREMIER HIVER APRÈS LEUR ARRIVÉE EN SICILE.

Préparatifs pour l'expédition contre la Sicile; enthousiasme général et espérances confiantes d'Athènes. — Abondance dans le trésor athénien; déploiement de richesse aussi bien que de force dans l'armement. — Mutilation des Hermæ à Athènes; nombre et sainteté des Hermæ. — Violente émotion et alarme religieuse produites par cet acte à Athènes. — Les auteurs de l'acte inconnus, — mais il fut certainement commis de propos délibéré et à la suite d'un complot. — Divers partis soupçonnés; grande probabilité à l'avance qu'il amènerait les Athéniens à abandonner ou à différer l'expédition. — Les ennemis politiques d'Alkibiadês profitent de l'exaspération régnante pour essayer de le ruiner. — Vif désir des Athéniens de découvrir et de punir les conspirateurs; récompenses offertes pour des renseignements. — Renseignements donnés; on nomme des commissaires pour faire une enquête. — Première accusation dirigée contre Alkibiadês pour avoir profané et divulgué les mystères d'Eleusis. — Violents discours dans l'assemblée contre Alkibiadês reçus défavorablement. — Il nie l'accusation et demande un jugement immédiat; sa demande est éludée par ses ennemis. — L'armement part du Peiræeus; éclat et caractère excitant du spectacle. — Solennités du départ, à bord et sur le rivage. — Revue complète de l'armement à Korkyra. — Marche vers Rhegium; froid accueil des villes italiennes. — Sentiment éprouvé à Syracuse quant à l'armement qui approche; disposition à en déprécier la grandeur, et même à révoquer en doute la venue projetée. — Hermokratês conseille énergiquement de faire des préparatifs. — — Dispositions et partis dans l'assemblée syracusaine. — Réplique d'Athenagoras, l'orateur populaire. — Les Stratêgi s'interposent pour modérer la violence du débat. — Position relative d'Athenagoras et des autres partis à Syracuse. — Dispositions pacifiques d'Athenagoras. — Les dénonciations générales contre la jeunesse oligarchique étaient bien fondées. — Préparatifs actifs à Syracuse à l'approche de l'armement athénien. — Découragement des Athéniens à Rhegium en apprenant la vérité relativement à la pauvreté d'Egesta. — Les généraux athéniens discutent leur plan d'action; opinion de Nikias, — d'Alkibiadês, — de Lamachos. — Discernement supérieur de Lamachos; plan d'Alkibiadês préféré. — Alkibiadês à Messênê; Naxos se joint aux Athéniens; vain

déploiement de l'armement. — Alkibiadês à Katane; les Athéniens maîtres de cette ville; ils y établissent leur station; refus de Kamarina. — Alkibiadês est rappelé à Athènes pour y être jugé. — Sentiments et actes des Athéniens depuis le départ de l'armement. — Nombre considérable de citoyens emprisonnés sur un soupçon; progrès de l'angoisse dans l'esprit public. — Peisandros et Chariklês commissaires de l'enquête. — Dénonciation de Diokleidês. — Plus de prisonniers arrêtés; redoublement de terreur dans la ville; Andocide au nombre des personnes emprisonnées. — Andocide est sollicité par ses compagnons de prison de se présenter et de faire une révélation; il y consent. — Andocide désigne les auteurs de la mutilation des Hermæ; conséquence de ses révélations. — Autorité contestable d'Andocide, quant à ce qu'il avança réellement lui-même dans sa dénonciation. — Les Athéniens y ajoutent foi; ses effets tranquillisants. — L'anxiété et l'alarme reparaissent, relativement aux personnes impliquées dans la profanation des mystères d'Eleusis. — L'accusation contre Alkibiadês est reprise. — Accusation portée par Thessalos, fils de Kimôn, contre Alkibiadês. — Résolution de rappeler Alkibiadês de Sicile pour être jugé. — Alkibiadês quitte l'armée comme pour revenir à Athènes; il s'échappe à Thurii, et se retire dans le Péloponèse. — Conduite du public athénien à l'égard d'Alkibiadês; jusqu'à quel point elle fut blâmable; conduite de ses ennemis. — Tort causé à Athènes par le bannissement d'Alkibiadês; opérations languissantes de l'armement sicilien sous Nikias. — Accroissement de confiance et de préparatifs à Syracuse, résultant des délais de Nikias. — Manœuvre de Nikias du côté de Katane; il débarque ses forces dans le Grand Port de Syracuse. — L'armée syracusaine revient de Katane au Grand Port; préparatifs pour combattre Nikias. — Sentiments du soldat ancien; harangue de Nikias. — Bataille près de l'Olympieion; victoire des Athéniens. — Confiance non affaiblie des Syracusains; ils mettent une garnison dans l'Olympieion; Nikias rembarque son armée et retourne à Katane. — Il se décide à prendre ses quartiers d'hiver à Katane, et envoie à Athènes demander un renfort de cavalerie. — Son échec à Messênê par suite de la trahison d'Alkibiadês. — Leçon salutaire donnée aux Syracusains par leur récente défaite: malheurs causés aux Athéniens par le délai de Nikias. — Confiance des citoyens à Athènes en Nikias; leurs bonnes dispositions; ils lui envoient les renforts demandés. — Sentiment décidé à Syracuse; mesures améliorées de défense; recommandations d'Hermokratês. — Agrandissement des fortifications de Syracuse; amélioration de sa situation; accroissement des difficultés pour Nikias. — Hermokratês et Euphêmos; contre-députés à Kamarina. — Discours d'Euphêmos. — Les Kamarinæens conservent la neutralité en pratique. — Ce que fait Nikias pendant l'hiver pendant qu'il occupe les quartiers de Katane. — Des députés syracusains sont envoyés pour demander du secours à Corinthe et à Sparte. — Alkibiadês à Sparte; son animosité intense contre Athènes. — Discours d'Alkibiadês dans l'assemblée lacédæmonienne. — Grand effet de son discours sur les Péloponésiens. — Faux rapports contenus dans le discours. — Résolutions des Spartiates. — Les Lacédæmoniens envoient Gylippos à Syracuse.

Pendant les deux ou trois mois qui suivirent immédiatement la résolution définitive prise par les Athéniens d'envahir la Sicile (racontée dans le dernier chapitre), toute la ville fut dans l'exaltation et le mouvement au sujet des prépa-

ratifs (avril 415 av. J.-C.). J'ai déjà mentionné que cette résolution, bien que longtemps combattue par Nikias, avec une minorité considérable, avait enfin été adoptée (grâce surtout à l'action imprévue de ce qu'il voulait employer comme contre-manœuvre), avec un degré d'enthousiasme et d'unanimité, et sur une échelle agrandie, qui dépassaient toutes les espérances de ses auteurs. Les prophètes, propagateurs d'oracles et autres conseillers religieux accrédités, annonçaient en général les dispositions favorables des dieux, et promettaient un résultat triomphant (1). Toutes les classes de la société, riches et pauvres, — cultivateurs, marchands et marins, — vieux et jeunes, — tous embrassèrent le projet avec ardeur, comme demandant de grands efforts, promettant cependant des résultats sans pareils, tant sous le rapport de l'agrandissement public que du profit individuel. Chaque homme désirait se faire inscrire pour un service personnel; de sorte que les trois généraux, Nikias, Alkibiadès et Lamachos, quand ils se mirent en devoir de faire leur choix d'hoplites, au lieu d'être forcés d'employer la contrainte et de rencontrer du mauvais vouloir, comme il arrivait quand une expédition était adoptée avec beaucoup de répugnance et d'opposition, n'avaient qu'à choisir les plus propres à servir dans une foule de volontaires empressés. Tous prenaient avec eux leurs meilleures armes et leur équipement personnel, d'usage habituel aussi bien que de parade, pour un long voyage et pour les exigences d'un service varié, sur mer et sur terre. Parmi les triérarques (ou citoyens riches qui se chargeaient, chacun à son tour, du devoir de commander un vaisseau de guerre), l'émulation fut encore plus forte. Chacun d'eux regarda comme un honneur d'être nommé, et rivalisa avec ses collègues, afin de présenter son vaisseau dans l'état d'équipement le plus parfait. A la vérité, l'État fournissait, tant la trirème, avec son attirail essentiel et ses rames, que la paye régulière pour l'équipage; mais le triérarque, même dans les cas ordinaires, faisait ha-

(1) Thucydide, VIII, 1.

bituellement diverses dépenses en outre, pour compléter l'équipement et retenir ses matelots réunis. Cette dépense en plus, ni exigée, ni définie par la loi, mais seulement par l'usage et par l'opinion générale, était différente dans chaque cas individuel, suivant le caractère et les circonstances. Mais dans l'occasion présente, le zèle et l'empressement furent universels. Chaque triérarque essaya de se procurer, pour son propre vaisseau, le meilleur équipage, en offrant des récompenses en plus à tous, mais en particulier aux thranitæ ou rameurs, du plus haut des trois rangs (1) : et il semble que les marins n'étaient pas désignés spécialement pour un vaisseau, mais qu'ils avaient la liberté d'accepter les offres, et de servir sur le vaisseau qu'ils préféraient. Chaque triérarque fit plus de dépenses qu'il ne s'en était vu auparavant, — en paye, en équipement, en provisions, et même en décoration extérieure, pour son navire. Outre les meilleurs équipages qu'Athènes elle-même put fournir, on demanda aussi, aux alliés sujets, des marins d'élite, et ils furent engagés de la même manière par les triérarques (2).

Ce qui facilita beaucoup ces efforts, ce fut que cinq ans s'étaient alors écoulés depuis la paix de Nikias, sans considérables opérations de guerre. Tandis que le trésor s'était

---

(1) Thucydide, VI, 31. Ἐπιφοράς τε πρὸς τῷ ἐκ δημοσίου μισθῷ διδόντων τοῖς θρανίταις τῶν ναυτῶν καὶ ταῖς ὑπηρεσίαις, καὶ τἄλλα σημείοις καὶ κατασκευαῖς πολυτελέσι χρησαμένων, etc.

Selon Dobree et le Dr Arnold, ὑπηρεσίαις signifie les officiers subalternes, tels que κυβερνήτης, κελευστής, etc. Selon Goeller et Poppo, « les serviteurs des marins. » Ni l'une ni l'autre de ces deux explications ne me paraissent satisfaisantes. Je crois que le mot signifie « aux équipages en général ; » le mot ὑπηρεσία étant un mot parfaitement général, comprenant tout ce qui recevait paye dans le vaisseau. Tous les exemples produits dans les notes des commentateurs attestent ce sens, qui se rencontre aussi dans le texte deux lignes avant. Expliquer ταῖς ὑπηρεσίαις comme signifiant — « les équipages en général, ou le reste des équipages, avec les Thranitæ » — est sans doute une explication plus ou moins gauche. Mais elle s'éloigne moins de l'explication ordinaire que l'un ou l'autre des deux sens que proposent les commentateurs.

(2) Thucydide, VII, 13. Οἱ ξένοι, οἱ μὲν ἀναγκαστοὶ ἐσβάντες, etc.

rempli de nouvelles accumulations (1), et que le nombre de trirèmes s'était augmenté, — la population militaire, renforcée par un nombre additionnel de jeunes gens, avait oublié et les maux de la guerre et les calamités de la maladie épidémique. Aussi, la flotte réunie alors, tout en surpassant en nombre tous les armements antérieurs d'Athènes, excepté un seul dans la seconde année de la précédente guerre, sous Periklès, — était-elle incomparablement supérieure, même à celui-ci, et supérieure encore à tous les autres, sous le rapport des autres éléments de force, matérielle aussi bien que morale ; sous celui des hommes d'élite, de l'ardeur universelle, des vaisseaux ainsi que des armes dans l'état le meilleur, et des accessoires de toute sorte qu'elle avait en abondance. La confiance dans le succès était telle, que plus d'un Athénien partit préparé pour le commerce aussi bien que pour le combat ; de sorte que le fonds privé, ajouté à l'équipement public et aux sommes placées dans les mains des généraux, constitua un agrégat de richesses sans pareil. Une grande partie de ces richesses, visibles à l'œil, contri-

---

(1) Thucydide, VI, 26. Je n'ajoute pas foi au renseignement donné dans Æschine, De Fals. Legat. c. 54, p. 302, et dans Andocide, De Pace, sect. 8, à savoir qu'on mit de côté dans l'Akropolis, pendant la paix de Nikias, sept mille talents comme trésor accumulé, et que l'on construisit nouvellement trois ou quatre cents trirèmes. Les nombreuses inexactitudes historiques qui se trouvent dans ces discours, relativement aux faits antérieurs à 400 avant J.-C., sont telles qu'elles leur enlèvent toute autorité, si ce n'est là où ils sont appuyés par un autre témoignage.

Mais il existe une inscription intéressante qui prouve que la somme de trois mille talents au moins a dû être mise de côté dans l'Akropolis, pendant l'intervalle qui s'écoula entre la conclusion de la paix de Nikias et l'expédition de Sicile : que, outre ces fonds accumulés, l'État était en état de payer, au moyen des recettes courantes, des sommes qui avaient été empruntées pendant la guerre précédente au trésor de divers temples : et qu'il y avait en outre un surplus pour bassins et fortifications. L'inscription citée plus haut rapporte le vote rendu pour payer ces dettes, et mettre en sûreté les sommes ainsi payées dans l'Opisthodomos, ou chambre intérieure du Parthenôn, pour le compte de ces dieux auxquels elles appartenaient respectivement. Voir Boeckh, Corpus Inscript. part. II. Inscript. Att. N° 76, p. 117 ; et la Staatshaushaltung der Athener, du même auteur, vol II, p. 198. L'inscription appartient incontestablement à une des années entre 421-415 avant J.-C. ; nous ignorons à laquelle de ces années.

buait à augmenter cette excitation générale de l'imagination athénienne qui régnait dans toute la ville, pendant que les préparatifs se faisaient : sentiment mêlé de sympathie privée et de patriotisme, — inquiétude légère, causée par la pensée de la contrée éloignée et inconnue où la flotte devait agir, — toutefois confiance exaltée dans la force d'Athènes, telle qu'on n'en avait jamais nourri, auparavant, de pareille (1). On nous parle de Sokratês, le philosophe, et de Metôn, l'astronome, comme faisant exception à ce ton universel d'ardente espérance : le génie familier qui veillait constamment sur le philosophe l'avait, suppose-t-on, averti à l'avance du résultat. Il n'est pas impossible qu'il ait été opposé à l'expédition, bien que le fait soit moins pleinement certifié que nous ne le voudrions. Au milieu des divers signes religieux et des prophéties favorables qui prédominaient en général, il y en eut aussi de défavorables. Habituellement, dans toutes les questions publiques, présentant du danger ou de la gravité, il y avait des prophètes qui donnaient des assurances en sens opposé : celles qui tournaient bien étaient conservées; on oubliait les autres immédiatement, ou l'on ne s'en souvenait jamais longtemps (2).

On avait employé deux ou trois mois environ à des préparatifs actifs; l'expédition était presque prête à partir, quand il survint un événement qui empoisonna fatalement la joie dont la ville était remplie. Ce fut la mutilation des Hermæ, un des événements les plus extraordinaires de toute l'histoire grecque.

Les Hermæ, ou demi-statues du dieu Hermès, étaient des blocs de marbre à peu près de grandeur naturelle. La partie supérieure était taillée en tête, en visage, en cou et en buste ; la partie inférieure était laissée en colonne quadrangulaire, large à la base, sans bras, ni corps, ni jambes mais avec le

(1) Thucydide, VI, 31 ; Diodore, XIII, 2, 3.

(2) Plutarque (Nikias, ch. 12, 13; Alkib. ch. 17). Immédiatement après la catastrophe éprouvée à Syracuse, les Athéniens furent très-irrités contre les prophètes qui leur avaient promis le succès (Thucyd. VIII, 1).

signe distinctif du sexe masculin par devant. Ils étaient répartis en grand nombre dans toute la ville, et toujours dans les endroits les plus apparents, — placés à côté des portes extérieures de maisons particulières, aussi bien que de temples, — près des portiques les plus fréquentés, — à l'intersection des chemins, — dans l'agora publique. Ils étaient ainsi présents aux yeux de tout Athénien, toutes les fois qu'il avait des rapports, soit d'affaire, soit de plaisir, avec ses concitoyens. Le sentiment religieux des Grecs regardait le dieu comme établi ou domicilié là où était sa statue (1), de sorte que la société, la sympathie et la protection d'Hermês, finirent par être associées à la plupart des manifestations de la vie commune à Athènes, politique, sociale, commerciale ou gymnastique. De plus, la forme quadrangulaire de ces statues, employée à l'occasion pour d'autres dieux qu'Hermês, était un des plus anciens restes qui eussent été transmis de la grossièreté primitive du travail pélasgique; et elle était populaire en Arkadia, aussi bien que particulièrement multipliée à Athènes (2).

Vers la fin de mai de l'an 415 avant J.-C., dans le cours d'une seule et même nuit, tous ces Hermæ, l'une des marques les plus particulières de la ville, furent mutilés par des mains inconnues. Leurs traits caractéristiques furent cassés ou nivelés, de sorte qu'il ne resta qu'une masse de pierre sans ressemblance aucune avec l'humanité ou la divinité. Tous

---

(1) Cicéron, Leg. II, 11. « Melius Græci atque nostri, qui, ut augerent pietatem in Deos, easdem illas urbes, quas nos, *incolere* voluerunt.

On peut voir expliqué dans le discours de Lysias, contre Andocide, combien l'esprit grec était pénétré de l'idée du dieu considéré comme habitant réellement la ville : cf. Hérodote, V, 67, — récit frappant, expliqué dans le deuxième chapitre du tome IV de cette Histoire, — et Xénophon, Hellen. VI, 4-7 ; Tite-Live, 38, 43.

Dans une inscription du Corp. Inscript. de Boeckh (part. 2, n° 190, p. 320) en voit une liste des noms de Prytaneis, en tête de laquelle figure le nom d'Athênê Polias.

(2) Pausanias, I, 24, 3; IV, 33, 4 VIII, 31, 4 ; VIII, 48, 4; VIII, 41, 4. Plutarque, An seni sit gerenda Respublica, ad finem ; Aristophane, Plut. 1153, et Schol. : cf. O. Müller, Archaeologie der Kunst, sect. 67 ; K. F. Hermann, Gottesdienstl. Alterth. der Griech. sect. 15; Gerhard, De Religiene Hermarum. Berlin, 1845.

furent traités de la même façon, à l'exception d'un très-petit nombre; bien plus, Andocide affirme (et j'incline à le croire) qu'il n'y en eut *qu'un seul* qui échappa à la mutilation (1).

Il est naturellement impossible à quelqu'un d'entrer pleinement dans les sentiments d'une religion qui n'est pas la sienne : en effet, le sentiment avec lequel, dans le cas de personnes de croyance différente, chacune d'elles considère les fortes émotions produites par des causes particulières à l'autre, est ordinairement la surprise ; elle s'étonne, en effet, que de telles bagatelles et de telles absurdités puissent occasionner quelque détresse ou quelque excitation sérieuse (2). Mais si nous prenons la peine raisonnable, obligatoire, pour ceux qui étudient l'histoire de la Grèce, de réaliser dans notre esprit les associations d'idées religieuses et politiques des Athéniens (3), — peuple célèbre dans l'antiquité pour

---

(1) Thucydide, VI, 27. Ὅσοι Ἑρμαῖ ἦσαν λίθινοι ἐν τῇ πόλει τῇ Ἀθηναίων.... μιᾷ νυκτὶ οἱ πλεῖστοι περιεκόπησαν τὰ πρόσωπα.

Andocide (De Myst. sect. 63) dit expressément qu'il n'y en eut qu'un seul qui fut épargné — καὶ διὰ ταῦτα ὁ Ἑρμῆς ὃν ὁρᾶτε πάντες, ὁ παρὰ τὴν πατρῴαν οἰκίαν τὴν ἡμετέραν, οὐ περιεκόπη, μόνος τῶν Ἑρμῶν τῶν Ἀθήνησι.

Cornélius Népos (Alcib. c. 3) et Plutarque (Alkib. c. 13) copient Andocide : dans sa Vie de Nikias (c. 18) ce dernier se sert de l'expression de Thucydide — οἱ πλεῖστοι. Cette expression n'est nullement en contradiction avec Audocide, bien qu'elle reste au-dessous de son affirmation. Il y a un grand mélange de vérité et de mensonge dans le discours d'Andocide; mais je pense qu'on peut le croire sur ce point.

Diodore (XIII, 2) dit que *tous* les Hermæ furent mutilés, — sans reconnaître une seule exception. Cornélius Népos, par une singulière négligence, parle des Hermæ comme ayant été tous *renversés* (dejicerentur).

(2) C'est avec un véritable étonnement qu'on lit le récit que fait Wachsmuth de cette mutilation des Hermæ, et de ses conséquences, Hellen. Alterthümer, vol. II, sect. 65, p. 191-196. Tandis qu'il dénonce le peuple athénien, pour sa conduite pendant l'enquête subséquente, avec les termes les moins mesurés, — on supposerait que l'incident qui le plongea dans ce trouble intellectuel, à un moment d'une surabondance d'espoir et de confiance, était une simple bagatelle, tant il passe brièvement par dessus, sans prendre la moindre peine pour montrer combien il blessait profondément le sentiment religieux d'Athènes.

Büttner (Geschichte der Politischen Hetæricen zu Athen. p. 65), bien que très-bref, s'en fait une idée plus juste que Wachsmuth.

(3) Pausanias, I, 17, 1; I, 24, 3; Harpokration, v. Ἑρμαῖ. V. Sluiter, Lectiones Andocideæ, c. 2.

sa piété supérieure, aussi bien que par les soins et la magnificence qu'il prodiguait aux monuments visibles, dans lesquels ce sentiment était personnifié, nous comprendrons en partie l'intensité du mélange de découragement, de terreur et de colère, qui s'empara de l'esprit public le matin qui suivit ce sacrilége nocturne, à la fois imprévu et sans exemple. Au milieu de la ruine et de l'appauvrissement que l'invasion persane en Attique avait causés, rien ne fut senti si profondément, rien ne fut moins vite oublié que l'incendie calculé des statues et des temples des dieux (1). Si nous pouvions nous imaginer l'exaspération d'une ville espagnole ou italienne, en trouvant toutes les images de la Vierge défigurées dans la même nuit, nous aurions un pendant, bien que très-insuffisant, à ce qu'on ressentit alors à Athènes, où les associations d'idées religieuses et les personnes étaient bien plus intimement unies à tous les actes civils et à toutes les actions de la vie de chaque jour, — où, aussi, le dieu et son influence étaient plus fortement loca-

---

En particulier, les ἀγυιατίδες θεραπεῖαι (Eurip. Ion. 187) étaient célèbres à Athènes : attentions cérémonielles à l'égard des personnes divines qui protégeaient les rues publiques ; — fonction remplie par Apollon Aguieus, aussi bien que par Hermês.

(1) Hérodote, VIII, 144; Æschyle, Pers. 810; Æschyle, Agam. 339; Isokrate, Or. IV, Panegyr. s. 182. La colère causée par une injure faite à la statue d'un dieu ou d'une déesse, et l'impatience de la punir de la peine capitale, se manifestent déjà dans l'ancien poëme épique d'Arktinus : V. l'argument de l' Ἰλίου Πέρσις dans Proclus, et Welcker, Griechische Tragoedien, *Sophoklês*, sect. 21, vol. I, p. 162. Hérodote ne peut expliquer les injures faites par Kambysês aux statues égyptiennes et aux coutumes saintes par aucune autre supposition que par celle d'une folie complète ; — ἐμάνη μεγάλως — Hérod. III, 37-38.

Timée, l'historien sicilien (écrivant vers 320-290 av. J.-C.), représentait la défaite subséquente des Athéniens comme un châtiment divin pour la mutilation sacrilége des Hermæ, infligé particulièrement par le Syracusain Hermokratês, fils d'Hermôn et descendant du dieu Hermês (Timæi Fragm. 103-104, éd. Didot ; Longin, De Sublim. IV, 3).

Le lien étymologique de connexion entre les Hermæ et Hermokratês est assez étrange ; mais ce qu'il y a d'important à faire remarquer, c'est la croyance profonde qu'un tel acte devait amener après lui un châtiment divin, et que les Athéniens, comme peuple, étaient collectivement responsables, à moins qu'ils ne pussent apaiser le mécontentement du dieu. Si telle était l'idée que se faisait l'historien Timée un siècle et plus après l'événement, elle devait être bien plus vivement présente à l'esprit des Athéniens de ce temps-là.

lisés, aussi bien qu'identifiés avec la présence et la conservation de la statue. Les Athéniens, quand ils sortirent le lendemain matin, chacun d'eux voyant le divin gardien de sa porte avili et défiguré, et chacun venant insensiblement à savoir que la dévastation était générale, les Athéniens, dis-je, durent croire que la ville avait été, pour ainsi dire, dépouillée de ses dieux, — que les rues, la place du marché, les portiques, avaient perdu leurs divins protecteurs; et ce qui était pire encore, que ces protecteurs, ayant été grossièrement insultés, emportaient avec eux des sentiments défavorables, — de colère et de vengeance au lieu de sympathie et de protection. C'était de cette protection des dieux que dépendait toute leur constitution politique aussi bien que les bienfaits qu'ils accordaient à la vie civile; au point qu'on invoquait habituellement les malédictions des dieux comme sanction et châtiment pour de graves offenses, politiques et autres (1) : extension et généralisation du sentiment attaché encore au serment judiciaire. Cette conviction, dans l'esprit du peuple d'Athènes, était sincère et littérale, — et non pas simplement une formule à prononcer dans des prières et des harangues publiques, et qu'on n'aurait jamais considérée comme une réalité en calculant les conséquences d'un acte et en s'arrêtant à des mesures pratiques. Aussi tirèrent-ils de la mutilation des Hermæ la conclusion, non moins naturelle que terrifiante, qu'un grave malheur public menaçait la ville, et que la constitution politique à laquelle ils étaient attachés était dans un danger imminent d'être renversée (2).

(1) Thucydide, VIII, 97; Platon, Leg. IX, p. 871 *b*, 881 *d*. Ἡ τοῦ νόμου ἀρα, etc. Demosth. Fals. Legat. p. 363, c. 24; p. 404, c. 60; Plutarque, Solôn, c. 24.

(2) Le Dr Thirlwall fait observer, par rapport au sentiment qu'éprouva Athènes, après la mutilation des Hermæ :

« Nous voyons, en effet, si peu de connexion entre des actes d'une impiété audacieuse et des desseins contre l'État, que nous avons de la peine à comprendre comment ils ont pu être associés ensemble, comme ils l'étaient dans l'esprit des Athéniens. Mais il se peut que la difficulté ait non sans raison paru beaucoup moins aux contemporains d'Alkibiadês, qui étaient plutôt disposés par leurs conceptions de la

Tel fut l'incident mystérieux qui interrompit le mouvement actif et ardent d'Athènes, peu de jours avant que l'expédition sicilienne fût en état de partir. Par rapport à cette expédition, il fut pris à cœur comme un présage très-accablant (1). Il aurait sans doute été interprété ainsi, s'il n'eût été qu'un accident involontaire survenu à un objet religieux vénéré, — précisément comme on nous dit que de semblables craintes furent causées par la triste fête des Adonia, qui tomba à peu près à la même époque, et dans laquelle les femmes pleuraient bruyamment la mort prématurée d'Adonis (2). Toutefois, la mutilation des Hermæ fut quelque chose d'un bien plus mauvais augure que le pire accident. Elle s'annonçait comme l'acte calculé de conspirateurs organisés, en nombre assez considérable, dont on ignorait à la vérité les noms et le but final, mais qui avaient commencé par commettre un sacrilége d'un caractère flagrant et inouï. Car une mutilation intentionnelle d'une statue publique et sacrée, dont la matière n'offrait pas une tentation au vol, est un cas auquel je ne connais pas de pendant : à plus forte raison, une mutilation en masse, — répandue par une seule bande et en une seule nuit, dans une ville tout entière. Bien que ni les personnes qui y prirent part, ni leurs desseins, n'aient jamais été découverts plus qu'en partie, l'accord et le complot sont incontestables en eux-mêmes.

---

religion à les regarder comme inséparables » (Hist. Gr. ch. 25, vol III, p. 394).

Cette remarque, comme tant d'autres de l'histoire du Dr Thirlwall, indique un ton libéral qui fait un contraste frappant avec Wachsmuth ; et rare en effet parmi les savants qui ont entrepris de décrire la démocratie d'Athènes. Toutefois elle aurait pu être présentée avec beaucoup plus de force ; car un citoyen athénien aurait eu tout autant de difficulté à comprendre la *séparation* que nous faisons des deux idées que nous en avons à comprendre l'*association* dans laquelle il les unissait.

(1) Thucydide, VI, 27. Καὶ τὸ πρᾶγμα μειζόνως ἐλάμβανον · τοῦ τε γὰρ ἔκπλου οἰωνὸς ἐδόκει εἶναι, καὶ ἐπὶ ξυνωμοσίᾳ ἅμα νεωτέρων πραγμάτων καὶ δήμου καταλύσεως γεγενῆσθαι.

Cornélius Népos, Alcib. c. 3. « Hoc quum appareret non sine magnâ multorum consensione esse factum, » etc.

(2) Plutarque, Alkib. c. 18 ; Pherekratês, Fr. Inc. 84, éd. Meineke; Frag. Comic. Græc. vol. II, p. 358 et p. 1164 ; Aristoph. Frag. Inc. 120.

Il semble probable, autant que nous pouvons nous faire une opinion sur ce point, que les conspirateurs eurent deux desseins, peut-être quelques-uns d'entre eux, l'un, et quelques autres, l'autre : — de ruiner Alkibiadês, — de faire échouer ou différer l'expédition. On verra bientôt comment ils poursuivirent le premier but : à l'égard du second, il ne fut rien fait d'ostensible : mais la position de Teukros et des autres metœki impliqués rend plus vraisemblable la supposition qu'ils furent influencés par des sympathies pour Corinthe et Megara (1), les poussant à arrêter une expédition qu'on supposait promettre de grands triomphes à Athènes, — plutôt que corrompus par les antipathies violentes de la politique intérieure. Dans le fait, les deux objets étaient intimement unis l'un à l'autre ; car si la poursuite de l'entreprise était pleine de perspectives de conquêtes pour Athènes, elle était plus grosse encore de puissance et de richesses futures pour Alkibiadês lui-même. Ces chances s'évanouissaient, si l'on pouvait empêcher l'expédition ; et il n'était pas du tout impossible que les Athéniens, sous l'impression intense d'une terreur religieuse, produite par la mutilation des Hermæ, renonçassent complétement au projet. Nikias, en particulier, d'une sensibilité exquise dans sa conscience religieuse, et toujours assez peu désireux de partir (fait parfaitement connu de l'ennemi) (2), dut se hâter de consulter ses

---

(1) Plutarque, Alkib. c. 18 ; Pseudo-Plutarque, Vit. X Orator. p. 834, qui déclare citer d'après Kratippos, auteur presque contemporain. Toutefois, le Pseudo-Plutarque affirme, — ce qui ne peut être vrai, — que les Corinthiens employèrent des agents léontins et égestæens pour détruire les Hermæ. Les Léontins et les Egestæens étaient justement ceux qui avaient le plus grand intérêt au départ de l'expédition sicilienne : ils sont les derniers que les Corinthiens auraient choisis comme instruments. Le fait est qu'aucun étranger ne pouvait bien avoir commis cette action : elle demandait une grande familiarité avec tous les bâtiments, les grandes voies et les rues écartées d'Athènes.

L'Athénien Philochore (écrivant vers la date de 310-280 av. J.-C.) attribuait la mutilation des Hermæ aux Corinthiens : si nous pouvons croire le Scholiaste d'Aristophane, qui cependant n'est pas très-soigneux, puisqu'il nous dit que *Thucydide* attribuait cet acte à Alkibiadês et à ses amis ; ce qui n'est pas vrai (Philochor. Fragm. 110, éd. Didot ; Schol. Aristophan. Lysistrat. p. 1094).

(2) Thucydide, VI, 34.

prophètes, et l'on pouvait raisonnablement s'attendre qu'il renouvellerait son opposition sur le nouveau motif qui se présentait à lui, ou du moins qu'il demanderait un délai jusqu'à ce que les dieux offensés eussent été apaisés. Nous pouvons juger combien une telle manière d'agir rentrait dans le caractère de Nikias et du peuple athénien, quand nous le voyons, deux ans plus tard, avec le plein concours de ses soldats, sacrifier réellement la dernière occasion d'une retraite sûre pour l'armée athénienne à demi ruinée en Sicile, et refuser même de permettre que la proposition fût débattue, par suite d'une éclipse de lune; et quand nous songeons que les Spartiates et les autres Grecs renonçaient fréquemment à des desseins publics s'il survenait un tremblement de terre avant l'exécution (1).

Mais bien que la chance de faire renoncer complétement à l'expédition pût raisonnablement entrer dans les plans des conspirateurs, comme une conséquence vraisemblable du coup intense porté au sentiment religieux d'Athènes, et en particulier de Nikias, — ce calcul ne se réalisa pas. Probablement, les choses avaient déjà été trop loin, même aux yeux de Nikias, pour que l'on pût reculer. On avait prévenu tous les alliés; des troupes étaient déjà en marche pour se rendre au rendez-vous à Korkyra; les alliés argiens et mantineiens arrivaient à Peiræeus pour s'embarquer. Aussi, les conspirateurs ne poursuivirent-ils qu'avec plus d'ardeur ce que j'ai présenté comme l'autre partie de leur plan probable; c'était de mettre en œuvre cette terreur religieuse exagérée, qu'ils avaient eux-mêmes produite artificiellement, pour ruiner Alkibiadès.

Peu d'hommes à Athènes avaient, ou méritaient d'avoir un plus grand nombre d'ennemis, politiques aussi bien que privés, qu'Alkibiadès; beaucoup d'entre eux étant parmi les citoyens du plus haut rang, qu'il offensait par son insolence, et dont les liturgies et autres représentations habituelles étaient éclipsées par ses folles dépenses. Son impor-

(1) V. Thucydide, 5, 45; V, 50; VIII, 5. Xénophon, Hellen. IV, 7, 4.

tance s'était déjà tellement accrue, et elle menaçait tant de s'accroître, par l'entreprise sicilienne, qu'ils n'observaient plus de mesure en vue d'accomplir sa ruine. Ce que les mutilateurs des Hermæ semblaient avoir projeté de propos délibéré, ses autres ennemis étaient prêts à en profiter.

Au milieu de la tristesse et de l'effroi répandus par la découverte de ce sacrilége sans exemple, il parut au peuple athénien, — comme il aurait paru aux éphores à Sparte, ou aux chefs de toute ville oligarchique en Grèce, — que son premier, son impérieux devoir était d'en découvrir les auteurs et de les punir. Tant que ces derniers allaient librement inconnus et impunis, les temples étaient souillés par leur présence, et tonte la ville regardée comme étant sous le coup du mécontentement des dieux, qui la frapperaient de graves malheurs publics (1). Tout citoyen se sentait enveloppé dans ce mécontentement, de sorte que le sentiment de sécurité publique aussi bien que de bonheur privé restait sans être calmé, jusqu'à ce que les offenseurs fussent découverts et l'expiation accomplie par leur châtiment ou leur expulsion. En conséquence, on promit publiquement des récompenses considérables pour tonte personne qui pourrait donner des renseignements, et même l'impunité pour tout complice dont l'aveu pourrait dévoiler le complot. Et la

(1) V. le passage remarquable dans le plaidoyer contemporain d'Antiphôn, dans un procès pour homicide (Orat. II, Tetralog. 1, 1, 10.

Ἀσύμφορόν θ' ὑμῖν ἐστὶ τόνδε μιαρὸν καὶ ἄναγνον ὄντα εἰς τὰ τεμένη τῶν θεῶν εἰσίοντα μιαίνειν τὴν ἁγνείαν αὐτῶν ἐπί τε τὰς αὐτὰς τραπέζας ἰόντα συγκαταπιμπλάναι τοὺς ἀναιτίους· ἐκ γὰρ τούτων αἵ τε ἀφορίαι γίγνονται δυστυχεῖς θ' αἱ πράξεις καθίστανται. Οἰκείαν οὖν χρὴ τὴν τιμωρίαν ἡγησαμένους, αὐτῷ τούτῳ τὰ τούτου ἀσεβήματα ἀναθέντας, ἰδίαν μὲν τὴν συμφορὰν καθαρὰν δὲ τὴν πόλιν καταστῆσαι.

Cf. Antiphôn, De Cæde Herodis, sect. 83, et Sophokle, Œdip. Tyrann. 26, 96, 170 — quant aux maux qui accablaient un pays, tant que la personne coupable d'homicide restait pour souiller le sol, et jusqu'à ce qu'elle fût tuée ou chassée. V. aussi Xenophon, Hierôn, IV, 4, et Platon, Leg. X, p. 885-910, au commencement et à la fin du dixième livre. Platon regarde (ὕβρις) l'outrage fait à des objets sacrés comme l'espèce d'ὕβρις la plus haute et la plus coupable; méritant le châtiment le plus sévère. Il croit que la personne qui commet une telle impiété, si elle n'est pas punie ou bannie, attire sur toute la population des maux et la colère des dieux.

chose ne s'arrêta pas là. Une fois sous cette pénible impression de terreur, religieuse et politique, les Athéniens se mirent à parler, avec ardeur, d'autres actes récents d'impiété et à en écouter le récit. Chacun fut impatient de dire tout ce qu'il savait, et plus qu'il ne savait, sur de tels incidents; tandis qu'exercer une critique rigoureuse sur la vérité de tels rapports, exposait à l'accusation de faiblesse de foi et de manque de zèle religieux, et rendait suspect le critique lui-même. — « *Metuunt dubitasse videri.* » Chercher partout et punir rigoureusement de tels offenseurs, et déployer ainsi un zèle ardent pour l'honneur des dieux, était regardé comme un moyen auxiliaire d'être absous par eux, pour le récent outrage. Aussi, rendit-on un vote public de plus, promettant des récompenses et provoquant des renseignements de la part de tout témoin, — citoyen, metœkos, ou même esclave, — relativement à tout acte antérieur d'impiété qui aurait pu venir à sa connaissance (1); mais déclarant en même temps que quiconque ferait une déposition fausse serait puni de la peine capitale (2).

Tandis qu'on investissait le sénat des Cinq-Cents de pleins pouvoirs pour agir, on nommait Diognêtos, Peisandros et Chariklês commissaires, pour prendre des informations et poursuivre une enquête; et on tint des assemblées publiques presque tous les jours, pour recevoir les rapports (3). Cependant, les premiers renseignements reçus n'eurent pas trait à la grave et récente mutilation des Hermæ, mais à des incidents analogues de plus vieille date; à d'autres statues qu'on avait défigurées dans les folies de l'ivresse, — et surtout à des cérémonies plaisantes, célébrées dans diverses maisons (4), par de joyeux convives, s'amusant à caricaturer

(1) Thucydide, VI. 27.

(2) Andocide, De Mysteriis, sect. 20.

(3) Andocide, De Mysteriis, sect. 14, 15, 26; Plutarque, Alkib. c. 18.

(4) A ceux qui sont disposés à s'imaginer que les sentiments et les actes violents produits à Athènes par la mutilation des Hermæ furent la conséquence de son gouvernement démocratique, on peut rappeler un événement analogue des temps modernes dont nous ne sommes pas encore séparés par un siècle.

Dans l'année 1766, à Abbeville, en

et à divulguer les mystères d'Éleusis. Ce fut sur ce dernier chef qu'on accusa Alkibiadès pour la première fois.

Les préparatifs de l'armement étaient alors achevés et complets, au point que la trirème de Lamachos (qui sans doute était plus actif au sujet des détails militaires que l'un ou l'autre de ses deux collègues) était déjà amarrée dans le

---

France, deux jeunes gens de bonne famille (le chevalier d'Etallonde et le chevalier de la Barre) furent jugés, convaincus et condamnés pour avoir outragé un crucifix de bois qui se trouvait sur le pont de cette ville; comme circonstance aggravant cette offense, ils furent accusés d'avoir chanté des chansons indécentes. Les preuves à l'appui de ces points étaient extrêmement douteuses; néanmoins ils furent tous les deux condamnés à avoir la langue coupée jusqu'à la racine, — la main droite coupée à la porte de l'église, — puis à être attachés à un poteau dans la place du marché avec une chaîne de fer, et brûlés à petit feu. Cette sentence, après avoir été soumise par voie d'appel au Parlement de Paris et confirmée par lui, fut réellement exécutée en juillet 1766 sur le chevalier de la Barre (d'Etallonde s'étant échappé), avec cet adoucissement, qu'on permit qu'il fût décapité avant d'être brûlé, — mais en même temps la peine fut aggravée, en ce qu'on le mit à la torture ordinaire et extraordinaire pour la contraindre à révéler ses complices (Voltaire, Relation de la mort du chevalier de la Barre, Œuvres, vol. XLIII, p. 361-379, éd. Beuchot; et Voltaire, le Cri du Sang innocent, vol. XII, p. 133).

J'extrais de ce mémoire un passage qui montre combien (comme dans cette mutilation des Hermæ à Athènes) un seul acte de sacrilége qui se commet tourne l'imagination, la pensée et les entretiens des hommes sur d'autres actes, réels ou imaginaires :

« Tandis que Belleval ourdissait secrètement cette trame, il arriva malheureusement que le crucifix de bois, posé sur le pont d'Abbeville, était endommagé, et l'on soupçonna que des soldats ivres avaient commis cette insolence impie.

« Malheureusement l'évêque d'Amiens, étant aussi évêque d'Abbeville, donna à cette aventure une célébrité et une importance qu'elle ne méritait pas. Il fit lancer des monitoires; il vint faire une procession solennelle auprès du crucifix, *et on ne parla en Abbeville que de sacriléges pendant une année entière*. On disait qu'il se formait une nouvelle secte qui brisait les crucifix, qui jetait par terre toutes les hosties, et les perçait à coups de couteaux. On assurait qu'ils avaient répandu beaucoup da sang. Il y eut des femmes qui crurent en avoir été témoins. On renouvela tous les contes calomnieux répandus contre les Juifs dans tant de villes de l'Europe. Vous connaissez, monsieur, jusqu'à quel point la populace porte la crédulité et le fanatisme, toujours encouragé par les moines.

« La procédure une fois commencée, il y eut une foule de délations. Chacun disait ce qu'il avait vu ou cru voir, — ce qu'il avait entendu ou cru entendre. »

On se rappellera que la sentence prononcée contre le chevalier de la Barre fut rendue non par le peuple, ni par un tribunal populaire, mais par une cour limitée de juges de profession siégeant à Abbeville, et confirmée ensuite par le Parlement de Paris, le premier tribunal de juges de profession en France.

port extérieur, et que l'on tenait la dernière assemblée publique pour le départ des officiers (1), qui, probablement, faisaient à leurs compatriotes un tableau imposant des forces réunies, — quand Pythonikos se leva pour accuser Alkibiadès. « Athéniens (dit-il), vous vous disposez à envoyer cette grande armée et à courir tous ces hasards, à un moment où je suis prêt à vous prouver que votre général Alkibiadès est l'un des profanateurs des saints mystères, dans une maison particulière. Rendez un vote d'impunité, et je vous produirai sur-le-champ un esclave de quelqu'un ici présent, qui, bien qu'il ne soit pas initié lui-même aux mystères, vous répétera ce qu'ils sont. Traitez-moi comme vous voudrez, si mon assertion se trouve fausse. » Tandis qu'Alkibiadès niait énergiquement l'allégation, les prytanes (sénateurs présidant l'assemblée, suivant l'ordre déterminé par le sort pour cette année parmi les dix tribus) ordonnèrent aussitôt, par une proclamation, à tous les citoyens non initiés de quitter l'assemblée, et allèrent chercher l'esclave (nommé Andromachos) que Pythonikos avait indiqué. Étant introduit, Andromachos déposa devant l'assemblée qu'il avait été avec son maître dans la maison de Polytion, quand Alkibiadès, Nikiadès et Melètos y accomplirent le simulacre de tous les rites des mystères; beaucoup d'autres personnes étant présentes, et en partie trois autres esclaves outre lui-même. Nous devons présumer qu'il prouva cette affirmation, en décrivant ce qu'étaient les mystères qu'il avait vus, — épreuve que Pythonikos avait offerte (2).

Telle fut la première attaque directe faite contre Alkibiadès par ses ennemis. Pythonikos, le démagogue Androklès et d'autres orateurs, après avoir fait ressortir cette conduite irrévérencieuse (probablement vraie en substance), s'étendirent sur ce sujet avec les invectives les plus fortes,

(1) Andocide (De Mysteriis, I, 11) marque ce moment avec précision : — Ἦν μὲν γὰρ ἐκκλησία τοῖς στρατηγοῖς τοῖς εἰς Σικελίαν, Νικίᾳ καὶ Λαμάχῳ καὶ Ἀλκιβιάδῃ, καὶ τριηρὴς ἡ στρατηγὶς ἤδη ἐξώρμει ἡ Λαμάχου · ἀναστὰς δὲ Πυθόνικος ἐν τῷ δήμῳ εἶπεν, etc.

(2) Andocide, De Myster. sect. 11-13.

imputèrent à Alkibiadès maints autres faits du même caractère, et allèrent jusqu'à le dénoncer comme connaissant la récente mutilation des Hermæ. « Tout avait été fait (direntils) en vue d'accomplir son dessein de renverser la démocratie, quand elle serait privée de ses divins protecteurs, dessein manifesté par le caractère constant de sa conduite déréglée, arrogante, antipopulaire. » Tout infâme que fût cette calomnie, en ce qui concernait la mutilation des Hermæ (car de quelque autre acte que se soit rendu coupable Alkibiadès, il était incontestablement innocent de celui-là, étant la personne même qui avait le plus à y perdre, et que cet acte finit par ruiner), ils comptaient sur l'exaltation régnante pour l'accréditer, et probablement pour le faire déposer de son commandement, premier pas vers un jugement public. Mais, malgré toute l'inquiétude produite par le récent sacrilége, ils se virent trompés dans leur attente. Les énergiques dénégations d'Alkibiadès, — aidées précisément par sa position particulière, comme commandant de l'expédition, aussi bien que par la pensée que le récent outrage tendait plutôt à détruire ses projets favoris en Sicile, — trouvèrent créance auprès de tous. Les citoyens inscrits pour servir manifestèrent une forte disposition à le soutenir ; on savait que les alliés d'Argos et de Mantineia avaient embrassé le service surtout à son instigation ; le peuple, en général, s'était habitué à le considérer comme le futur vainqueur de la Sicile, et n'avait pas envie de se voir frustré de ce projet. D'après toutes ces circonstances, ses ennemis, trouvant peu de disposition à accueillir les accusations qu'ils avançaient, furent obligés de les remettre à un temps plus convenable (1).

Mais Alkibiadès comprit très-bien le danger d'avoir de telles accusations suspendues au-dessus de sa tête, et l'avantage particulier qu'il devait, pour le moment, à sa position accidentelle. Il supplia le peuple d'examiner les accusations

(1) Thucydide, VI, 29. Isokrate (Orat. 16, De Bigis, sect. 7, 8) représente ces faits qui précédèrent le départ pour la Sicile d'une manière très-inexacte.

sur-le-champ, déclarant son vif désir de subir un jugement, et même de souffrir la mort, s'il était reconnu coupable, — n'acceptant le commandement que dans le cas où il serait acquitté, — et insistant par-dessus tout sur le dommage auquel s'exposerait la république en l'envoyant pour une telle expédition sous le poids d'une accusation, aussi bien que sur ce qu'il y aurait de pénible pour lui-même à être noirci par la calomnie pendant son absence, sans pouvoir se défendre. Ces appels, justes et raisonnables en eux-mêmes, et prononcés avec toute la véhémence d'un homme qui sentait que c'était une question de vie ou de mort pour ses futures espérances, furent bien près de prévaloir. Ses ennemis ne purent les faire échouer que par un stratagème; ils suscitèrent de nouveaux orateurs, dont l'hostilité pour Alkibiadès était moins notoire. Ces hommes affectèrent un ton de candeur, — conjurèrent le retard qui serait apporté au départ de l'expédition, s'il était appelé sur-le-champ en justice, — et proposèrent de différer le procès jusqu'à un certain nombre de jours après son retour (1). Telle fut la résolution définitivement adoptée; les partisans d'Alkibiadès n'en apprécièrent probablement pas complétement les conséquences, et crurent que le prompt départ de l'expédition était utile même à son intérêt, autant qu'agréable à leurs propres sentiments. Et c'est ainsi que ses ennemis, bien que leur première tentative pour amener sa ruine immédiate eût été déjouée, obtinrent un ajournement qui leur assurait le loisir d'envenimer entièrement l'esprit public contre lui, et de choisir leur moment pour son jugement. Ils eurent soin de retenir toute autre accusation, jusqu'à ce que lui et l'armement fussent partis (2).

---

(1) Thucydide, VI, 29. Οἱ δ' ἐχθροί, δεδιότες τό τε στράτευμα, μὴ εὔνουν ἔχῃ ἢν ἤδη ἀγωνίζηται, ὅ τε δῆμος μὴ μαλακίζηται, θεραπεύων ὅτι δι' ἐκεῖνον οἵ τ' Ἀργεῖοι ξυνεστράτευον καὶ τῶν Μαντινέων τινες, ἀπέτρεπον καὶ ἀπέσπευδον, ἄλλους ῥήτορας ἐνιέντες, οἳ ἔλεγον νῦν μὲν πλεῖν αὐτὸν καὶ μὴ κατασχεῖν τὴν ἀγωγήν, ἐλθόντα δὲ κρίνεσθαι ἐν ἡμέραις ῥηταῖς, βουλόμενοι ἐκ μείζονος διαβολῆς, ἣν ἔμελλον ῥᾷον αὐτοῦ ἀπόντος ποριεῖν, μετάπεμπτον κομισθέντα αὐτὸν ἀγωνίσασθαι. Cf. Plutarque, Alkib. c. 19.

(2) Le récit que fait Andocide de la première accusation portée contre Al-

Le spectacle de son départ fut en effet si imposant, et le moment si plein d'intérêt mêlé d'inquiétude, qu'il bannit même le souvenir du récent sacrilége. L'armement entier n'était pas rassemblé à Athènes; car on avait jugé à propos d'ordonner à la plupart des contingents alliés de se rendre aussitôt à Korkyra. Mais l'armée athénienne seule était merveilleuse à considérer. Il y avait cent trirèmes, — dont soixante étaient complétement disposées pour de rapides mouvements nautiques, tandis que les quarante autres étaient employées comme transports pour les soldats. Il y avait quinze cents hoplites citoyens d'élite, choisis dans le rôle général, — et sept cents thêtes, ou citoyens trop pauvres pour être compris dans le rôle, qui servaient en qualité d'hoplites à bord (epibatæ ou soldats de marine), chacun avec

kibiadês par Pythonikos, dans l'assemblée antérieure au départ de la flotte, présente l'apparence d'être exact en substance, et je l'ai suivi dans le texte. Il est en harmonie avec les indications plus brèves de Thucydide. Mais lorsque Andocide va jusqu'à dire que, « par suite de cette dénonciation, Polystratos fut saisi et mis à mort, tandis que les autres personnes dénoncées prirent la fuite et furent condamnées à mort par contumace » (sect. 13), — cela ne peut être vrai. Très-certainement Alkibiadês ne s'enfuit pas, et ne fut pas condamné, — à *cette époque*. Si Alkibiadês ne fut pas jugé alors, aucune des personnes qui furent dénoncées comme ses complices dans la même offense n'ont pu être jugées. Ma conviction est que les ennemis d'Alkibiadês, ayant d'abord présenté cette dénonciation avant le départ de la flotte, la laissèrent tomber entièrement pour le moment, tant contre lui que contre ses complices. Elle fut reprise plus tard, quand celle d'Andocide lui-même eut convaincu les Athéniens sur la question des Hermokopidæ; et l'accusation portée par Thessalos, fils de Kimôn, contre Alkibiadês fut fondée, en partie du moins, sur la dénonciation faite par Andromachos.

Si Polystratos fut jamais mis à mort, cela n'a pu être que quand l'accusation fut portée pour la seconde fois, à l'époque où Alkibiadês fut rappelé à Athènes et refusa de s'y rendre. Mais nous pouvons bien douter qu'il ait été mis à mort à cette époque ou pour ce motif, quand nous voyons combien l'assertion d'Andocide est inexacte quant aux conséquences de la dénonciation d'Andromachos. Il mentionne Panætios comme l'un de ceux qui s'enfuirent par suite de cette dénonciation et furent condamnés par contumace; mais Panætios paraît plus tard, précisément dans le même discours, comme n'ayant *pas* fui à ce moment (sect. 13, 52, 67). Harpokration dit (v. Πολύστρατος), sur l'autorité d'un discours attribué à Lysias, que Polystratos fut mis à mort sur l'accusation d'avoir pris part à la mutilation des Hermæ. Cela est tout à fait différent de l'assertion d'Andocide, et nous mènerait à supposer que Polystratos fut un de ceux qu'Andocide dénonça lui-même.

une armure fournie par l'État. A ces hommes, il faut ajouter cent hoplites argiens et deux cent cinquante mantineiens, payés par Athènes et transportés à bord de vaisseaux athéniens (1). Le nombre des cavaliers était si petit, qu'ils furent tous emmenés dans un seul transport destiné aux chevaux.

Mais l'état, l'équipement, l'étalage tant d'opulence que de force, que présentait l'armement, firent encore plus d'impression sur les esprits que le nombre. A l'aurore du jour désigné, quand tous les vaisseaux furent prêts dans le Peiræeus pour le départ, les forces militaires furent dirigées en corps, de la ville vers le port, et s'embarquèrent. Elles étaient accompagnées par la population presque entière, metœki et étrangers, aussi bien que citoyens, de sorte que l'on crut voir une émigration collective, comme lors de la fuite à Salamis, soixante-cinq ans auparavant. Si la foule des étrangers, amenés là par la curiosité, était frappée d'admiration par la grandeur du spectacle, — les citoyens qui accompagnaient les soldats éprouvaient des inquiétudes plus profondes et plus excitantes. Leurs fils, leurs frères, leurs parents, leurs amis, allaient partir pour l'expédition la plus longue et la plus considérable qu'Athènes eût jamais entreprise; contre une île étendue aussi bien que puissante, qu'aucun d'eux ne connaissait exactement, — et dans une mer pleine d'éventualités infinies; gloire et profit d'un côté, mais de l'autre, hasards d'une grandeur qu'on ne pouvait déterminer. A ce départ définitif, les idées de doute et de danger se présentèrent d'une manière beaucoup plus pénible qu'elles ne l'avaient fait encore dans aucune des discussions préliminaires; et malgré l'effet rassurant de cet armement incomparable qu'ils avaient sous les yeux, les parents qui se séparaient alors sur le rivage ne pouvaient bannir le sombre pressentiment qu'ils se disaient mutuellement adieu pour la dernière fois.

Le moment qui suivit immédiatement cet adieu, quand tous les soldats étaient déjà à bord et que le Keleustês était

(1) Thucydide, VI, 43; VII, 57.

sur le point de commencer son chant destiné à mettre les rameurs en mouvement, — ce moment, dis-je, fut particulièrement solennel et touchant. Le silence ayant été ordonné et obtenu, par le son de la trompette, les équipages de chaque vaisseau, et les spectateurs sur le rivage, suivirent la voix du héraut, en demandant le succès aux dieux et en chantant le pæan. Sur chaque pont, on voyait, préparés, des bols de vin, dans lesquels les officiers et les epibatæ puisaient avec des gobelets d'argent et d'or, pour faire des libations. Enfin, on donna le dernier signal, et toute la flotte quitta le Peiræeus en une seule file, — en déployant l'exubérance de sa force non encore éprouvée par une course rapide jusqu'à Ægina (1). Jamais dans l'histoire grecque il n'y eut d'invocation plus unanime, plus énergique, plus imposante, adressée aux dieux : jamais le signe de tête que fit Zeus pour refuser ne fut plus dur ni plus péremptoire. Tous ces détails, que donne Thucydide, du triomphant espoir qui sortait alors du Peiræeus, tirent un pénible intérêt de leur contraste avec la lamentable issue qui sera exposée ci-après.

La flotte marcha droit vers Korkyra, où se trouvaient rassemblés les contingents des alliés maritimes avec les navires de charge et de provisions. L'armement complet ainsi fut passé en revue, et on vit qu'il comprenait 134 trirèmes avec deux pentékontères rhodiens; 5,100 hoplites; 480 archers, dont 80 krêtois; 700 frondeurs rhodiens; et 120 exilés mégariens servant comme troupes légères. Quant aux bâtiments de charge, destinés à porter les provisions, les munitions de guerre, des boulangers, des maçons et des charpentiers, etc., le nombre n'en était pas moindre que 500; en outre, il y avait une quantité considérable de navires marchands particuliers, suivant volontairement l'expédition en vue de profits (2). On dépêcha en avant trois trirèmes à la marche rapide, pour connaître lesquelles des villes d'Italie et de Sicile accueilleraient l'arrivée de l'ar-

(1) Thucydide, VI, 32; Diodore, XIII, 3.

(2) Thucydide, VI, 44.

mement; et en particulier pour donner avis à Egesta que le secours sollicité était actuellement en route, et pour demander en même temps que les Egestæens produisissent l'argent qu'ils avaient promis. Après qu'on eut partagé par la voie du sort l'armement en trois divisions, l'une sous chacun des généraux, Nikias, Alkibiadès et Lamachos, — on franchit le golfe Ionien en partant de Korkyra, et on arriva au promontoire Iapygien.

Dans leur marche, au sud, le long de la côte de l'Italie, jusqu'à Rhegium, les Athéniens rencontrèrent un accueil très-froid de la part des diverses villes grecques. Aucune ne voulut les recevoir dans leurs murs, ni même leur vendre des provisions au dehors. Le plus qu'elles consentirent à leur accorder fut la liberté de s'amarrer à des corps morts et de faire de l'eau; et cela même leur fut refusé à Tarente, ainsi qu'à la ville de Lokri Épizéphyrienne. A Rhegium, immédiatement sur le détroit de Sicile, bien que la porte de la ville restât encore fermée, ils furent traités d'une manière plus hospitalière, au point qu'on leur fournit un marché de provisions et qu'on leur permit de camper dans l'enceinte sacrée d'Artemis, à une faible distance des murs. Là, ils tirèrent leurs vaisseaux sur le rivage et prirent du repos jusqu'au retour des trois vaisseaux envoyés comme éclaireurs à Egesta; tandis que les généraux entrèrent en négociation avec les magistrats et le peuple de Rhegium, et s'efforcèrent de les amener à aider l'armement, en rétablissant les Léontins dépossédés, qui avaient une origine chalkidienne, commune avec eux-mêmes. Mais la réponse rendue fut décourageante. Les Rhégiens ne voulurent promettre rien de plus que la neutralité, et leur coopération à toute marche politique qu'il pourrait convenir aux autres Grecs italiens d'adopter. Probablement, ils étaient, aussi bien que les autres Grecs italiens, étonnés et intimidés de la grandeur des forces nouvellement arrivées, et désiraient conserver toute latitude de conduite pour l'avenir, — non sans se défier d'Athènes et de son empressement affecté pour le rétablissement des Léontins. Toutefois, pour les généraux athéniens, ce refus de Rhe-

gium fut un fâcheux désappointement; car cette ville avait été l'alliée d'Athènes dans la dernière guerre, et ils avaient compté sur l'influence de sympathies chalkidiques (1).

Ce ne fut qu'après la revue des Athéniens à Korkyra (vers juillet 415 av. J.-C.) que les Syracusains finirent par être complétement convaincus et de leur approche, et de l'étendue de leurs desseins contre la Sicile. En effet, des avis indirects étaient parvenus à Syracuse, de différents côtés, annonçant la résolution prise par les Athéniens dans le précédent mois de mars d'assister Egesta et Leontini, et les préparatifs qui se faisaient en conséquence. Toutefois, il y eut un éloignement dominant à ajouter foi à de telles nouvelles. Rien, dans l'état de la Sicile, ne présentait d'encouragement à l'ambition athénienne. Les Léontins ne pouvaient donner de secours, les Egestæens très-peu, et cela encore à l'extrémité opposée de l'île; tandis que les Syracusains se considéraient comme entièrement en état de lutter avec toutes les forces qu'Athènes enverrait probablement. Quelques-uns se moquaient de la nouvelle comme d'une rumeur purement vaine; d'autres s'attendaient, tout au plus, à voir cette expédition se terminer d'une manière aussi peu sérieuse que celle qui avait été envoyée d'Athènes dix ans auparavant (2). Personne ne pouvait se figurer la nouvelle ardeur et la nouvelle obstination avec lesquelles elle venait de se jeter dans le projet d'une conquête de la Sicile, ni le formidable armement sur le point de partir bientôt. Néanmoins, les généraux syracusains crurent de leur devoir de

(1) Thucydide, VI, 44-46.

(2) Thucydide, VI, 32-35. M. Mitford fait observer : — « Il n'est pas spécifié par les historiens, mais le récit de Thucydide le prouve évidemment, qu'il y avait eu une révolution dans le gouvernement de Syracuse, ou du moins un grand changement dans son administration, puisque les Léontins oligarchiques furent admis aux droits de citoyens syracusains (ch. 18, sect. 3, vol. IV, p. 46). Le parti démocratique tenait alors le sceptre, » etc.

Je ne puis m'imaginer sur quel passage de Thucydide cette conjecture est fondée. M. Mitford avait parlé auparavant du gouvernement comme d'une démocratie; il continue à en parler maintenant comme d'une démocratie, avec le même ton constant de blâme.

faire des préparatifs, et de fortifier la situation militaire de l'État (1).

Toutefois, Hermokratês, qui avait des renseignements plus complets, jugea ces préparatifs insuffisants, et profita d'une assemblée publique, tenue vraisemblablement vers le temps où les Athéniens partaient du Peiræeus, — pour en convaincre ses compatriotes, aussi bien que pour éclairer leur incrédulité. Il engagea son honneur en assurant que les rapports qui avaient été mis en circulation étaient non-seulement vrais, mais même au-dessous de l'entière vérité, que les Athéniens étaient effectivement en marche, avec un armement préparé sur la plus grande échelle, et avaient conçu le vaste dessein de conquérir toute la Sicile. Tout en demandant avec instance que la Sicile fût mise immédiatement en état de repousser une invasion très-formidable, il conjura toute alarme quant au résultat, et présenta les plus fermes assurances d'un triomphe définitif. La grandeur même de l'armée qui approchait intimiderait les villes siciliennes et les pousserait à coopérer cordialement avec Syracuse pour la défense. Rarement, en effet, une expédition considérable ou éloignée n'a atteint son but, comme on pouvait le voir par l'échec des Perses contre la Grèce, échec dont Athènes elle-même avait si largement profité. Toutefois, des préparatifs, tant effectifs qu'immédiats, étaient indispensables; non-seulement à Syracuse, mais au moyen de missions étrangères, adressées aux Grecs siciliens et italiens, — aux Sikels, — aux Carthaginois, qui, pendant quelque temps, avaient soupçonné des projets agressifs et illimités de la part d'Athènes, et dont, maintenant, les immenses richesses seraient particulièrement avantageuses, — et à Lacédæmone ainsi qu'à Corinthe, dans le dessein de leur demander leur aide en Sicile, et de les prier de recommencer leurs invasions en Attique. Il (Hermokratês) avait tant de confiance dans leurs moyens de défense, s'ils étaient convenablement organisés, qu'il conseillait même aux Syracusains, avec leurs alliés si-

(1) Thucydidide, VI, 41. Τὰ δὲ καὶ ἐπιμεμελήμεθα ἤδη, etc.



ciliens (1), de prendre la mer immédiatement avec toutes leurs forces navales et des provisions pour deux mois, et de faire voile sur-le-champ, pour le port ami de Tarente; d'où ils seraient en état de rencontrer la flotte athénienne et de l'empêcher de traverser le golfe Ionien en partant de Korkyra. Ils montreraient ainsi qu'ils étaient non-seulement déterminés à se défendre, mais même impatients d'en venir aux coups; seul moyen d'abattre la présomption des Athéniens, qui comptaient actuellement sur la tiédeur des Syracusains, parce qu'ils n'avaient prêté aucune aide à Sparte quand elle en sollicitait au commencement de la guerre. Les Syracusains seraient probablement en état de retenir ou d'empêcher la marche de l'expédition jusqu'à l'approche de l'hiver, cas dans lequel, Nikias, le plus habile des trois généraux, qui, comme on le savait, avait entrepris l'expédition contre son gré, profiterait probablement du prétexte pour s'en retourner (2).

Bien que ces opinions d'Hermokratês fussent épousées encore par divers autres citoyens dans l'assemblée, le plus grand nombre des orateurs tint un langage contraire, et ajouta peu de foi à ses avertissements. Nous avons déjà signalé Hermokratês neuf années auparavant comme député de Syracuse et principal conseiller au congrès de Gela, — alors, comme maintenant, guettant l'occasion de fermer la porte à une intervention athénienne en Sicile, — alors, comme maintenant, appartenant au parti oligarchique, et de sentiments hostiles à la constitution démocratique exis-

(1) Thucydide, VI 34. Ὃ δὲ μάλιστα ἐγώ τε νομίζω ἐπίκαιρον, ὑμεῖς δὲ διὰ τὸ ξύνηθες ἥσυχον ἥκιστ' ἂν ὀξέως πείθοισθε, ὅμως εἰρήσεται.

Cette « tranquillité habituelle » qu'Hermokratês affirme ici de ses compatriotes, forme un contraste remarquable avec l'activité inquiète et le besoin de s'immiscer à tout, poussé même à l'excès, que Periklês et Nikias conjurent dans les Athêniens (Thucyd. I, 144; VI, 7). Cependant les deux gouvernements étaient démocratiques. Cela sert de leçon de prudence relativement à des affirmations générales sur *toutes* les démocraties; car il est certain qu'une démocratie différait à bien des égards d'une autre démocratie. Toutefois on peut douter que l'attribut assigné ici par Hermokratês à ses compatriotes fût réellement mérité dans la mesure que son langage implique.

(2) Thucydide, VI, 33-36.

tante; mais brave aussi bien qu'intelligent dans les affaires étrangères. Son discours actuel donna lieu à un débat animé et même violent (1). Bien qu'il n'y eût rien, dans les paroles d'Hermokratês lui-même, qui ravalât soit la démocratie, soit les magistrats en charge, cependant il semblerait que ses partisans qui parlèrent après lui ont dû prendre un ton plus marqué d'incrimination, et exagérer ce qu'il caractérisait comme la « tranquillité habituelle » des Syracusains, en en faisant une négligence et une désorganisation méprisables sous ces administrateurs et ces généraux, représentés comme gens sans mérite, que préférait la démocratie. Parmi les orateurs qui, en répondant à Hermokratês et aux autres, repoussèrent d'un ton indigné ces insinuations et les renvoyèrent à leurs auteurs, — un citoyen nommé Athenagoras se distingua le plus. Il était à cette époque le premier politique démocratique, et l'orateur le plus populaire de Syracuse (2).

« Tout le monde (3), (dit-il) excepté seulement les lâches et les mauvais citoyens, devrait souhaiter que les Athéniens *fussent* assez fous pour venir ici et se mettre en notre pouvoir. Les contes que vous venez d'entendre ne sont rien de plus que des histoires fabriquées dans le dessein de

---

(1) Thucydide, VI, 32-35. Τῶν δὲ Συρακοσίων ὁ δῆμος ἐν πολλῇ πρὸς ἀλλήλους ἔριδι ἦσαν, etc.

(2) Thucydide, VI, 35. Παρελθὼν δ' αὐτοῖς Ἀθηναγόρας, ὃς δήμου τε προστάτης ἦν καὶ ἐν τῷ παρόντι πιθανώτατος τοῖς πολλοῖς, ἔλεγε τοιάδε, etc.

La position attribuée ici à Athenagoras semble avoir été la même que celle qui est assignée à Kleôn à Athènes, — ἀνὴρ δημαγωγὸς κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὢν καὶ τῷ πλήθει πιθανώτατος, etc. (IV, 21).

Ni δήμου προστάτης, ni δημαγωγὸς ne désignent de fonctions expresses, ni de charge titulaire (V. la note du docteur Arnold), — du moins dans ces endroits. Il est possible qu'il y ait eu quelques constitutions municipales grecques, dans lesquelles il y avait une charge portant ce titre; mais c'est un point que l'on ne peut affirmer. Les mots δήμου προστάτης n'impliquaient pas toujours non plus un degré égal de pouvoir; la personne ainsi désignée pouvait en avoir plus dans une ville que dans une autre. C'est ainsi qu'à Megara (IV, 67) il semble que le parti oligarchique avait été récemment banni; les chefs du parti populaire étaient devenus les hommes les plus influents de la ville. V. aussi III, 70, Peithias à Korkyra.

(3) Thucydide, VI, 36-40. Je donne la substance de ce qui est attribué à Athenagoras par Thucydide, sans m'attacher aux mots.

vous alarmer; et je m'étonne de la folie de ces alarmistes qui s'imaginent que leurs machinations ne sont pas découvertes (1). Vous aurez trop de sagesse pour mesurer l'avenir d'après leurs rapports : vous l'apprécierez plutôt d'après ce que feront vraisemblablement des hommes habiles, tels que les Athéniens. Soyez sûrs qu'ils ne laisseront pas derrière eux les Péloponésiens dans une attitude menaçante, pour venir ici et chercher une nouvelle guerre non moins formidable : dans le fait, je crois qu'ils regardent comme un bonheur pour eux, que nous, avec nos villes puissantes, n'ayons jamais traversé la mer pour les attaquer. Et, s'ils *doivent* venir, comme on le prétend, — ils trouveront dans la Sicile un ennemi plus formidable que le Péloponèse : qui plus est, notre ville seule sera en état de le disputer au double de forces qu'ils peuvent amener par mer. Les Athéniens, connaissant assez bien tout cela, songeront à leurs propres affaires, malgré toutes les fictions que des hommes de ce côté de l'eau évoquent, et dont ils ont déjà fait souvent l'essai auparavant, quelquefois même pis que dans la présente occasion, afin de vous terrifier et de se faire nommer aux postes les plus importants (2). Un de ces jours, je crains même qu'ils ne réussissent, par défaut, de votre part, de précautions prises à l'avance. De telles intrigues ne laissent à notre ville que de courts moments de tranquillité; elles la condamnent à des discordes intestines pires qu'une guerre étrangère, et quelquefois elles l'ont livrée même à des despotes et à des usurpateurs. Cependant, si vous voulez m'écouter, j'essayerai d'empêcher rien de pareil dans le temps présent; en employant à votre égard la simple persuasion,

(1) Thucydide, VI, 36. Τοὺς δ᾽ἀγγέλλοντας τὰ τοιαῦτα καὶ περιφόβους ὑμᾶς ποιοῦντας τῆς μὲν τόλμης οὐ θαυμάζω, τῆς δὲ ἀξυνεσίας, εἰ μὴ οἴονται ἔνδηλοι εἶναι.

(2) Thucydide, VI, 38. Ἀλλὰ ταῦτα, ὥσπερ ἐγὼ λέγω, οἵ τε Ἀθηναῖοι γιγνώσκοντες, τὰ σφέτερα αὐτῶν, εὖ οἶδ᾽ ὅτι, σώζουσι, καὶ ἐνθένδε ἄνδρες οὔτε ὄντα, οὔτε ἂν γενόμενα, λογοποιοῦσιν. Οὓς ἐγὼ οὐ νῦν πρῶτον, ἀλλ᾽ ἀεὶ ἐπίσταμαι, ἤτοι λόγοις γε τοιοῖσδε, καὶ ἔτι τούτων κακουργοτέροις, ἢ ἔργοις, βουλομένους καταπλήξαντας τὸ ὑμέτερον πλῆθος αὐτοὺς τῆς πόλεως ἄρχειν. Καὶ δέδοικα μέντοι μήποτε πολλὰ πειρῶντες καὶ κατορθώσωσιν, etc.

— en punissant ces conspirateurs, — et en dénonçant avec vigilance le parti oligarchique en général. Je vous demanderai en effet ce que vous ambitionnez, vous autres, jeunes nobles? Avoir le commandement, jeunes comme vous l'êtes? La loi vous l'interdit, parce que vous êtes encore incapables. Ou souhaitez-vous ne pas être soumis aux mêmes lois que la multitude? Mais comment pouvez-vous prétendre que des citoyens de la même ville n'aient pas les mêmes droits? On me dira (1) que la démocratie n'est ni intelligente ni juste, et que les riches sont les personnes les plus propres au

(1) Thucydide, VI, 39. Φήσει τις δημοκρατίαν οὔτε ξυνετὸν οὔτ' ἴσον εἶναι, τοὺς δ' ἔχοντας τὰ χρήματα καὶ ἄρχειν ἄριστα βελτίστους. Ἐγὼ δέ φημι, πρῶτα μὲν, δῆμον ξύμπαν ὠνομάσθαι, ὀλιγαρχίαν δὲ μέρος · ἔπειτα, φύλακας μὲν ἀρίστους εἶναι χρημάτων τοὺς πλουσίους, βουλεῦσαι δ' ἂν βέλτιστα τοὺς ξυνέτους, κρῖναι δ' ἂν ἀκούσαντας ἄριστα τοὺς πολλούς · καὶ ταῦτα ὁμοίως καὶ κατὰ μέρη καὶ ξύμπαντα ἐν δημοκρατίᾳ ἰσομοιρεῖν.

Le Dr Arnold traduit φύλακας χρημάτων par — « ayant le soin de la bourse publique, » — comme s'il y avait φύλακας τῶν δημοσίων χρημάτων. Mais il me semble que ces mots ont un sens plus étendu, et se rapportent aux biens particuliers de ces hommes riches, et non à leurs fonctions comme gardiens de ce que produisait la taxation ou le tribut. A considérer un homme riche du point de vue du public, il est gardien de ses propres biens jusqu'à ce que les besoins de l'État exigent qu'il en dépense plus ou moins pour la défense ou le profit de tout le monde; dans l'intervalle, il en jouit comme il l'entend; mais dans son propre intérêt, il doit veiller à ce que sa fortune ne périsse pas (cf. VI, 9). Tel est le service qu'il rend, *en tant que riche*, à l'État; il peut aussi le servir d'autres manières, mais ce serait au moyen de ses qualités personnelles : ainsi il peut, par exemple, être intelligent aussi bien que riche (ξυνετὸς aussi bien que πλούσιος); et dans ce cas, il peut servir l'État comme *conseiller*, — la seconde des deux catégories nommées par Athenagoras. Ce que l'orateur nie ici, c'est le meilleur titre et la propriété supérieure des riches à exercer le commandement, — ce qui était la prétention avancée en leur faveur. Et il va jusqu'à indiquer quels sont leur position réelle et leurs services dans la démocratie; c'est qu'ils doivent jouir du revenu, et conserver le capital de leurs richesses, soumises aux demandes exigées par des desseins publics, quand il est nécessaire, — mais non s'attendre à commander, à moins qu'ils n'en soient capables personnellement. A proprement parler, ce qu'il affirme ici est vrai des petits lots de propriété pris en masse aussi bien que des grands, et c'est un des motifs sur lesquels se fonde la défense de la propriété privée contre le communisme. Mais les biens d'un homme riche sont un article appréciable pour l'État, pris individuellement; de plus, il élève perpétuellement des prétentions injustes au pouvoir politique, de sorte qu'il devient nécessaire de définir jusqu'à quel point il y a réellement droit.

Un passage de Démosthène dans le

commandement. Mais j'affirme d'abord que le peuple est le tout, et l'oligarchie seulement une fraction; ensuite, que les riches sont les meilleurs dépositaires de la richesse collective qui existe dans la communauté, — que les hommes intelligents sont les meilleurs conseillers, — et que la multitude est la plus propre à entendre de tels avis et à décider ensuite. Dans une démocratie, ces fonctions, ensemble et séparément, trouvent leur place convenable. Mais l'oligarchie, bien qu'elle impose à la multitude l'obligation de participer entièrement à tous les dangers, ne se contente pas même d'une part exorbitante dans les avantages publics, mais elle saisit et monopolise le tout pour elle-même (1). C'est précisément ce à quoi vous visez, vous, hommes jeunes et puissants, et cependant vous ne pourrez le garder d'une manière permanente dans une ville telle que Syracuse. Écoutez mes conseils, — ou du moins changez vos vues, et consacrez-vous à l'avantage public de notre commune cité. Renoncez à pratiquer, par des rapports tels que ceux-ci, la croyance d'hommes qui vous connaissent trop bien pour être dupés. Si même il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, — et si les Athéniens *viennent*, — notre ville les repoussera d'une manière digne de sa réputation. Elle ne vous prendra pas au mot, et ne *vous* choisira pas comme chefs, pour se mettre ainsi sous le joug. Elle examinera les choses par elle-même, — expliquera vos communications dans leur sens réel, — et au lieu de permettre que vous lui persuadiez *de renoncer* à son libre gouvernement, elle prendra des précautions efficaces pour le maintenir contre vous. »

Immédiatement après ce véhément discours d'Athena-

---

discours financier, — περὶ Συμμοριῶν (p. 185, c. 8) expliquera ce qui a été dit ici. — Δεῖ τοίνυν ὑμᾶς τἄλλα παρασκευάσασθαι · τὰ δὲ χρήματα νῦν μὲν ἐᾶν τοὺς κεκτημένους ἔχειν — οὐδαμοῦ γὰρ ἂν ἐν καλλίονι σώζοιντο τῇ πόλει — ἐὰν δέ ποθ' ὁ καιρὸς οὗτος ἔλθῃ, τότε ἑκόντων εἰσφερόντων αὐτῶν λαμβάνειν.

(1) Thucydide, VI, 39. Ὀλιγαρχία δὲ τῶν μὲν κινδύνων τοῖς πολλοῖς μεταδίδωσι, τῶν δ' ὠφελίμων οὐ πλεονεκτεῖ μόνον, ἀλλὰ καὶ ξύμπαν ἀφελομένη ἔχει · ἃ ὑμῶν οἵ τε δυνάμενοι καὶ οἱ νέοι προθυμοῦνται, ἀδύνατα ἐν μεγάλῃ πόλει κατασχεῖν.

goras, un des stratègi qui présidaient l'assemblée s'interposa; il ne permit à personne autre de parler, et il congédia brusquement l'assemblée, avec ce peu de mots : — « Nous, généraux, nous conjurons cet échange réciproque de blâme personnel, et nous espérons que les auditeurs présents ne se laisseront pas influencer par là. Occupons-nous plutôt, eu égard aux rapports qui viennent de nous être communiqués, d'être, tous et individuellement, en état de repousser l'envahisseur. Et même, si le besoin ne s'en présente pas, il n'y a pas de mal à augmenter nos forces publiques de chevaux, d'armes, et d'autres moyens de défense exigés par la guerre. *Nous* autres généraux, nous nous chargerons de soigner et de surveiller ces choses, aussi bien que les députations à envoyer aux villes voisines, pour obtenir des renseignements et pour d'autres objets. Dans le fait, nous nous en sommes déjà occupés, et nous vous tiendrons au courant de ce que nous apprendrons. »

Le langage d'Athenagoras, indiquant une grande virulence de sentiment de parti, nous initie un peu au jeu réel de la politique dans la démocratie syracusaine. Athenagoras, à Syracuse, était comme Kleôn à Athènes, — l'orateur populaire de la cité. Mais il n'était nullement le personnage le plus influent, et il n'avait pas la direction principale des affaires publiques. Les fonctions exécutives de la magistrature appartenaient surtout à Hermokratês et à ses partisans, les adversaires d'Athenagoras. Hermokratês avait déjà paru comme prenant la direction au congrès de Gela, neuf années auparavant, et on le verra pendant toute la période suivante presque constamment dans la même position; tandis que le rang politique d'Athenagoras est plus analogue à ce que nous appellerions un chef de l'opposition, — fonction naturellement suspendue dans un danger pressant, de sorte que nous n'entendons plus parler de lui. A Athènes, comme à Syracuse, les hommes qui avaient le pouvoir réel, et maniaient les trésors et les forces de l'État, appartenaient surtout à de riches familles, — souvent de sentiments oligarchiques, acquiesçant à la démocratie comme à une fâcheuse nécessité, et continuellement exposés à être sollicités par des

parents ou par des amis de conspirer contre elle. Leurs actes étaient sans doute toujours sujets à l'examen, et leurs personnes à l'animadversion de l'assemblée publique : telle était la source de l'influence du démagogue, tel qu'Athenagoras et Kleôn, — dont le caractère est si constamment présenté aux yeux des lecteurs de l'histoire grecque sous son mauvais côté. Quelque méprisantes épithètes qu'on prodigue à ce caractère, il est en réalité le trait distinctif d'un gouvernement libre sous toutes ses formes, — soit monarchie constitutionnelle, soit démocratie. A côté des acteurs politiques réels, qui remplissent une charge principale et possèdent un pouvoir personnel, il y a toujours une quantité de censeurs et de critiques, — quelques-uns meilleurs, d'autres pires, sous le rapport de l'honnêteté, de la sincérité, de la sagesse ou de l'éloquence, — dont le plus distingué acquiert une importance considérable, — bien qu'occupant une fonction essentiellement inférieure à celle du magistrat ou du général revêtu de l'autorité.

Nous faisons remarquer ici qu'Athenagoras, loin d'être disposé à jeter la république dans la guerre, y est contraire même au delà d'une limite raisonnable, et qu'il la dénonce comme la politique la plus intéressée du parti oligarchique. Cela peut prouver combien peu c'était un intérêt constant ou une politique habituelle de la part des personnages appelés démagogues, d'engager leur cité dans une guerre inutile; accusation qui a été fréquemment avancée contre eux, parce qu'il se trouve que Kleôn, dans la première année de la guerre du Péloponèse, combattait les propositions de paix entre Athènes et Sparte. Nous voyons par le discours d'Athenagoras que les membres du parti oligarchique étaient les promoteurs habituels de la guerre; fait auquel nous devions naturellement nous attendre, en voyant que les riches et les grands, dans la plupart des communautés, ont considéré la recherche de la gloire militaire comme plus conforme à leur dignité que toute autre carrière. A Syracuse, l'ascendant d'Hermokratês fut grandement accru par l'invasion des Athéniens, — tandis qu'Athenagoras ne paraît plus. Ce dernier s'était énormément trompé dans ses prévisions rela-

tivement à la conduite d'Athènes, bien qu'il eût raison dans son jugement quant à son véritable intérêt politique. Mais il est très-hasardeux de prétendre que des nations poursuivent toujours leur véritable intérêt politique, quand il interviendra des tentations présentes d'ambition ou de vanité. Un renseignement positif était dans cet exemple un guide plus sûr que des spéculations *à priori* fondées sur la politique probable d'Athènes. Mais le cas analogue d'Argos, deux ou trois années auparavant, peut prouver que les imputations avancées par Athenagoras contre la jeunesse oligarchique qu'il accusait de favoriser l'organisation militaire en vue de son intérêt séparé, n'étaient pas chimériques. La démocratie d'Argos, songeant à suivre une politique plus belliqueuse et plus agressive, s'était laissé persuader d'organiser et d'instruire ce régiment d'élite de Mille hoplites, choisis dans la jeunesse oligarchique : dans l'espace de trois ans, ce régiment renversa sa constitution démocratique (1). Or, les personnes, sur les desseins desquelles Athenagoras exprime tant d'appréhension, étaient exactement la classe à Syracuse correspondant aux Mille hommes d'élite à Argos.

Les vues politiques, émises dans ce remarquable discours, méritent attention, bien que nous ne puissions le comprendre complétement sans avoir sous les yeux les discours auxquels il répond. Non-seulement la constitution démocratique est mise fortement en contraste avec l'oligarchie; mais les places séparées qu'il assigne aux richesses, à l'intelligence et à la multitude, sont exposées avec une netteté non indigne d'Aristote.

Même avant le débat auquel nous faisons ici allusion, les généraux avaient évidemment agi d'après des vues se rapprochant plus de celles d'Hermokratês que de celles d'Athenagoras. Déjà attentifs au danger, et instruits par leurs éclaireurs, au moment où l'armement athénien passa de Korkyra à Rhegium, ils poussèrent leurs préparatifs avec la dernière activité; distribuant des garnisons et envoyant

(1) V. tome IX, ch. 6 de cette Histoire.

des députés chez leurs dépendances sikels, tandis que les forces que renfermait la ville étaient réunies et mises dans toutes les conditions exigées par la guerre (1).

La halte des Athéniens à Rhegium donna plus de temps pour cet équipement. Cette halte se prolongea pour plus d'une raison. En premier lieu, Nikias et ses collègues désiraient négocier avec les Rhégiens, aussi bien que tirer leurs vaisseaux sur le rivage et les nettoyer; ensuite, ils attendaient le retour des trois vaisseaux envoyés en éclaireurs, à Egesta : enfin, ils n'avaient pas encore formé de plan pour agir en Sicile.

Les vaisseaux envoyés à Egesta en revinrent avec une nouvelle décourageante. Au lieu des abondantes richesses qui avaient été mises en avant comme existant dans cette ville, et sur lesquelles avaient été surtout fondées les résolutions des Athéniens quant aux opérations siciliennes, — il arriva qu'on ne put produire plus de trente talents en tout. Ce qui était pire encore, la fraude habilement combinée, à l'aide de laquelle les Egestæens avaient trompé les commissaires, lors de leur première visite, fut dévoilée alors; et ces commissaires, en retournant à Rhegium après leur seconde visite, furent condamnés à la mortification de publier leur crédulité, s'attirant ainsi les sarcasmes et les reproches sévères de l'armée. Voyant se fermer la source d'où ils avaient compté tirer de l'argent, — car il paraît qu'Alkibiadês et Lamachos s'étaient fiés tous deux sincèrement aux ressources pécuniaires d'Egesta, bien que Nikias fût toujours en défiance, — les généraux se mirent alors à discuter leur plan d'action.

Nikias, tirant parti de la conduite frauduleuse des alliés égestæens devenue maintenant palpable, désirait circonscrire son cercle d'opérations dans la lettre rigoureuse du vote qu'avait rendu l'assemblée athénienne. Il proposait de mettre immédiatement le cap sur Sélinonte; ensuite, d'exiger formellement des Egestæens de pourvoir aux moyens de nourrir

(1) Thucydide, VI, 45.

l'armement, ou, du moins, les soixante trirèmes qu'ils avaient sollicitées eux-mêmes. Puisqu'on ne satisferait pas à cette demande, il voulait seulement s'arrêter assez longtemps pour obtenir des Sélinontains quelques conditions passables d'accommodement avec Egesta, et ensuite retourner à Athènes; en montrant, dans la marche de retour, à toutes les cités maritimes, ce grand déploiement des forces navales athéniennes. Et tout étant prêt à profiter de toute occasion que le hasard pourrait présenter pour servir les Léontins ou former de nouvelles alliances, il repoussait fortement tout séjour prolongé dans l'île en vue d'entreprises hasardeuses, — toutes aux dépens d'Athènes (1).

Alkibiadès protesta contre ce plan, comme étant étroit, timide et déshonorant pour les forces prodigieuses qui leur avaient été confiées. Il proposa de commencer par ouvrir des négociations avec tous les autres Grecs siciliens, — en particulier avec Messênê, commode à la fois comme port pour leur flotte, et comme base pour leurs opérations militaires, — afin de les déterminer à coopérer contre Syracuse et Sélinonte. Dans ce même but, il recommandait d'établir des relations avec les Sikels de l'intérieur, pour détacher tels d'entre eux qui étaient sujets de Syracuse, aussi bien que pour s'assurer un remplacement de provisions. Aussitôt qu'on aurait su ainsi dans quelle mesure on pourrait compter sur une aide étrangère, il ouvrirait sur-le-champ l'attaque contre Syracuse et Sélinonte; à moins, toutefois, que la première ne consentît à rétablir Leontini, et la seconde à s'accommoder avec Egesta (2).

Lamachos, exposant son opinion le dernier, différa de ses deux collègues. Il conseilla d'avancer immédiatement, sans aucun délai, pour attaquer Syracuse, et livrer bataille sous ses murs. Les Syracusains (disait-il) sont maintenant dans la terreur et seulement à moitié prêts pour la dé-

(1) Thucydide, VI, 47; Plutarque, Nikias, c. 14.

(2) Thucydide, VI, 48. Οὕτως ἤδη Συρακούσαις καὶ Σελινοῦντι ἐπιχειρεῖν, ἢν μὴ οἱ μὲν Ἐγεσταίοις ξυμβαίνωσιν, οἱ δὲ Λεοντίνους ἐῶσι κατοικίζειν.

fense. On trouverait beaucoup de leurs citoyens, et beaucoup de richesses, dispersés encore dans toutes les terres avoisinantes, et non encore ramenés dans la ville, — et l'on pourrait ainsi s'en emparer pour assurer la subsistance de l'armée (1); tandis que la ville et le port abandonnés de Megara, très-voisins de Syracuse, tant par mer que par terre, pourraient être occupés par la flotte comme station navale. L'effet imposant et intimidant de l'armement, non moins que sa puissance réelle, était actuellement à son maximum, aussitôt après son arrivée. Si l'on profitait de cette première impression pour porter un coup immédiat à l'ennemi principal, on trouverait Syracuse dépourvue de courage, non moins que des moyens de résister : mais, plus on différait cette attaque, plus cette première impression de terreur s'effacerait, pour faire place à une réaction suivie d'indifférence et même de mépris, quand on verrait que cet armement si redouté n'accomplissait rien ou peu de chose. Quant aux autres cités siciliennes, rien ne contribuerait autant à déterminer leur adhésion immédiate, que des opérations heureuses contre Syracuse (2).

Mais Lamachos ne trouva faveur auprès ni de l'un ni de l'autre de ses deux collègues, et étant ainsi obligé de choisir entre les plans d'Alkibiadès et de Nikias, il donna son appui à celui du premier, — qui était le moyen terme des trois. On ne peut douter, — autant qu'il convient de prononcer sur ce qui n'arriva jamais à être exécuté, — que le plan de Lamachos était de beaucoup le meilleur et le plus judicieux ; en effet, à première vue, il était le plus audacieux, mais intrinsèquement le plus sûr, le plus facile et le plus prompt qu'on pût suggérer. Car indubitablement le siége et la prise de Syracuse étaient la seule entreprise indispensable, propre à favoriser les vues des Athéniens en Sicile. Plus tôt on la commencerait, plus on l'accomplirait aisément : et les difficultés en étaient aggravées à bien des

(1) Cf. IV, 104, — décrivant la surprise d'Amphipolis par Brasidas.

(2) Thucydide, VI, 49.

égards, et n'étaient nullement diminuées, par ces précautions préliminaires, sur lesquelles insistait Alkibiadês. Tout ce qui ressemblait à un retard tendait à affaiblir d'une manière terrible la puissance, réelle aussi bien que réputée, d'un ancien armement agressif, et à donner une ardeur et une force nouvelles à ceux qui se tenaient sur la défensive, — point dont nous verrons bientôt une pénible preuve. L'avis de Lamachos, celui d'un soldat plein de perspicacité, aurait probablement été approuvé et exécuté, soit par Brasidas, soit par Demosthenês; tandis que la politique dilatoire, défendue encore par Alkibiadês, même après que la suggestion de Lamachos avait été mise en avant, tend à montrer que s'il était supérieur en énergie militaire à l'un de ses collègues, il n'était pas moins inférieur à l'autre. En effet, quand nous le voyons parler d'assiéger Syracuse, *à moins* que les Syracusains ne consentissent à rétablir Leontini, — il semble probable qu'il ne s'était pas encore décidé péremptoirement à assiéger la ville; fait complétement en contradiction avec ces espérances illimitées de conquête qu'il avait conçues, dit-on, même à Athènes. Il est possible qu'il ait jugé impolitique de contredire trop brusquement les tendances de Nikias, qui, désireux comme il l'était de trouver avant tout quelque prétexte pour ramener ses troupes saines et sauves, pouvait regarder la proposition de Lamachos comme trop désespérée même pour être discutée. Par malheur, ce dernier, bien que le plus habile soldat des trois, était pauvre, sans position politique, et peu influent parmi les hoplites. S'il avait possédé, avec son ardente énergie militaire, les richesses et l'ascendant de famille de l'un ou de l'autre de ses collègues, les exploits aussi bien que le sort de ce magnifique armement auraient été entièrement changés, et les Athéniens seraient entrés dans Syracuse, non en prisonniers, mais en vainqueurs.

Alkibiadês, aussitôt que son plan eut été adopté, grâce à l'approbation de Lamachos, traversa le détroit dans sa propre trirème, de Rhegium à Messênê. Bien qu'admis personnellement dans la ville et autorisé à parler à l'assemblée publique, il ne put amener les Messêniens à conclure une

alliance ni à accorder à l'armement autre chose qu'un marché de provisions en dehors des murs. En conséquence, il retourna à Rhegium, d'où lui et un de ses collègues partirent immédiatement, avec soixante trirèmes, pour Naxos. Les Naxiens reçurent avec cordialité l'armement, qui se dirigea ensuite au sud, le long de la côte de Sicile, vers Katane, Dans cette dernière ville, les principaux citoyens et le sentiment général étaient, à cette époque, favorables à Syracuse, de sorte que les Athéniens, se voyant l'accès refusé, furent forcés d'avancer plus loin au sud, et de prendre leur station de nuit à l'embouchure du fleuve Terias. Le jour suivant, ils firent voile avec leurs vaisseaux, en une seule colonne, immédiatement en face de Syracuse elle-même, tandis qu'une escadre avancée, de dix trirèmes, fut même dépêchée dans le Grand Port, au sud de la ville, dans le dessein de surveiller, de ce côté, la ville avec ses bassins et ses fortifications, et en outre, de faire dire du bord par la voix du héraut : — « Les Léontins, actuellement à Syracuse, sont invités, par cet appel, à s'avancer sans crainte et à se joindre à leurs amis et bienfaiteurs, les Athéniens. » Après cette vaine parade, ils retournèrent à Katane (1).

Nous pouvons faire remarquer que cette manière d'agir était complétement en contradiction avec la recommandation judicieuse de Lamachos. Elle tendait à familiariser les Syracusains avec la vue de l'armement par parties, sans aucun engagement immédiat, — et à affaiblir ainsi dans leurs esprits l'impression terrifiante de sa première arrivée.

A Katane, Alkibiadès fut admis personnellement dans la ville, et autorisé à exposer son affaire devant l'assemblée publique, comme il l'avait été à Messênê. Un accident seul lui permit d'arriver à ses fins, — car l'opinion générale était contraire à ses propositions. Tandis que la plupart des citoyens étaient, dans l'assemblée, occupés à entendre son discours, quelques soldats athéniens au dehors, remarquant une poterne gardée négligemment, la forcèrent, et se mon-

(1) Thucydide, VI, 50.

trèrent dans la place du marché. La ville fut ainsi au pouvoir des Athéniens, de sorte que les principaux personnages qui étaient des amis de Syracuse se jugèrent heureux de s'échapper en sûreté, tandis que l'assemblée générale finit par adopter la résolution d'accepter l'alliance proposée par Alkibiadês (1). Tout l'armement athénien fut alors conduit de Rhegium à Katane, dont on fit un quartier général. De plus, on reçut d'un parti, à Kamarina, l'avis indirect que la ville pourrait être amenée à se joindre aux Athéniens, si l'armement se montrait : en conséquence, tout l'armement s'y dirigea, et s'amarra à la hauteur du rivage, tandis qu'on envoyait un héraut à la ville. Mais les Kamarinæens refusèrent d'admettre l'armée, et déclarèrent qu'ils le faisaient en vertu du traité existant, qui les obligeait à recevoir en tout temps un seul vaisseau, mais pas plus, à moins qu'ils ne le demandassent eux-mêmes. Les Athéniens furent donc forcés de retourner à Katane. Quand ils passèrent près de Syracuse, tant en allant qu'en retournant, ils s'assurèrent de la fausseté d'un rapport annonçant que les Syracusains étaient occupés à mettre une armée navale à flot; de plus, ils débarquèrent près de la ville et ravagèrent quelques-unes des terres avoisinantes. La cavalerie syracusaine et les troupes légères parurent bientôt, et il s'ensuivit une escarmouche avec des pertes insignifiantes, avant que les envahisseurs retournassent à leurs vaisseaux (2), — premier sang versé dans cette lutte importante, et encore contrairement à l'avis de Lamachos.

De sérieuses nouvelles les attendaient à leur retour à Katane. Ils trouvèrent la trirème publique de cérémonie, appelée la Salaminienne, qui venait d'arriver d'Athènes; elle portait une résolution formelle de l'assemblée, enjoignant à Alkibiadês de venir à Athènes, afin d'y être jugé pour divers actes allégués d'irréligion, combinés avec des

(1) Polyen (I, 40, 4) regarde cette acquisition de Katane comme le résultat non d'un accident, mais d'un complot concerté. Je suis le récit tel que le donne Thucydide.

(2) Thucydide, VI, 52.

projets de trahison. Quelques autres citoyens, désignés par leur nom avaient ordre de venir avec lui, sous le poids de la même accusation; mais il était enjoint spécialement au triérarque de la Salaminienne de lui signifier seulement la sommation, sans surveillance ni contrainte, afin qu'il retournât à Athènes, dans sa propre trirème (1).

Cette sommation, grosse de conséquences importantes, et pour Athènes et pour ses ennemis, résultait de la mutilation des Hermæ (décrite quelques pages plus haut) et des recherches dirigées contre l'auteur de cet acte, depuis le départ de l'armement. Les sympathies étendues et inquiètes, se rattachant à un nombre si considérable de citoyens qui partaient, combinées avec la solennité de la scène elle-même, avaient pour le moment suspendu l'alarme causée par ce sacrilége. Mais elle ne tarda pas à revivre, et le peuple ne put être tranquille avant d'en avoir découvert les auteurs. On promit des récompenses considérables, 1,000 et même 10,000 drachmes, à ceux qui donneraient des renseignements; bientôt il en parut d'autres, outre l'esclave Andromachos mentionné déjà. Un metœkos, nommé Teukros, s'était enfui, peu après l'événement, d'Athènes à Megara, d'où il envoya au sénat d'Athènes l'avis indirect qu'il avait été lui-même mêlé au récent sacrilége concernant les mystères, et qu'il connaissait la mutilation des Hermæ, et que si on lui garantissait l'impunité, il reviendrait donner des renseignements complets. Le sénat rendit immédiatement un vote pour l'appeler. Il dénonça, par leur nom, onze personnes comme ayant pris part, avec lui-même, à la célébration dérisoire des mystères éleusiniens; et dix-huit personnes différentes, lui-même non compris, comme les violateurs des Hermæ. Une femme, nommée Agaristê, fille d'Alkmæonidês, — ces noms annoncent l'élévation de son rang et de sa famille dans la ville, — déposa en outre qu'Alkibiadês, Axiochos, et Adeimantos, avaient accompli une parodie des mystères de la même façon, dans la maison de Charmidês.

(1) Thucydide, VI, 53-61.

Et enfin Lydos, esclave d'un citoyen nommé Phereklês, disait que la maison de son maître dans le dême Thêmakos avait servi de théâtre à la même scène, — il donnait les noms des personnes présentes, dont l'une (bien qu'endormie et n'ayant pas conscience de ce qui se passait) était, suivant son rapport, Leogoras, père d'Andocide (1).

Des personnes nommées dans ces différentes dépositions, le plus grand nombre paraît s'être enfui aussitôt de la ville; mais toutes celles qui restèrent furent mises en prison pour attendre leur jugement futur (2). Les dénonciateurs reçurent les récompenses promises, après quelque débat, quant aux

---

(1) Andocide, De Mysteriis, sect. 14, 15, 35. Par rapport à la déposition d'Agaristê, Andocide comprend encore Alkibiadês parmi ceux qu'elle força de s'exiler. A moins que nous ne dévions supposer un nutre Alkibiadês, et nou le général en Sicile, — cette assertion ue peut être vraie. Il y avait un antre Alkibiadês, du dême Phêgos; mais Andocide, en le mentionnant ensnite (s. 65) spécifie son dême. Il était consin d'Alkibiadês, et se trouvait en exil en même temps que lui (Xénoph. Hellen. I, 2, 13).

(2) Andocide (sect. 13-34) affirme que quelques-unes des personnes accusées par Teukros comme mutilateurs des Hermæ, furent mises à mort sur sa déposition. Mais je conteste son exactitude sur ce point, car Thucydide n'en reconnaît aucune comme ayant été mise à mort excepté celles contre lesquelles Andocide lui-même fit une dénonciation (Voir VI, 27, 53, 61). Il insiste particulièrement sur le nombre des porsonnes, et personnes d'nn caractère respectable, emprisonnées sur un soupçon; mais il ne mentionne aucune personne comme ayant été mise à mort, excepté celles contre lesquelles Andocide donna témeignage. Il représente comme une rigueur extrême, et comme une preuve extraordinaire de l'exaltation régnante, que les Athéniens eussent détenu tant de personnes pour un soupçon sur la preuve de dénonciateurs indignes d'être crus. Mais il n'aurait pas spécifié cette détention comme une rigueur extraordinaire, si les Athéniens étaient allés jusqu'à mettre des individus à mort sur la même preuve. En outre, mettre ces hommes à mort, c'eût été ruiner leur dessein, — la découverte pleine et entière du complot et des conspirateurs. L'ignorance dans laquelle ils étaient de leurs ennemis intérieurs était un de leurs sentiments les plus poignants; et mettre un prisonnier quelconque à mort avant d'être arrivés à la connaissance de tout, ou du moins de le croire, — tendait à leur fermer la chance d'obtenir l'évidence : — ὁ δὲ δῆμος ὁ τῶν Ἀθηναίων ἄσμενος λαβὼν, ὡς ᾤετο, τὸ σαφὲς, καὶ δεινὸν ποιούμενοι πρότερον εἰ τοὺς ἐπιβουλεύοντας σφῶν τῷ πλήθει μὴ εἴσονται, etc.

Wachsmuth dit (p. 194) : — « Les dispositions sanguinaires du peuple avaient été excitées par les meurtres antérieurs; plus le nombre des victimes à massacrer était grand, plus le peuple était satisfait, » etc. C'est une inexactitude tout à fait en harmonie avec l'esprit général de son récit. Il est contredit implicitement par les mots mêmes de Thucydide qu'il transcrit dans sa note 108.

personnes ayant droit à recevoir la récompense ; car Pythonikos, le citoyen qui avait produit l'esclave Andromachos, prétendait avoir le premier droit, tandis qu'Androklês, l'un des sénateurs, soutenait que le sénat, collectivement, devait recevoir (1) l'argent, — étrange prétention, et nous ne savons comment il la justifiait. Enfin cependant, à l'époque de la fête Panathénaïque, Andromachos l'esclave reçut la première récompense de 10,000 drachmes, — Teukros le metœkos, la seconde de 1,000 drachmes.

Un nombre considérable de citoyens, dont beaucoup jouissaient de la plus grande considération dans la ville, ou étaient ainsi en prison ou s'étaient exilés. Mais l'alarme, les angoisses et les soupçons, dans l'esprit public, allèrent plutôt en augmentant qu'en diminuant. Les dénonciations reçues jusqu'alors avaient toutes été partielles, et, à l'exception d'Agaristê, tous les dénonciateurs avaient été des esclaves ou des metœki, non des citoyens; tandis que Teukros, le seul d'entre eux qui eût dit quelque chose relativement à la mutilation des Hermæ, n'avait pas déclaré être une personne intéressée dans cette affaire, ni savoir toutes celles qui l'étaient (2). Le peuple n'avait entendu qu'une succession de révélations, — toutes attestant une quantité d'actes irréligieux, faits pour insulter et bannir les dieux locaux qui protégeaient son pays et sa constitution, — toutes indiquant qu'il y avait beaucoup de citoyens puissants disposés à poursuivre ces desseins, qu'on interprétait comme actes de trahison, — aucune cependant ne donnant une idée complète et satisfaisante du complot des Hermokopidæ, des conspirateurs réels ou de leurs projets ultérieurs. L'ennemi était au milieu des Athéniens, et cependant ils ne savaient où le prendre. Au milieu des sombres terreurs, politiques et religieuses combinées, qui tourmentaient leurs esprits, tous les

(1) Andocide, De Mysteriis, sect. 27-28, Καὶ Ἀνδροκλῆς ὑπὲρ τῆς Βουλῆς.

(2) Andocide, de Mysteriis, sect. 36. Il semble que Diognêtes, qui avait été commissaire de l'enquête à l'époque où Pythonikos présenta la première dénonciation de l'esclave Andromachos, était lui-même au nombre des personnes dénoncées par Teukros (And. De Myst., sect. 14, 15).



anciens récits des derniers et des plus mauvais actes d'oppression commis par les despotes pisistratides, quatre-vingt-quinze ans auparavant, furent rappelés de nouveau. Quelques autres despotes, ils ignoraient lesquels, semblaient sur le point d'occuper l'akropolis. Découvrir les conspirateurs réels, était le seul moyen de se procurer du soulagement dans ce triste paroxysme : pour y parvenir, le peuple était dispose à accueillir des témoins douteux, et à emprisonner sur un soupçon des citoyens du caractère le plus honorable, jusqu'à ce que la vérité pût être connue d'une manière certaine (1).

Le tourment public fut aggravé par Peisandros et Chariklês qui agirent en qualité de commissaires d'enquête; c'étaient des politiques furieux et sans principes (2), qui professaient à cette époque un attachement exagéré à la constitution démocratique, et cependant nous les trouverons ci-après parmi les agents les moins scrupuleux qui travaillèrent à sa ruine. Ces hommes déclarèrent hautement que les faits révélés indiquaient que la bande des conspirateurs hermokopidæ était nombreuse, et avait le dessein ultérieur de renverser promptement la démocratie. Ils insistèrent sur la nécessité de poursuivre activement leurs investigations, jusqu'à ce que le complot fût complétement découvert. Et le sentiment du peuple, pris collectivement, répondit à ce stimulant; bien qu'individuellement chacun craignit tellement d'être lui-même la première victime arrêtée, que quand le héraut convoqua le sénat pour qu'il reçût des dénonciations, la foule dans la place du marché se dispersa incontinent.

Ce fut au milieu de cette soif ardente de découverte, que parut un nouveau dénonciateur, Diokleidês, — qui déclarait qu'il communiquerait quelques faits importants se rattachant

(1) Thucydide, VI, 53-60. Οὐ δοκιμάζοντες τοὺς μηνυτάς, ἀλλὰ πάντας ὑπόπτως ἀποδεχόμενοι, διὰ πονηρῶν ἀνθρώπων πίστιν πάνυ χρηστοὺς τῶν πολιτῶν ξυλλαμβάνοντες κατέδουν, χρησιμώτερον ἡγούμενοι εἶναι βασανίσαι τὸ πρᾶγμα καὶ εὑρεῖν, ἢ διὰ μηνυτοῦ πονηρίαν τινὰ καὶ χρηστὸν δοκοῦντα εἶναι αἰτιαθέντα ἀνέλεγκτον διαφυγεῖν...

... δεινὸν ποιούμενοι, εἰ τοὺς ἐπιβουλεύοντας σφῶν τῷ πλήθει μὴ εἴσονται.....

(2) Andocide, De Myst., sect. 36.

à la mutilation des Hermæ, et affirmait que les auteurs du sacrilége étaient au nombre de trois cents. Il raconta que la nuit dans laquelle survint cet incident, il partit d'Athènes pour aller aux mines de Laureion, où il avait un esclave travaillant à loyer, pour le compte duquel il avait à recevoir un payement. C'était pleine lune, et la nuit était si claire qu'il commença son voyage, la prenant par erreur pour le point du jour (1). En arrivant au propylæon du temple de Dionysos, il vit un corps d'hommes au nombre de trois cents environ qui descendaient de l'Odéon, vers le théâtre public. Alarmé à cette vue inattendue, il se cacha derrière un pilier, d'où il eut le loisir d'examiner cette troupe d'hommes qui restèrent pendant quelque temps à converser ensemble, en groupes de quinze à vingt chacun, et se dispersèrent ensuite. La lune était si brillante qu'il put distinguer la figure de la plupart d'entre eux. Aussitôt qu'ils se furent dispersés, il poursuivit sa marche jusqu'à Laureion, d'où il revint le lendemain et apprit à sa grande surprise que, pendant la nuit,

(1) Plutarque (Alkib. c. 20) et Diodore (XIII, 2) affirment que ce témoignage était évidemment faux, puisque la nuit en question c'était *nouvelle lune*. Je présume du moins que la remarque de Diodore se rapporte à la déposition de Diokleidês, bien qu'il ne mentionne jamais le nom de ce dernier, et que même il indique la déposition à laquelle il s'en réfère avec beaucoup de changements essentiels en tant qu'on la compare avec Andocide. L'observation de Plutarque se rapporte certainement à Diokleidês, dont la déposition (dit-il) affirmant qu'il avait vu et distingué les personnes en question au clair de lune, pendant une nuit où c'était *nouvelle* lune, blessa tous les hommes sensibles, mais ne produisit aucun effet sur la fureur aveugle du peuple. Wachsmuth (Hellenisch. Alterth. vol. II, ch. 8, p. 194) copie cette remarque sur Plutarque.

Je ne crois nullement à l'assertion que ce fût *nouvelle lune*, cette nuit-là: Andocide donne la déposition de Diokleidês, avec le grand désir de montrer qu'elle était fausse et disposée perfidement. Mais il ne mentionne nulle part que ce fût *nouvelle lune* la nuit en question, — et cependant si nous lisons son rapport et ses commentaires sur la déposition de Diokleidês, nous verrons qu'il n'aurait jamais pu omettre un tel moyen de discréditer tout le conte, s'il en avait été ainsi (Andocide, De Myst., sect. 37-43). En outre, il faut une très-bonne preuve positive pour nous faire croire qu'un dénonciateur suborné, faisant sa déposition peu de temps après une des nuits les plus mémorables qui se soient jamais passées en Attique, fût assez maladroit pour se référer particulièrement à la circonstance que c'était *pleine lune* (εἶναι δὲ πανσέληνον), si ç'avait été réellement *nouvelle lune*.

les Hermæ avaient été mutilés; et en même temps qu'on avait nommé des commissaires d'enquête, et promis la récompense de 10,000 drachmes au dénonciateur. Convaincu aussitôt que les membres du rassemblement nocturne qu'il avait vu étaient les auteurs du fait, et se trouvant bientôt après voir l'un d'eux, Euphèmos, assis dans l'atelier d'un chaudronnier, — il l'emmena à part, vers le temple voisin d'Hephæstos, où il lui apprit en confidence qu'il avait vu le parti à l'œuvre et qu'il pouvait le dénoncer, — mais qu'il préférait être payé pour se taire, au lieu de faire des révélations et d'encourir des inimitiés privées. Euphèmos le remercia de l'avis, et le pria de venir le lendemain à la maison de Leogoras et de son fils Andocide, où il les verrait aussi bien que les autres personnes intéressées. Andocide et les autres lui offrirent, par convention solennelle, la somme de deux talents (ou 12,000 drachmes, enchérissant ainsi sur la récompense de 10,000 drachmes, promise par le sénat à tout dénonciateur qui dirait la vérité), et l'admirent à partager les bénéfices de leur conspiration, en supposant qu'elle réussît. Sur sa réponse qu'il examinerait la proposition, ils le prièrent de se rencontrer avec eux, à la maison de Kallias, fils de Tèleklès, gendre d'Andocide : cette réunion se fit en effet, et un marché solennel fut conclu dans l'akropolis. Andocide et ses amis s'engagèrent à payer les deux talents à Diokleidès, au commencement du mois suivant; au prix de son silence. Mais comme cet engagement ne fut jamais rempli, Diokleidès alla trouver le sénat avec sa dénonciation (1).

Tel fut (suivant le rapport d'Andocide) le récit de ce dénonciateur, qu'il termina en désignant quarante-deux individus, sur les trois cents qu'il avait vus. Les premiers noms qu'il prononça furent ceux de Mantitheus et d'Aphepsiôn, deux sénateurs siégeant à ce moment dans l'auditoire. Ensuite, vinrent les quarante autres, parmi lesquels étaient Andocide et beaucoup de ses plus proches parents, son père Leogoras, ses cousins germains ou issus de germains et son

(1) Andocide, De Myster., sect. 37-42.



beau-frère, Charmidès, Taureas, Nisæos, Kallias, fils d'Alkmæôn, Phrynichos, Eukratès (frère de Nikias le commandant en Sicile) et Kritias. Mais comme il y avait un nombre de noms plus grand encore (en admettant que le total de trois cents fût exact) que Diokleidès ne pouvait spécifier, le commissaire Peisandros proposa qu'on saisît sur-le-champ et qu'on mît à la torture Mantitheus et Aphepsiôn, afin de les forcer de révéler leurs complices; le décret rendu sous l'archontat de Skamandrios, qui déclarait illégal d'appliquer à la torture un Athénien libre, étant abrogé pour la première fois. Tout illégale, non moins que cruelle, que fût cette proposition, le sénat la reçut d'abord avec faveur. Mais Mantitheus et Aphepsiôn, se jetant comme suppliants sur l'autel, dans la salle du sénat, plaidèrent si énergiquement en faveur de leurs droits de citoyens, pour être autorisés à donner caution et à être jugés par le dikasterion, qu'on finit par le leur accorder (1). Ils n'eurent pas plus tôt fourni

(1) A considérer l'alarme extrême qui envahit alors l'esprit des Athéniens, et leur conviction qu'il y avait parmi eux des traîtres qu'ils ne pouvaient pas reconnaître, — on doit signaler comme remarquable qu'ils aient résisté à la proposition de leurs commissaires pour l'application de la torture. Nous devons nous rappeler que les Athéniens admettaient le principe de la torture, comme un bon moyen de tirer la vérité aussi bien que de faire l'épreuve des dépositions, — car ils l'appliquaient souvent au témoignage d'esclaves, — parfois apparemment à celui de metœki. Leur attachement à la loi établie, qui défendait de l'appliquer à des citoyens, doit avoir été très-grand pour leur permettre de résister à la grande, spéciale et immédiate tentation de l'appliquer dans le cas actuel à Mantitheus et à Aphepsiôn, n'eût-ce été que par voie d'exception.

L'application de la torture à des témoins et à des personnes suspectes, transmise par la loi romaine, fut reconnue également, et domina presque toute la jurisprudence criminelle de l'Europe jusqu'au dernier siècle. Je voudrais engager le lecteur, après qu'il aura épuisé le pénible récit de la conduite des Athéniens relativement à la mutilation des Hermæ, à lire en manière de comparaison la « *Storia della Colonna infame*, » par l'éminent Alexandor Manzoni, auteur de « I Promessi Sposi. » Ce petit volume, renfermant une nouvelle édition des « Osservazioni sulla Tortura, » de Verri, est plein et d'intérêt et d'instruction. Il expose les énormités judiciaires commises à Milan en 1630, tandis que la terrible peste y sévissait, par les juges d'instruction et par le sénat, afin d'avoir des preuves contre certaines personnes suspectes appelées *Untori*, c'est-à-dire des hommes qui, dans la ferme croyance de la population entière (à peu d'exceptions près), causaient et propageaient la peste au moyen d'un certain onguent qu'ils appliquaient aux portes et aux murs des maisons. Man-

leurs garants, qu'ils manquèrent à leur parole, montèrent à cheval et passèrent à l'ennemi; sans aucun souci de leurs garants, qui étaient exposés par la loi au même jugement et aux mêmes peines qu'auraient subis les offenseurs eux-mêmes. Cette fuite soudaine, combinée avec la nouvelle qu'une armée bœôtienne était réunie sur les frontières de l'Attique, exaspéra encore plus la terreur frénétique de l'esprit public. Aussitôt, le sénat prit, sans bruit, des mesures pour saisir et emprisonner tous les quarante autres dont les noms avaient été dénoncés; tandis que de concert avec les stratêgi, tous les citoyens furent mis sous les armes, — ceux qui habitaient dans la ville, se rassemblant sur la place du marché, — ceux qui habitaient dans les Longs Murs et auprès, dans le Thêseion, — ceux de Peiræeus, sur la place appelée le marché d'Hippodamos. On convoqua même les cavaliers de la ville au son de la trompette, dans l'enceinte sacrée de l'Anakeion. Le sénat lui-même resta toute la nuit dans l'akropolis, excepté les prytanes (ou cinquante sénateurs de la tribu qui présidait) qui passèrent la nuit dans l'édifice public nommé le Tholus. Chacun à Athènes éprouva le terrible sentiment d'une conspiration intérieure sur le point d'éclater, peut-être en même temps qu'une invasion étrangère, empêchée seulement par la révélation opportune de Diokleidês, qu'on salua du nom de Sauveur de la cité,

zoni raconte avec un détail simple, éloquent et saisissant, l'incroyable barbarie avec laquelle les légistes officiels à Milan, sur l'ordre du sénat, extorquèrent, au moyen de la torture, la preuve contre plusieurs personnes, qu'elles avaient commis ce crime imaginaire et impossible. Les personnes ainsi convaincues furent exécutées dans d'horribles tourments : la maison de l'une d'elles (un barbier nommé Mora) fut abattue, et on éleva sur la place une colonne avec une inscription pour rappeler le fait. Cette colonne, la *Colonna infame*, resta debout à Milan jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Le lecteur comprendra, par le récit de Manzoni, jusqu'à quel degré l'exaltation et l'alarme publiques peuvent contribuer à envenimer le cours de la justice et à le rendre barbare dans une ville chrétienne, sans une ombre de démocratie et avec des hommes de loi et des juges de profession pour guider secrètement toute la procédure, — en tant que comparée à une ville païenne, ultra-démocratique, où la procédure judiciaire, aussi bien que la décision, était tout orale, publique et du ressort de la multitude.

et qu'on mena en procession dîner au Prytaneion (1).

Quelque misérable que fût l'état de la ville en général, celui des prisonniers détenus l'était encore plus. En outre, on devait, de toute manière, s'attendre à quelque chose de pire encore, — puisqu'il ne devait y avoir pour les Athéniens ni paix ni trêve jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à connaître, par un moyen ou par un autre, les noms des conspirateurs non découverts. Les parentes et les enfants d'Andocide et de ses compagnons étaient par permission avec eux dans la prison (2), aggravant par leurs larmes et leurs gémissements l'affliction de la scène, — lorsque Charmidès, l'un des détenus, s'adressa à Andocide comme cousin et ami, l'implorant de révéler volontairement tout ce qu'il savait, afin de sauver la vie de tant de personnes innocentes, ses parents immédiats, aussi bien que pour délivrer la ville d'une alarme fiévreuse qui ne pouvait être supportée. « *Tu* sais (dit-il) tout ce qui s'est passé au sujet de la mutilation des Hermæ, et ton silence maintenant causera non-seulement ta ruine, mais encore celle de ton père et de nous tous, tandis qu'en déclarant si tu as joué un rôle dans la scène ou non, tu obtiendras l'impunité pour toi-même et pour nous, et en même temps tu apaiseras les terreurs de la cité. » Ces instances de la part de Charmidès (3), soutenues par les supplications des autres prisonniers présents, triomphèrent de la répugnance d'Andocide à se faire dénonciateur, et le lendemain il fit sa révélation au sénat. « Euphilètos (dit-il) fut le principal auteur de la mutilation des Hermæ. C'est dans un banquet auquel j'assistais qu'il proposa de commettre cet acte, — mais je m'y opposai de la manière la plus formelle et je refusai d'y acquiescer. Bientôt, en tombant d'un jeune cheval, je me cassai la clavicule et je me blessai si fort à la tête que je fus confiné au lit : alors Euphilètos

(1) Andocide, De Mysteriis, sect. 41-46.

(2) Andocide, De Myst., sect. 48; cf. Lysias, Orat. XIII, cont. Agorat. sect. 42.

(3) Plutarque (Alkib. c. 21) dit que la personne qui s'adressa ainsi à Andocide, et le persuada, se nommait Timæos. D'où eut-il ce dernier nom, c'est ce que nous ignorons.

profita de mon absence pour assurer faussement le reste de la compagnie que j'avais consenti, et que j'étais convenu de mutiler près de la maison de mon père l'Hermès, que la tribu Ægeïs a consacré. En conséquence, ils exécutèrent le projet pendant que j'étais incapable de remuer, et à mon insu : ils présumaient que *moi* j'entreprendrais de mutiler cet Hermès particulier, — et vous voyez que c'est le seul et unique dans Athènes entière qui ait échappé à l'outrage. Quand les conspirateurs surent que je n'avais pas pris part à cette action, Euphilètos et Melètos me menacèrent d'une vengeance terrible si je ne gardais pas le silence : à cela je répondis que ce n'était pas moi, mais leur propre crime qui les avait mis en danger. »

Après avoir fait ce récit (en substance) au sénat, Andocide présenta ses esclaves, tant hommes que femmes, afin qu'on les mît à la torture, et qu'ils confirmassent ce qu'il avait avancé en attestant qu'il était dans son lit et hors d'état de le quitter, la nuit où les Hermæ furent mutilés. Il paraît qu'on appliqua réellement la torture (suivant la coutume cruelle si fréquemment usitée à Athènes, dans le cas où il s'agissait d'esclaves), et que les sénateurs furent ainsi convaincus de la vérité de ce qu'affirmait Andocide. Il mentionna vingt-deux noms de citoyens comme ayant été les mutilateurs des Hermæ. Dix-huit de ces noms, comprenant Euphilètos et Melètos, avaient déjà été spécifiés dans la dénonciation de Teukros; les quatre autres étaient Panætios, Diakritos, Lysistratos et Chæredèmos, — qui tous s'enfuirent dès que leurs noms furent mentionnés, sans attendre la chance d'être arrêtés. Aussitôt que le sénat eut entendu le récit d'Andocide, il se mit en devoir de questionner Diokleidès de nouveau; celui-ci avoua qu'il avait fait une fausse déposition, et demanda grâce, en mentionnant Alkibiadès le Phégusien (parent du commandant en Sicile) et Amiantos, comme lui ayant acheté ce crime. Tous les deux s'enfuirent immédiatement après cette révélation; mais Diokleidès fut retenu, envoyé devant le dikasterion pour être jugé et mis à mort (1).

(1) On trouvera dans Andocide, De Myster., sect. 48-66, le récit que j'ai donné ici en substance.

Ce qui précède est le récit qu'Andocide, dans le discours de Mysteriis, prononcé quinze ou vingt ans plus tard, dit avoir communiqué au sénat dans cette crise périlleuse. Mais ce n'est probablement pas l'histoire qu'il raconta réellement, — certainement pas celle que, selon ses ennemis, il avait racontée : encore moins donne-t-elle toute la vérité, ou fournit-elle quelque satisfaction aux anxiétés et aux alarmes qui, comme on le rapporte, régnaient à l'époque. Elle ne s'accorde pas non plus avec la brève indication de Thucydide, qui nous dit qu'Andocide s'accusa lui-même avec d'autres comme ayant pris part à la mutilation (1). Parmi les complices qu'il dénonça, étaient compris ses plus proches parents, suivant l'affirmation de ses ennemis, bien que lui-même nie cette assertion. Nous pouvons donc être sûrs que le conte que fit Andocide fut quelque chose de très-différent de ce qui se trouve actuellement dans son discours. Mais que fut-il réellement, c'est ce que nous ne pouvons établir. Et quand même nous le pourrions, nous n'y gagnerions pas beaucoup, puisque même à l'époque, ni Thucydide, ni d'autres critiques intelligents, ne purent déterminer ce qu'il renfermait de vrai. La mutilation resta toujours pour eux un mystère non expliqué ; bien qu'ils en considérassent Andocide comme le principal organisateur (2).

(1) Thucydide, VI, 60. Καὶ ὁ μὲν αὐτός τε καθ' ἑαυτοῦ καὶ κατ' ἄλλων μηνύει τὸ τῶν Ἑρμῶν, etc.

Dans le même but, V. le discours hostile de Lysias contre Andocide, Or. VI, sect. 36, 37, 51 : et Andocide lui-même, De Mysteriis, sect. 71 ; De Reditu, sect. 7.

Si nous pouvons croire le Pseudo-Plutarque (Vit. X, Orator. p. 834), Andocide, dans une occasion antérieure, s'était rendu coupable d'un désordre d'ivresse et avait endommagé une statue.

(2) Thucydide, VI, 60. Ἐνταῦθα ἀναπείθεται εἷς τῶν δεδεμένων, ὅσπερ ἐδόκει αἰτιώτατος εἶναι, ὑπὸ τῶν ξυνδεσμωτῶν τινος, εἴτε ἄρα καὶ τὰ ὄντα μηνῦσαι, εἴτε καὶ οὔ · ἐπ' ἀμφότερα γὰρ εἰκάζεται · τὸ δὲ σαφὲς οὐδεὶς οὔτε τότε οὔτε ὕστερον ἔχει εἰπεῖν περὶ τῶν δρασάντων τὸ ἔργον.

Si l'assertion d'Andocide dans le discours De Mysteriis est exacte, la déposition faite antérieurement par Teukros le metœkos doit avoir été vraie, bien que cet homme soit habituellement dénoncé parmi les témoins menteurs. (V. les mots de l'auteur comique Phrynichos ap. Plut. Alkib. c. 20.)

Thucydide refuse même de mentionner le nom d'Andocide, et il s'exprime avec plus de réserve qu'à l'ordinaire sur cette obscure affaire, — comme s'il

Ce qui est à la fois le plus important et le plus incontestable, c'est l'effet produit par les révélations d'Andocide, vraies ou fausses, sur l'esprit public à Athènes. C'était un jeune homme ayant de la fortune et un rang élevé dans la ville, et appartenant à la famille sacrée des Kerykes, — qui, disait-on, faisait remonter son origine au héros Odysseus; et il avait été revêtu dans une occasion antérieure d'un important commandement naval; tandis que les précédents dénonciateurs avaient été des metœki et des esclaves. De plus, il faisait l'aveu de sa culpabilité. Aussi le peuple reçut-il ses communications avec une confiance aveugle. Il fut si charmé d'être allé au fond de ce terrible mystère, que l'esprit public passa de ses folles terreurs à une tranquillité relative. Les citoyens commencèrent de nouveau à se croire en sûreté et à reprendre leur confiance habituelle les uns à l'égard des autres, tandis que les hoplites, partout de garde, furent autorisés à retourner chez eux (1). Toutes les personnes emprisonnées sur un soupçon, excepté celles que dénonça Andocide, furent relâchées sur-le-champ : celles qui avaient fui par crainte eurent la permission de revenir; tandis que celles qu'il nomma comme coupables, furent jugées, convaincues et mises à mort. Celles d'entre elles qui avaient déjà pris la fuite, furent condamnées à mort par contumace, et on mit leur tête à prix (2). Et bien que des hommes clairvoyants ne fussent pas satisfaits de la preuve sur laquelle ces sentences avaient été prononcées, cependant le public, en général, crut pleinement avoir puni

---

craignait d'offenser de grandes familles athéniennes. On voit dans les deux discours de Lysias et d'Andocide les querelles acharnées qu'elle laissa plus tard à Athènes derrière elle pendant des années. Si le récit de Didymos est vrai, que Thucydide, de retour à Athènes après son exil, mourut de mort violente (V. Biogr. Thucyd., p. 17, éd. Arnold), il semblerait probable que toute sa réserve ne le protégea pas contre des inimitiés privées que lui suscitèrent ses assertions historiques.

(1) Thucydide, VI, 60. Ὁ δὲ δῆμος ὁ τῶν Ἀθηναίων ἄσμενος λαβὼν, ὡς ᾤετο, τὸ σαφὲς, etc.; cf. Andocide, de Mysteriis, sect. 67, 68.

(2) Andocide, De Myster., sect. 66; Thucyd. VI, 60; Philochore, Fragm. 111, éd. Didot.

les offenseurs réels, et éprouva ainsi un soulagement inexprimable en se voyant délivré de ce sentiment accablant d'une insulte faite aux dieux et restée sans expiation, aussi bien que du danger dont la perte de la protection divine menaçait leur constitution politique (1). On pardonna à Andocide lui-même, et il fut pour le moment un objet, en apparence, même de gratitude publique; de sorte que son père, Leogoras, qui avait été au nombre des personnes emprisonnées, osa attaquer un sénateur nommé Speusippos pour des procédés illégaux à son égard, et obtint du dikasterion un verdict presque unanime (2). Mais le caractère d'un briseur de statue et d'un dénonciateur ne pouvait jamais être autre chose qu'odieux à Athènes. Andocide fut banni par l'effet d'un décret général, frappant d'incapacité; ou du moins il trouva qu'il s'était fait tant d'ennemis, et avait encouru tant de honte, par sa conduite dans cette affaire, qu'il lui devenait nécessaire de quitter la ville. Il resta en exil pendant de longues années, et il semble ne s'être jamais délivré de la haine que méritait si bien sa conduite dans cette affaire abominable (3).

Mais le bonheur produit par ces révélations relatives aux Hermæ, bien que véritable et inestimable sur le moment, fut bientôt troublé de nouveau. Il restait encore les diverses prétendues profanations des mystères d'Éleusis qui, jusque-là, n'avaient point été recherchées ni expiées; profanations qui devaient être d'autant plus sûrement poussées à

(1) Thucydide, VI, 60. Ἡ μέντοι ἄλλη πόλις περιφανῶς ὠφέλητο : cf. Andocide, de Reditu, sect. 8.

(2) V. Andocide, De Mysteriis, sect. 17. Il y a plusieurs circonstances difficilement intelligibles relativement à cette γραφὴ παρανόμων que, suivant l'allégation d'Andocide, son père Leogoras porta contre le sénateur Speusippos, devant un dikasterion de six mille personnes (nombre très-difficile à croire), dont, selon Andocide, Speusippos n'obtint que deux cents votes. Mais si ce procès fut jamais jugé, nous ne pouvons croire qu'il ait pu l'être si ce n'est après que l'esprit public eut été tranquillisé par les révélations d'Andocide, — surtout vu que Leogoras était réellement à ce moment en prison avec Andocide immédiatement avant que ces révélations fussent faites.

(3) V. pour les preuves de ces principes généraux relatifs à l'état d'Andocide les trois discours, — Andocide, De Mysteriis, — Andocide, de Reditu suo, — et Lysias contra Andocidem.

Athènes, et exploitées avec une exagération factice de zèle pieux, que les ennemis d'Alkibiadês étaient disposés à les tourner à sa ruine. Parmi toutes les cérémonies de la religion attique, il n'y en avait aucune plus profondément ni plus universellement respectée que les mystères d'Éleusis, ordonnés primitivement par la déesse Dêmêtêr elle-même, lors de sa visite en cet endroit, à Eumolpos et aux autres patriarches Éleusiniens, et transmis comme un précieux privilége héréditaire dans leurs familles (1). Célébrés annuellement dans le mois de septembre par le soin spécial du Basileus ou second archonte, ces mystères étaient suivis par de vastes foules venues d'Athènes aussi bien que des autres parties de la Grèce; ils présentaient aux yeux un spectacle solennel et imposant, et frappaient l'imagination plus puissamment encore par l'initiation spéciale qu'ils conféraient, sous promesse de secret, à des fidèles pieux et prédisposés. On regardait même comme hautement criminelle la divulgation en paroles aux non-initiés de ce qui était offert aux yeux et aux oreilles de l'assemblée, dans l'intérieur du temple Éleusinien : à plus forte raison, l'imitation réelle et burlesque de ces cérémonies, pour l'amusement d'une troupe de joyeux convives. De plus les individus revêtus des grands offices sacrés à Éleusis (l'Hiérophante, le Dadouchos ou porte-flambeau, et le Kêryx ou Héraut), — qui se transmettaient par héritage dans la famille des Eumolpidæ ou dans d'autres grandes familles anciennes et importantes, étaient personnellement insultés par de tels actes, et défendaient leur propre dignité en même temps qu'ils appelaient une punition sur les offenseurs au nom de Dêmêtêr et de Persephonê. Les légendes les plus effrayantes circulaient parmi le public athénien, et étaient répétées dans des occasions convenables même par le Hiérophante, relativement aux jugements divins qui venaient toujours surprendre ces hommes impies (2).

(1) Homère, Hymn. Cerer. 475. Cf. l'épigramme citée dans Lobeck, Eleusinia, p. 47.

(2) Lysias cont. Andocid. init. et fin.; Andocide, De Myster., sect. 29. Cf. le fragment d'un discours perdu de

Si nous nous rappelons de quelle haute vénération étaient entourés les mystères d'Éleusis par des Grecs non pas nés à Athènes, et même par des étrangers, nous ne serons pas surpris de la violente indignation excitée dans l'esprit athénien par des personnes qui les profanaient ou les divulguaient, surtout à un moment où sa sensibilité religieuse avait été si vivement blessée, et si tardivement et si récemment calmée, au sujet des Hermæ (1). Ce fut vers ce même temps (2) qu'on dirigea des poursuites contre le philosophe mélien Dagoras, pour doctrines irréligieuses. Ayant quitté Athènes avant son jugement, il fut déclaré coupable en son absence, et on mit sa tête à prix.

Probablement, les familles sacrées, privilégiées, rattachées aux mystères, furent les premières à demander à l'État une expiation pour la majesté des deux Déesses offensées et le châtiment des coupables (3). Et les ennemis d'Al-

---

Lysias contre Kinêsias (Fragm. 31, p. 490, Bekker; Athénée, XII, p. 551), — où Kinêsias et ses amis sont accusés de nombreuses impiétés dont l'une consistait à célébrer des fêtes dans des jours néfastes et défendus, « en dérision de nos dieux et de nos lois, » — ὡς καταγελῶντες τῶν θεῶν καὶ τῶν νόμων τῶν ἡμετέρων. Les lamentables conséquences que le déplaisir des dieux avait attirées sur eux sont exposées ensuite; les compagnons de Kinêsias avaient tous péri misérablement, tandis que Kinêsias lui-même vivait avec une santé ruinée et dans un état pire que la mort, — τὸ δ' οὕτως ἔχοντα τοσοῦτον χρόνον διατελεῖν, καὶ καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἀποθνήσκοντα μὴ δύνασθαι τελευτῆσαι τὸν βίον, τούτοις μόνοις προσήκει τοῖς τὰ τοιαῦτα ἅπερ οὗτοι ἐξημαρτηκόσι.

Les poëtes comiques Strattis et Platon signalèrent aussi Kinêsias parmi leurs sujets favoris de dérision et d'attaque, et ils semblent particulièrement avoir représenté sa maigre personne et son état constant de mauvaise santé comme une punition des dieux pour son impiété. V. Meineke, Fragm. comic. Græc. (Strattis), vol. II, p. 768 (Platon), p. 679.

(1) Lysias cont. Andoc. sect. 50, 51; Cornél. Népos, Alcib. c. 4. Les expressions de Pindare (Fragm. 96) et de Sophokle (Fragm. 58, Brunck — Œdip. Kolon. 1058) relativement à l'importance des mystères éleusiniens sont très-frappantes; et Cicéron, Leg. II, 14.

Horace ne voudrait pas être sous le même toit ni dans la même embarcation que quelqu'un qui s'est rendu coupable de la faute de divulguer ces mystères (Od. III, 2, 26), à plus forte raison donc de celle de s'en moquer.

Le lecteur trouvera les renseignements les plus complets sur ces cérémonies dans les *Eleusinia*, formant le premier traité de l'ouvrage de Lobeck appelé Aglaophamus; et dans la dissertation appelée *Eleusinia*, dans les « Kleine Schriften » de K. O. Müller, vol. II, p. 242 *seq.*

(2) Diodore, XIII, 6.

(3) Nous verrons ci-après ces familles

kibiadès, personnels aussi bien que politiques, trouvèrent l'occasion favorable pour faire revivre cette accusation contre lui qu'ils avaient habilement laissée tomber avant son départ pour la Sicile. La question de fait, alléguée contre lui, — la célébration dérisoire des cérémonies saintes, — était non-seulement probable en elle-même, mais elle était prouvée par des témoignages raisonnablement bons contre lui et quelques-uns de ses compagnons intimes. De plus, l'insolence impérieuse de la conduite habituelle d'Alkibiadès, si manifestement en contradiction avec les restrictions égales de la démocratie, permettait à ses ennemis de lui imputer non-seulement des actes irréligieux, mais encore des projets anti-constitutionnels; association d'idées qui, à ce moment, était d'autant plus accréditée, que la divulgation et la parodie qu'ils avaient faites de ces mystères n'étaient pas isolées, mais étaient rattachées à la récente mutilation des Hermæ, — et interprétées comme une manifestation du même sentiment anti-patriotique et irréligieux, sinon comme une partie du même plan de trahison. Et l'alarme à ce sujet fut renouvelée alors par l'apparition d'une armée lacédæmonienne à l'isthme, qui annonçait méditer quelque entreprise de concert avec les Bœôtiens, — projet difficile à comprendre, et présentant toute l'apparence d'un masque destiné à cacher des desseins hostiles contre Athènes. On le crut si bien à Athènes que les citoyens s'armèrent et restèrent sous les armes toute une nuit, dans l'enceinte sacrée du Thèseion. Il ne parut à la vérité d'ennemi ni en dehors ni au dedans: mais on n'avait empêché la conspiration d'éclater (ainsi se l'imaginaient-ils) que par les recherches et la découverte récentes. De plus, le parti à Argos lié avec Alkibiadès était précisément alors soupçonné d'un complot, pour le renversement de sa propre démocratie; ce qui aggrava plus encore les présomptions contre lui, tout en engageant les Athéniens à livrer au gouvernement démo-

sacrées s'opposer avec le plus d'obstination au retour d'Alkibiadès de l'exil (Thucyd. VIII, 53).

cratique argien les otages oligarchiques pris dans cette ville quelques mois auparavant (1), afin qu'il pût mettre ces otages à mort, quand il le jugerait convenable.

Ces incidents aidèrent considérablement les ennemis d'Alkibiadès, dans les efforts incessants qu'ils firent pour obtenir son rappel et sa condamnation. Du nombre, étaient des hommes très-différents de position et de caractère: Thessalos, fils de Kimôn, homme du plus haut lignage et de politique oligarchique héréditaire, aussi bien qu'Androklès, premier démagogue ou orateur populaire. Ce fut Thessalos qui porta contre lui dans le sénat, la mémorable accusation qui, par bonheur pour notre instruction, est rapportée mot pour mot :

« Thessalos, fils de Kimôn, du dème Lakiadæ, a accusé Alkibiadès, fils de Kleinias, du dème Skambônidæ, comme coupable de crime à l'égard des Deux Déesses Dèmètèr et Persephonè, — en contrefaisant les mystères et en les représentant à ses compagnons, dans sa propre maison, — en portant le costume d'Hiérophante, — en se donnant le nom d'Hiérophante; à Polytiôn, celui de Dadouchos; à Theodôros, celui de Héraut, — en appelant ses autres compagnons Mystæ et Epoptæ: toutes choses contraires aux coutumes et aux règles sacrées, établies de vieille date par les Eumolpidæ, les Kerykes et les prêtres Eleusiniens (2). »

Des accusations semblables étant portées en même temps contre d'autres citoyens qui servaient alors en Sicile avec Alkibiadès, les accusateurs proposèrent qu'on les rappelât, lui et les autres, à Athènes pour y être jugés. Nous pouvons faire observer que l'accusation dirigée contre lui est tout à fait distincte et spéciale, et qu'elle ne fait allusion à aucun

---

(1) Thucydide, VI, 53-61.

(2) Plutarque, Alkib. c. 22. Θέσσαλος Κίμωνος Λακιάδης, Ἀλκιβιάδην Κλεινίου Σκαμβωνίδην εἰσήγγειλεν ἀδικεῖν περὶ τὼ θεώ, τὴν Δήμητρα καὶ τὴν Κόρην, ἀπομιμούμενον τὰ μυστήρια, καὶ δεικνύοντα τοῖς αὑτοῦ ἑταίροις ἐν τῇ οἰκίᾳ τῇ ἑαυτοῦ, ἔχοντα στολὴν, οἵανπερ ἱεροφάντης ἔχων δεικνύει τὰ ἱερὰ, καὶ ὀνομάζοντα αὑτὸν μὲν ἱεροφάντην, Πολυτίωνα δὲ δᾳδοῦχον, κήρυκα δὲ Θεόδωρον Φηγεέα· τοὺς δ' ἄλλους ἑταίρους, μύστας προσαγορεύοντα καὶ ἐπόπτας, παρὰ τὰ νόμιμα καὶ τὰ καθεστηκότα ὑπό τ' Εὐμολπιδῶν καὶ κηρύκων καὶ τῶν ἱερέων τῶν ἐξ Ἐλευσῖνος.

projet de trahison ou anti-constitutionnel supposé. Il est toutefois probable que ces soupçons furent avancés par ses ennemis dans leurs discours préliminaires, afin d'engager les Athéniens à lui enlever sur-le-champ le commandement de l'armée, et à le faire venir à Athènes. Pour une telle démarche, il était indispensable qu'un cas sérieux fût établi : mais le public finit par être circonvenu complétement, et on dépêcha la trirème salaminienne en Sicile, pour l'aller chercher : toutefois, on eut grand soin, en envoyant cet ordre, d'éviter toute apparence de jugement par avance, de dureté ou de menace. Il fut interdit au triérarque de saisir sa personne, et il eut pour instructions de l'inviter simplement à accompagner la Salaminienne à Athènes, dans sa propre trirème; de manière à éviter le danger d'offenser les alliés Argiens et Mantineiens qui servaient en Sicile, ou l'armée elle-même (1).

Ce fut lorsque l'armée athénienne revint à ses premiers quartiers, à Katane, après sa tentative malheureuse à Kamarina, qu'elle trouva la trirème salaminienne, nouvellement arrivée d'Athènes avec cette grave demande contre le général. Nous pouvons être sûrs qu'Alkibiadês reçut des avis particuliers de ses amis d'Athènes, par la même trirème, qui lui faisaient connaître les dispositions du peuple; de sorte qu'il prit promptement sa résolution. Se disant prêt à obéir, il partit dans sa propre trirème pour retourner dans sa patrie, avec les autres personnes accusées; la trirème salaminienne allant de conserve. Mais, à peine furent-ils arrivés à Thurii, en longeant la côte d'Italie, que lui et ses compagnons quittèrent le vaisseau et disparurent. Après des recherches infructueuses, faites par le triérarque salaminien, les deux trirèmes furent obligées de retourner à Athènes sans lui. Alkibiadês et les autres accusés (dont l'un (2) était son cousin et son homonyme) furent jugés, condamnés à mort par défaut, et leurs biens furent confisqués; tandis que les Eumolpidæ et les autres familles sacrées éleusiniennes le

(1) Thucydide, VI, 61.

(2) Xénophon, Hellen. I, 2, 13.

déclarèrent maudit par les dieux, pour avoir profané les mystères (1), — et consignèrent la condamnation sur une tablette de plomb.

Probablement, sa disparition et son exil furent agréables à ses ennemis d'Athènes : en tout cas, ils purent ainsi se débarrasser de lui à coup sûr; tandis que s'il était revenu, sa condamnation à mort, bien que probable, ne pouvait être regardée comme certaine. En considérant la conduite des Athéniens à l'égard d'Alkibiadès, nous avons à faire remarquer que le peuple ne fut coupable d'aucun acte d'injustice. Il avait commis, — du moins il y avait de bonnes raisons pour le croire, — un acte criminel aux yeux de tout Grec : — la divulgation et la profanation des mystères. Cet acte, — allégué contre lui, très-distinctement dans l'accusation, séparé de tout projet ultérieur supposé, de trahison ou autrement, — était légalement punissable à Athènes, et universellement jugé coupable dans l'appréciation publique, comme une offense à la fois contre le sentiment religieux du peuple et contre la sécurité publique, en outrageant les Deux Déesses (Dêmêtêr et Persephonê), et en les forçant de retirer leur faveur et leur protection. On aurait supposé l'existence du même besoin de châtiment légal dans un pays catholique chrétien, jusqu'à une période très-récente de l'histoire, — si au lieu des mystères éleusiniens nous supposions que la cérémonie tournée en ridicule eût été le sacrifice de la messe; bien qu'un tel acte ne comprît pas la violation de la loi qui obligeait à garder le secret. Et nous ne devons pas juger quelle eût été la mesure de la peine décrétée anciennement contre une personne convaincue d'une telle offense, en consultant la tendance de la législation pénale,

(1) Thucydide, VI, 61; Plutarque, Alkib. c. 22-23; Lysias, Orat. VI, cont. Audocide, sect. 42.

Plutarque dit qu'il aurait été facile à Alkibiadès d'exciter un soulèvement dans l'armée à Katane, s'il avait voulu résister à l'ordre de revenir à Athènes. Mais cela est extrêmement improbable. En examinant quelle fut sa conduite immédiatement après, nous verrons qu'il y a tout lieu de croire qu'il *aurait* fait cette démarche, si elle avait été praticable.

pendant les soixante dernières années. Même jusqu'au dernier siècle, elle eût été punie d'une peine plus dure que la coupe de ciguë, le pire supplice qui pût échoir à Alkibiadès, à Athènes, — comme nous pouvons le voir par la condamnation et l'exécution du chevalier de la Barre, à Abbeville, en 1766. La tendance uniforme de la législation chrétienne (1), jusqu'à une époque récente, ne laisse pas lieu de

(1) Pour bien apprécier la violente émotion excitée à Athènes par la mutilation des Hermæ, et par la profanation des mystères, il est nécessaire de considérer la manière dont des actes analogues de sacrilége ont été vus dans la législation pénale chrétienne et catholique, même jusqu'à l'époque de la première Révolution française.

Je transcris le suivant extrait d'un ouvrage d'autorité sur la jurisprudence criminelle française, *Jousse* : Traité de la Jurisprudence criminelle, Paris 1771, part. IV, tit. 27, vol. III, p. 672 :

« Du crime de lèse-majesté divine. — Les crimes de lèse-majesté divine sont ceux qui attaquent Dieu immédiatement, et qu'on doit regarder par cette raison comme les plus atroces et les plus exécrables. — La majesté de Dieu peut être offensée de plusieurs manières : — 1. En niant l'existence de Dieu. 2. Par le crime de ceux qui attentent directement contre la divinité, comme quand on profane ou qu'on foule aux pieds les saintes hosties, ou qu'on *frappe les images de Dieu* dans le dessein de l'insulter. C'est ce qu'on appelle *crime de lèse-majesté divine au premier chef.* »

Et dans le même ouvrage, part. IV, tit. 46, n. 5, 8, 10, 11, vol. IV, p. 97-99 :

« *La profanation des sacrements et des mystères de la religion est un sacrilége des plus exécrables.* Tel est le crime de ceux qui emploient les choses sacrées à des usages communs et mauvais, *en dérision des mystères;* ceux qui *profanent la sainte Eucharistie*, ou qui en abusent en quelque manière que ce soit; ceux qui, au mépris de la religion, profanent les fonts baptismaux, qui jettent par terre les saintes hosties, ou qui les emploient à des usages vils et profanes; *ceux qui, en dérision de nos sacrés mystères, les contrefont dans leurs débauches; ceux qui frappent, mutilent, abattent les images consacrées à Dieu ou à la sainte Vierge, ou aux saints*, en mépris de la religion; et enfin tous ceux qui commettent de semblables impiétés. Tous ces crimes *sont des crimes de lèse-majesté au premier chef*, parce qu'ils s'attaquent immédiatement à Dieu, et ne se font à aucun dessein que de l'offenser. »

« ... La peine du sacrilége, par l'Ancien Testament, était celle du feu, et d'être lapidé. — Par les lois romaines, les coupables étaient condamnés au fer, au feu et aux bêtes farouches, suivant les circonstances. — En France, la peine du sacrilége est arbitraire, et dépend de la qualité et des circonstances du crime, du lieu, du temps, et de la qualité de l'accusé. — Dans le sacrilége au premier chef, qui attaque la divinité, la sainte Vierge et les saints, v. g. à l'égard de ceux qui foulent aux pieds les saintes hosties ou qui les jettent à terre, ou en abusent, et qui les emploient à des usages vils et profanes, la peine est le feu, l'amende honorable, et le poing coupé. Il en est de même de ceux qui profanent les fonts baptismaux; *ceux qui, en dérision de nos mystères, s'en moquent et les*

reprocher aux Athéniens une cruauté excessive dans les châtiments dont ils punissaient les offenses faites au sentiment religieux. Au contraire, les Athéniens se distinguent par une douceur et une tolérance relatives, comme nous aurons plusieurs fois occasion de le faire remarquer.

Or, en examinant la conduite des Athéniens à l'égard d'Alkibiadês, nous devons considérer que cette violation des mystères, dont il était accusé en bonne forme légale, était une action pour laquelle il méritait réellement d'être puni, — autant que qui que ce fût. Même ses ennemis ne fabriquèrent pas cette accusation, et ils ne la lui imputèrent pas faussement; bien qu'ils fussent coupables d'insidieuses et immorales manœuvres, pour exaspérer l'esprit public contre lui. Leurs machinations commencèrent par la mutilation des Hermæ; acte d'une méchanceté nouvelle et sans égale, auquel les historiens de la Grèce rendent rarement justice. Ce n'était pas, comme les violations des mystères, un acte de passe-temps indécent, commis entre quatre murs, et qui ne devait jamais être connu. C'était un outrage essentiellement public, conçu et exécuté par des conspirateurs, dans le dessein délibéré de tourmenter l'esprit religieux d'Athènes, et de tourner au profit de la politique la terreur et la folie régnantes. C'est ce qui est bien certain, quoique nous ne puissions savoir sûrement quels étaient les conspirateurs, ni quel était leur dessein exact ou spécial. Que la perte d'Alkibiadês fût un de leurs projets directs, c'est ce qui est extrêmement probable. Mais ses ennemis, même s'ils ne furent pas du nombre des auteurs originaux, prirent du moins sur eux la moitié de la faute de cet acte, en en faisant la base d'une machination perfide, dirigée contre sa personne. Nous avons déjà raconté comment leur plan, qui fut concerté dans l'origine, pour le perdre avant le départ de

---

contrefont dans leurs débauches : ils doivent être punis de peine capitale, parce que ces crimes attaquent immédiatement la divinité. »

M. Jousse poursuit en citant plusieurs exemples de personnes condamnées à mort pour actes de sacrilége, de la nature mentionnée ci-dessus.

l'expédition, échoua d'abord, fut ensuite habilement laissé de côté, et enfin repris d'une manière efficace, après une longue série de calomnies contre le général absent. C'est un des chapitres les plus obscurs de l'histoire politique athénienne, indiquant, de la part du peuple, une forte excitabilité religieuse, sans aucune injustice à l'égard d'Alkibiadès : mais indiquant, de la part de ses ennemis, aussi bien que des Hermokopidæ en général, une profondeur de combinaison méchante, dont on voit rarement un exemple dans la guerre politique. C'est à ces hommes, et non au peuple, qu'Alkibiadès doit son expulsion, aidée, il est vrai, par l'effet de son caractère antérieur. Par rapport aux Hermæ, les Athéniens condamnèrent à mort, — après la déposition d'Andocide, et par suite de cette déposition, — un petit nombre d'hommes qui ont été peut-être d'innocentes victimes, mais qu'ils croyaient sincèrement coupables, et dont la mort, non-seulement tranquillisa relativement l'esprit public, mais fut le seul moyen qui servit à la délivrance d'un beaucoup plus grand nombre de personnes emprisonnées sur un soupçon. Quant à Alkibiadès, ils n'en vinrent pas à une résolution collective, si ce n'est celle de le rappeler pour être jugé; résolution n'impliquant aucun tort de la part de ceux qui votèrent pour elle, quel que puisse être le crime de ceux qui la proposèrent et la préparèrent par des moyens artificieux (1).

(1) Divers auteurs et récemment le docteur Thirlwall ont fait allusion à ce qui se fit en Angleterre en 1678 et en 1679, par suite du prétendu complot papiste, comme fournissant une analogie avec ce qui se passa à Athènes après la mutilation des Hermæ. Mais il y a bien des différences essentielles, et toutes, autant que je puis le remarquer, à l'avantage d'Athènes.

« L'infernal et damnable complot des papistes *récusants* » (pour adopter les termes des Chambres des Lords et des Communes, V. « History of England », du docteur Lingard, vol. III, ch. 5, p. 88. — termes dont on employa sans doute l'équivalent à Athènes par rapport aux Hermokopidæ) fut sans fondement, mensonger et incroyable dès le commencement. Il n'eut pour point de départ aucun fait réel : le tout fut un tissu de mensonges et d'inventions venant de Oates, de Bedloe, et de quelques autres dénonciateurs du pire caractère.

A Athènes, il y eut incontestablement un complot : les Hermokopidæ furent des conspirateurs réels, et non

Afin qu'on appréciât la haine acharnée qui poussa, dans la suite, l'exilé Alkibiadès à se venger de ses compatriotes,

---

pas peu nombreux. Personne ne put douter qu'ils ne conspirassent pour d'autres objets outre la mutilation des Hermæ. En même temps personne ne sut quels étaient ces objets, ni quels étaient les conspirateurs eux-mêmes.

Si avant la mutilation des Hermæ, un homme comme Oates eût prétendu révéler au peuple athénien un complot fabriqué impliquant Alkibiadès et autres, il n'aurait pas trouvé créance. Ce ne fut qu'après cet incident terrifiant et en raison même de cet incident, que les Athéniens commencèrent à croire les dénonciateurs. Et nous devons nous rappeler qu'ils ne mirent personne à mort sur les preuves de ces derniers. Ils se contentèrent d'emprisonner sur un soupçon, jusqu'à ce qu'ils eussent l'aveu et la déposition d'Andocide. Ceux qui se trouvèrent impliqués dans *cette* déposition-*là* furent condamnés à mort. Or Andocide, comme témoin, ne mérite qu'une confiance très-restreinte; cependant il est impossible de le rabaisser au niveau même de Teukros ou de Diokleidês, — encore bien moins à celui d'Oates et de Bedloe. Nous ne pouvons nous étonner que le peuple l'ait cru, — et dans les circonstances particulières du cas, ce fut le moindre mal qu'il le crût. Les témoins sur la déposition desquels furent condamnés les prisonniers dans le complot papiste étaient même inférieurs à Teukros et à Diokleidês en crédibilité présumée.

On a critiqué la folie du peuple athénien pour avoir cru la constitution démocratique en danger, parce que les Hermæ avaient été mutilés. Je me suis efforcé de montrer qu'à considérer leurs idées religieuses, le fil de connexion entre les deux idées est parfaitement explicable. Et pourquoi chercher querelle aux Athéniens pour avoir pris les armes, et s'être mis sur leurs gardes, quand des forces armées lacédæmoniennes ou bœôtiennes étaient à ce moment sur leur frontière?

Quant à la condamnation d'Alkibiadès et d'autres pour avoir profané et divulgué les mystères d'Elensis, on ne doit pas les mettre un instant au niveau des condamnations prononcées au sujet du complot papiste. C'étaient des accusations vraies; du moins, il y a de fortes présomptions pour croire qu'elles l'étaient. Des personnes furent convaincues d'avoir commis des actes qu'elles avaient réellement commis, et qu'elles savaient être des crimes punis par la loi; elles furent punies pour ces crimes. Était-il juste de faire de ces actes des crimes punis par la loi, ou non? — c'est là une autre question. L'énormité du complot papiste consista à punir des personnes pour des choses qu'elles n'avaient pas faites, et sur les dépositions des témoins les plus menteurs et les plus indignes.

L'état d'esprit dans lequel furent jetés les Athéniens après la mutilation des Hermæ fut dans le fait très-analogue à celui du peuple anglais pendant que circulait le complot papiste. La terreur, la souffrance et la folie furent même, je le crois, plus grandes à Athènes; mais si la cause en fut plus grave et plus réelle, néanmoins l'active injustice qu'elle produisit fut beaucoup moindre qu'en Angleterre.

M. Fox fait observer, au sujet du complot papiste,— History of James II, ch. I, p. 33 :

« Bien que, sur un examen de cette affaire véritablement affreuse, nous puissions à bon droit être absous si nous adoptons l'alternative la plus douce, et si nous imputons à la plus grande partie des personnes qui y furent impliquées, plutôt un degré ex-

il a été nécessaire d'expliquer dans quelle mesure il avait de justes motifs de plainte contre eux. Instruit qu'ils l'avaient condamné à mort, pendant son absence, il s'écria, dit-on : « Je leur montrerai que je vis. » Et il tint bien parole (1).

Le rappel d'Alkibiadès et son bannissement qui s'ensuivit furent funestes à Athènes, de diverses manières. Ils firent passer dans le camp de l'ennemi un exilé irrité, qui fit connaître ses points faibles, et tira Sparte de son apathie. Ils offensèrent une portion de l'armement sicilien, — probablement surtout les Argiens et les Mantineiens, — et ralentirent leur zèle pour la cause (2). Et ce qu'il y eut de plus fâcheux, ils laissèrent l'expédition entièrement sous le commande-

---

traordinaire de crédulité aveugle, que la méchanceté réfléchie de préparer la perpétration d'un meurtre légal et d'y aider, cependant ce qui se fit à l'occasion du complot papiste doit toujours être considéré comme une honte indélébile attachée à la nation anglaise, et dans laquelle roi, parlement, juges, jurys, témoins, ministère public, ont tous leur part respective, bien qu'assurément non égale. Des témoins — d'un caractère à ne point mériter crédit dans la cause la plus insignifiante, sur les faits les moins importants — donnent des preuves si incroyables, ou, pour parler plus proprement, qui peuvent si peu être vraies, qu'elles n'auraient pas dû être crues, fussent-elles sorties de la bouche de Caton lui-même ; et c'est sur de telles preuves, et sur les dépositions de tels témoins, que des innocents furent condamnés à mort et exécutés. Ministère public, soit procureurs et avocats généraux, soit dénonciateurs publics, agirent avec la fureur à laquelle on pouvait s'attendre dans de pareilles circonstances : les jurys partagèrent assez naturellement la fermentation nationale ; et les juges, dont le devoir était de les tenir en garde contre de telles impressions, furent scandaleusement empressés à les confirmer dans les préjugés et à enflammer leurs passions. »

J'ai substitué la citation précédente empruntée de Fox à celle de Lingard, qui était dans ma première édition. Sur ce point, on a fait remarquer que ce dernier pouvait paraître un témoin partial, bien qu'en réalité son jugement ne soit en aucune sorte plus sévère que celui de Hume, ou de M. Fox, ou de lord Macaulay.

Il est à remarquer que la Chambre des Lords, agissant à la fois comme Corps législatif et avec son caractère judiciaire quand le catholique lord Stafford fut jugé devant elle (Lingard, Hist. Engl. ch. VI, p. 231-241), montra tout autant de préjugé et d'injustice que les juges et les jurés dans les cours de justice.

La justice anglaise en cette occasion — et la justice milanaise à l'occasion que nous avons mentionnée dans une note précédente — furent plus corrompues et poussées à une plus grande injustice par le préjugé régnant que le dikasterion purement populaire d'Athènes dans l'affaire des Hermæ et des autres profanations.

(1) Plutarque, Alkib. c. 22.

(2) Thucydide, II. 65. Τά τε ἐν τῷ στρατοπέδῳ ἀμβλύτερα ἐποίουν, etc.

ment paralysant de Nikias. Car Lamachos, bien qu'encore égal en autorité nominale, et commandant actuellement la moitié de l'armée au lieu du tiers, paraît n'avoir eu aucune influence sérieuse, si ce n'est sur le champ de bataille ou dans l'exécution même de ce que son collègue avait déjà résolu.

L'armement se mit alors en devoir, — comme Nikias l'avait conseillé d'abord, — de faire voile de Katane vers Sélinonte et Egesta. Son dessein était de faire une enquête sur la querelle qui divisait les deux villes, aussi bien que sur les ressources financières de la seconde. Franchissant le détroit et longeant la côte septentrionale de l'île, il toucha d'abord à Himera, où on refusa de l'admettre; il s'empara ensuite d'une ville maritime sikanienne nommée Hykkara, et il y fit beaucoup de prisonniers; entre autres, la célèbre courtisane Laïs, alors une toute jeune fille (1). Après avoir cédé cette ville aux Égestæens, Nikias alla en personne inspecter leur cité et son état; mais il ne put obtenir plus que les trente talents qui avaient été annoncés auparavant lors de la seconde visite des commissaires. Il rendit alors les prisonniers d'Hykkara à leurs compatriotes sikaniens, de qui il reçut une rançon de cent vingt talents (2), et il conduisit l'armée de terre athénienne à travers le centre de l'île, par le territoire des Sikels amis, vers Katane; en route il attaqua la ville sikel hostile d'Hybla; mais il fut repoussé. A Katane, il fut rejoint par ses forces navales.

On était alors vraisemblablement vers le milieu d'octobre, et trois mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de l'arme-

(1) Les renseignements relatifs à l'âge et à la vie de Laïs paraissent enveloppés dans une confusion inextricable. Voir la note de Goeller ad Philisti Fragment. 5.

(2) Diodore, XIII, 6; Thucyd. VI, 62. Καὶ τἀνδράποδα ἀπέδοσαν, καὶ ἐγένοντο ἐξ αὐτῶν εἴκοσι καὶ ἑκατὸν τάλαντα. Le mot ἀπέδοσαν semble vouloir dire que les prisonniers furent remis à leurs compatriotes, personnes appelées naturellement à négocier leur délivrance, en vertu du contrat privé d'une somme déterminée. Si Thucydide avait dit ἀπέδοντο, cela eût signifié qu'ils furent mis aux enchères pour ce qu'ils rapporteraient. Cette distinction est du moins possible — et (à mon avis) plus admissible que celle qui est proposée dans la note du docteur Arnold.

ment athénien à Rhegium : période pendant laquelle il n'avait accompli rien de plus que l'acquisition de Naxos et de Katane comme alliés, à l'exception de la prise insignifiante d'Hykkara. Mais Nikias lui-même avait compté à l'avance sur Naxos et Katane, comme villes chalkidiques, et en même temps sur Rhegium, où il avait trouvé de la résistance, à son grand désappointement. Ce qui était pire encore pour le caractère du général, non-seulement rien de sérieux n'avait été accompli, mais rien de sérieux n'avait été tenté. On avait irréparablement perdu le moment précieux signalé par Lamachos pour agir, où la terrible menace de l'armement non encore éprouvé était au plus haut point, et où manquaient à Syracuse les préparatifs aussi bien que la confiance. Chaque jour voyait avancer les préparatifs des Syracusains et leurs craintes diminuer. L'envahisseur, qu'ils avaient considéré comme si formidable, se montrait à la fois hésitant et timide (1), et quand il disparut de leur vue, pour se rendre à Hykkara et à Egesta, — bien plus, quand il attaqua en vain le poste insignifiant des Sikels d'Hybla, leurs esprits éprouvèrent une réaction et passèrent de la terreur à une confiance extrême. La masse des citoyens syracusains, renforcée alors d'alliés de Sélinonte et d'autres villes, demanda à ses généraux de la conduire à l'attaque de la position athénienne à Katane, puisque les Athéniens n'osaient pas s'approcher de Syracuse ; tandis que des cavaliers syracusains allèrent même jusqu'à insulter les Athéniens dans leur camp, s'avançant pour leur demander s'ils étaient venus avec l'intention de s'établir dans l'île comme de paisibles citoyens, au lieu de rétablir les Léontins. Cette humiliation inattendue, agissant probablement sur l'esprit des soldats, finit par faire rougir Nikias de son inaction, et le poussa à frapper un coup pour soutenir sa propre réputation. Il imagina un stratagème pour s'approcher de Syracuse, de manière à éviter l'opposition de la cavalerie syracusaine, — et il apprit à connaître le pays avoisi-

(1) Thucydide, VI, 63 ; VII, 42.

nant la ville de quelques exilés qui servaient sous lui (1).

Il dépêcha à Syracuse un citoyen katanæen, attaché du fond du cœur à Athènes, toutefois neutre en apparence, et en bons termes avec l'autre côté, comme porteur d'un message et d'une proposition prétendus de la part des amis de Syracuse à Katane. Beaucoup de soldats athéniens (disait le message) avaient l'habitude de passer la nuit dans l'intérieur des murs, séparément de leur camp et sans leurs armes. Il serait facile aux Syracusains, par une vigoureuse attaque au point du jour, de les surprendre ainsi à l'improviste et dispersés, tandis que le parti de Katane favorable à Syracuse promettait son aide, en fermant les portes, en attaquant les Athéniens à l'intérieur et en mettant le feu aux vaisseaux. Un corps nombreux de Katanæens (ajoutaient-ils) étaient impatients de coopérer au plan actuellement proposé.

Cette communication, parvenant aux généraux syracusains, à un moment où ils étaient eux-mêmes exaltés et disposés à un mouvement agressif, rencontra une créance si irréfléchie, qu'ils renvoyèrent le messager à Katane, en lui donnant un consentement sincère et en fixant un rendez-vous pour un jour précis. Conséquemment, un jour ou deux avant, toute l'armée syracusaine fut dirigée vers Katane, et elle campa pendant la nuit sur le fleuve Symæthos, dans le territoire léontin, à environ huit milles de Katane. Mais Nikias, l'auteur de tout le stratagème, choisissant ce même jour pour embarquer son armée, avec ses alliés sikels présents, fit voile de nuit au sud, le long de la côte, et fit le tour de l'île d'Ortygia, pour entrer dans le Grand Port de Syracuse. Il y arriva au point du jour, et débarqua ses troupes, sans opposition, au sud de l'embouchure de l'Anapos, dans l'intérieur du Grand Port, près du hameau qui s'étendait vers le temple de Zeus Olympios. Après avoir détruit le pont voisin, où la route Helôrine traversait l'Anapos, il prit une position protégée par divers obstacles embarrassants, — maisons, murs, arbres et eau stagnante, —

(1) Thucydide, VI, 63; Diodore, XIII, 6.

outre le terrain escarpé de l'Olympieion lui-même, à son aile gauche : de sorte qu'il pouvait prendre son temps pour combattre, et était hors de l'attaque de la cavalerie syracusaine. Pour protéger ses vaisseaux sur le rivage, il fit faire une palissade, en abattant les arbres du voisinage ; et même il prit des précautions pour ses derrières, en élevant à la hâte un rempart de bois et de pierres, touchant le rivage à la baie intérieure appelée Daskôn. Il avait tout loisir pour exécuter ces ouvrages de défense, puisque l'ennemi, dans l'intérieur des murs, ne fit aucune tentative pour le troubler, tandis que la cavalerie syracusaine ne découvrit sa manœuvre qu'en arrivant devant les lignes, à Katane ; et bien qu'elle ne perdît pas de temps pour revenir, sa marche rétrograde fut longue (1). Cependant, la confiance des Syracusains était telle que, même après une si longue marche, ils offrirent la bataille sur-le-champ : mais comme Nikias ne quitta pas sa position, ils se retirèrent pour prendre leur station de nuit de l'autre côté de la route Helôrine, — route probablement bordée de murs de chaque côté.

Le lendemain matin, Nikias sortit de sa position et forma ses troupes en ordre de bataille, en deux divisions, chacune ayant huit hommes en profondeur. Sa division de devant était destinée à attaquer ; sa division de derrière (formée en bataillon carré, avec les bagages au milieu) était tenue en réserve près du camp, pour prêter secours là où il en serait besoin : quant à de la cavalerie, il n'y en avait pas. Les hoplites syracusains, vraisemblablement bien plus nombreux que les siens, représentaient la levée en masse de la ville, sans aucun choix : ils étaient rangés dans l'ordre plus profond de seize, à côté de leurs alliés de Sélinonte. A l'aile droite, étaient postés leurs cavaliers, la meilleure partie de leur armée, dont le nombre n'était pas inférieur à 1200 ;

(1) Thucyd. VI, 65, 66 ; Diodore, XIII, 6 ; Plutarque, Nikias, c. 13.

Pour comprendre la position de Nikias, aussi bien qu'on peut l'établir d'après la description de Thucydide, le lecteur devra consulter le plan de Syracuse et de son voisinage annexé au présent volume.

avec 200 cavaliers de Gela, 20 de Kamarina, environ 50 archers, et une compagnie d'akontistæ. Les hoplites, quoique pleins de courage, étaient peu exercés; et leur ordre de bataille, qui n'était jamais conservé avec précision, fut encore plus troublé en cette occasion par le voisinage immédiat de la ville. Quelques-uns y étaient allés pour voir leurs familles, — d'autres, sortant précipitamment pour rejoindre, trouvèrent la bataille déjà engagée, et prirent rang partout où ils purent (1).

Thucydide, en décrivant cette bataille, nous donne, suivant son usage, un exposé des motifs et des sentiments qui animaient les combattants des deux côtés, et qui fournirent à Nikias un thème pour sa brève harangue. Cela paraît surprenant à quelqu'un accoutumé à la guerre moderne, où le soldat est sous l'influence seulement de l'honneur et de la honte de profession, sans songer en rien à la cause pour laquelle il combat. Dans l'antiquité, ce motif était seulement en compagnie de beaucoup d'autres, qui, suivant les circonstances du cas, contribuaient à élever ou à abattre l'esprit du soldat la veille de l'action. Nikias fit allusion à la prééminence militaire reconnue d'Argiens, de Mantineiens et d'Athéniens d'élite, — en tant que comparés à la levée en masse syracusaine, qui était pleinement convaincue de sa propre supériorité (c'est là un aveu frappant du changement déplorable qu'avait opéré son propre délai), mais qui ne tiendra pas dans une lutte réelle, vu le défaut de discipline (2). De plus, il leur rappela qu'ils étaient loin de leur patrie, — et qu'une défaite les rendrait victimes, ensemble et séparément, de la cavalerie syracusaine. Il ne pensait guère, et ses prophètes ne l'en avertirent pas, que ce malheur, quelque grave qu'il eût été, fût même désirable pour

(1) Thucydide, VI, 67-69.

(2) Thucydide, VI, 68, 69. Ἄλλως δὲ καὶ πρὸς ἄνδρας πανδημεί τε ἀμυνομένους, καὶ οὐκ ἀπολέκτους ὥσπερ ἡμᾶς· καὶ προσέτι Σικελιώτας, οἱ ὑπερφρονοῦσι μὲν ἡμᾶς, ὑπομένουσι δὲ οὒ· διὰ τὸ τὴν ἐπιστήμην τῆς τόλμης ἥσσω ἔχειν.

Ce passage explique très-clairement le sens de l'adverbe πανδημεί. Cf. πανδημεί, πανομιλεί, Æschyle, Sept. Theb. 275.

Athènes, — puisqu'il lui aurait épargné les désastres beaucoup plus accablants que nous verrons attrister les chapitres suivants de cette histoire.

Tandis qu'on accomplissait les sacrifices habituels, les frondeurs et les archers des deux côtés engagèrent une escarmouche. Mais bientôt les trompettes sonnèrent, et Nikias ordonna à sa première division d'hoplites de charger aussitôt rapidement, avant que les Syracusains s'y attendissent. Jugeant d'après sa lenteur antérieure, ils ne s'imaginaient jamais qu'il serait le premier à donner l'ordre de l'attaque ; et ce ne fut que quand ils virent la ligne athénienne venir réellement à eux qu'ils relevèrent leurs armes de terre et s'avancèrent à sa rencontre. Le choc fut bravement soutenu des deux côtés, et pendant quelque temps la bataille continua corps à corps avec un résultat indécis. Il se trouva qu'il survint un violent orage de pluie, avec tonnerre et éclairs, dont furent alarmés les Syracusains qui l'expliquèrent comme un augure défavorable, — tandis que les hoplites athéniens, plus expérimentés, y virent un simple phénomène de la saison (1), de sorte qu'ils étonnèrent encore plus les Syracusains, par la confiance non affaiblie avec laquelle ils continuèrent de combattre. A la fin, l'armée syracusaine fut rompue, dispersée et mise en fuite ; d'abord, devant les Argiens à droite, ensuite devant les Athéniens au centre. Les vainqueurs poursuivirent autant qu'ils le purent sans danger, et en conservant leurs rangs : car la cavalerie syracusaine, qui n'avait pas encore été engagée, arrêtait tous ceux qui poussaient en avant, et permit à sa

(1) Thucydide, VI, 70. Τοῖς δ' ἐμπειροτέροις, τὰ μὲν γιγνόμενα, καὶ ὥρᾳ ἔτους περαίνεσθαι δοκεῖν, τοὺς δὲ ἀνθεστῶτας πολὺ μείζω ἔκπληξιν μὴ νικωμένους παρέχειν.

Les Athéniens, par malheur pour eux, n'étaient pas aussi insensibles à des éclipses de lune. On verra la force de cette remarque dans le cinquième chapitre de ce volume. Au moment actuel, il est vrai, ils étaient pleins d'ardeur et de confiance ; ce qui influa beaucoup sur leur manière d'interpréter ces phénomènes soudains de saison, comme on le verra aussi expliqué par un triste contraste dans ce même chapitre.

propre infanterie de se retirer en sûreté derrière la route Helôrine (1).

Les Syracusains furent si peu découragés par cette défaite, qu'ils ne se retirèrent dans leur ville qu'après avoir envoyé un détachement suffisant pour garder le temple voisin et l'enceinte sacrée de Zeus Olympien, où se trouvaient déposées beaucoup de richesses qu'ils craignaient de voir tomber au pouvoir des Athéniens. Cependant Nikias, sans s'approcher du terrain sacré, se contenta d'occuper le champ de bataille, brûla ses morts et enleva les armes de ceux de l'ennemi. Les Syracusains et leurs alliés perdirent 250 hommes, les Athéniens 50 (2).

Le matin, après avoir accordé aux Syracusains la permission d'enlever leurs morts pour leur donner la sépulture, et recueilli les cendres des siens, Nikias rembarqua ses troupes, mit à la voile, et retourna à sa première station à Katane. Il regardait comme impossible, sans cavalerie et sans autres ressources pécuniaires, de conserver sa position près de Syracuse, ou de poursuivre des opérations immédiates de siége ou de blocus. Et comme à ce moment l'hiver approchait, il se décida à prendre ses quartiers d'hiver à Katane, — bien qu'à considérer la douceur de l'hiver à Syracuse, et le danger de la fièvre des marais près du Grand Port en été, on pût bien regarder le changement de saison comme un avantage contestable. Mais il proposa d'employer l'intervalle à envoyer demander à Athènes de la cavalerie et de l'argent, aussi bien qu'à obtenir les mêmes renforts de ses

(1) Thucydide, VI, 70.

(2) Thucydide VI, 71. Plutarque (Nikias, c. 16) dit que Nikias refusa par des scrupules religieux d'envahir l'enceinte sacrée, bien que ses soldats fussent impatients d'en saisir le contenu.

Diodore (XIII, 6) affirme par erreur que les Athéniens devinrent maîtres de l'Olympieion. Pausanias dit aussi la même chose (X, 28, 3), ajoutant que Nikias s'abstint de détourner soit les trésors, soit les offrandes, et qu'il les laissa encore sous la garde des prêtres syracusains.

Plutarque dit de plus que Nikias resta quelques jours dans sa position avant de retourner à Katane. Mais le langage de Thucydide indique que les Athéniens revinrent le lendemain de la bataille.

alliés siciliens, dont il comptait actuellement augmenter le nombre par l'adjonction de nouvelles villes, après sa récente victoire, — il proposa en second lieu de réunir des magasins de toute sorte pour commencer le siége de Syracuse, au printemps. Dépêchant une trirème à Athènes, avec ces demandes, il fit voile avec ses forces vers Messênê, dans l'intérieur de laquelle il y avait un parti favorable qui lui faisait espérer qu'il lui ouvrirait les portes. Une pareille correspondance avait déjà été commencée avant le départ d'Alkibiadès : mais ce fut le premier acte de vengeance que le général, en partant, exerça contre son pays, de faire connaître les choses au parti favorable à Syracuse dans Messênê. En conséquence, ce dernier, guettant l'occasion, se leva en armes avant l'arrivée de Nikias, mit à mort ses principaux antagonistes, et occupa la ville de force, en tenant tête aux Athéniens : ceux-ci, après un délai inutile de treize jours, n'ayant que de chétives provisions, et assaillis par un temps orageux, furent forcés de retourner à Naxos, où ils établirent un camp et une station palissadés, et prirent leurs quartiers d'hiver (1).

Le récent stratagème de Nikias, suivi du mouvement dans le port de Syracuse, et de la bataille, avait été habilement conçu et exécuté. Il servit à montrer le courage et la discipline de l'armée, aussi bien qu'à entretenir l'ardeur des soldats eux-mêmes et à obvier à ces sentiments de désappointement que l'impuissance antérieure de l'armement tendait à faire naître. Mais quant à d'autres résultats, la victoire fut stérile : nous pouvons même dire, positivement funeste, — en ce qu'elle donna un stimulant momentané dont Nikias se servit comme d'excuse pour les trois mois d'inaction absolue qui suivirent, — et qu'elle n'humilia ni n'affaiblit les Syracusains, mais qu'elle fut pour eux une salutaire leçon, dont ils profitèrent pendant que Nikias était dans ses quartiers d'hiver. Son apathie, pendant ces huit premiers mois après l'arrivée de l'expédition à Rhegium (de

(1) Thucydide, VI, 71-74.

juillet 415 à mars 414 av. J.-C.), fut la cause de calamités très-déplorables pour son armée, pour son pays et pour lui-même. On en verra d'abondantes preuves dans les événements suivants : à présent, nous n'avons qu'à reporter notre esprit sur ses prédictions et sur ses recommandations. Il avait prévu lui-même et fait comprendre aux Athéniens toutes les difficultés et tous les dangers à surmonter en Sicile : en premier lieu, comme raisons propres à les détourner d'entreprendre l'expédition, — mais les Athéniens, bien que ne souffrant point, par malheur, qu'on les fît valoir dans ce sens, en admirent complétement la réalité, et l'autorisèrent à demander toutes les forces nécessaires pour en triompher (1). Il avait ainsi été autorisé à emmener avec lui une armée composée d'après ses propres idées, avec des provisions et un attirail de siége ; cependant, une fois arrivé, il ne semble désirer qu'une chose, c'est d'éviter d'exposer cette armée dans aucune entreprise sérieuse, et de trouver une excuse pour la ramener à Athènes. Que Syracuse fût le principal ennemi, et que le point capital de l'entreprise fût le siége de cette ville, c'était là une vérité familière à lui-même aussi bien qu'à tout homme à Athènes (2) : quant à la formidable cavalerie des Syracusains, Nikias avait insisté lui-même sur ce point, dans les débats préliminaires. Cependant, — après quatre mois de temps perdu et de prétendue action pour éviter de s'attaquer à la difficulté réelle, l'existence de cette cavalerie est donnée comme excuse à un nouvel ajournement de quatre mois jusqu'à ce que des renforts puissent être obtenus d'Athènes. A tous les dangers intrinsèques du cas, prédits par Nikias lui-même avec un sage discernement, s'ajoutait ainsi le danger aggravé de son délai factice, qui diminuait la première impression produite par son armement, — procurait aux Syracusains du loisir pour agrandir leurs fortifications, — et donnait aux Péloponésiens du temps pour intervenir contre l'Attique aussi bien que pour secourir la Sicile. La malheureuse faiblesse de

(1) Thucydide, VI, 21-26. (2) Thucydide, VI, 20.

ce commandant consista à reculer devant les résolutions décisives de toute sorte, et à les ajourner à tout prix jusqu'à ce que la nécessité devînt imminente : il en résulta (pour employer une expression d'un ambassadeur corinthien, avant la guerre du Péloponèse, qui critiquait la politique dilatoire de Sparte) que n'agissant jamais, tout en paraissant toujours sur le point d'agir, il trouva son ennemi avec des forces doubles au lieu de forces simples, au moment du conflit réel (1).

Grand, en effet, a dû être le désappointement des Athéniens quand, après avoir envoyé dans le mois de juin une expédition d'une puissance incomparable, ils reçurent dans le mois de novembre une dépêche qui leur apprenait que le général n'avait accompli que peu de chose, à l'exception d'une seule victoire indécise ; qu'il n'avait pas même tenté rien de sérieux, — et qu'il ne pourrait le faire que s'ils lui envoyaient et de la cavalerie et de l'argent. Cependant, la seule réponse qu'ils firent, fut d'accéder à cette demande et d'y satisfaire sans aucune expression publique de déplaisir ni de désappointement prononcée contre lui (2). Et cela est

(1) Thucydide, I, 69. Ἡσυχάζετε γὰρ μόνοι Ἑλλήνων, ὦ Λακεδαιμόνιοι, οὐ τῇ δυνάμει τινά, ἀλλὰ τῇ μελλήσει ἀμυνόμενοι, καὶ μόνοι οὐκ ἀρχομένην τὴν αὔξησιν τῶν ἐχθρῶν, ἀλλὰ διπλασιουμένην, καταλύοντες.

(2) Αἰσχρὸν δὲ βιασθέντας ἀπελθεῖν, ἢ ὕστερον ἐπιμεταπέμπεσθαι, τὸ πρῶτον ἀσκέπτως βουλευσαμένους — « Il est honteux d'être chassés de Sicile par des forces supérieures, ou *d'envoyer ici dans la suite demander de nouveaux renforts, par notre propre faute en faisant d'abord de mauvais calculs.* » (Thucyd. VI, 21.)

C'était une partie du discours prononcé par Nikias lui-même à Athènes, avant l'expédition. Le peuple athénien en réponse avait voté que lui et ses collègues fixeraient leur chiffre de forces, et auraient tout ce qu'ils demanderaient. De plus, le sentiment dans la ville était tel que chacun individuellement désirait inscrire son nom pour servir (VI, 26-31). Thucydide peut difficilement trouver des mots suffisants pour dépeindre l'état complet, la grandeur de l'armement et les richesses publiques et privées qu'il renfermait.

Comme cela tend à établir ce que j'ai avancé dans le texte, — à savoir que les actes de Nikias en Sicile sont surtout condamnés par ses discours antérieurs à Athènes, — il semble que le docteur Arnold l'a oublié quand il écrivit sa note sur le remarquable passage, II, 65, de Thucydide : — Ἐξ ὧν ἄλλα τε πολλά, ὡς ἐν μεγάλῃ πόλει, καὶ ἀρχὴν ἐχούσῃ, ἡμαρτήθη, καὶ ὁ ἐς Σικελίαν πλοῦς · ὃς οὐ τοσοῦτον γνώμης ἁμάρτημα ἦν πρὸς οὓς ἐπῄεσαν, ὅσον οἱ ἐκπέμψαντες, οὐ τὰ πρόσφορα

d'autant plus à remarquer, que l'éloignement d'Alkibiadès présentait une occasion séduisante et même précieuse de

---

τοῖς οἰχομένοις ἐπιγιγνώσκοντες. ἀλλὰ κατὰ τὰς ἰδίας διαβολὰς περὶ τῆς τοῦ δήμου προστασίας, τά τε ἐν τῷ στρατοπέδῳ ἀμβλύτερα ἐποίουν, καὶ τὰ περὶ τὴν πόλιν πρῶτον ἐν ἀλλήλοις ἐταράχθησαν, — A ce sujet, le docteur Arnold fait remarquer :

« Thucydide exprime ici la même opinion qu'il répète dans deux autres endroits (VI, 31 ; VII, 42), à savoir que la puissance athénienne était pleinement suffisante pour la conquête de la Sicile, *si l'expédition n'avait pas été mal dirigée par le général et approvisionnée d'une manière insuffisante par le gouvernement d'Athènes.* Les mots οὐ τὰ πρόσφορα τοῖς οἰχομένοις ἐπιγιγνώσκοντες signifient « ne votant pas dans la suite les renforts nécessaires pour son armement absent ; » car ce qui empêcha Nikias de profiter de sa première victoire sur les Syracusains, ce fut le manque de cavalerie et d'argent ; et tout l'hiver se passa avant qu'il pût recevoir des renforts d'Athènes. Et subséquemment on laissa l'armement réduit à une grande détresse et à une grande faiblesse, avant que la seconde expédition fût envoyée pour la renforcer. » Goeller et Poppo partagent cette opinion.

Discutons en premier lieu l'explication donnée ici des mots τὰ πρόσφορα ἐπιγιγνώσκοντες. Il me semble que ces mots *ne* signifient *pas* « votant les renforts nécessaires. »

Le mot ἐπιγιγνώσκειν ne peut être employé dans le même sens que ἐπιπέμπειν — παρασχεῖν (VII, 2-15) — ἐκποςίζειν. Comme il ne serait pas admissible de dire ἐπιγιγνώσκειν ὅπλα, νῆας, ἵππους, χρήματα, etc, il ne peut non plus être juste de dire ἐπιγιγνώσκειν τὰ πρόσφορα, si ce dernier mot était employé seulement comme terme compréhensif pour ces détails, signifiant « renforts. » Ces mots veulent dire réellement — « prenant de nouvelles résolutions (après le départ de l'armement) peu convenables ou funestes à l'armement absent. » Πρόσφορα est employé ici tout à fait en général — il ressemble à βουλεύματα ou à quelque mot pareil : en effet, nous trouvons la phrase τὰ πρόσφορα employée dans le sens le plus général, pour « ce qui est convenable — ce qui est avantageux ou commode, » γυμνάσω τὰ πρόσφορα — πράσσεται τὰ πρόσφορα — τὰ πρόσφορ' ηὖξατ' — τὰ πρόσφορα δρῴης ἄν — τὸ τοῖσδε πρόσφορον. Euripid. Hippol. 112 ; Alkestis, 148 ; Iphig. Aul. 160 B ; Helen. 1299 ; Troades, 304.

Thucydide paraît avoir en vue les violentes luttes de parti qui éclatèrent par rapport aux Hermæ et aux autres actes irréligieux commis à Athènes, après le départ de l'armement, surtout au tort de rappeler Alkibiadès, qui résulta de ces luttes. Il ne fait pas allusion au refus de renforts fait à l'armement ; et il n'était dans les vues d'aucun des partis à Athènes de les refuser. L'acrimonie de parti était dirigée contre Alkibiadès exclusivement, — non contre l'expédition.

Ensuite j'en viens à la principale allégation contenue dans la note du docteur Arnold, que l'*une des causes* de l'échec de l'expédition athénienne en Sicile fut d'avoir été « insuffisamment approvisionnée par Athènes. » Des deux passages auxquels il s'en réfère dans Thucydide (VI, 31 ; VII, 42), le premier contredit cette allégation distinctement, en exposant le chiffre prodigieux des forces envoyées, — le second ne dit rien à ce sujet, et il la réprouve indirectement en insistant sur les bévues manifestes de Nikias.

Après que les Athéniens eurent au-

proposer d'envoyer un nouveau collègue à sa place. S'il n'y eut pas de plaintes élevées contre Nikias à Athènes, on ne nous apprend non plus rien de tel, même parmi ses propres soldats en Sicile ; bien que *leur* désappointement ait dû être encore plus grand que celui de leurs compatriotes à Athènes, à considérer les espérances avec lesquelles ils étaient partis. Nous pouvons nous rappeler que le délai de quelques jours à Eiôn, dans des circonstances parfaitement justifiables, et tout en attendant l'arrivée de renforts envoyés réellement, donna lieu aux plus violents murmures contre Kleôn dans son expédition contre Amphipolis, de la part des hoplites de son armée (1). Le contraste est instructif, et il le paraîtra encore plus à mesure que nous avancerons dans le récit.

---

torisé Nikias au printemps à désigner et à réunir les forces qu'il jugeait nécessaires, comment pouvaient-ils s'attendre à recevoir une demande de nouveaux renforts à l'automne, — l'armée n'ayant réellement rien fait ? Néanmoins les renforts *furent envoyés* aussitôt qu'ils purent l'être, et que Nikias les attendait. Si tout l'hiver fut perdu, ce ne fut pas la faute des Athéniens.

Il est encore plus sévère de la part du docteur Arnold de dire — « qu'on *laissa* l'armement réduit à une grande détresse et à une grande faiblesse avant que la seconde expédition fût envoyée pour le renforcer. » On envoya la seconde expédition dès que Nikias fit connaître sa détresse et demanda du secours, l'avis de sa détresse venant tout à fait soudainement, presque immédiatement après les apparences les plus heureuses.

Je crois qu'il ne peut y avoir rien de plus inexact ni de plus incompatible avec toute la teneur du récit de Thucydide que d'accuser les Athéniens d'avoir affamé leur expédition. Ce dont ils sont réellement accusables, c'est d'y avoir consacré une fraction disproportionnée de leur puissance entière, — tout à fait énorme et ruineuse. Et c'est ainsi que Thucydide évidemment le conçoit, quand il décrit et l'armement de Nikias et celui de Demosthenês.

Thucydide est très-réservé quand il dit quelque chose contre Nikias, qu'il traite partout avec l'indulgence et la tendresse les plus grandes. Mais il en laisse échapper tout à fait assez pour prouver qu'il regardait la mauvaise direction du général comme la *cause* de l'échec de l'armement, — et non comme « l'une des deux causes, » comme le présente ici le docteur Arnold. Naturellement je reconnais pleinement l'habileté consommée de Gylippos, et sa vigueur agressive si rare dans un Spartiate, — en même temps que l'influence efficace que cela exerça sur le résultat. Mais Gylippos n'aurait jamais mis le pied dans Syracuse si d'abord l'apathie que montra Nikias, ensuite son manque méprisant de précaution ne l'avaient pas laissé entrer (VII, 42).

(1) Thucydide, V, 7. V. tome IX, ch. 4 de cette Histoire.

Cependant les Syracusains étaient en train de profiter de la leçon que leur avait donnée leur récente défaite. A l'assemblée publique qui la suivit immédiatement, Hermokratès leur parla d'un ton où les conseils se mêlaient aux encouragements. Tout en louant leur bravoure, il regretta leur manque de tactique et de discipline. En considérant la grande supériorité de l'ennemi sous ce dernier rapport, il regarda la récente bataille comme donnant de bonnes promesses pour l'avenir; et il fit avec satisfaction appel aux précautions prises par Nikias, de fortifier son camp, aussi bien qu'à sa prompte retraite après la bataille. Il les engagea vivement à diminuer le nombre excessif de quinze généraux, que jusqu'alors ils avaient l'habitude de nommer au commandement, — à en réduire le nombre à trois, en leur donnant en même temps des pouvoirs plus étendus que ceux dont ils avaient joui auparavant, et en s'engageant par un serment solennel à les laisser sans entraves dans l'exercice de ces pouvoirs; enfin, à ordonner à ces généraux de faire les efforts les plus zélés, pendant l'hiver suivant, pour instruire et armer toute la population. En conséquence, Hermokratès lui-même fut nommé au commandement, avec Herakleidès et Sikanos. On envoya des ambassadeurs tant à Sparte qu'à Corinthe, dans le dessein de leur demander de l'aide en Sicile, aussi bien que de décider les Péloponésiens à recommencer une attaque directe contre l'Attique (1); de manière au moins à empêcher les Athéniens d'envoyer de nouveaux renforts à Nikias, et peut-être même à provoquer le rappel de son armée.

Mais la mesure, de beaucoup la plus importante, qui signala la nomination des nouveaux généraux, fut l'agrandissement de la ligne de fortifications à Syracuse. Ils construisirent un nouveau mur, renfermant un espace additionnel et couvrant et leur ville intérieure et leur ville extérieure à l'ouest, — s'étendant depuis la mer extérieure jusqu'au Grand Port, à travers tout l'espace faisant face à la pente naissante de la colline d'Epipolæ, — et s'étendant assez loin

(1) Thucydide, VI, 72, 73.

à l'ouest pour enfermer l'enceinte sacrée d'Apollon Temenitès. C'était une mesure de précaution, afin que si Nikias, reprenant les opérations au printemps, les battait en rase campagne et les confinait à leurs murailles, — il pût néanmoins être empêché de mener un mur de circonvallation d'une mer à l'autre sans couvrir une grande étendue additionnelle de terrain (1). En outre, les Syracusains approprièrent la ville abandonnée de Megara, sur la côte au nord de Syracuse, et ils y mirent une garnison; ils établirent une fortification et une garnison régulières dans l'Olympieion ou temple de Zeus Olympios, où ils avaient déjà mis garnison après la récente bataille avec Nikias; et ils plantèrent des pieux dans la mer afin d'obstruer les endroits commodes pour un débarquement. Toutes ces précautions leur furent utiles; et nous pouvons même dire que la nouvelle fortification avancée, enfermant Temenitès, fut leur salut dans le siége prochain, — en allongeant tellement la circonvallation que les Athéniens furent dans la nécessité de construire, que Gylippos eut le temps d'arriver avant qu'elle fût terminée. Mais il y eut une nouvelle précaution que les Syracusains négligèrent à ce moment, quand il leur était possible de la prendre sans aucun obstacle, — c'était d'occuper et de fortifier l'Euryalos, au sommet de la colline d'Epipolæ. S'ils l'avaient fait dans ce moment, probablement les Athéniens n'auraient jamais pu faire avancer leurs lignes de circonvallation : mais ils n'y songèrent que trop tard, — comme nous le verrons bientôt.

Néanmoins, il est important de faire remarquer par rapport au dessein général des opérations athéniennes en Sicile, que si Nikias avait adopté le plan recommandé primitivement par Lamachos, — ou s'il avait commencé ses opéra-

(1) Thucydide, VI, 75. Ἐτείχιζον δὲ οἱ Συρακόσιοι ἐν τῷ χειμῶνι πρός τε τῇ πόλει, τὸν Τεμενίτην ἐντὸς ποιησάμενοι, τεῖχος παρὰ πᾶν τὸ πρὸς Ἐπιπολὰς ὁρῶν, ὅπως μὴ δι' ἐλάσσονος εὐαποτείχιστοι ὦσιν, ἢν ἄρα σφάλλωνται, etc.

Je réserve l'explication générale de la topographie de Syracuse pour le chapitre suivant (où commence le siége) et pour l'appendice qui s'y rattache.

tions permanentes de siége contre Syracuse dans l'été ou dans l'automne de 415 avant J.-C., au lieu de les ajourner, comme il le fit réellement, jusqu'au printemps de 414 avant J.-C., — il n'aurait eu à lutter contre aucune de ces défenses additionnelles, et la ligne de circonvallation nécessaire à son but aurait été plus courte et plus facile. Outre ces désavantages permanents et irréparables, son inaction pendant l'hiver à Naxos lui attira une nouvelle insulte : les Syracusains se rendirent à ses premiers quartiers à Katane et brûlèrent les tentes qu'ils trouvèrent debout, — ravageant en même temps les champs voisins (1).

Kamarina conserva une politique équivoque, qui fit que les deux parties espérèrent la gagner ; et dans le courant de cet hiver le député athénien Euphêmos avec d'autres y fut envoyé pour proposer un renouvellement de l'alliance, entre la cité et Athènes, qui avait été conclue dix ans auparavant. Hermokratês le Syracusain alla pour contrecarrer son dessein ; et tous deux, suivant l'usage grec, furent admis à parler à l'assemblée publique.

Hermokratês commença en dénonçant les vues, les desseins et l'histoire passée d'Athènes. Il ne craignait pas son pouvoir (disait-il), pourvu que les villes siciliennes fussent unies et sincères les unes à l'égard des autres : même contre Syracuse seule, la retraite précipitée des Athéniens après la récente bataille avait montré combien ils avaient peu de confiance dans leur propre force. Ce qu'il craignait, c'étaient les promesses et les insinuations trompeuses d'Athènes, tendant à désunir l'île, et à paralyser toute résistance combinée. Chacun savait que le but de son expédition était de subjuguer toute la Sicile, — que Leontini et Egesta servaient uniquement de prétextes commodes à mettre en avant, — et qu'elle ne pouvait avoir de sympathie sincère pour des Chalkidiens en Sicile, quand elle-même tenait en esclavage les Chalkidiens en Eubœa. Ce n'était, en vérité, rien autre chose qu'une extension du même plan d'ambition

(1) Thucydide, VI, 75.

rapace, qui l'avait poussée à réduire ses alliés et parents ioniens à leur triste esclavage actuel, dont elle menaçait maintenant la Sicile. Les Siciliens ne pouvaient pas trop se hâter de montrer qu'ils n'étaient pas des Ioniens, faits pour passer d'un maître à un autre, — mais des Dôriens autonomes du centre de l'autonomie, le Péloponèse. Ce serait de la folie que de compromettre cette honorable position par jalousie ou tiédeur entre eux. Que les Kamarinæens ne s'imaginassent pas qu'Athènes fût en train de porter un coup à Syracuse seule ; ils étaient eux-mêmes les voisins les plus rapprochés de Syracuse, et ils seraient les premières victimes si elle était vaincue. Ils pouvaient désirer, par appréhension ou par envie, voir humiliée la puissance supérieure de Syracuse : mais cela ne pouvait pas arriver sans mettre en danger leur propre existence. Ils devaient faire pour elle ce qu'ils lui auraient demandé de faire si les Athéniens avaient envahi Kamarina, — au lieu de prêter une aide purement nominale, comme ils l'avaient fait jusque-là. Leur ancienne alliance avec Athènes était conclue en vue d'une défense mutuelle, et elle ne les obligeait pas à l'aider dans des projets purement agressifs. Se tenir à l'écart, donner de belles paroles aux deux parties, et laisser Syracuse combattre seule pour la cause de la Sicile, — c'était une conduite aussi injuste que peu honorable. Si elle sortait victorieuse de la lutte, elle aurait soin que les Kamarinæens ne gagnassent rien à une telle politique. L'état des affaires était si évident que lui (Hermokratês) ne pouvait prétendre à les éclairer : mais il faisait appel à leurs sentiments de sang et de lignage communs. Les Dôriens de Syracuse étaient attaqués par leurs éternels ennemis les Ioniens, et ne devaient pas être trahis actuellement par leurs frères Dôriens de Kamarina (1).

Euphêmos, en réponse, expliqua la conduite d'Athènes par rapport à son empire, et la défendit contre les accusations d'Hermokratês. Bien qu'il s'adressât à une assemblée

(1) Thucydide, VI, 77-80.

dôrienne, il ne craignait pas de prendre pour point de départ le principe posé par Hermokratês, à savoir que les Ioniens étaient les ennemis naturels des Dôriens. Dans ce sentiment, Athènes, comme ville ionienne, avait eu soin de se fortifier contre la suprématie de ses puissants voisins dôriens du Péloponèse. Se trouvant après l'échec du roi de Perse à la tête de ces Ioniens et d'autres Grecs qui venaient de se révolter contre lui, elle s'était servie de sa position aussi bien que de sa marine supérieure pour secouer l'ascendant illégitime de Sparte. Son empire était justifié eu égard à sa propre sûreté à protéger contre Sparte, aussi bien que par l'immense supériorité de ses efforts maritimes faits en vue de délivrer la Grèce des Perses. Même par rapport à ses alliés, elle avait de bonnes raisons pour les réduire à la sujétion, puisqu'ils s'étaient faits les instruments et les auxiliaires du roi de Perse dans sa tentative pour la vaincre. Des vues de prudence, afin d'assurer son propre salut, l'avaient ainsi amenée à acquérir son empire actuel, et les mêmes vues la conduisaient maintenant en Sicile. Elle était prête à prouver que les intérêts de Kamarina étaient en harmonie parfaite avec ceux d'Athènes. Le dessein principal de cette république en Sicile était d'empêcher ses ennemis siciliens d'envoyer du secours à ses ennemis péloponésiens, — et pour l'accomplir, de puissants alliés siciliens lui étaient indispensables. Affaiblir ou subjuguer ses alliés siciliens serait de la folie : si elle le faisait, ils ne serviraient pas son but de tenir les Syracusains occupés dans leur île. De là son désir de rétablir les Léontins expatriés, de leur rendre du pouvoir et la liberté, bien qu'elle retînt les Chalkidiens en Eubœa comme sujets : près d'elle elle n'avait besoin que de sujets, désarmés et payant tribut, — tandis qu'en Sicile, elle cherchait des alliés indépendants et puissants, de sorte que la double conduite, qu'Hermokratês blâmait comme inconséquente, provenait d'une seule et même source, la prudence publique. Conformément à ce motif, Athènes traitait différemment ses divers alliés selon l'état de chacun. Ainsi, elle respectait l'autonomie de Chios et de Methymna, et entretenait des relations sur un pied d'égalité avec d'autres insu-

laires près du Péloponèse; et telles étaient les relations qu'elle désirait maintenant établir en Sicile.

Non — c'était Syracuse, et non Athènes, que les Kamarinæens et les autres Siciliens avaient réellement lieu de craindre. Syracuse visait à acquérir un empire souverain sur l'île, et ce qu'elle avait déjà fait à l'égard des Léontins montrait ce qu'elle était prête à faire, quand le moment serait venu, contre Kamarina et autres. C'était dans cette appréhension que les Kamarinæens avaient naguère appelé Athènes en Sicile ; il serait aussi injuste qu'impolitique de leur part de repousser actuellement son aide, car elle ne pourrait rien accomplir sans eux; s'ils agissaient ainsi dans l'occasion présente, ils s'en repentiraient bientôt en se voyant exposés à l'hostilité d'un ennemi disposé à empiéter constamment, et quand il ne serait plus possible d'avoir des auxiliaires athéniens. Il repoussait les imputations qu'Hermokratês avait lancées contre Athènes, — mais les Kamarinæens ne siégeaient pas comme juges ou critiques de ses mérites. C'était à eux à considérer si cette disposition à s'immiscer dans les affaires des autres que l'on reprochait à Athènes, n'était pas extrêmement avantageuse comme l'effroi des oppresseurs, et le bouclier des États plus faibles, dans toute la Grèce. Il la présentait actuellement aux Kamarinæens comme leur seule garantie contre Syracuse; les invitant, au lieu de vivre dans la crainte perpétuelle de son attaque, à saisir l'occasion présente de l'attaquer sur un pied d'égalité, conjointement avec Athènes (1).

Dans ces deux remarquables discours, nous voyons Hermokratês renouveler en substance la même ligne de conseil qu'il avait adoptée dix ans auparavant au congrès de Gela, — à savoir de régler tous les différends siciliens à l'intérieur, et surtout d'éloigner l'intervention d'Athènes, qui, une fois qu'elle aurait pris pied en Sicile, ne se reposerait jamais avant d'avoir réduit toutes les villes successivement. C'était le point de vue naturel pour un homme d'État syracusain : mais

(1) Thucydide, VI, 83-87.

il n'était en aucune sorte également naturel, ni également concluant, pour un habitant d'une des villes siciliennes secondaires, — en particulier de la ville limitrophe de Kamarina. Et le discours d'Euphêmos est un habile plaidoyer pour démontrer que les Kamarinæens avaient beaucoup plus à craindre de Syracuse que d'Athènes. Ses arguments sur ce point sont du moins extrêmement plausibles, sinon convaincants : mais il semble prêter lui-même le flanc à l'attaque du côté opposé. Si Athènes ne peut espérer gagner de sujets en Sicile, quel motif a-t-elle d'intervenir? Euphêmos va au-devant de cette objection en soutenant que si elle n'intervient pas, les Syracusains et leurs alliés traverseront la mer et prêteront aide aux ennemis d'Athènes dans le Péloponèse. Toutefois, il est évident que dans les circonstances actuelles, Athènes ne pouvait avoir de craintes sérieuses de cette nature, et que son vrai motif pour intervenir en Sicile était l'espérance d'empiéter, et non la nécessité de sa propre défense. Mais ce qui prouve combien il était peu vraisemblable que de telles espérances dussent se réaliser, — et conséquemment combien était peu judicieux tout le plan d'une intervention en Sicile, — c'est que le député athénien pouvait dire aux Kamarinæens, du même ton que Nikias avait parlé à Athènes quand il contestait la sagesse de l'expédition : — « La Sicile est si éloignée d'Athènes, et il est si difficile de garder des villes réunissant une grande force à un vaste territoire, que si nous désirions vous tenir, ô Siciliens, dans notre dépendance, cela nous serait impossible : nous ne pouvons vous conserver que comme des alliés libres et puissants (1). » Ce que Nikias disait à Athènes pour dissuader ses compatriotes de l'entreprise, et cela sincèrement convaincu, — Euphêmos le répétait à Kamarina en vue de se concilier cette ville ; probablement sans y croire lui-même.

(1) Thucydide, VI, 86. Ἡμεῖς μέν γε οὔτε ἐμμεῖναι δυνατοὶ μὴ μεθ' ὑμῶν· εἴ τε καὶ γενόμενοι κακοὶ κατεργασαίμεθα, ἀδύνατοι κατασχεῖν, διὰ μῆκός τε πλοῦ καὶ ἀπορίᾳ φυλακῆς πόλεων μεγάλων καὶ παρασκευῇ ἠπειρωτίδων, etc. C'est exactement le langage de Nikias dans son discours aux Athéniens, VI, 11.

cependant l'espérance n'en était pas pour cela moins vraie et moins raisonnable.

Les Kamarinæens sentirent la force des deux discours, d'Hermokratês et d'Euphêmos. Leurs inclinations les portaient vers les Athéniens, non toutefois sans une certaine crainte en cas qu'Athènes fût complétement heureuse. A l'égard des Syracusains, au contraire, ils ne nourrissaient rien qu'une appréhension sans réserve, et une jalousie de très-ancienne date, — et même, actuellement, leur crainte était d'avoir probablement à souffrir si les Syracusains réussissaient contre Athènes sans leur coopération. Dans ce dilemme, ils crurent que ce qu'il y avait de plus sûr était de donner une réponse évasive, d'exprimer un sentiment amical à l'égard des deux parties, mais de refuser leur aide à l'une et à l'autre; dans l'espérance d'éviter ainsi une rupture irréparable, de quelque manière que tournât le succès définitif (1).

Pour une ville comparativement faible et située comme Kamarina, c'était peut-être la politique la moins hasardeuse. En décembre 415 avant J.-C., aucun être humain ne pouvait se permettre de prédire comment tournerait dans l'année suivante la lutte entre Nikias et les Syracusains; et les Kamarinæens n'étaient poussés par aucun sentiment de sympathie à courir les chances extrêmes avec l'une ou l'autre des deux parties. Les choses avaient, en effet, un aspect différent dans le précédent mois de juillet 415 avant J.-C., quand les Athéniens étaient arrivés pour la première fois. Si la politique de vigueur conseillée par Lamachos avait été suivie alors, les Athéniens auraient toujours eu la probabilité du succès de leur côté, — si même ils ne s'étaient pas déjà rendus maîtres de Syracuse : de sorte qu'un peuple indécis, comme les Kamarinæens, leur serait resté attaché par politique. Le meilleur moyen d'obtenir des alliés (avait soutenu Lamachos) était d'être prompt et décisif dans l'action, et de frapper immédiatement un grand coup au point capital, pen-

(1) Thucydide, VI, 88.

dant que l'effet d'intimidation produit par leur arrivée était encore tout récent. L'importance de cet avis est manifestement expliquée par la conduite de Kamarina (1).

Pendant tout le reste de l'hiver, Nikias ne fit que peu de chose ou rien. Il se borna à dépêcher des ambassadeurs dans le dessein de se concilier les Sikels de l'intérieur, où les Sikels autonomes, qui habitaient dans les régions centrales de l'île, se déclarèrent pour la plupart en sa faveur, — en particulier le puissant prince sikel Archônidês, qui envoya des provisions et même de l'argent au camp de Naxos. Nikias dépêcha des détachements contre quelques tribus réfractaires en vue de les contraindre; tandis que les Syracusains de leur côté firent la même chose pour le contrecarrer. Celles des tribus des Sikels qui étaient devenues dépendantes de Syracuse, restèrent à l'écart de la lutte. Comme le printemps approchait, Nikias transféra sa position de Naxos à Katane, en rétablissant le camp que les Syracusains avaient détruit (2).

Il envoya en outre une trirème à Carthage, pour demander la coopération de cette ville; et une seconde aux cités maritimes tyrrhéniennes sur la côte méridionale de l'Italie, dont quelques-unes lui avaient offert leurs services, comme ennemies de Syracuse, et qui à ce moment réalisèrent leurs promesses. Il n'obtint rien de Carthage. Quant aux Sikels, aux Égestæens et à tous les autres alliés d'Athènes, Nikias leur envoya l'ordre de fournir des briques, des barres de fer, des crampons et tout ce qui convenait pour le mur de circonvallation, que l'on devait commencer à la première apparition du printemps.

Pendant que ces préparatifs se faisaient en Sicile, des débats de sinistre présage s'entamaient à Sparte. Immédiatement après la bataille auprès de l'Olympieion et la retraite de Nikias dans ses quartiers d'hiver, les Syracusains avaient dépêché des députés dans le Péloponèse pour solliciter des

(1) Cf. les remarques d'Alkibiadês, Thucyd. VI, 91.

(2) Thucydide, VI, 88.

renforts. Ici encore, nous sommes obligé de mentionner les déplorables conséquences amenées par l'inaction de Nikias. S'il avait commencé le siége de Syracuse dès le moment de son arrivée, on peut douter que de tels députés eussent été envoyés dans le Péloponèse; en tout cas, ils ne seraient pas arrivés à temps pour produire d'effets décisifs (1). Après avoir exercé toute l'influence qu'ils purent sur les Grecs Italiens, dans leur voyage, les députés syracusains arrivèrent à Corinthe, où ils trouvèrent l'accueil le plus chaleureux et obtinrent la promesse de prompts secours. Les Corinthiens leur fournirent des députés de leur propre ville pour les accompagner à Sparte, et appuyer la demande d'aide qu'ils devaient adresser aux Lacédæmoniens.

Ils trouvèrent au congrès à Sparte un autre avocat sur lequel ils n'avaient pas pu raisonnablement compter, — Alkibiadês. Cet exilé avait passé de Thurii au port éleien de Kyllênê dans le Péloponèse sur un bâtiment marchand (2), et il paraissait alors à Sparte, sur une invitation spéciale et

(1) Thucydide, VI, 88; VII, 42.

(2) Plutarque (Alkib. c. 23) dit qu'il alla résider à Argos; mais cela semble difficile à concilier avec l'assertion de Thucydide qui avance (VI, 61) que ses amis à Argos avaient encouru de graves soupçons de trahison.

Cornélius Népos (Alcib. c. 4) dit avec une probabilité plus grande de vérité qu'Alkibiadês partit de Thurii pour se rendre d'abord à Elis, et ensuite à Thêbes.

Isokrate (De Bigis, Orat. XVI, s. 10) dit que les Athéniens le bannirent de toute la Grèce, inscrivirent son nom sur une colonne, et envoyèrent des députés pour réclamer sa personne aux Argiens; de sorte qu'Alkibiadês *fut forcé* de se réfugier chez les Lacédæmoniens. Toute cette assertion d'Isokrate est extrêmement vague et indigne de foi, en ce qu'elle reporte le commencement de la conspiration des Quatre Cents à une époque antérieure au bannissement d'Alkibiadês. Mais parmi toutes ces phrases vagues, celle qui ressort le plus, c'est que les Athéniens le bannirent de *toute* la Grèce. Ils ne pouvaient le bannir que du territoire d'Athènes et de ses alliés. Mais il me semble très-douteux qu'il soit allé à Sparte, comme je l'ai déjà dit : peut-être Plutarque a-t-il copié son assertion sur le passage d'Isokrate.

Mais, en tout cas, nous ne devons pas croire qu'Alkibiadês se tourna contre son pays, où alla à Sparte *par contrainte*. Le premier acte de son hostilité à l'égard d'Athènes (par lequel il la priva d'acquérir Messênê) fut commis avant qu'il quittât la Sicile. De plus, Thucydide le représente comme peu disposé, il est vrai, à aller à Sparte, mais seulement parce qu'il craignait les Spartiates : dans le fait attendant de leur part une invitation et un sauf-conduit, Thucydide ne dit pas qu'il soit allé à Argos (VI, 88).

avec un sauf-conduit des Lacédæmoniens, qui lui inspirèrent d'abord une grande crainte, vu qu'il avait soulevé contre eux cette coalition péloponésienne qui leur avait causé tant d'embarras avant la bataille de Mantineia. Il paraissait alors aussi, brûlant d'animosité contre sa patrie, et impatient de lui faire tout le mal qu'il pourrait. Après avoir été plus que personne son mauvais génie en la plongeant, surtout pour des fins égoïstes et personnelles, dans cette aventure née sous une si mauvaise étoile, il était actuellement près de faire tous ses efforts pour la faire tourner à sa ruine irréparable. Son ardent stimulant, et ses exagérations sans mesure, suppléèrent à ce qui manquait à l'éloquence corinthienne et syracusaine, et enflammèrent la lente bonne volonté des éphores spartiates au point de les amener à une activité et à une décision relatives (1). Sa harangue au congrès spartiate nous est rapportée par Thucydide, — qui a pu l'entendre, vu qu'il était alors lui-même en exil. Comme le premier discours qu'il met dans la bouche d'Alkibiadès à Athènes, elle est caractéristique au plus haut degré; et intéressante à un autre point de vue comme le dernier discours composé de quelque longueur que nous trouvions dans son histoire. J'en donne ici la substance sans m'attacher à traduire les mots.

« Je dois commencer par vous parler, Lacédæmoniens, relativement aux préjugés qui circulent contre moi personnellement, avant que je puisse espérer vous trouver disposés à m'écouter sur les affaires publiques. Vous savez que c'est moi qui renouvelai mes liens d'hospitalité avec Sparte, après que mes ancêtres se furent jadis querellés avec vous et y eurent renoncé. En outre, je cultivai assidûment votre faveur en tout point, surtout par des attentions à l'égard de vos prisonniers à Athènes : mais, tandis que je montrais tout ce zèle à votre égard, vous preniez occasion de la paix que vous faisiez avec Athènes pour vous servir de mes ennemis comme d'agents, — fortifiant ainsi leur pouvoir, et me déshonorant. Ce fut la conduite que vous avez tenue qui me

(1) Thucydide, VI, 88.

poussa à m'unir avec les Argiens et les Mantineiens ; et vous ne devez pas m'en vouloir du mal que vous avez ainsi attiré sur vous-mêmes. Probablement quelques-uns de vous me haïssent aussi, sans aucune bonne raison, comme partisan ardent de la démocratie. Ma famille fut toujours opposée aux despotes Pisistratides ; et comme toute opposition, faite à un sèul maître ou à plusieurs, prend le nom de Peuple, dès ce temps nous continuâmes à agir comme chefs du peuple (1). De plus, notre constitution établie était une démocratie, de sorte que je n'eus qu'une chose à faire : ce fut d'obéir. Je fis tous mes efforts pour conserver une ligne modérée de conduite politique au milieu de la licence régnante. Ce ne fut pas ma famille, mais d'autres qui, autrefois comme aujourd'hui, entraînèrent le peuple dans les plus mauvaises voies, — ces mêmes hommes qui m'ont envoyé en exil. J'ai toujours agi comme chef, non d'un parti, mais de la république entière, jugeant convenable de soutenir cette constitution sous laquelle Athènes avait joui de sa grandeur et de sa liberté, et que je trouvai déjà existante (2). Quant à la démocratie, tous les Athéniens doués de sens commun en connaissent bien le caractère réel. Personnellement, j'ai de meilleures raisons que qui que ce soit pour en parler mal, — si l'on *pouvait* dire quelque chose de nouveau sur une folie aussi reconnue ; mais je ne crus pas qu'il fût sans danger de changer de gouverne-

(1) Thucydide, VI, 89. Τοῖς γὰρ τυράννοις ἀεί ποτε διαφοροί ἐσμεν, πᾶν δὲ τὸ ἐναντιούμενον τῷ δυναστεύοντι δῆμος ὠνόμασται · καὶ ἀπ' ἐκείνου ξυμπαρέμεινεν ἡ προστασία ἡμῖν τοῦ πλήθους.

Il faut se rappeler que les Lacédæmoniens avaient toujours été opposés aux τύραννοι ou despotes, et qu'en particulier ils l'avaient été aux τύραννοι pisistratides, que dans le fait ils renversèrent. Ainsi, en faisant remonter à cette source ces tendances démocratiques, Alkibiadês prenait le meilleur moyen pour les excuser aux yeux d'un auditoire lacédæmonien.

(2). Thucydide, VI, 89. Ἡμεῖς δὲ τοῦ ξύμπαντος προέστημεν, δικαιοῦντες, ἐν ᾧ σχήματι μεγίστη ἡ πόλις ἔτυχε καὶ ἐλευθερωτάτη οὖσα, καὶ ὅπερ ἐδέξατό τις, τοῦτο ξυνδιασώζειν · ἐπεὶ δημοκρατίαν γε καὶ ἐγιγνώσκομεν οἱ φρονοῦντές τι, καὶ αὐτὸς οὐδενὸς ἂν χεῖρον, ὅσῳ καὶ λοιδορήσαιμι · ἀλλὰ περὶ ὁμολογουμένης ἀνοίας οὐδὲν ἂν καινὸν λέγοιτο · καὶ τὸ μεθιστάναι αὐτὴν οὐκ ἐδόκει ἡμῖν ἀσφαλὲς εἶναι, ὑμῶν πολεμίων προσκαθημένων.

ment, pendant que vous, nos ennemis, vous nous observiez. »

« En voilà assez sur moi personnellement : je vous parlerai maintenant de l'objet de la réunion ; et je vous dirai des choses que vous ne savez pas encore : notre but en quittant Athènes fut, d'abord de conquérir les Grecs siciliens, — puis les Grecs italiens, — ensuite de faire une tentative sur l'empire carthaginois et sur Carthage elle-même. Si tous ces projets ou la plupart d'entre eux réussissaient, nous devions alors attaquer le Péloponèse. Notre intention était d'employer pour cette entreprise toute la puissance des Grecs siciliens et italiens, outre un nombre considérable de mercenaires ibériens et d'autres barbares belliqueux, avec une grande quantité de nouvelles trirèmes construites au moyen des abondantes forêts de l'Italie, et de renforts considérables tant de trésors que de provisions. Nous pouvions ainsi bloquer le Péloponèse, tout à l'entour avec notre flotte, et en même temps l'attaquer avec notre armée de terre, et nous comptions, en prenant quelques villes d'assaut et en en occupant d'autres comme positions fortifiées permanentes, conquérir aisément toute la péninsule, et alors devenir maîtres incontestés de la Grèce. Vous apprenez ainsi tout le plan de notre expédition de l'homme qui le connaît le mieux ; et vous pouvez être assurés que les généraux qui restent l'exécuteront tout entier, s'ils le peuvent. Votre intervention peut seule les en empêcher. Si en effet les Grecs siciliens étaient tous unis, ils pourraient se maintenir ; mais les Syracusains étant seuls ne le peuvent, — défaits comme ils l'ont déjà été dans une action générale, et bloqués comme ils le sont du côté de la mer. Si la ville de Syracuse tombe au pouvoir des Athéniens, toute la Sicile et toute l'Italie partageront le même sort ; et le danger que j'ai indiqué ne tardera pas à fondre sur vous.

« Ce n'est donc pas seulement pour le salut de la Sicile, — c'est pour le salut du Péloponèse, — que je vous presse en ce moment d'envoyer immédiatement une flotte avec une armée d'hoplites servant de rameurs ; et ce que je regarde comme plus important encore qu'une armée, — un général spartiate pour prendre le commandement suprême. De plus, vous devez aussi faire ici une guerre déclarée et vigoureuse

à Athènes; alors les Syracusains seront encouragés à se défendre, et Athènes ne sera plus en état d'envoyer en Sicile de nouveaux renforts. Vous devez en outre fortifier Dekeleia en Attique et y établir une garnison permanente (1) : c'est ce que les Athéniens ont toujours le plus redouté, et que par conséquent vous pouvez reconnaître comme votre meilleure politique. Vous aurez ainsi entre les mains tout ce l'Attique renferme en hommes et en biens, vous interromprez l'exploitation des mines d'argent de Laureion, vous priverez les Athéniens des profits que leur procurent les amendes judiciaires (2) aussi bien que de leur revenu foncier, et vous disposerez les alliés sujets à ne pas payer leur tribut.

« Personne de vous ne doit prendre de moi une mauvaise opinion si, de concert avec ses ennemis, je dirige cette vigoureuse attaque contre mon pays, — que jadis je passais pour aimer (3). Vous ne devez pas non plus vous défier de mes assurances comme suggérées par la passion insouciante d'un exilé. Les pires ennemis d'Athènes ne sont pas ceux qui lui font une guerre ouverte comme vous, mais ceux qui poussent ses amis les meilleurs à se faire ses ennemis. J'aimais mon pays (4) tant que j'y étais en sûreté comme citoyen, — je ne l'aime plus, maintenant que j'y suis injustement traité. Effectivement, je ne me considère pas comme attaquant un pays qui soit encore le mien; j'essaye plutôt de reconquérir un pays actuellement perdu pour moi. Le

(1) Les Corinthiens, même avant le commencement de la guerre, avaient songé à l'établissement et à l'occupation permanente d'un poste fortifié en Attique (Thucyd. I, 122).

(2) L'occupation de Dekeleia força le plus grand nombre des Athéniens d'être presque incessamment sous les armes. Au lieu d'une ville, Athènes devint un corps-de-garde, dit Thucydide (VII, 28). On avait donc rarement le loisir de convoquer ce corps nombreux de citoyens qui formait un dikasterion.

(3) Thucydide, VI, 92. Καὶ χείρων οὐδενὶ ἀξιῶ δοκεῖν ὑμῶν εἶναι, εἰ τῇ ἐμαυτοῦ μετὰ τῶν πολεμιωτάτων, φιλόπολίς ποτε δοκῶν εἶναι, νῦν ἐγκρατῶς ἐπέρχομαι.

(4) Thucydide, VI, 92. Τό τε φιλόπολι οὐκ ἐν ᾧ ἀδικοῦμαι ἔχω, ἀλλ' ἐν ᾧ ἀσφαλῶς ἐπολιτεύθην. Οὐδ' ἐπὶ πατρίδα οὖσαν ἔτι ἡγοῦμαι νῦν ἰέναι, πολὺ δὲ μᾶλλον τὴν οὐκ οὖσαν ἀνακτᾶσθαι. Καὶ φιλόπολις οὗτος ὀρθῶς, οὐχ ὃς ἂν τὴν ἑαυτοῦ ἀδίκως ἀπολέσας μὴ ἐπίῃ, ἀλλ' ὃς ἂν ἐκ παντὸς τρόπου διὰ τὸ ἐπιθυμεῖν πειραθῇ αὐτὴν ἀναλαβεῖν.

vrai patriote n'est pas celui qui, après avoir perdu injustement sa patrie, se résigne à la patience, — mais celui dont l'ardeur le pousse à essayer tous les moyens de la ravoir.

« Employez-moi sans crainte, Lacédæmoniens, dans les dangers, et dans les plus rudes travaux : plus je vous ai fait de mal naguère comme ennemi, plus je veux vous faire de bien aujourd'hui comme ami. Mais avant tout, ne reculez pas devant des opérations immédiates et en Sicile et en Attique, qui doivent avoir tant d'importance. Vous renverserez ainsi la puissance d'Athènes, présente aussi bien que future : vous vivrez vous-mêmes en sécurité, et vous deviendrez les chefs de la Hellas unie, de son libre consentement et sans l'emploi de la violence (1). »

D'immenses conséquences devaient résulter de ce discours, — non moins habile par rapport au but et à l'auditoire, qu'infâme comme indication du caractère de l'orateur. Si son contenu vint à être connu à Athènes, comme probablement il le fut, il dut fournir aux ennemis d'Alkibiadès une justification de leurs plus violentes attaques politiques. L'imputation qu'ils avaient pris tant de peine à attacher à sa personne, en citant comme preuve et ses folles dépenses, et son insolence, outrecuidante et ses moqueries à l'égard des cérémonies religieuses de l'État (2), — à savoir qu'il détestait la démocratie du fond du cœur, qu'il ne s'y soumettait que par nécessité, et qu'il guettait la première occasion favorable de la renverser, — cette imputation, dis-je, paraît ici dans son propre langage comme un aveu et une vanterie. La sentence de condamnation rendue contre lui dut être alors unanimement approuvée, même par ceux qui, sur le moment, l'avaient conjurée; tandis que le peuple dut être plus fortement convaincu qu'auparavant de la réalité de l'association, entre des manifestations irréligieuses et des projets de trahison. Sans doute les conclusions tirées ainsi du discours étaient fausses, en ce qu'il représentait, non les anciens sentiments réels d'Alkibiadès, mais ceux

(1) Thucydide, VI, 89-92.

(2) Thucydide, VI, 28.

auxquels il trouvait maintenant commode de prétendre. Autant qu'il serait possible de dire qu'un homme d'État aussi égoïste avait quelque préférence, la démocratie, à quelques égards, lui convenait plus que l'oligarchie. Bien que répugnante à ses goûts, elle présentait de plus vastes perspectives à son amour de parade, à son ambition aventureuse, et à son ardeur rapace pour le pillage à l'étranger; tandis que. sous une oligarchie, les restrictions jalouses que lui imposaient un petit nombre d'égaux, et les échecs qu'ils lui faisaient subir, étaient peut-être plus blessants pour son caractère que les mêmes obstacles qu'il rencontrait de la part de tout le peuple (1). Il se fait honneur dans son discours de sa modération en tant qu'opposée à la licence constante de la démocratie. Mais c'est une prétention absurde même jusqu'à l'extravagance, que les Athéniens de tous les partis auraient entendue avec étonnement. Jamais on n'avait vu à Athènes de licence pareille à celle d'Alkibiadès lui-même, et ce furent les instincts aventureux de la démocratie à l'égard de la conquête étrangère, combinés avec son intelligence imparfaite des limites et des conditions qui seules pouvaient lui assurer la possession permanente de son empire, — qu'il stimula au plus haut point, et qu'il fit tourner ensuite à sa propre puissance et à son propre profit. Quant à ce qui le regardait lui-même, il avait raison d'accuser ses ennemis politiques de manœuvres indignes, et même de grande méchanceté politique, s'ils furent les auteurs ou les complices (comme cela semble probable de quelques-uns) de la mutilation des Hermæ. Mais, très-certainement, l'avis public qu'ils donnèrent à l'État était beaucoup moins funeste que le sien. Et s'il nous faut établir la balance du mérite politique personnel entre Alkibiadès et ses ennemis, nous devons admettre dans la comparaison le tour qu'il joua à la simplicité des députés lacédæmoniens, raconté dans l'avant-dernier chapitre de cette Histoire.

(1). V. un remarquable passage de Thucydide, VIII, 89 — ῥᾷον τὰ ἀποβαίνοντα, ὡς οὐκ ἀπὸ τῶν ὁμοίων, ἐλασσούμενός τις φέρει — et la note qui l'explique dans le chap. 2 du tome XI de cette Histoire.

Si donc la portion du discours d'Alkibiadès où il touche la politique athénienne et sa propre conduite passée ne doit pas être prise comme preuve historique, de même nous pouvons nous fier aussi peu à la partie suivante dans laquelle il déclare décrire les desseins réels d'Athènes dans son expédition de Sicile. Que même lui et ses amis immédiats aient jamais réellement songé à d'aussi vastes desseins que ceux qu'il annonce, cela est très-improbable; mais que le public athénien, l'armement ou Nikias y ait songé, cela est entièrement incroyable. La lenteur et les mouvements timides de l'armement (pendant les huit premiers mois après l'arrivée à Rhegium), recommandés par Nikias, admis en partie même par Alkibiadès, combattus seulement par la sagesse inutile de Lamachos, et qui ne furent pas fortement blâmés à Athènes quand ils y furent connus, — conspirent à prouver que leurs idées ne furent pas d'abord pleinement arrêtées même jusqu'au siége de Syracuse; qu'ils comptèrent sur des alliances et sur de l'argent en Sicile qu'ils ne trouvèrent pas; et que ceux qui partirent d'Athènes, avec de vastes espérances d'une conquête brillante et facile, apprirent bientôt à voir la réalité avec des yeux différents. Si Alkibiadès avait lui-même conçu à Athènes les desseins qu'il déclarait révéler dans son discours à Sparte, il n'y a guère lieu de douter qu'il n'eût épousé le plan de Lamachos, — ou plutôt qu'il ne l'eût créé lui-même. Nous le voyons, il est vrai, dans son discours prononcé à Athènes avant la détermination de partir, faire concevoir l'espoir qu'au moyen de conquêtes en Sicile, Athènes pourrait devenir maîtresse de toute la Grèce. Mais cette idée n'y est présentée que comme une alternation et une possibilité favorable, — elle n'est mentionnée que dans un seul endroit, sans développement ni amplification, — et cela prouve que l'orateur ne comptait pas trouver de telles espérances régnant parmi ses auditeurs. Alkibiadès n'aurait pas osé promettre, dans son discours à Athènes, les résultats dont il parla plus tard à Sparte comme ayant été réellement projetés, — la Sicile, l'Italie, Carthage, les mercenaires ibériens, etc., le tout aboutissant à une flotte de blocus assez considérable pour cerner le Pélopo-

nèse (1). S'il avait présenté de telles promesses, chacun aurait probablement ajouté foi à l'accusation de folie juvénile que Nikias portait contre lui. Son discours à Sparte, bien qu'il ait passé auprès de quelques-uns pour un fragment d'histoire grecque véritable, ne semble en vérité guère plus qu'un roman à proportions gigantesques, orné pour alarmer son auditoire (2).

Destiné à ce but, il l'atteignit de la manière la plus efficace. Les Lacédæmoniens avaient déjà été ébranlés en partie par les représentations de Corinthe et de Syracuse, et se préparaient même à envoyer des députés dans cette dernière ville pour l'encourager à tenir bon contre Athènes. Mais la paix de Nikias, et l'alliance qui la suivit, subsistaient encore entre Athènes et Sparte. Elle avait, il est vrai, été partiellement et indirectement violée de bien des manières; mais les deux parties contractantes la considéraient encore comme subsistant, et ni l'une ni l'autre n'aurait consenti encore à violer ses serments ouvertement et d'une manière avouée. Pour cette raison, aussi bien que pour l'éloignement de la Sicile, grand même, suivant l'appréciation des Athéniens plus versés dans la navigation, — les éphores ne purent encore se résoudre à l'envoi d'un secours positif dans cette île. Ce fut précisément à ce point d'hésitation entre la volonté et l'action que les trouva l'énergique et vindicatif exilé d'Athènes. Son tableau véhément du danger qui menaçait, — ramené à leurs propres portes, et paraissant venir du mieux informé de tous les témoins, — triompha immédiatement de leur répugnance; tandis qu'en même temps il signala les démarches précises qui assureraient à leur intervention le plus d'utilité. Le passage d'Alkibiadès d'Athènes à Sparte déplace ainsi la supériorité de force entre les deux chefs rivaux de la Grèce. — « Momentumque fuit mutatus Curio rerum (3). » Il n'avait pas encore montré ce qu'il pouvait faire pour le bien de sa patrie, comme nous l'y verrons

(1) Thucydide, VI, 12-17.
(2) Plutarque, Alkib. c. 17.
(3) Lucain, Pharsale, IV, 819.

occupé ci-après, pendant les années ultérieures de la guerre : ses premiers exploits ne réussissent que trop bien à lui faire du mal.

Les Lacédæmoniens résolurent sur-le-champ d'envoyer une armée auxiliaire à Syracuse. Mais comme cela ne pouvait se faire avant le printemps, ils nommèrent Gylippos commandant, lui ordonnant de s'y rendre sans délai, et de prendre conseil avec les Corinthiens sur les opérations aussi promptement que le cas le permettrait (1). Nous ne savons pas que Gylippos eût encore donné des preuves positives de cette habileté et de cette activité consommées que nous serons bientôt appelé à décrire. Il fut probablement choisi à cause de la connaissance supérieure qu'il avait de l'état des Grecs Siciliens et Italiens; vu que son père Kleandridas, après avoir été banni de Sparte quatorze ans avant la guerre du Péloponèse, pour avoir reçu des présents athéniens, avait résidé comme citoyen à Thurii (2). Gylippos pria les Corinthiens d'envoyer immédiatement deux trirèmes pour lui, à Asinè dans le golfe messênien, et d'en préparer d'autres en aussi grand nombre que leurs bassins en pourraient fournir.

(1) Thucydide, VI, 93; Plutarque, Alkib. c. 23; Diodore, XIII, 7.

(2) Thucydide, VI, 104.

CHAPITRE IV

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SIÉGE DE SYRACUSE, PAR NIKIAS, JUSQU'A LA SECONDE EXPÉDITION ATHÉNIENNE SOUS DEMOSTHENÈS, ET A LA REPRISE DE LA GUERRE GÉNÉRALE.

Mouvements de Nikias au commencement du printemps. — Position locale et fortifications de Syracuse à l'époque où arriva Nikias; ville intérieure et extérieure. — Localités en dehors du mur de la cité extérieure, — Epipolæ. — — Possibilités du siége quand Nikias arriva pour la première fois en Sicile; augmentation des difficultés par suite de ses retards. — Importance plus grande du terrain élevé d'Epipolæ; intention des Syracusains d'en occuper le sommet. — Le sommet est surpris par les Athéniens. — Le succès de cette surprise était essentiel pour la poursuite future et efficace du siége. — Premières opérations du siége; ouvrage central des Athéniens sur Epipolæ, appelé le Cercle. — Premier contre-mur des Syracusains. — Sa direction, au sud du Cercle athénien; son achèvement. — Il est pris d'assaut et détruit par les Athéniens. — Nikias occupe la falaise méridionale, et il poursuit sa ligne de blocus au sud du Cercle. — Second contre-mur des Syracusains, — arrivant à travers le marais, au sud d'Epipolæ, jusqu'au fleuve Anapos. — Ce contre-mur attaqué et pris par Lamachos; bataille générale; mort de Lamachos. — Danger qui menace le Cercle athénien et Nikias; victoire des Athéniens. — Entrée de la flotte athénienne dans le Grand Port. — La portion méridionale du mur de blocus, en travers du marais jusqu'au Grand Port, est continuée et presque terminée. — Les Syracusains ne présentent plus de nouvel obstacle; découragement à Syracuse; le siége se resserre de plus en plus. — Ordre des opérations de siége entreprises successivement par les Athéniens. — Espérances triomphantes des Athéniens; disposition parmi les Sikels et les Grecs italiens à les favoriser. — Conduite de Nikias; ses relations avec des citoyens dans l'intérieur de Syracuse. — Confiance de Nikias; langueur relative des opérations. — Approche de Gylippos; il désespère de délivrer Syracuse. — Progrès de Gylippos, malgré des rapports décourageants. — On fait connaître à Nikias l'approche de Gylippos; facilité d'empêcher sa marche ultérieure; Nikias le dédaigne, et le laisse venir sans obstacle; il aborde à Himera en Sicile. — Aveuglement de Nikias; faute capitale commise en laissant pénétrer Gylippos. — Gylippos lève une armée, et traverse la Sicile d'Himera à Syracuse. — Le Corinthien Gongylos arrive à Syracuse avant Gylippos, juste à temps pour empêcher la ville de capituler. — Gylippos, avec ses forces nouvellement

levées, entre dans Syracuse sans opposition. — Inexplicable inaction de Nikias. Mesures vigoureuses et agressives de Gylippos, immédiatement après son arrivée. — Gylippos surprend le fort athénien de Labdalon et s'en empare. — Il commence à construire un troisième contre-mur sur le côté septentrional du Cercle athénien. — Nikias fortifie le cap Plemmyrion. — Inconvénients de Plemmyrion comme station maritime; dommage qui en résulte pour la puissance navale athénienne. — Opérations de Gylippos en rase campagne; sa défaite. — Sa victoire décisive; les Athéniens enfermés dans leurs lignes; le contre-mur syracusain est mené assez loin pour couper la ligne athénienne de blocus. — Nouvelles défenses faites par Gylippos, unissant la partie supérieure d'Epipolæ avec le mur de la ville. — Confiance de Gylippos et des Syracusains; plans agressifs contre les Athéniens, même sur mer. — Découragement de Nikias et des Athéniens. — Nikias envoie une dépêche à Athènes pour solliciter des renforts. — Dépêche de Nikias au peuple athénien. — Résolution prise par les Athéniens d'envoyer Demosthenês avec un second armement. — Remarques sur la dépêche de Nikias. — Premières dépêches de Nikias. — Effet de sa dépêche sur les Athéniens. — Manière dont les Athéniens traitent Nikias. — Faute capitale commise par les Athéniens. — Hostilités certaines et menaçantes du côté de Sparte. — Résolution prise à Sparte d'envahir l'Attique sur-le-champ et d'envoyer de nouveaux renforts en Sicile.

Les troupes athéniennes campées à Katane, fatiguées probablement de leur inaction, furent mises en mouvement au commencement du printemps (414 av. J.-C.), même avant l'arrivée des renforts d'Athènes, et firent voile vers les murs abandonnés de Megara, non loin de Syracuse, où les Syracusains avaient récemment établi une garnison. Après avoir attaqué en vain la garnison syracusaine et dévasté les champs environnants, ils se rembarquèrent, débarquèrent de nouveau, pour des desseins semblables, à l'embouchure du fleuve Terias; puis, après une escarmouche insignifiante, retournèrent à Katane. Une expédition dans l'intérieur de l'île leur procura l'alliance de la ville sikel de Kentoripa; et la cavalerie étant alors arrivée d'Athènes, ils se disposèrent à commencer les opérations contre Syracuse. Nikias avait reçu d'Athènes deux cent cinquante cavaliers complétement équipés, pour lesquels il devait se procurer des chevaux en Sicile (1), — trente archers à cheval et trois cents talents en

(1) On élevait en Sicile une si grande quantité de chevaux, qu'on les exportait jusqu'en Attique et jusque dans la Grèce centrale, — Sophokle, Œd. Kolon. 312 :

... ... γυναῖχ' ὁρῶ

espèces. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour leur donner des chevaux d'Egesta et de Katane, ville de qui il reçut également quelque autre cavalerie, — de sorte qu'il fut bientôt en état de réunir six cent cinquante chevaux en tout (1).

Même avant que cette cavalerie pût être montée, Nikias opéra son premier mouvement pour s'approcher de Syracuse. En effet, les généraux syracusains de leur côté, informés de l'arrivée du renfort d'Athènes, et sachant que les opérations du siége étaient sur le point de commencer, jugèrent alors nécessaire de prendre la précaution d'occuper et de garder les routes amenant au terrain élevé d'Epipolæ qui dominait leur ville extérieure.

Syracuse, à cette époque, se composait de deux parties, une ville intérieure et une ville extérieure. La première était comprise dans l'île d'Ortygia, l'établissement primitif fondé par Archias, et dans les limites duquel est enfermée aujourd'hui la ville moderne ; la seconde, ou ville extérieure, connue plus tard sous le nom d'Achradina, occupait le terrain élevé de la péninsule au nord d'Ortygia, mais ne semble pas avoir rejoint la cité intérieure, ni avoir été comprise dans la même fortification. Cette cité extérieure était défendue, au nord et à l'est, par la mer, avec des rochers présentant de grandes difficultés pour un débarquement, — et par un mur aboutissant à la mer : de sorte que de ces côtés elle était à l'abri d'une attaque. Son mur du côté de la terre, commençant à la mer un peu à l'est de l'entrée du ravin appelé aujourd'hui Santa Bonagia ou Panagia, courait d'abord ouest sud-ouest jusqu'à l'extrémité du terrain élevé d'Achradina, et tournait ensuite à l'est le long des carrières de pierres connues actuellement sous le nom de carrières des Capucins et de Novanteris, où le terrain est en partie si escarpé que probablement il fallait peu de fortification. Cette haute terre

---

Στείχουσαν ἡμῖν, ἄσσον, Αἰτναίας ἐπὶ Πῶλον βεβῶσαν.

S'il faut en croire le Scholiaste, les chevaux siciliens étaient d'une taille extraordinairement grande.

(1) Thucydide, VI, 95-98.

fortifiée d'Achradina constituait ainsi la ville extérieure; tandis que le terrain plus bas, situé entre elle et la ville intérieure ou Ortygia, semble à cette époque n'avoir été enfermé dans les fortifications ni de l'une ni de l'autre, mais était employé (et probablement l'avait été même dès le premier établissement dans l'île), en partie pour des processions religieuses, des jeux et autres cérémonies où se pressait la foule, — en partie pour l'enterrement des morts, qui, suivant la coutume invariable en Grèce, s'accomplissait en dehors des murailles de la ville. Des catacombes étendues restent encore pour marquer la longueur du temps pendant lequel cette ancienne Nekropolis servit à cet usage.

Au nord-ouest du mur de la ville extérieure, dans la direction du port appelé Trogilos, était un faubourg non fortifié, qui plus tard fut agrandi et devint la ville distincte de Tychê entourée de murs. A l'ouest de la partie méridionale du même mur de la ville extérieure (presque au sud-ouest de la ville extérieure elle-même) se trouvait un autre faubourg,— connu et fortifié plus tard sous le nom de Neapolis, mais devant son nom, dans l'année 415 avant J.-C., à cette circonstance qu'il renfermait la statue et le terrain consacré d'Apollon Temenitês (1) (que l'on rencontrait après avoir gravi un peu la pente de la colline d'Epipolæ), et s'étendant de là au sud dans la direction du Grand Port. Entre ces deux faubourgs, on trouvait un large espace ouvert, le terrain s'élevant en pente insensible à partir d'Achradina, vers l'ouest, et diminuant de largeur à mesure qu'il s'élevait, jusqu'à ce qu'enfin il se terminât en un monticule conique appelé dans les temps modernes le Belvédère. Cette pente formait le versant oriental de la longue chaîne de terrain élevé, nommé Epipolæ. C'était un triangle sur un plan incliné, dont Achradina formait la base : au nord aussi bien qu'au sud, il était sou-

(1) A la ville voisine de Gela également, un peu en dehors des murs, il y avait une grande statue d'airain d'Apollon, — si sainte, si belle et si connue, que les Carthaginois, quand ils envahirent l'île (sept ans après le siége de Syracuse par Nikias), l'enlevèrent et la transportèrent à la ville de Tyr (Diod. XIII, 108).

dainement interrompu par des lignes de falaises de pierre calcaire (formant les côtés du triangle), hautes de quinze à vingt pieds environ, et tout à fait escarpées, excepté dans un petit nombre d'ouvertures faites pour faciliter l'ascension. Du point occidental, ou sommet du triangle, la descente était aisée et insensible (à l'exception de deux ou trois hauteurs ou falaises spéciales) vers la ville, dont on apercevait le dedans du haut de cette pente extérieure (1).

Suivant la manière de faire la guerre dans ce temps, Nikias ne pouvait prendre la ville qu'en construisant un mur de circonvallation de façon à couper ses provisions par terre, et en même temps en la bloquant par mer. Or, en considérant la ville intérieure et la ville extérieure telles qu'elles sont décrites plus haut, au moment où il arriva pour la première fois en Sicile, nous voyons que (après avoir défait les Syracusains et les avoir refoulés dans leurs murs, ce qui devait être naturellement la première partie de l'opération), il aurait pu mener son mur de blocus dans une direction presque méridionale à partir du point le plus intérieur du ravin de Santa Bonagia, entre le mur de la ville et le Temenitês, de manière à atteindre le Grand Port à un endroit peu éloigné à l'ouest de la jonction d'Ortygia avec le continent. Ou il aurait pu débarquer dans le Grand Port et exécuter le même mur, en commençant par l'extrémité opposée, ou bien il aurait pu préférer construire deux murs de blocus, un pour chaque ville séparément : un mur de peu d'étendue aurait suffi en face de l'isthme touchant à Ortygia, tandis qu'un

(1) Par rapport à tous les détails topographiques, le lecteur est prié de consulter les deux plans de Syracuse annexés à la fin de ce volume avec l'appendice explicatif. La description très-claire d'Epipolæ également, donnée par M. Stanley (comprise par le docteur Arnold dans l'appendice au troisième volume de son Thucydide), est particulièrement recommandée à son attention.

Dans l'appendice de ce volume, j'ai été forcé inévitablement de répéter une partie de la matière comprise dans mon récit général; j'espère qu'on me pardonnera cette répétition.

Dans le plan I, les lettres A, B, C, D représentent le mur de la ville extérieure tel qu'il semble avoir été quand Nikias arriva pour la première fois en Sicile. Les lettres E, F représentent le mur de la cité intérieure au même moment.

mur séparé aurait pu être mené pour fermer la ville extérieure, à travers l'espace non fortifié constituant la Nekropolis, de manière à ne pas aboutir au Grand Port, mais à la côte de la Nekropolis opposée à Ortygia. Telles étaient les possibilités du cas à l'époque où Nikias arriva à Rhegium pour la première fois. Mais pendant les nombreux mois d'inaction qu'il avait laissé s'écouler, les Syracusains avaient écarté cette double possibilité, et grandement augmenté les difficultés de son entreprise projetée. Ils avaient construit un nouveau mur, couvrant à la fois leur ville intérieure et leur ville extérieure, — s'étendant en travers de tout le front faisant face à la pente d'Epipolæ, depuis le Grand Port jusqu'à la mer opposée, près de Santa Bonagia, — et s'étendant à l'ouest de manière à comprendre dans son enceinte la statue et le terrain consacré d'Apollon Temenitês, avec la falaise adjacente connue sous le nom de falaise Téménite. Le but exprès de ce travail était d'allonger la ligne de circonvallation qui était indispensable aux assiégeants pour que leur mur bloquât complétement la ville (1). Après qu'il fut achevé, Nikias ne pouvait pas commencer son blocus du côté du Grand Port, vu qu'il en aurait été empêché par la falaise méridionale escarpée d'Epipolæ. Il était dans la nécessité de faire partir son mur d'une portion du terrain plus élevé d'Epipolæ, et de le mener à la fois dans un plus grand espace, et plus haut sur la pente, jusqu'à ce qu'il touchât au Grand Port à un point plus éloigné d'Ortygia.

Syracuse étant par là devenue attaquable seulement du côté d'Epipolæ, la nécessité créée ainsi de porter les opérations beaucoup plus haut sur la pente, donna au sommet de cette éminence plus d'importance qu'elle n'en avait eu auparavant. Nikias, qui sans doute avait reçu des exilés de bonnes informations locales, semble avoir fait cette décou-

(1) Thucydide, VI, 75. Ἐτείχιζον δὲ καὶ οἱ Συρακόσιοι ἐν τῷ χειμῶνι τούτῳ πρός τε τῇ πόλει, τὸν Τεμενίτην ἐντὸς ποιησάμενοι, τεῖχος παρὰ πᾶν τὸ πρὸς τὰς Ἐπιπολὰς ὁρῶν, ὅπως μὴ δι' ἐλάσσονος εὐαποτείχιστοι ὦσιν, ἢν ἄρα σφάλλωνται, etc.

Dans le plan I, les lettres G, H, représentent cette fortification additionnelle ou avancée.

verte plus tôt que les généraux syracusains, qui (ayant été occupés à augmenter leurs défenses sur un autre point où ils étaient encore plus vulnérables) ne la firent qu'immédiatement avant l'ouverture de la campagne du printemps. Ce fut à ce moment critique qu'ils annoncèrent une revue générale, pour le lever du jour, dans la prairie basse située sur la rive gauche de l'Anapos. Après une inspection d'armes, et probablement une distribution finale des forces pour la prochaine lutte, un régiment d'élite de six cents hoplites fut placé sous les ordres d'un exilé andrien, nommé Diomilos, pour opérer comme garnison d'Epipolæ, aussi bien que pour être constamment prêt toutes les fois qu'il en serait besoin (1). Ces hommes étaient destinés à occuper la forte position sur le sommet de la colline, et ainsi à en fermer toutes les diverses approches, vraisemblablement assez peu nombreuses, mais toutes étroites.

Mais avant qu'ils eussent encore achevé leur revue, pour marcher au sommet, la nouvelle leur parvint que les Athéniens en étaient déjà maîtres. Nikias et Lamachos, embarquant leurs troupes à Katane, avaient fait voile la nuit précédente, vers un lieu de débarquement, non loin d'un endroit appelé Leôn ou le Lion, qui n'était qu'à douze ou quatorze cents mètres d'Epipolæ, et semble avoir été situé entre Megara et la péninsule de Thapsos. Ils y débarquèrent leurs hoplites, et mirent leur flotte en sûreté à l'abri d'une palissade en travers de l'isthme étroit de Thapsos, avant le jour et avant que les Syracusains fussent informés de leur arrivée. Leurs hoplites s'avancèrent immédiatement d'un pas rapide pour gravir Epipolæ, en montant vraisemblablement par le nord-est, du côté tourné vers Megara et le plus éloigné de Syracuse; de sorte qu'ils parvinrent les premiers au point le plus haut appelé Euryalos, près du sommet du triangle décrit plus haut. De là ils commandaient la pente d'Epipolæ, au-dessous d'eux, et la ville de Syracuse, à l'est. Ils furent bientôt attaqués par les Syracusains, qui interrompirent leur

(1) Thucydide, VI, 96.

revue dans la prairie aussitôt qu'ils en furent informés. Mais comme la route qu'ils avaient à suivre, abordant Euryalos par le sud-ouest, était sinueuse, et n'avait guère moins de trois milles (4 kilom. 800 mèt.) de longueur, — ils eurent la mortification de voir que les Athéniens étaient déjà maîtres de la position; et quand ils se hâtèrent pour la reprendre, le pas accéléré avait mis tant de désordre dans leurs rangs que les Athéniens les attaquèrent avec un grand avantage, outre celui d'avoir le terrain le plus élevé. Les Syracusains furent repoussés dans leur ville avec perte, Diomilos s'étant retiré avec la moitié de son régiment; tandis que les Athéniens restèrent maîtres du terrain élevé de l'Euryalos, aussi bien que de la portion supérieure de la pente d'Epipolæ (1).

Ce fut un avantage très-important — dans le fait vraisemblablement essentiel à la poursuite heureuse du siége. Il fut remporté par un plan à la fois bien conçu et bien exécuté, fondé sur la négligence des Syracusains à occuper un poste dont ils n'aperçurent pas d'abord l'importance, — et qui, en effet, ne dut son importance supérieure qu'au nouvel agrandissement donné par les Syracusains à leurs fortifications. En conséquence, dans cette mesure, il dépendait d'un accident favorable auquel on n'aurait pas pu raisonnablement s'attendre. La prise de Syracuse était certaine, en supposant que l'attaque et le siége de la ville eussent été commencés dès l'arrivée des Athéniens dans l'île, sans qu'on lui donnât le temps d'améliorer ses moyens de défense. Mais dès le moment qu'un tel délai était donné, le succès cessait d'être certain et dépendait plus ou moins de cette tournure favorable de l'accident. Les Syracusains firent réellement beaucoup pour créer aux assiégeants des difficultés de plus, et ils auraient pu faire davantage, surtout par rapport à l'occupation du terrain élevé au-dessus d'Epipolæ. S'ils avaient pris cette précaution, la poursuite efficace du siége aurait été rendue extrêmement difficile, — si elle n'avait pas été complétement rendue impossible.

---

(1) Thucydide, VI, 97.

Le lendemain matin, Nikias et Lamachos firent descendre à leur armée la pente d'Epipolæ, la conduisirent près des murs de Syracuse, et offrirent une bataille que l'ennemi n'accepta pas. Alors ils ramenèrent les troupes athéniennes; puis leur première opération fut de construire un fort sur la hauteur appelée Labdalon, près de l'extrémité occidentale des hautes falaises septentrionales confinant à Epipolæ, sur le bord de la falaise, et regardant au nord vers Megara. Ce fort était destiné à servir de lieu de sûreté où l'on pourrait déposer et les trésors et les provisions, de manière à laisser l'armée libre dans ses mouvements. La cavalerie athénienne étant complétée alors par les nouvelles arrivées d'Egesta, Nikias descendit de Labdalon vers une nouvelle position appelée Sykê, plus bas, en descendant sur Epipolæ, vraisemblablement à mi-chemin entre les falaises septentrionales et les méridionales. Là il construisit, aussi rapidement que possible, une enceinte entourée de murs, appelée le Cercle, destinée à servir de centre d'où le mur projeté de circonvallation devait partir pour aller au nord vers la mer, à Trogilos, et au sud vers le Grand Port. Ce cercle paraît avoir couvert un espace considérable, et de plus il était protégé par un ouvrage extérieur dont le front mesurait trois cents mètres (1). Étonnés de la rapidité avec laquelle les Athéniens exécutaient cette construction (2), les Syracusains firent sortir leurs troupes et se préparèrent à livrer bataille pour l'interrompre. Mais lorsque les Athéniens, abandonnant l'ouvrage, se rangèrent de leur côté en ordre de bataille, — les généraux syracusains furent si frappés de leur supériorité manifeste dans l'arrangement militaire, en tant que comparé à l'état désordonné de leurs propres rangs, qu'ils firent ren-

(1) Thucydide, VI, 97. Ἐχώρουν πρὸς τὴν Συκῆν οἱ Ἀθηναῖοι, ἵναπερ καθεζόμενοι ἐτείχισαν τὸν κύκλον διὰ τάχους.

La position probable de ce Κύκλος ou Cercle athénien se trouvera sur les deux plans dans l'appendice, marquée par la lettre K.

(2) Les Athéniens semblent avoir surpassé tous les autres Grecs dans la promptitude et l'habileté avec lesquelles ils exécutaient des fortifications : V. quelques exemples, Thucydide, V, 75-82; Xénophon, Hellen. IV, 4, 18.

trer leurs soldats dans la ville sans oser les engager ; ils laissèrent seulement un corps de cavalerie destiné à harceler les opérations des assiégeants et à les forcer de rester en masse. Toutefois la cavalerie athénienne, récemment acquise, fut appelée ici pour la première fois à livrer un combat effectif. Avec l'aide d'une tribu de ses propres hoplites, elle chargea la cavalerie syracusaine, la repoussa avec quelque perte, et éleva son trophée. C'est la seule occasion dans laquelle nous lisions que la cavalerie athénienne ait été appelée à combattre, bien que Nikias ait fait de l'absence de cavalerie le grand motif de son inaction prolongée.

Après avoir arrêté ainsi les tentatives d'interruption, Nikias continua ses opérations de blocus; il acheva d'abord le Cercle (1), ensuite il commença son mur de circonvallation dans une direction septentrionale, à partir du Cercle, vers Trogilos. Dans ce dessein, une portion de ses forces fut employée à apporter des pierres et du bois, et à les déposer dans des endroits convenables le long de la ligne projetée. Hermokratès sentit si vivement l'infériorité des hoplites syracusains en rase campagne, qu'il dissuada de toute nouvelle action générale, et proposa de construire un contre-mur ou mur transversal, traversant l'espace dans lequel la circonvallation athénienne devait être nécessairement continuée, de manière à en empêcher les progrès ultérieurs. Un contre-mur tenable, s'ils pouvaient avoir le temps de le conduire assez loin jusqu'à un point extrême susceptible d'être défendu, ruinerait complètement le dessein des assiégeants ; mais même si Nikias interrompait le travail par ses attaques,

(1) Le docteur Arnold, dans sa note sur Thucydide, VI, 98, dit qu'il est parlé du Cercle, dans un seul passage de Thucydide, comme s'il n'avait *jamais été achevé*. J'explique ce seul passage autrement que lui (VII, 2, 4) — τῷ ἄλλῳ τοῦ κύκλου πρὸς τὸν Τρώγιλον ἐπὶ τὴν ἑτέραν θάλασσαν : où je crois que τῷ ἄλλῳ τοῦ κύκλου est équivalent à ἑτέρωθι τοῦ κύκλου, — comme on le voit évidemment par la mention de Trogilos et de la mer septentrionale qui l'accompagne. Je suis persuadé que le Cercle fut fini, et le docteur Arnold lui-même indique deux passages dans lesquels il en est parlé distinctement comme ayant été complété. V. l'appendice à la fin de ce volume.

les Syracusains comptaient pouvoir fournir des forces suffisantes pour le repousser pendant le court intervalle de temps nécessaire pour construire à la hâte la palissade, soit l'ouvrage extérieur de face. Cette palissade leur servirait de défense temporaire, pendant qu'ils finiraient derrière elle le mur transversal qui demandait plus de soins; et même, au pis aller, elle obligerait Nikias à suspendre tout ce qu'il était en train de faire et à employer toutes ses forces pour les déloger (1).

Conséquemment ils prirent leur point de départ de la poterne voisine du bois d'Apollon Temenitês, porte dans le nouveau mur élevé quatre ou cinq mois auparavant

1. Thucydide, VI, 99. Ὑποτειχίζειν δὲ ἄμεινον ἐδόκει εἶναι (τοῖς Συρακουσίοις) ᾗ ἐκεῖνοι (les Athéniens) ἔμελλον ἄξειν τὸ τεῖχος· καὶ εἰ φθάσειαν, ἀποκλήσεις γίγνεσθαι, καὶ ἅμα καὶ ἐν τούτῳ εἰ ἐπιβοηθοῖεν, μέρος ἀντιπέμπειν αὐτοὶ τῆς στρατιᾶς, καὶ φθάνειν ἂν τοῖς σταυροῖς προκαταλαμβάνοντες τὰς ἐφόδους· ἐκείνους δὲ ἂν παυομένους τοῦ ἔργου πάντας ἂν πρὸς σφᾶς τρέπεσθαι. — La direction probable de ce premier contre-mur est marquée sur le plan I par les lettres N, O.

Le Scholiaste explique ici τὰς ἐφόδους comme signifiant τὰ βάσιμα, — et il ajoute ὀλίγα δὲ τὰ ἐπιβαθῆναι δυνάμενα, διὰ τὸ τελματῶδες εἶναι τὸ χωρίον. Bien qu'il soit suivi ici par les meilleurs commentateurs, je ne puis croire que son explication soit exacte. Il suppose évidemment que ce premier contre-mur des Syracusains fut construit (comme nous verrons bientôt que le fut le second contre-mur) en travers du marais, ou terrain bas entre la falaise méridionale d'Epipolæ et le Grand Port. « Le terrain étant généralement marécageux (τελματῶδες), il n'y avait que peu d'endroits où il pût être franchi. » Mais je crois que cette supposition est erronée. Le premier contre-mur des Syracusains fut mené, à ce qu'il me semble, sur la pente d'Epipolæ, entre le Cercle athénien et la falaise méridionale : il commençait au mur avancé syracusain récemment élevé, comprenant le Temenitês. C'était un terrain dur, ferme, tel que les Athéniens pouvaient le traverser sur tout point : peut-être se rencontrait-il quelque aspérité, çà et là ; mais ce n'étaient que des exceptions au caractère général du terrain.

Il me semble que τὰς ἐφόδους signifie simplement « les attaques des Athéniens, » — sans intention de désigner des points attaquables spéciaux ; προκαταλαμβάνειν τὰς ἐφόδους signifie « prévenir les attaques » (V. Thucyd. I, 57 ; V, 30). C'est, en effet, le sens le plus ordinaire de ἔφοδος (cf. VII, 5 ; VII, 43; I, 6; V, 35 ; VI, 63), « attaque, approche, visite, » etc. Il y a sans doute d'autres passages dans lesquels il signifie « la voie ou route par laquelle se faisait l'attaque ; » toutefois dans l'un de ceux-ci (VII, 51) les meilleurs éditeurs lisent tous maintenant ἔσοδον au lieu de ἔφοδον.

On verra qu'on a pris pour base d'arguments le sens inadmissible que le Scholiaste donne ici au mot ἔφοδοι : V. le docteur Arnold, Memoir on the Map of Syracuse, appendice à son édition de Thucyd. vol. III, p. 271.

pour agrandir l'espace fortifié de la ville. De ce point, qui était plus bas sur la pente d'Epipolæ que le Cercle athénien, ils menèrent leur palissade et leur contre-mur, en montant la pente, dans une direction calculée de manière à couper la ligne projetée de la circonvallation de l'ennemi au sud du Cercle. La population maritime d'Ortygia put être employée à cette entreprise, puisque la ville était encore complétement tranquille du côté de la mer, et maîtresse du Grand Port, — la flotte athénienne n'ayant pas quitté Thapsos. Outre cette foule active d'ouvriers, les oliviers sacrés du bois Téménite furent coupés pour servir de matériaux, et grâce à ces efforts, on acheva bientôt le mur à une distance suffisante pour traverser et intercepter le mur de blocus destiné à venir au sud du Cercle. Il semble s'être terminé au bord de la falaise méridionale escarpée d'Epipolæ, ce qui empêchait les Athéniens de le tourner et de l'attaquer en flanc; tandis qu'il était défendu en face par une palissade, et surmonté de tours de bois d'où l'on devait lancer des traits. On laissa une tribu d'hoplites pour le défendre, tandis que la foule des Syracusains qui avaient été employés soit au travail, soit à la garde, retournèrent dans la ville.

Pendant toute cette opération, Nikias n'avait pas jugé prudent de les interrompre (1). Occupé comme il semble l'avoir été au Cercle, et au mur partant du Cercle et se dirigeant vers le nord, il ne voulait pas traverser la pente d'Epipolæ, pour les attaquer avec la moitié de ses forces, en laissant ses derrières exposés à être attaqués par les nombreux Syracusains de la ville, et son Cercle gardé seulement en partie. De plus, ce délai le mit à même de poursuivre sans obstacle sa propre partie de la circonvallation, et de guetter une occasion d'attaquer le nouveau contre-mur avec avantage. Cette occasion se présenta bientôt, précisément au moment où il avait accompli le nouvel objet important, dont le but était de détruire les aqueducs qui fournissaient à la ville, du moins en partie, de l'eau pour

(1) Thucydide, VI, 100.

boire. Les Syracusains paraissent avoir été remplis de confiance tant par l'achèvement de leur contre-mur, qui semblait un obstacle efficace opposé aux assiégeants, — que par son inaction. La tribu laissée à la garde du mur commença bientôt à se relâcher de sa vigilance : au lieu d'occuper le mur, on éleva, derrière, des tentes pour s'abriter du soleil du midi ; tandis que quelques-uns se permettaient même de prendre du repos, pendant cette heure, dans les murs de la ville. Cette négligence n'échappa point aux généraux athéniens, qui préparèrent en silence un assaut pour le midi. Trois cents hoplites d'élite, avec quelques troupes légères revêtues d'armures pour la circonstance, reçurent pour instructions de sortir soudainement et de courir droit attaquer la palissade et le contre-mur ; tandis que le gros des forces athéniennes s'avançait en deux divisions, sous Nikias et Lamachos ; une moitié vers les murs de la ville pour empêcher tout secours de sortir des portes, —l'autre moitié vers la poterne Téménite, à partir de laquelle commençaient la palissade et le mur transversal. Le rapide mouvement en avant des trois cents hommes d'élite fut couronné d'un plein succès. Ils s'emparèrent et de la palissade et du contre-mur, faiblement défendus par leurs gardes, qui, pris par surprise, abandonnèrent leur poste et s'enfuirent en longeant leur mur par derrière, pour entrer dans la ville par la poterne Téménite. Toutefois, avant qu'ils y pussent tous entrer, les trois cents qui les poursuivaient et la division athénienne qui marchait droit à ce point, s'étaient avancés en partie avec eux : de sorte que quelques-uns de ces assaillants s'introduisirent même avec eux, par la porte, dans l'intérieur du mur Téménite de la ville. Là, cependant, les forces syracusaines de l'intérieur étaient trop grandes pour eux : ces Athéniens et ces Argiens les plus avancés furent repoussés avec perte. Mais le mouvement général des Athéniens avait été complétement triomphant. Ils renversèrent le contre-mur, arrachèrent la palissade, et emportèrent les matériaux pour les faire servir à leur propre circonvallation.

Comme le récent contre-mur syracusain avait été mené

jusqu'au bord de la falaise méridionale, ce qui le rendait inattaquable en flanc, — Nikias fut averti de la nécessité de devenir maître de cette falaise, de manière à priver les ennemis de la même ressource dans l'avenir. En conséquence, sans s'arrêter à finir son mur de blocus régulièrement et continûment à partir du Cercle, dans la direction du sud, en travers de la pente d'Epipolæ, — il laissa le Cercle sous bonne garde, et se mit en marche sur-le-champ, pour s'emparer de la falaise méridionale, au point que le mur de blocus était destiné à atteindre. Ce point de la falaise méridionale, il le fortifia immédiatement comme position défensive, et par là il accomplit deux objets. D'abord, il empêchait les Syracusains d'employer de nouveau la falaise comme défense de côté pour un second contre-mur (1). En second lieu, il acquérait le moyen d'avoir une voie sûre et facile de communication entre le terrain élevé d'Epipolæ et le terrain bas et marécageux situé au-dessous, qui

(1) Thucydide, VI, 101. Τῇ δ' ὑστεραίᾳ ἀπὸ τοῦ κύκλου ἐτείχιζον οἱ Ἀθηναῖοι τὸν κρημνὸν τὸν ὑπὲρ τοῦ ἕλους, ὃς τῶν Ἐπιπολῶν ταύτῃ πρὸς τὸν μέγαν λιμένα ὁρᾷ, καὶ ᾗπερ αὐτοῖς βραχύτατον ἐγίγνετο καταβᾶσι διὰ τοῦ ὁμαλοῦ καὶ τοῦ ἕλους ἐς τὸν λιμένα τὸ περιτείχισμα.

Je donne dans le texte ce que je crois être le sens de cette phrase, bien que les mots ἀπὸ τοῦ κύκλου ne soient pas clairs et aient été expliqués différemment. Goeller, dans sa première édition, les a expliqués comme s'il y avait ἀρξάμενοι ἀπὸ τοῦ κύκλου : comme si la fortification commencée alors sur la falaise était continue et réellement rattachée au Cercle. Dans sa seconde édition, il semble abandonner cette opinion et les traduire comme le docteur Arnold, qui les regarde comme équivalents à ἀπὸ τοῦ κύκλου ὁρμώμενοι, mais n'impliquant nullement que le nouvel ouvrage accompli rejoignît le Cercle, — ce qu'il ne croit pas avoir été fait. S'ils étaient expliqués ainsi, les mots impliqueraient « partant du Cercle comme base d'opérations. » D'accord avec le docteur Arnold pour sa manière de concevoir l'événement signifié, j'incline, en expliquant les mots, à procéder d'après l'analogie de deux ou trois passages de Thucydide, I, 7 ; I. 46 ; I, 99 ; VI, 64 : — Αἱ δὲ παλαιαὶ πόλεις διὰ τὴν λῃστείαν ἐπιπολὺ ἀντισχοῦσαν ἀπὸ θαλάσσης μᾶλλον ᾠκίσθησαν... Ἔστι δὲ λιμὴν, καὶ πόλις ὑπὲρ αὐτοῦ κεῖται ἀπὸ θαλάσσης ἐν τῇ Ἐλαιάτιδι τῆς Θεσπρωτίδος, Ἐφύρη. Dans ces passages, ἀπὸ est employé dans le même sens que nous trouvons ἄποθεν, IV, 125, signifiant « à part de, à quelque distance de, » mais n'impliquant aucune idée accessoire de mouvement ou de partir de, soit littérale, soit métaphorique.

« Les Athéniens commencèrent à fortifier, à quelque distance de leur Cercle, la falaise au-dessus du marais ; » etc.

séparait Epipolæ du Grand Port, et en travers duquel le mur athénien de circonvallation devait nécessairement être bientôt conduit. Comme ses troupes devaient avoir à mener des opérations simultanées, en partie sur la hauteur au dessus, en partie sur le terrain bas au dessous, il ne pouvait pas souffrir qu'elles fussent séparées les unes des autres par une falaise escarpée qui empêcherait une prompte assistance mutuelle. L'espace intermédiaire entre le Cercle et le point fortifié de la falaise fut provisoirement laissé avec un mur inachevé, en vue d'y revenir (ce qui fut fait effectivement plus tard, et cette partie du mur fut complétée à la fin). Pour le moment, le Cercle, bien qu'isolé, était assez fort pour résister à une attaque, et on y établit une garnison suffisante.

Ce nouveau mouvement enleva aux Syracusains la possibilité de mener un second contre-mur du même côté d'Epipolæ, puisque l'ennemi était maître de la falaise qui terminait le côté méridional de la pente. Ils tournèrent alors leurs opérations vers le terrain bas ou marais, entre la falaise méridionale d'Epipolæ et le Grand Port; étant encore libres de ce côté, puisque la flotte athénienne n'avait pas quitté Thapsos. En travers de ce marais, — et vraisemblablement jusqu'au fleuve Anapos, pour servir de barrière de flanc, — ils résolurent de mener un ouvrage palissadé avec un fossé, de manière à couper la ligne que les Athéniens devaient bientôt poursuivre en complétant la portion la plus septentrionale de la circonvallation. Ils poussèrent si activement le travail de cette nouvelle palissade transversale, commençant à la portion basse des murs de leur ville, et franchissant dans une direction sud-ouest le terrain bas pour gagner le fleuve Anapos, que dans le temps où la nouvelle fortification athénienne de la falaise était achevée, le nouvel obstacle syracusain l'était complétement aussi (1), et une

(1) La direction et l'étendue (telles que je les conçois) de ce second contre-mur, de cette palissade et de ce fossé, se verront marquées sur le plan I par les lettres P, Q.

palissade avec un fossé semblait empêcher les assiégeants d'arriver au Grand Port.

Lamachos surmonta la difficulté qu'il avait devant lui avec habileté et bravoure. Descendant inopinément, un matin avant l'aurore, de son fort sur la falaise, à Epipolæ, dans le terrain bas au dessous, — et munissant ses troupes de planches et de larges portes pour faire un pont par dessus le marais où il était à peine praticable, — il s'arrangea pour parvenir à la palissade et la surprendre aux premières lueurs du matin. Ordre fut en même temps donné pour que la flotte athénienne quittât Thapsos et se rendît dans le Grand Port, de manière à détourner l'attention de l'ennemi, et à aller sur les derrières du nouvel ouvrage palissadé. Mais avant que la flotte pût arriver, la palissade et le fossé avaient été emportés, et ses défenseurs chassés. Des forces syracusaines considérables sortirent de la ville pour les soutenir et la reprendre; ce qui donna lieu à une action générale entre la falaise d'Epipolæ, le Port et le fleuve Anapos. La discipline supérieure des Athéniens leur donna l'avantage : les Syracusains furent défaits et repoussés de tous côtés; de sorte que leur aile droite s'enfuit dans la ville, et leur aile gauche (comprenant la plus grande partie de leurs meilleures forces, les cavaliers), le long des rives du fleuve Anapos, pour gagner le pont. Exaltés par leur victoire, les Athéniens espérèrent leur couper cette retraite, et un corps d'élite de trois cents hoplites coururent rapidement, dans l'espoir de parvenir au pont les premiers. En exécutant ce mouvement précipité ils tombèrent dans un tel désordre que la cavalerie syracusaine fit volte face pour se jeter sur eux, les mit en fuite et les refoula sur l'aile droite athénienne, à laquelle les fugitifs communiquèrent leur panique et leur désordre. Le sort de la bataille paraissait près de tourner contre les Athéniens, lorsque Lamachos, qui était à l'aile gauche, accourut à leur aide avec les hoplites argiens et autant d'archers qu'il en put réunir. Son ardeur l'entraîna imprudemment en avant, de sorte qu'il franchit un fossé, avec un petit nombre de compagnons, avant que les autres troupes pussent le suivre. Là il fut attaqué et

tué (1), dans un combat singulier avec un cavalier nommé Kallikratès; mais les Syracusains furent repoussés quand ses soldats arrivèrent, et ils n'eurent que juste le temps de saisir et d'emporter son cadavre, avec lequel ils traversèrent le pont et se retirèrent derrière l'Anapos. Le mouvement rapide de ce vaillant officier fut ainsi couronné d'un plein succès, en rendant la victoire à son aile droite; victoire chèrement achetée par la perte de sa propre vie (2).

Cependant, le désordre visible et la fuite momentanée de l'aile droite athénienne, et le départ de Lamachos de la gauche, allant pour la renforcer, donnèrent un nouveau courage à la droite syracusaine, qui avait fui dans la ville. Elle sortit de nouveau pour recommencer la lutte, tandis que ses généraux tentèrent une diversion en envoyant un détachement des portes au nord-ouest de la ville pour attaquer le Cercle athénien à mi-côte d'Epipolæ. Comme ce Cercle était complétement séparé et à une distance considérable de la bataille, ils espéraient trouver la garnison non prête pour une attaque, et l'emporter ainsi par surprise. Leur manœuvre, hardie et faite à temps, fut sur le point de réussir. Ils emportèrent, sans grande difficulté, l'ouvrage extérieur en avant, et le Cercle lui-même, probablement privé d'une partie de sa garnison envoyée pour renforcer les combattants dans le terrain bas, ne fut sauvé que par la présence d'esprit et l'expédient de Nikias, qui était malade dans l'intérieur. Il ordonna aux serviteurs de mettre le feu à une quantité de bois qui se trouvait avec les engins de siége de l'armée sur le devant du mur du Cercle; de sorte que les flammes empêchèrent les assaillants d'avancer plus loin, et les forcèrent de se retirer. Les flammes servirent aussi de signal aux Athéniens engagés dans la bataille au dessous, qui envoyèrent immédiatement des renforts au secours de leur général; tandis qu'en même temps la flotte athénienne,

(1) Thucydide, VI, 102; Plutarque, Nikias, c. 18. Diodore, par erreur, place la bataille, dans laquelle Lamachos fut tué, *après* l'arrivée de Gylippos (XIII, 8).

(2) Thucydide, VI, 102.

qui venait d'arriver de Thapsos, entrait dans le Grand Port. Ce dernier événement, qui menaçait les Syracusains d'un nouveau côté, attira toute leur attention sur la défense de leur ville. On y rappela les combattants du champ de bataille et le détachement du Cercle (1).

Si la récente tentative sur le Cercle eût réussi, entraînant avec elle la mort ou la prise de Nikias, et combinée avec la mort de Lamachos dans le combat du même jour, — les espérances des Syracusains eussent été grandement relevées, et le progrès ultérieur du siége eût même été arrêté, faute d'un commandant autorisé. Mais, malgré un danger si imminent, le résultat réel de la journée laissa les Athéniens complétement victorieux et les Syracusains plus découragés que jamais. Ce qui contribua essentiellement à leur découragement, ce fut l'entrée récente de la flotte athénienne dans le Grand Port, où elle fut dorénavant établie d'une manière permanente, en coopération avec l'armée, dans une station voisine de la rive gauche de l'Anapos.

La flotte et l'armée commencèrent alors toutes deux à s'appliquer sérieusement à la construction de la partie la plus méridionale du mur de circonvallation; commençant immédiatement au-dessous du point de descente de la falaise méridionale d'Epipolæ fortifié par les Athéniens, et s'étendant à travers le terrain bas et marécageux jusqu'au Grand Port. La distance entre ces deux points extrêmes était d'environ huit stades ou presque un mille anglais (1 kilom. 600 mèt.). Le mur était double, avec des portes, et probablement des tours, à intervalles convenables, — renfermant un espace d'une largeur considérable, couvert sans doute en partie d'un toit, puisqu'il servit plus tard, à l'aide de la citadelle adjacente sur la falaise, d'abri et de défense pour toute l'armée athénienne (2). Les Syracusains ne pouvaient interrompre cette opération, ni entreprendre un nouveau

(1) Thucydide, VI, 102.

(2) La partie méridionale de la ligne athénienne de circonvallation est marquée sur les plans I et II par les lettres K, L, M. Dans le premier plan, elle paraît projetée et incomplète; dans le second, elle paraît achevée.

contre-mur à mi-côte d'Epipolæ, sans sortir pour engager une bataille générale, ce qu'ils ne se sentaient pas capables de faire. Naturellement le Cercle avait alors été mis en état de défier une seconde surprise.

Mais ils ne furent pas seulement forcés ainsi de regarder faire sans empêcher le mur de blocus du côté du port. Ce fut alors, pour la première fois, qu'ils commencèrent à éprouver la gêne et les privations réelles d'un siége (1). Jusqu'à ce moment, leurs communications avec l'Anapos et le pays situé au delà, aussi bien qu'avec tous les côtés du Grand Port, avaient été ouvertes et libres; tandis que maintenant l'arrivée de la flotte athénienne et le changement de position de l'armée athénienne les leur avaient coupées des deux côtés (2), de sorte qu'il ne pouvait leur arriver que peu ou point de nouvelles provisions, si ce n'est au risque d'être la proie des vaisseaux ennemis. Du côté de Thapsos, où la falaise méridionale d'Epipolæ ne présente que deux ou trois passages praticables d'ascension, ils avaient été bloqués auparavant par l'armée et par la flotte des Athéniens, et une portion de la flotte semble avoir encore été laissée à Thapsos. Il ne restait actuellement rien d'ouvert, si ce n'est une partie, surtout celle du nord, de la pente d'Epipolæ. Sans doute les assiégés, et surtout leur nombreuse cavalerie, profitaient de cette issue pour faire des excursions et rapporter des provisions. Mais elle était à la fois plus longue et plus détournée pour de tels objets que la plaine voisine du Grand Port et que la route Helôrine; de plus, elle avait à passer par le haut et étroit défilé d'Euryalos, et pouvait ainsi être rendue inutile pour les assiégés si Nikias jugeait bon d'occuper et de fortifier cette position. Malheureusement pour lui-même et pour son armée, il négligea cette précaution facile, mais

(1) Thucydide, VI, 103. Οἷα δὲ εἰκὸς ἀνθρώπων ἀπορούντων καὶ μᾶλλον ἢ πρὶν πολιορκουμένων, etc.

(2) Diodore, cependant, a tort d'affirmer (XIII, 7) que les Athéniens occupèrent le temple de Zeus Olympios et la Polichnê ou hameau qui l'entourait sur la rive droite de l'Anapos. Ces postes restèrent toujours occupés par les Syracusains pendant toute la durée de la guerre (Thucyd. VIII, 4, 37).

capitale, même au moment où il devait connaître l'approche de Gylippos.

Quant aux travaux entrepris à ce moment, on peut expliquer d'une manière satisfaisante l'ordre suivi par Nikias et Lamachos. Après avoir établi leur poste fortifié sur le centre de la pente d'Epipolæ, ils étaient en état de combattre toute opposition et d'attaquer tout contre-mur de quelque côté que l'ennemi l'élevât. Commençant en premier lieu l'exécution de la portion septentrionale de la ligne de blocus, ils y renoncèrent bientôt et tournèrent leur attention vers la portion méridionale, parce que c'était là que les Syracusains construisaient leurs deux premiers contre-ouvrages. En attaquant le second contre-ouvrage des Syracusains, élevé en travers du marais de l'Anapos, ils choisirent un moment convenable pour amener le gros de la flotte de Thapsos dans le Grand Port, en vue d'avoir sa coopération. Après avoir nettoyé le terrain bas, probablement ils jugèrent sage, afin d'établir une communication sûre et facile avec leur flotte, que le double mur, traversant le marais, depuis Epipolæ jusqu'au Port, fût exécuté le premier; il y avait pour cela une autre raison, — c'est que par là ils bloquaient la sortie et le canal de provisions les plus commodes pour Syracuse. Il y a ainsi des motifs plausibles pour expliquer pourquoi la portion septentrionale de la ligne de blocus, depuis le camp athénien sur Epipolæ jusqu'à la mer à Trogilos, fut laissée pour être exécutée en dernier, et fut trouvée ouverte, — du moins dans sa plus grande partie, — par Gylippos.

Tandis que les Syracusains commençaient ainsi à désespérer de leur situation, les espérances des Athéniens étaient plus grandes que jamais. Les rapports qui circulaient dans les villes voisines les représentaient tous dans une veine complète de succès, de sorte que beaucoup de tribus sikels, hésitant jusque-là, en vinrent à offrir leur alliance; tandis que trois pentékontères armés arrivaient également de la côte tyrrhénienne. En outre, d'abondantes provisions étaient fournies par les Grecs italiens en général. Nikias, actuellement seul commandant depuis la mort de Lamachos, eut même la gloire de recevoir et de discuter des propositions venant de

Syracuse pour une capitulation, — nécessité qui fut ouvertement et abondamment débattue dans l'intérieur de la ville elle-même. L'échec d'Hermokratês et de ses collègues les avait fait destituer récemment de leurs fonctions de généraux, — auxquelles on nomma Hêrakleidês, Euklès et Tellias. Mais ce changement n'inspira pas aux Syracusains assez de confiance pour hasarder une nouvelle bataille ; tandis que les esprits dans la ville, pendant cette période d'inaction forcée, étaient tristes au plus haut point. Bien que plusieurs propositions de reddition, peut-être non officielles, toutefois vraisemblablement sincères, fussent faites à Nikias, on ne put tomber d'accord sur rien de définitif quant aux conditions (1). Si le gouvernement syracusain eût été oligarchique, la détresse présente aurait fait voir un corps considérable de mécontents sur lesquels il aurait pu agir avec avantage ; mais le caractère démocratique du gouvernement entretenait l'union à l'intérieur dans ce moment d'épreuve (2).

Nous devons remarquer particulièrement ces propositions, afin de comprendre la conduite de Nikias pendant l'intervalle critique actuel. Il avait été dès le commencement en correspondance secrète avec un parti de Syracuse (3), qui, bien que ni nombreux, ni puissant en lui-même, était sans doute alors et plus actif et plus influent qu'il ne l'avait jamais été auparavant. Il recevait de lui des assurances constantes et non déraisonnables que la ville était sur le point de se rendre, et ne pouvait pas tenir. Et comme le ton d'opinion au dehors, aussi bien qu'à l'intérieur, conspirait à produire cette impression dans son esprit, il se laissa aller à une langueur et à une sécurité fatales quant à la poursuite ultérieure des opérations du siége. Les conséquences funestes de la mort de Lamachos devinrent alors évidentes. Depuis le moment du départ de Katane jusqu'à la bataille dans laquelle périt ce vaillant officier (période vraisemblablement d'environ trois mois, de

(1) Thucydide, VI, 103. Πολλὰ ἐλέγετο πρός τε ἐκεῖνον καὶ πλείω ἔτι κατὰ τὴν πόλιν.

(2) Thucydide, VII, 55.

(3) Thucydide, VII, 49-86.

mars à juin, 414 av. J.-C. environ), les opérations du siége avaient été menées avec une grande vigueur aussi bien qu'avec une persévérance incessante; tandis que le travail de construction en particulier avait été si rapidement exécuté qu'il avait rempli les Syracusains d'étonnement. Mais aussitôt que Nikias reste seul commandant, cette marche vigoureuse disparaît et fait place à la mollesse et à l'apathie. On aurait pu s'attendre à ce que le mur traversant le terrain bas près du Port avançât plus rapidement, vu que la position athénienne en général était plus forte, — que la chance d'opposition de la part des Syracusains était très-affaiblie, et que la flotte avait été amenée dans le Grand Port pour coopérer. Toutefois, dans le fait, il semble avoir marché plus lentement : Nikias le construit d'abord comme un double mur, bien qu'il eût été possible de compléter la ligne entière de blocus avec un seul mur avant l'arrivée de Gylippos, et plus tard, s'il était nécessaire, de le doubler, soit complétement soit en partie, au lieu de rester si longtemps à achever cette seule portion, et de permettre à Gylippos d'arriver avant qu'elle fût terminée, à peine moins de deux mois après la mort de Lamachos. Les assiégeants et leur commandant semblent maintenant considérer le succès comme certain, sans aucune chance d'interruption effective qui viendrait de l'intérieur, — et encore moins du dehors; de sorte qu'ils peuvent prendre leur temps pour exécuter le travail, sans s'inquiéter s'il sera achevé définitivement un mois plus tôt, un mois plus tard.

Bien que telle fût la disposition actuelle des troupes athéniennes, Nikias aurait sans doute pu les aiguillonner et accélérer les opérations s'il avait lui-même été convaincu de la nécessité de le faire. Jusque-là, nous l'avons vu toujours donner trop d'importance aux sombres éventualités de l'avenir, et disposé à compter sur la plus mauvaise chance possible. Mais une grande partie de ce qui passe pour prudence dans son caractère était dans le fait de la lenteur et de l'inertie de tempérament, aggravées par le triste surcroît d'une pénible maladie interne. S'il perdit dans l'indolence les six premiers mois qui suivirent son arrivée en Sicile, et s'il ne

profita pas suffisamment des deux mois actuels de position triomphante devant Syracuse, ces deux fautes provinrent de la même cause, — la répugnance à agir, si ce n'est sous la pression et l'aiguillon de quelque nécessité évidente. Conséquemment il était toujours en arrière des événements; mais quand la nécessité devenait terrible, de manière à abattre l'énergie d'autres hommes, — alors il se mettait en avant et déployait une vigueur inaccoutumée, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Mais à ce moment, délivré de toute urgence de danger apparent, et abusé par les espérances trompeuses qu'entretenait sa correspondance dans la ville, combinées avec l'atmosphère de succès qui remplissait d'une joie confiante son propre armement, — Nikias crut la reddition de Syracuse inévitable, et devint, pendant un court moment qui précéda sa fin calamiteuse, non-seulement plein de confiance, mais même insouciant et présomptueux à l'excès. Il ne fallait rien moins que cette présomption pour laisser pénétrer son ennemi destructeur, Gylippos (1).

Cet officier, — nommé par les Lacédæmoniens commandant en Sicile, dans l'assemblée d'hiver à laquelle Alkibiadês avait parlé à Sparte, — s'était occupé à réunir des forces en vue de l'expédition. Mais les Lacédæmoniens, bien qu'assez stimulés par les représentations de l'exilé athénien pour promettre leur aide, ne s'empressaient pas d'accomplir leur promesse. Même les Corinthiens, décidément les plus ardents de tous en faveur de Syracuse, étaient cependant si lents qu'au mois de juin Gylippos était encore à Leukas, avec son armement non tout à fait prêt à partir. S'embarquer dans une escadre pour la Sicile contre la nombreuse et excellente flotte athénienne, qui y agissait alors, était un service qui ne séduisait personne, et qui demandait à la fois de l'audace et du dévouement personnels. De plus, chaque vaisseau venant de Sicile, entre mars et juin 414 avant J.-C., apportait la nouvelle d'un succès progressif de la part de Nikias et de Lamachos, — rendant ainsi les perspectives

(1) Plutarque, Nikias, c. 18.

d'avoir pour auxiliaires les Corinthiens plus décourageantes encore.

Enfin, au mois de juin, arriva la nouvelle de la défaite des Syracusains dans laquelle fut tué Lamachos, et de ses importantes conséquences par rapport aux opérations des assiégeants. Quelque grandes que fussent ces conséquences, elles furent encore plus exagérées par le rapport. Il fut affirmé avec confiance, par messager sur messager, que le mur de circonvallation avait été achevé et que Syracuse était actuellement investie de tous les côtés (1). Gylippos et les Corinthiens furent également trompés au point de croire qu'il en était ainsi, et désespérèrent, en conséquence, d'être en état de prêter aucun secours efficace contre les Athéniens en Sicile. Mais comme il restait encore l'espoir de pouvoir sauver les villes grecques d'Italie, Gylippos jugea important d'y passer immédiatement avec sa propre escadre de quatre vaisseaux, — deux lacédæmoniens et deux corinthiens, et le capitaine corinthien Pythên, en laissant le gros de l'escadre corinthienne suivre aussitôt qu'il serait prêt. Comme il projetait alors d'agir en Italie, Gylippos ne craignit pas de rencontrer la flotte athénienne : il fit voile d'abord vers Tarente, ville amie et chaudement dévouée à sa cause. De là il entreprit une course vers Thurii, où son père Kleandridas, exilé de Sparte, avait naguère résidé comme citoyen. Après avoir essayé de profiter de cette ouverture dans le dessein de gagner les Thuriens, et n'avoir rencontré qu'un refus, il passa plus au sud, jusqu'à ce qu'il arrivât vis-à-vis du golfe Térinæen, près du cap sud-est de l'Italie. Là il fut surpris, à la hauteur de la terre, par un violent coup de vent qui exposa ses vaisseaux aux plus grands dangers, et le rejeta en pleine mer, jusqu'à ce qu'en-

(1) Thucydide, VI, 104. Ὡς αὐτοῖς αἱ ἀγγέλιαι ἐφοίτων δειναὶ καὶ πᾶσαι ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἐψευσμέναι, ὡς ἤδη παντελῶς ἀποτετειχισμέναι αἱ Συράκουσαί εἰσι, τῆς μὲν Σικελίας οὐκέτι ἐλπίδα οὐδεμίαν εἶχεν ὁ Γύλιππος, τὴν δὲ Ἰταλίαν βουλόμενος περιποιῆσαι, etc. Cf. Plutarque, Nikias, c. 18.

On verra par Thucydide que Gylippos apprit cette nouvelle pendant qu'il était encore à Leukas.

fin, courant dans une direction septentrionale, il fût assez heureux pour trouver de nouveau refuge à Tarente (1). Mais les avaries que les vaisseaux avaient éprouvées étaient telles, qu'il fut forcé d'y rester pendant qu'ils étaient tirés sur le rivage et en réparation (2).

Un retard si malencontreux menaçait d'arrêter complétement sa marche ultérieure. Car les Thuriens avaient donné avis de sa visite, aussi bien que du nombre de ses vaisseaux, à Nikias à Syracuse; traitant avec mépris l'idée de quatre trirèmes venant attaquer la puissante flotte athénienne. Dans la phase confiante actuelle de son caractère, Nikias entra dans le sens flatteur du message, et ferma les yeux sur la gravité du fait annoncé. Il méprisa Gylippos comme un

(1) Thucydide, VI, 104. Ἄρας (Γύλιππος) παρέπλει τὴν Ἰταλίαν καὶ ἁρπασθεὶς ὑπ' ἀνέμου κατὰ τὸν Τεριναῖον κόλπον, ὃς ἐκπνεῖ ταυτῇ μέγας, κατὰ Βορέαν ἑστηκὼς ἀποφέρεται ἐς τὸ πέλαγος, καὶ πάλιν χειμασθεὶς ἐς τὰ μάλιστα Τάραντι προσμίσγει.

Bien que tous les commentateurs expliquent ici les mots κατὰ Βορέαν ἑστηκὼς comme s'ils s'accordaient avec ὃς ou ἄνεμος, je ne puis m'empêcher de croire qu'ils s'accordent réellement avec Γύλιππος. Gylippos est surpris par ce vent violent à la hauteur du rivage, tandis qu'il fait voile au sud le long de la côte orientale de ce qui est appelé aujourd'hui Calabre ultérieure : « Dirigeant son vaisseau vers le nord ou courant nord (pour employer la phrase nautique anglaise), il est porté en pleine mer, d'où, avec de grandes difficultés, il revient à Tarente. » Si Gylippos fut porté en pleine mer étant dans cette position et essayant d'aller à Tarente, il devait diriger naturellement sa course vers le nord. Quant à ce que signifient les mots κατὰ Βορέαν ἑστηκὼς, en tant qu'appliqués *au vent*, j'avoue que je ne les comprends pas; et les critiques ne jettent pas beaucoup de lumière sur cette difficulté. Toutes les fois qu'une aire de vent est mentionnée conjointement avec un vent quelconque, elle semble toujours vouloir dire le point *d'où* souffle le vent. Or, que κατὰ Βορέαν ἑστηκὼς signifie « un vent qui souffle constamment du nord, » comme l'affirment les commentateurs, — c'est ce que je ne puis croire sans de meilleures autorités que celles qu'ils produisent. De plus, Gylippos n'aurait jamais pu songer à gagner Tarente, s'il y avait eu un vent violent dans cette direction; tandis qu'un tel vent l'aurait poussé vers Lokri, la ville même où il avait besoin d'aller. La mention du golfe Térinæen est certainement embarrassante. Si les mots sont exacts (ce dont il est possible de douter), l'explication du docteur Arnold dans sa note semble la meilleure qu'on puisse présenter. En effet, il se peut — car bien qu'improbable, cela n'est pas complétement impossible — que Thucydide ait lui-même commis une inadvertance géographique, en supposant que le golfe Térinæen était sur le côté oriental de la Calabre. V. l'appendice à la fin de ce volume.

(2) Thucydide, VI, 104.

simple corsaire, et il ne prit même pas la précaution d'envoyer quatre vaisseaux de sa nombreuse flotte pour surveiller et arrêter le nouveau venu. En conséquence Gylippos, après avoir réparé ses vaisseaux à Tarente, avança vers le sud le long de la côte sans opposition jusqu'à la ville de Lokri Epizéphyrienne. Il y apprit pour la première fois, à sa grande satisfaction, que Syracuse n'était pas encore si complétement bloquée, mais qu'une armée pouvait encore y arriver et lui porter secours en venant de l'intérieur, et en y entrant par l'Euryalos et les hauteurs d'Epipolæ. Après avoir délibéré s'il courrait la chance de faire entrer ses vaisseaux dans le port de Syracuse, en dépit de la surveillance de la flotte athénienne, ou s'il franchirait le détroit de Messine pour se rendre à Himera au nord de la Sicile, et de là lèverait une armée pour traverser l'île et secourir Syracuse par terre, — il se décida pour ce dernier parti, et franchit immédiatement le détroit, qu'il ne trouva nullement gardé. Après avoir touché tant à Rhegium qu'à Messènè, il arriva sans accident à Himera. Même à Rhegium, il n'y avait pas de forces navales athéniennes; bien que Nikias, il est vrai, y eût envoyé quatre trirèmes athéniennes, après qu'il eut appris que Gylippos était arrivé à Lokri, — plutôt par excès de précaution, que parce qu'il le jugeait nécessaire. Mais cette escadre athénienne parvint trop tard à Rhegium : Gylippos avait déjà franchi le détroit, et la fortune, frappant son ennemi d'aveuglement, faisait descendre sans obstacle le général lacédæmonien sur le sol fatal de la Sicile.

L'aveuglement de Nikias paraîtrait en effet inexplicable, si ce n'est que nous aurons pire encore à raconter. Pour faire apprécier complétement son erreur, — et pour faire comprendre que nous ne le rendons pas responsable des résultats qu'il n'avait pas pu prévoir, — nous n'avons qu'à revenir à ce qui avait été dit six mois auparavant par l'exilé Alkibiadès à Sparte : — « Envoyez sur-le-champ une armée en Sicile (conseillait-il aux Lacédæmoniens), — mais *envoyez en même temps, — ce qui sera encore plus précieux qu'une armée, — un Spartiate pour prendre le commandement suprême.* » C'était pour avoir égard à cette recommandation, dont la sa-

gesse sera abondamment prouvée, que Gylippos avait été nommé. Et fût-il même arrivé à Syracuse seul dans un bateau pêcheur, l'effet de sa présence, apportant le grand nom de Sparte avec la pleine assurance d'une intervention spartiate à venir, sans mentionner ses grands talents personnels, aurait suffi pour donner une nouvelle vie aux assiégés. Cependant Nikias, — ayant, par un heureux hasard, été averti à temps de son approche, quand une escadre de quatre vaisseaux l'aurait empêché d'arriver dans l'île, — dédaigne même cette précaution si facile, et le néglige comme un flibustier insignifiant. Cette négligence aussi est d'autant plus surprenante, que les tendances philo-lakoniennes bien connues de Nikias nous auraient amené à croire qu'il donnerait trop d'importance à l'ascendant imposant du nom spartiate plutôt que de ne pas lui en donner assez.

Gylippos, en arrivant à Himera, en qualité de commandant nommé par Sparte et s'annonçant comme précurseur de renforts péloponésiens, trouva une réception cordiale. Les Himéræens consentirent à l'aider avec un corps d'hoplites, et à fournir des armures pour les marins de ses vaisseaux. En envoyant à Sélinonte, à Gela, et dans quelques-unes des tribus sikels de l'intérieur, il reçut des assurances également favorables : de sorte qu'il fut en état, dans un temps assez court, de réunir des forces respectables. L'intérêt pour Athènes chez les Sikels avait été récemment affaibli par la mort de l'un de ses partisans les plus actifs, le prince sikel Archonidès, — circonstance qui à la fois permit à Gylippos d'obtenir d'eux plus de secours, et facilita sa marche à travers l'île. Il put entreprendre cette marche dans l'intérieur des terres, d'Himera à Syracuse, à la tête de 700 hoplites de ses propres vaisseaux, marins et epibatæ réunis, — de 1000 hoplites et troupes légères, avec 100 chevaux d'Himera, — et quelques chevaux et troupes légères de Sélinonte et de Gela, — et de 1000 Sikels (1). C'est avec ces forces, dont quelques-unes se joignirent à lui dans sa marche, qu'il atteignit Eu-

(1) Thucydide, VII, 1.

ryalos et les hauteurs d'Epipolæ au-dessus de Syracuse, — attaquant en route et prenant le fort sikel d'Ietæ, mais sans rencontrer d'autre opposition.

Il arriva presque trop tard, — et il serait réellement arrivé trop tard, si l'amiral corinthien Gongylos n'était venu à Syracuse un peu avant lui. La flotte corinthienne de douze trirèmes, sous Erasinidês, — étant partie de Leukas plus tard que Gylippos, mais aussitôt qu'elle avait été prête, — était alors en route pour Syracuse. Mais Gongylos avait été retenu à Leukas par un accident, de sorte qu'il ne partit qu'après tout le reste. Cependant il parvint le premier à Syracuse, probablement en suivant une route plus directe à travers la mer, et favorisé par le temps. Il pénétra sans accident dans le port de Syracuse, en échappant aux vaisseaux de garde athéniens, dont la surveillance participait sans doute de la négligence générale des opérations du siége (1).

L'arrivée de Gongylos à ce moment fut un hasard d'une importance inexprimable, — et, dans le fait, elle ne fut rien moins que le salut de la ville. Entre toutes les causes du désespoir qui accablait l'esprit syracusain, il n'y en avait aucune de plus puissante que la circonstance qu'ils n'avaient encore entendu parler d'aucun secours arrivant du Péloponèse, ni d'aucune intervention active de sa part en leur faveur. Leur découragement augmentant de jour en jour, et l'échange de propositions avec Nikias devenant plus fréquent, les choses en étaient venues à ce point qu'une assemblée publique était justement près d'être tenue pour sanctionner une capitulation définitive (2). Ce fut dans cette conjoncture critique qu'arriva Gongylos, apparemment un peu avant que Gylippos parvint à Himera. Il fut le premier à annoncer que la flotte corinthienne et un commandant spartiate étaient alors réellement en route, et pouvaient être immédiatement attendus, — nouvelle qui remplit les Syracusains d'enthousiasme et leur rendit le courage. Aussitôt

(1) Thucydide, VII, 2-7.

(2) Thucydide, VI. 103; VII, 2. Plutarque, Nikias, c. 19.

ils rejetèrent toute idée de capitulation, et résolurent de tenir bon jusqu'à la fin.

Ce ne fut pas longtemps avant qu'ils reçussent avis que Gylippos était parvenu à Himera (ce que ne pouvait savoir Gongylos à son arrivée) et qu'il levait une armée pour traverser le pays et venir à leur secours. Après l'intervalle nécessaire pour ses préparatifs et pour sa marche (probablement pas moins de quinze jours à trois semaines), ils apprirent qu'il approchait de Syracuse par la route d'Euryalos et d'Epipolæ. On le vit bientôt venir, après qu'il eut gravi Epipolæ par Euryalos; route par laquelle les Athéniens étaient venus de Katane au printemps, quand ils commencèrent le siége. Comme il descendait la pente d'Epipolæ, toute l'armée syracusaine sortit en corps pour saluer son arrivée et l'accompagner dans la ville (1).

Peu d'incidents dans tout le siége de Syracuse paraissent aussi inexplicables que ce fait, à savoir que les opérations et la marche de Gylippos, depuis son débarquement à Himera jusqu'au moment où il entra dans la ville, s'accomplirent sans la plus petite opposition de la part de Nikias. A partir de cet instant, les assiégeants passent d'une supériorité incontestable en rase campagne et d'une certitude apparente dans la perspective de prendre la ville, — à un état d'infériorité qui non-seulement exclut toute espérance de la prendre, mais qui descend degré par degré jusqu'à une ruine absolue. Cependant Nikias était resté les yeux fermés et les bras croisés, sans faire le moindre effort pour empêcher l'accomplissement d'une chose si fatale. Après avoir méprisé Gylippos dans son voyage, le long de la côte d'Italie, comme un flibustier, avec quatre vaisseaux, il le méprise maintenant non moins à la tête d'une armée partie d'Himera. S'il fut pris à l'improviste, comme il paraît l'avoir été réellement (2), la faute en fut complétement à lui, et l'ignorance fut telle que nous devons presque l'appeler volontaire. Car

(1) Thucydide, VII, 2.

(2) Thucydide, VII, 3. Οἱ δὲ Ἀθηναῖοι, αἰφνιδίως τοῦ τε Γυλίππου καὶ τῶν Συρακοσίων σφίσιν ἐπιόντων, etc.

il a dû bien connaître à l'avance l'approche de Gylippos. Il a dû apprendre, des quatre vaisseaux qu'il envoya à Rhegium, que Gylippos y avait déjà touché en traversant le détroit, en route pour Himera. Conséquemment, il a dû bien savoir que le but était de tenter de secourir Syracuse au moyen d'une armée venant de l'intérieur; et sa correspondance avec les tribus sikels a dû lui faire connaître l'équipement qui se faisait à Himera. De plus, si nous nous rappelons que Gylippos arriva à cette ville sans troupes ni armes, — qu'il eut à obtenir des forces, non-seulement d'Himera, mais encore de Gela et de Sélinonte, — aussi bien qu'à sonder les villes sikels, qui n'étaient pas toutes amies; — enfin, qu'il eut à traverser toute l'île, en partie par un territoire ennemi, — il est impossible d'accorder un intervalle moindre que quinze jours ou trois semaines entre son débarquement à Himera et son arrivée à Epipolæ. En outre, Nikias a dû apprendre, par ses intelligences à l'intérieur de Syracuse, la révolution importante qui s'était opérée dans l'opinion syracusaine, grâce à l'arrivée de Gongylos, même avant que le débarquement de Gylippos en Sicile fût connu. Il fut instruit, dès ce moment, qu'il avait à prendre des mesures, non-seulement contre un renouvellement d'hostilité opiniâtre dans l'intérieur de la ville, mais contre un nouvel ennemi envahisseur venant du dehors. Enfin, cet ennemi avait d'abord à traverser toute la Sicile, marche pendant laquelle il aurait pu être gêné et peut-être défait (1); et il ne pouvait ensuite approcher de Syracuse que par une seule route : sur la hauteur d'Euryalos, à l'arrière des Athéniens, par des défilés peu nombreux, faciles à défendre, par lesquels Nikias lui-même s'était approché de là ville la première fois, et qu'il n'avait franchis que par un plan de surprise bien combiné. Cependant Nikias laisse ces défilés sans

(1) Cf. un incident de l'année suivante, Thucyd. VII, 32. Les Athéniens, à un moment où ils étaient devenus beaucoup plus faibles qu'ils ne l'étaient alors, eurent assez d'influence parmi les tribus sikels pour susciter de l'opposition à la marche du corps venant de l'intérieur au secours de Syracuse. Ce corps auxiliaire fut défait et presque détruit dans sa marche.

les occuper ni les défendre; il ne prend aucune précaution nouvelle; l'armée de secours entre dans Syracuse pour ainsi dire par une plaine large et libre.

Si nous sommes surpris de l'insouciance insolente avec laquelle Nikias dédaigna les précautions les plus ordinaires pour repousser l'approche connue à l'avance, par mer, d'un ennemi formidable même étant seul, — que devons-nous dire de cet inexplicable aveuglement qui l'amena à négliger le même ennemi quand il venait à la tête d'une armée de secours, et à omettre les moyens les plus évidents de défense dans une crise d'où dépendait son sort à venir? Homère aurait appelé cette négligence un délire temporaire infligé par l'effrayante inspiration d'Atè : l'historien n'a pas un tel nom explicatif à donner, — il ne peut que la signaler comme un lamentable prélude, approprié aux malheurs qui ne sont que trop prochains.

Au moment où l'on laissait ainsi l'heureux auxiliaire spartiate entrer tranquillement dans Syracuse, le double mur athénien de circonvallation, entre la falaise méridionale d'Epipolæ et le Grand Port, de huit stades de long, était presque achevé : il ne manquait que quelques mètres à l'extrémité, près du port. Mais Gylippos eut soin de ne pas en interrompre l'achèvement. Il visait à de plus hauts objets, et il savait (ce que Nikias, par malheur, ne comprit jamais et n'apprit jamais pendant sa vie) l'immense avantage de profiter activement de cette première impression, de ce sentiment complet de confiance, que son arrivée venait de produire dans l'âme des Syracusains. A peine eut-il accompli sa jonction avec eux, qu'il rangea les forces combinées en ordre de bataille, et marcha aux lignes des Athéniens. Quelque surpris et interdits que fussent ces derniers par son arrivée inattendue, ils se formèrent aussi en ordre de bataille et attendirent son approche. Sa première démarche indiqua combien les avantages du jeu étaient changés. Il envoya un héraut leur offrir un armistice de cinq jours, à condition qu'ils rassembleraient leurs effets et se retireraient de l'île. Nikias dédaigna de faire réponse à cette insultante proposition; mais sa conduite montra combien *il* sentait, aussi bien

que Gylippos, que la fortune était actuellement changée. En effet, lorsque le commandant spartiate, remarquant alors pour la première fois l'état désordonné de ses hoplites syracusains, jugea à propos de se retirer dans le terrain plus ouvert, à une plus grande distance des murs, probablement afin d'avoir un espace meilleur pour sa cavalerie, — Nikias refusa de le suivre, et resta dans sa position tout près de ses fortifications (1). Cette conduite équivalait à un aveu d'infériorité en rase campagne. C'était renoncer virtuellement à prendre Syracuse, — et admettre tacitement que les Athéniens ne pourraient à la fin espérer rien de mieux que l'offre humiliante que le héraut venait de leur faire. C'est ainsi que les deux parties semblent l'avoir compris; car à partir de ce moment, et dorénavant, les Syracusains deviennent agresseurs, et continuent à l'être, les Athéniens restant toujours sur la défensive, si ce n'est pendant un court instant après l'arrivée de Demosthenês.

Après avoir fait retirer ses troupes et les avoir fait camper, pendant cette nuit, sur la falaise Téménite (vraisemblablement dans l'enceinte fortifiée de Syracuse qui avait été ajoutée), Gylippos les fit sortir de nouveau le lendemain matin, et les rangea en face des lignes athéniennes, comme s'il se disposait à attaquer. Mais tandis que l'attention des Athéniens était occupée ainsi, il envoya un détachement pour surprendre le fort de Labdalon, qui n'était pas en vue de leurs lignes. L'entreprise réussit complétement. Le fort fut pris, et la garnison passée au fil de l'épée; tandis que les Syracusains remportèrent pendant le jour un autre avantage inattendu, en s'emparant de l'une des trirèmes athéniennes qui surveillaient leur port. Gylippos poursuivit activement ses succès, en commençant immédiatement la construction d'un nouveau contre-mur, partant du mur de la ville extérieure, dans une direction nord-ouest, et gravissant de biais la pente d'Epipolæ, de manière à traverser la ligne projetée de la circonvallation athénienne, sur le

(1) Thucydide, VII, 3.



côté nord de leur Cercle, et à rendre le blocus impossible (1). Il profita, dans ce but, de pierres posées par les Athéniens pour leur propre circonvallation, et en même temps il les alarma en les menaçant d'une attaque sur le moins élevé de leurs murs (entre la falaise méridionale d'Epipolæ et le Grand Port), — qui venait alors d'être terminé, ce qui laissait leurs troupes disponibles pour l'action sur le terrain plus élevé. Il tenta une surprise nocturne contre une partie de ce mur, qui semblait plus faible que le reste; mais comme il trouva les Athéniens faisant bonne garde en dehors, il fut forcé de se retirer. Cette partie du mur fut alors exhaussée, et les Athéniens s'en chargèrent eux-mêmes, et répartirent leurs alliés le long du reste du retranchement (2).

Toutefois, ces attaques paraissent surtout avoir été destinées à servir de diversions, afin d'empêcher l'ennemi de s'opposer à l'achèvement du contre-mur. C'était alors le moment pour Nikias d'adopter de vigoureuses mesures agressives, tant contre le mur que contre les Syracusains en pleine campagne, — à moins qu'il ne préférât renoncer à tout espoir d'être jamais en état d'assiéger Syracuse. Et dans le fait, il semble réellement avoir abandonné cet espoir, même dès le début du siége, après qu'il eut semblé maître assuré de la ville. Car il entreprit alors une mesure tout à fait nouvelle, extrêmement importante en elle-même, mais indiquant un changement de plan dans sa politique : il résolut de fortifier le cap Plemmyrion, — le promontoire rocheux qui forme une des extrémités de l'entrée étroite du Grand Port, immédiatement au sud du point d'Ortygia, — et d'en faire une station principale et sûre pour sa flotte et ses provisions. La flotte avait été placée jusque-là dans le voisinage rapproché de l'armée de terre, dans une position fortifiée, à l'extrémité du double mur de blocus, entre la falaise méridionale d'Epipolæ et le Grand Port. De cette

(1) Thucydide, VII, 4. On verra la direction probable de ce troisième contre-mur syracusain dans le plan II, marqué par les lettres S, T, U.

(2) Thucydide, VII, 4.

station dans l'intérieur du port, il était difficile pour les trirèmes athéniennes d'accomplir les devoirs dont elles étaient chargées, — à savoir de surveiller les deux ports de Syracuse (un de chaque côté de l'isthme qui réunit Ortygia à la terre ferme) de manière à empêcher toute sortie de vaisseaux du dedans, ou toute entrée de vaisseaux du dehors, —et d'assurer l'accès sans obstacle, par mer, aux provisions, pour leur propre armée. Pour ce double but, la station de Plemmyrion était beaucoup plus commode, et Nikias vit alors que dorénavant ses opérations seraient maritimes pour la plupart. Sans l'avouer ouvertement, il reconnaissait ainsi en pratique que la supériorité des forces de terre avait passé du côté de ses adversaires, et que poursuivre le blocus avec succès était devenu chose impossible (1).

Trois forts, l'un de dimensions considérables et deux subsidiaires, furent élevés sur le rivage du cap Plemmyrion, qui devint la station pour les trirèmes et les gros bâtiments de charge. Bien que la situation fût trouvée commode pour toutes les opérations navales, elle présentait aussi de sérieux désavantages; étant dépourvue de toute source d'eau, telle que la mémorable fontaine d'Arethousa, sur l'île opposée d'Ortygia. De sorte que pour avoir de l'eau, ainsi que du bois, les équipages des vaisseaux avaient à franchir une distance considérable, exposés à être surpris par la nombreuse cavalerie syracusaine placée en garnison au temple de Zeus Olympios. De jour en jour on éprouvait des pertes de cette manière, outre les facilités plus grandes données à la désertion, qui bientôt diminua fatalement l'effectif de l'équipage de chaque vaisseau. Comme les espérances athéniennes de succès déclinaient actuellement, les esclaves et les nombreux étrangers qui servaient dans leur marine devinrent disposés à s'esquiver. Et bien que, jusqu'à cette époque, les vaisseaux de guerre eussent à peine été engagés dans une lutte réelle, cependant ils avaient été pendant bien des mois continuellement à flot et de garde, sans aucune

(1) Thucydide, VII, 4.

occasion d'être tirés sur le rivage et réparés. Aussi l'armée navale, qui maintenant était sur le point d'être appelée à agir comme le principal espoir des Athéniens, se trouvait-elle déplorablement dégénérée de cette perfection fastueuse qu'elle avait déployée en partant du port de Peiræeus, quinze mois auparavant.

Si l'érection des nouveaux forts à Plemmyrion, en retirant les forces athéniennes, permit à Gylippos de poursuivre sans obstacle la construction de son contre-mur, elle l'enhardit en même temps par le déclin manifeste d'espérance qu'elle impliquait. Tous les jours il faisait sortir les Syracusains en ordre de bataille, et les plaçait près des lignes athéniennes ; mais les Athéniens ne montraient pas de disposition à attaquer. Enfin il profita de ce qu'il jugeait une occasion favorable pour attaquer lui-même ; mais le terrain était tellement entouré par divers murs, — les lignes fortifiées athéniennes d'un côté, le front syracusain ou fortification téménétique de l'autre, et le contre-mur actuellement en voie de construction sur un troisième, — que sa cavalerie et ses akontistæ n'eurent pas d'espace pour agir. En conséquence, les hoplites syracusains, ayant à combattre sans ces auxiliaires, furent battus et repoussés avec perte, le Corinthien Gongylos étant au nombre des morts (1). Le lendemain, Gylippos eut la sagesse de prendre sur lui le blâme de cette défaite. C'était une conséquence de sa propre erreur (avouait-il publiquement), pour avoir fait choix d'un espace resserré, où ni cavalerie ni akontistæ ne pouvaient servir. Il leur fournirait bientôt (dit-il) une autre occasion, sur un terrain meilleur, et il les exhorta à montrer leur supériorité naturelle comme Dôriens et Péloponésiens, en chassant ces Ioniens avec leur vile foule d insulaires hors de Sicile. Conséquemment, peu de temps après, il les ramena de nouveau en ordre de bataille, ayant soin toutefois de rester dans un espace ouvert au-delà de l'extrémité des murs et des fortifications.

(1) Thucydide, VII, 5; Plutarque, Nikias, c. 19.

En cette occasion, Nikias ne refusa pas le combat, mais il s'avança dans l'espace ouvert à sa rencontre. Il se sentait probablement encouragé par le résultat du récent engagement; mais il y avait un autre motif plus pressant. Le contre-mur d'intersection, que les Syracusains étaient en train de construire, était sur le point de couper la ligne athénienne de circonvallation, — de sorte qu'il était essentiel pour Nikias d'attaquer sans délai, à moins qu'il ne renonçât formellement à tout espoir ultérieur de réussir dans le siége. Et l'armée ne pouvait pas, malgré le changement de fortune, s'interdire irrévocablement cette espérance, sans un combat de plus. Les deux armées furent donc rangées en ordre de bataille dans l'espace ouvert au-delà des murs, à mi-côte d'Epipolæ; Gylippos plaçant sa cavalerie et ses akontistæ à la droite de sa ligne, sur le terrain le plus élevé et plus découvert. Au milieu de l'action engagée entre les hoplites des deux côtés, ces troupes de la droite chargèrent le flanc gauche des Athéniens avec une telle vigueur, qu'ils le rompirent entièrement. Toute l'armée athénienne essuya une défaite complète, et ne trouva d'abri que derrière ses lignes fortifiées. Et dans le courant de la nuit suivante même, le contre-mur syracusain fut poussé si loin qu'il traversa et dépassa la ligne projetée de blocus athénien, arrivant bientôt jusqu'à l'arête de la falaise septentrionale; de sorte que Syracuse fut actuellement en sûreté, à moins que non-seulement l'ennemi ne recouvrât sa supériorité en rase campagne, mais encore qu'il ne devînt assez fort pour emporter d'assaut le mur nouvellement bâti (1).

Syracuse acquit une autre défense encore par l'arrivée sans accident de la flotte corinthienne, ambrakiotique et leukadienne de douze trirèmes sous Erasinidès, que Nikias avait tâché en vain d'intercepter. Il avait envoyé vingt voiles à la côte méridionale de l'Italie; mais les nouveaux venus furent assez heureux pour leur échapper.

Erasinidès et sa division prêtèrent leurs bras à l'exécu-

(1) Thucydide, VII, 5, 6.

tion d'un ouvrage qui complétait le plan de défense pour la ville. Gylippos prit la précaution de construire un fort ou redoute sur le terrain élevé d'Epipolæ, de manière à commander l'approche de Syracuse de la hauteur d'Euryalos ; mesure à laquelle Hermokratês n'avait pensé que trop tard, et à laquelle Nikias n'avait jamais pensé du tout, pendant son époque de triomphe et de supériorité. Il éleva un nouveau fort (1) sur un point approprié du terrain élevé, l'appuya de trois positions fortifiées ou campements à des distances convenables sur ses derrières, destinées à des corps de troupes chargées de soutenir le poste avancé en cas d'attaque. Ensuite un mur continu fut mené de ce poste avancé jusqu'à la pente d'Epipolæ, de manière à atteindre et à rejoindre le contre-mur récemment construit ; par là ce contre-mur, qui déjà traversait et coupait la ligne athénienne de circonvallation, se trouva dans le fait prolongé en remontant toute la pente d'Epipolæ, et enleva ainsi aux Athéniens tout accès direct dans leurs lignes existantes jusqu'au sommet de cette éminence, aussi bien que jusqu'au haut de la falaise septentrionale. Les Syracusains eurent alors une seule ligne de défense continue et non interrompue : un long mur simple, s'appuyant à une extrémité contre le fort nouvellement bâti sur la hauteur d'Epipolæ, — à l'autre extrémité, contre le mur de la ville. Ce mur n'était que simple ; mais il était défendu dans toute sa longueur par les détachements permanents qui occupaient les trois diverses positions fortifiées ou campements qu'on vient de mentionner. Une de ces positions était occupée par des Syracusains indigènes ; une seconde par des Grecs siciliens ; une troisième par d'autres alliés. Tel fut le plan perfectionné et systématique de défense que le génie de Gylippos projeta d'abord, et qu'il mit à exécution au moment actuel (2) ; plan

(1) Ce nouveau fort supérieur est marqué sur le plan II par la lettre V. Les trois campements fortifiés le sont par XXX.

(2) Thucydide, VII, 7. Μετὰ δὲ τοῦτο, αἵ τε τῶν Κορινθίων νῆες καὶ Ἀμπρακιωτῶν καὶ Λευκαδίων ἐσέπλευσαν αἱ ὑπόλοιποι δώδεκα (ἦρχε δὲ αὐτῶν Ἐρασινίδης Κορίνθιος), καὶ ξυνετείχισαν τὸ λοιπὸν τοῖς Συρα-

dont on appréciera toute l'importance quand nous en viendrons à décrire les opérations du second armement athénien sous Demosthenês.

Non content d'avoir mis les Syracusains hors des atteintes du danger, Gylippos profita du retour de leur confiance pour leur suggérer des projets de représaille contre l'ennemi qui les avait amenés si près de leur ruine. Ils se mirent à équiper leurs vaisseaux dans le port et à exercer leurs marins, dans l'espoir de se mettre en état de lutter avec les Athéniens même sur leur propre élément; tandis que Gylippos lui-même quitta la ville pour visiter les diverses cités de l'île, et pour réunir de nouveaux renforts, navals aussi bien que militaires. Et comme on prévoyait que Nikias, de son côté, demanderait probablement du secours à Athènes, — on envoya dans le Péloponèse des députés, syracusains aussi bien que corinthiens, pour insister sur la nécessité de faire passer de nouvelles troupes, — même dans des bâtiments marchands, si l'on ne pouvait avoir de trirèmes disponibles pour les transporter (1). Si le camp athénien ne recevait pas de renforts, les Syracusains savaient bien que chaque mois de retard diminuerait ses moyens d'action, tandis que leur propre force, malgré de lourdes dépenses et de grands efforts, allait grandissant avec leurs espérances plus grandes de succès.

Si cette double conviction était présente pour soutenir l'ardeur des Syracusains, elle n'était pas moins péniblement sentie dans le camp des Athéniens, bloqué actuellement comme

---

κουσίοις μέχρι τοῦ ἐγκαρσίου τείχους. Le nouveau mur de jonction construit ainsi est marqué sur le plan II par les lettres V, W, T.

Ces mots de Thucydide sont très-obscurs, et ils ont été expliqués par différents commentateurs de diverses manières. L'explication que j'en donne ici ne coïncide (autant que je sache) avec aucune d'elles; cependant j'ose croire qu'elle est la plus plausible et la seule satisfaisante. Cf. le Mémoire du docteur Arnold sur sa Carte de Syracuse (Arn. Thucyd. vol. III, p. 273), et les notes de Poppo et de Goeller. Le docteur Arnold est, en effet, si peu satisfait des explications qui se sont présentées à lui, qu'il croit que quelques mots ont dû disparaître. Le lecteur trouvera une défense de mes vues dans l'appendice annexé au plan de Syracuse dans ce volume.

(1) Thucydide, VII, 7.

une ville assiégée, et ne jouissant pas de libre mouvement, si ce n'est grâce à leurs vaisseaux et à leur empire sur la mer. Nikias vit que si Gylippos revenait avec des forces considérables de plus, l'attaque même dirigée contre lui par terre deviendrait trop puissante pour y résister, — outre la désorganisation croissante de sa flotte. Il finit par être pleinement convaincu que rester dans cet état était une ruine complète. Comme il n'y avait plus maintenant aucune possibilité de poursuivre le siége de Syracuse avec succès, un sain jugement lui aurait dicté que sa position dans le port était devenue inutile aussi bien que dangereuse, et que le meilleur parti serait de l'évacuer le plus tôt possible. Probablement Demosthenês aurait agi ainsi dans des circonstances semblables; mais une telle prévoyance et une telle résolution n'étaient pas dans le caractère de Nikias, — qui redouta de plus le blâme que cette mesure attirerait sur lui à Athènes, sinon de la part de sa propre armée. N'osant pas quitter sa position sans ordres d'Athènes, il se détermina à y envoyer un exposé sincère de sa position critique, et à solliciter soit des renforts soit des instructions pour revenir.

On était, en effet, alors à la fin de septembre (414 av. J.-C.); de sorte qu'il ne pouvait espérer même de réponse avant le milieu de l'hiver, ni de renforts (si on devait lui en envoyer) avant que le printemps suivant fût très-avancé. Néanmoins il se détermina à affronter ce péril et à se fier à de vigilantes précautions de sûreté pendant cet intervalle, — précautions qui furent bien près d'être insuffisantes, comme le montrera le résultat. Mais comme il était pour lui de la dernière importance de faire pleinement comprendre à ses compatriotes d'Athènes le grave danger de sa position, — il résolut de transmettre une dépêche écrite, ne se fiant pas à l'exposé oral d'un messager, qui pourrait manquer soit de courage, soit de présence d'esprit, soit d'expressions suffisantes, pour faire pénétrer la pleine et triste vérité dans l'esprit d'un auditoire peu disposé à se laisser convaincre (1).

(1) Thucydide, VII, 8.

En conséquence il envoya une dépêche qui semble être arrivée à Athènes vers la fin de novembre, et qui fut lue formellement dans l'assemblée publique par le secrétaire de la ville. Conservée mot pour mot par Thucydide, elle est un des restes les plus intéressants de l'antiquité, et mérite bien une traduction littérale. »

« Vous avez déjà appris, Athéniens, par beaucoup d'autres dépêches, ce que nous avons fait antérieurement (1) ; mais la crise actuelle est telle qu'elle demande que vous délibériez plus que jamais quand vous aurez appris la situation dans laquelle nous sommes. Nous avions vaincu dans de nombreux engagements les Syracusains, contre lesquels nous étions envoyés ; nous avions construit les lignes fortifiées que nous occupons maintenant, — quand le Lacédæmonien Gylippos est arrivé avec une armée en partie péloponésienne, en partie sicilienne. Lui aussi fut défait dans la première action ; mais dans une seconde, nous fûmes écrasés par une multitude de cavaliers et d'akontistæ, et forcés de nous retirer dans nos lignes. Et c'est ainsi que le nombre supérieur de nos ennemis nous a forcés de suspendre notre circonvallation, et de rester inactifs ; en effet, nous ne pouvons pas employer en rase campagne même toutes les forces que nous posse-

---

(1) Thucydide, VII, 9. Ἐν ἄλλαις πολλαῖς ἐπιστολαῖς. Le mot *dépêches*, que j'emploie pour traduire ἐπιστολαῖς, n'est pas inapplicable aux messages oraux, aussi bien qu'aux messages écrits, et conserve ainsi l'ambiguïté comprise dans l'original ; car ἐπιστολαῖς, bien qu'impliquant habituellement des communications *écrites*, ne les implique pas nécessairement.

Les mots de Thucydide (VII, 8) *peuvent* certainement être expliqués comme impliquant que Nikias n'avait jamais, dans aucune occasion antérieure, envoyé de communication écrite à Athènes ; et c'est ainsi que le docteur Thirlwall les comprend, bien que non sans hésitation (Hist Gr. ch. 26, vol. III, p. 418). En même temps je les crois conciliables avec la supposition que Nikias peut antérieurement avoir envoyé des dépêches écrites, bien que beaucoup plus courtes que la présente, — laissant à l'officier qui les portait le soin de suppléer les détails et les particularités.

M. Mitford avance directement le contraire de ce que comprend le docteur Thirlwall : — « Nikias avait usé de la précaution d'envoyer souvent des dépêches écrites, avec un récit exact de chaque affaire » (ch. 18, sect. V, vol. IV, p. 100).

Certainement cela n'est pas impliqué dans l'assertion de Thucydide.

dons, puisqu'une partie de nos hoplites est nécessairement exigée pour protéger nos murs. Cependant l'ennemi a conduit un contre-mur simple d'intersection au delà de notre ligne de circonvallation; de sorte que nous ne pouvons plus continuer cette dernière pour l'achever, à moins que nous n'ayons assez de forces pour attaquer le contre-mur et le prendre d'assaut. Et les choses en sont venues à ce point que nous, qui prétendons assiéger les autres, sommes nous-mêmes plutôt les assiégés, — par terre du moins, puisque la cavalerie ne nous laisse pour ainsi dire aucune liberté de nous mouvoir. De plus, l'ennemi a envoyé des députés dans le Péloponèse pour se procurer des renforts; tandis que Gylippos en personne parcourt les villes siciliennes, essayant de pousser à agir celles d'entre elles qui sont actuellement neutres et d'obtenir des autres de nouvelles troupes de terre et de mer; car l'ennemi est déterminé (comme je l'ai appris) non-seulement à attaquer nos lignes sur le rivage avec son armée de terre, mais encore à nous attaquer par mer avec ses vaisseaux.

« Ne vous offensez pas si je vous dis qu'il a l'intention de devenir agresseur même sur mer. Il sait bien que notre flotte était d'abord dans le meilleur état avec des vaisseaux secs (1) et d'excellents équipages; mais maintenant les vaisseaux sont pourris pour être restés trop longtemps à flot, et les équipages sont ruinés. Et il n'y a pas moyen de tirer nos vaisseaux sur le rivage pour les réparer, puisque la flotte des ennemis, égale ou supérieure en nombre, paraît toujours sur le point de nous attaquer. Nous les voyons s'exercer constamment, et ils peuvent choisir leur temps pour nous assaillir. En outre, ils peuvent plus que nous tenir leurs vaisseaux secs et sur terre, car ils ne sont pas occupés à veiller sur d'autres; tandis que pour nous, qui sommes obligés de laisser toute notre flotte de garde, rien qu'une supériorité prodigieuse de nombre pourrait nous assurer la même facilité.

(1) Il semble que dans la construction des vaisseaux en Grèce on préférait du bois humide et non séché à cause de sa facilité à être courbé pour recevoir la forme propre (Théoph. Hist Plant. V, 7, 4).

Et si nous devions jamais nous relâcher le moins du monde de notre vigilance, nous ne serions plus sûrs de nos provisions, que nous amenons même actuellement avec difficulté au pied des murs de l'ennemi.

« Nos équipages aussi ont été ruinés et continuent de l'être par diverses causes. Parmi les marins qui sont nos propres citoyens, beaucoup, en allant à distance pour avoir du bois et de l'eau, ou pour piller, sont interceptés par la cavalerie syracusaine. Ceux d'entre eux qui sont esclaves désertent, maintenant que nous avons perdu notre supériorité et que les chances sont devenues égales entre notre ennemi et nous ; tandis que les étrangers que nous avons forcés d'entrer à notre service, se réfugient dès qu'ils le peuvent dans quelques-unes des villes voisines. Et ceux qui vinrent, tentés par une paye élevée, plutôt dans l'idée de s'enrichir par le trafic que de combattre, maintenant qu'ils voient l'ennemi entièrement capable de nous tenir tête sur mer aussi bien que sur terre, ou passent de son côté comme déserteurs déclarés, ou s'en vont comme ils peuvent dans les vastes espaces de la Sicile (1). Qui plus est, il y en a même

(1) Thucydide VII, 13. Καὶ οἱ ξένοι οἱ μὲν ἀναγκαστοὶ ἐσβάντες, εὐθὺς κατὰ τὰς πόλεις ἀποχωροῦσιν, οἱ δὲ ὑπὸ μεγάλου μισθοῦ τὸ πρῶτον ἐπαρθέντες, καὶ οἰόμενοι χρηματιεῖσθαι μᾶλλον ἢ μαχεῖσθαι, ἐπειδὴ παρὰ γνώμην ναυτικόν τε δὴ καὶ τἆλλα ἀπὸ τῶν πολεμίων ἀνθεστῶτα ὁρῶσιν, οἱ μὲν ἐπ' αὐτομολίας προφάσει ἀπέρχονται, οἱ δὲ ὡς ἕκαστοι δύνανται· πολλὴ δ' ἡ Σικελία.

Tous les commentateurs font de longues notes pour expliquer cette phrase ἐπ' αὐτομολίας προφάσει ἀπέρχονται ; mais je ne puis croire qu'aucun d'eux ait réussi. Il y en a même quelques-uns qui désespèrent du succès au point de vouloir changer αὐτομολίας par conjecture : V. les citations dans une longue note de Poppo.

Mais assurément le sens littéral des mots est ici à la fois défendable et instructif : « Quelques-uns d'entre eux s'en vont sous prétexte (ou déclaration) d'être des déserteurs passant à l'ennemi. » Tous les commentateurs rejettent ce sens, parce que selon eux il est absurde de dire qu'un homme annonce à l'avance qu'il a l'intention de passer à l'ennemi, et qu'il donne *cette intention* comme excuse pour quitter le camp. Tel n'est pas ici (à mon avis) le sens du mot προφάσει. Il n'indique pas ce qu'un homme disait *avant* de quitter le camp athénien (naturellement il ne devait rien dire de son intention à personne), mais la raison dont il colorait sa conduite *après qu'il était arrivé* dans les lignes syracusaines. Il se présentait à eux comme déserteur passant dans leur parti; il déclarait son désir de prendre part à la défense; il prétendait

quelques-uns qui, tout en trafiquant pour leur propre compte, obtiennent par des présents que les triérarques acceptent des esclaves hykkariens comme remplaçants, et détruisent ainsi la rigoureuse discipline de notre marine. Et vous savez aussi bien que moi qu'un équipage ne reste jamais longtemps en parfait état, et que la première classe de marins, qui met le vaisseau en mouvement et entretient l'uniformité dans le jeu des rames, n'est qu'une faible fraction de tout l'équipage.

« Parmi tous ces embarras, le pire de tous, c'est que je ne puis, comme général, empêcher le dommage, tant vos esprits sont difficiles à gouverner, — et que je ne puis avoir ailleurs de recrues supplémentaires, ce qu'il est facile à l'ennemi de faire dans beaucoup d'endroits qui lui sont ouverts. Nous n'avons que le fonds primitif que nous avons apporté avec nous, tant pour réparer nos pertes que pour nous acquitter du devoir présent; car Naxos et Katane, nos seules alliées actuelles, n'ont qu'une force insignifiante. Et si notre ennemi remporte un avantage de plus, — si les villes italiennes, d'où nous tirons maintenant nos provisions, tournent contre

---

être fatigués de la domination oppressive des Athéniens; — car il faut se rappeler que tous ces déserteurs ou la plupart d'entre eux étaient des hommes appartenant aux alliés sujets d'Athènes. Ceux qui passaient dans les lignes syracusaines se recommandaient naturellement en faisant profession de telles dispositions, même quand ils n'en éprouvaient réellement aucune; car leur raison réelle était que le service athénien était alors devenu pénible, peu profitable et dangereux, — tandis que la manière la plus facile de s'y soustraire était de passer à Syracuse comme déserteur.

Nikias distingue ces hommes d'autres, « qui s'en allaient, à mesure qu'ils en pouvaient trouver l'occasion, dans une partie ou dans une autre de la Sicile. » Ces derniers aussi tenaient secrète leur intention de partir, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sains et saufs dans une ville sicilienne; mais, une fois arrivés, ils ne faisaient point profession d'un sentiment qu'ils n'avaient pas. S'ils disaient quelque chose, ils avouaient toute la vérité, à savoir qu'ils s'échappaient d'une position qui actuellement leur donnait plus de peine que de profit.

Il me semble que les mots ἐπ' αὐτομολίας προφάσει ont parfaitement bien ce sens, et que c'est la pensée réelle de Nikias.

Même avant que la guerre du Péloponèse fût commencée, le député corinthien à Sparte affirme que les Athéniens ne peuvent compter sur des marins constamment fidèles, puisque leur flotte était montée par des marins étrangers soudoyés plutôt que par des indigènes, — ὠνητὴ γὰρ ἡ Ἀθηναίων δύναμις μᾶλλον ἢ οἰκεία (Thucyd. I, 121). L'assertion de Nikias prouve que cette remarque était bien fondée dans une certaine mesure.

nous, sous l'impression de notre pénible état d'aujourd'hui, sans que nous recevions de vous des renforts, — nous serons réduits à la famine, et il donnera à la guerre une issue triomphante, même sans combat.

« J'aurais facilement pu trouver des nouvelles plus agréables que celles-ci à vous envoyer; mais assurément rien d'aussi utile, si l'on songe que la pleine connaissance de l'état des affaires ici est essentielle à votre délibération. De plus, j'ai cru que même la meilleure politique était de vous dire la vérité sans déguisement; comprenant, comme je le fais, vos dispositions réelles, vous n'écoutez jamais volontiers que les assurances les plus favorables, et cependant vous êtes irrités à la fin si elles n'amènent que des résultats fâcheux. Soyez pleinement convaincus que par rapport aux forces contre lesquelles vous nous avez envoyés dans l'origine, vos généraux et vos soldats n'ont mérité aucun reproche. Mais maintenant que la Sicile est liguée contre nous, et qu'on attend de nouveaux renforts du Péloponèse, vous devez prendre votre résolution en sachant bien que nous n'avons pas même la force de lutter contre nos difficultés présentes. Vous devez ou nous faire revenir — ou nous envoyer une seconde armée, composée de forces de terre aussi bien que de mer, et non inférieure à ce qui est actuellement ici, avec une somme considérable d'argent. Vous devez en outre envoyer un successeur à ma place; car la néphrétique, dont je suis atteint, me rend incapable de travail. Je me crois autorisé à vous faire cette prière; car tant que ma santé a duré, je vous ai rendu de bons services dans divers commandements militaires. Mais quelle que soit votre intention, agissez dès le début du printemps sans aucun retard; car les nouveaux secours que l'ennemi est en train de réunir en Sicile seront bientôt ici, — et ceux qui doivent venir du Péloponèse, bien qu'ils doivent tarder plus à arriver, cependant, si vous n'y veillez pas, ou vous échapperont ou vous préviendront comme ils l'ont déjà fait une fois (1). »

(1) Thucydide, VII, 11-15.

Telle était la mémorable dépêche de Nikias qui fut lue dans l'assemblée publique d'Athènes vers la fin de novembre ou le commencement de décembre (414 av. J.-C.), — apportée par des officiers qui en fortifièrent l'effet par leurs communications orales, et répondirent à toutes les questions qui leur furent faites (1). Nous avons bien lieu de regretter que Thucydide ne rende aucun compte du débat que provoqua une si sombre révélation. Il se borne à nous dire le résultat. Les Athéniens résolurent de satisfaire à la seconde partie de l'alternative posée par Nikias, non de rappeler à Athènes l'armement actuel, mais de le renforcer par un second armement puissant, tant de terre que de mer, destiné à poursuivre les mêmes objets. Mais ils rejetèrent son autre requête personnelle et insistèrent pour qu'il conservât le commandement. Toutefois ils rendirent un vote à l'effet de nommer Menandros et Euthydemos, officiers déjà dans l'armée devant Syracuse, commandants conjointement avec lui, chargés de l'assister dans l'accomplissement de ses laborieux devoirs. Ils se hâtèrent d'envoyer à Syracuse, vers le solstice d'hiver, Eurymedôn à la tête de dix trirèmes, portant cent vingt talents d'argent, avec les assurances d'un secours prochain pour l'armée en détresse. Et ils résolurent d'équiper une nouvelle et formidable armée, sous Demosthenês et Eurymedôn, qui s'y rendrait comme renfort dans les premiers mois du printemps. Demosthenês reçut ordre de s'occuper activement à préparer ces forces plus considérables (2).

---

(1) Thucydide, VII, 10.

(2) Thucydide, VII, 16. Il y a ici un doute quant à la leçon, entre 120 talents — ou 20 talents.

Je suis d'accord avec le docteur Arnold et d'autres commentateurs pour croire que l'argent emporté par Eurymedôn était bien plus probablement la plus grande que la plus petite des deux sommes. La première leçon semble mériter la préférence. En outre, Diodore affirme qu'Eurymedôn emporta avec lui 140 talents : son autorité, il est vrai, ne compte pas pour beaucoup, mais elle compte pour quelque chose — en coïncidence avec une certaine force de probabilité intrinsèque (Diodore, XIII, 8).

Dans une occasion comme celle-ci, envoyer une somme aussi petite que 20 talents aurait produit un effet décourageant sur l'armement.

Cette lettre de Nikias, — si authentique, — si remplie de faits, — et caractérisant si bien les coutumes du temps, — suggère plusieurs réflexions sérieuses, par rapport et à lui-même et au peuple athénien. Quant à lui, il n'y a rien d'aussi remarquable que la sentence de condamnation qu'il prononce sur ses anciennes opérations en Sicile. Quand nous le voyons déplorer la détérioration de l'armement par suite d'usure et traiter de notoire le fait que même la meilleure armée navale pourrait seulement se conserver en bon état pendant un court espace de temps, — quelle condamnation plus grave pourrait-on porter contre ces huit mois qu'il perdit en mesures insignifiantes, après son arrivée en Sicile, avant de commencer le siége de Syracuse? Quand il annonce que l'arrivée de Gylippos avec ses forces auxiliaires devant cette ville fit pour l'armée athénienne la différence entre un triomphe et quelque chose confinant à la ruine, — on se demande naturellement s'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour prévoir l'arrivée du général spartiate, et quelles précautions il avait prises lui-même pour la prévenir. A cela on doit répondre que, loin de prévenir l'arrivée de nouveaux ennemis comme un danger possible, il les avait presque appelés du dehors par ses délais, — et qu'il n'avait pris absolument aucune précaution contre eux, bien que prévenu et ayant des moyens suffisants à sa disposition. La désertion et la démoralisation de son armée navale qui, sans doute, n'étaient que trop réelles, furent, comme il le signale lui-même, principalement la conséquence de ce changement de fortune, et furent aussi le premier commencement de cette disposition indocile du soldat athénien, comptée parmi ses difficultés. Car ce serait une injustice à l'égard de cette malheureuse armée de ne pas reconnaître qu'elle acquiesça patiemment à l'inaction prolongée, parce que son général l'ordonnait; et qu'ensuite elle fit son devoir avec beaucoup de bravoure dans les opérations du siége, jusqu'à la mort de Lamachos.

Si même avec notre connaissance imparfaite du cas, nous pouvons distinctement attribuer la ruine dont se plaint Nikias à sa négligence et à sa faute, telle, à bien plus forte rai-

son, dut être la conviction des Athéniens intelligents, tant dans le camp que dans la ville, comme nous le verrons par la conduite de Demosthenès (1) qui sera racontée ci-après. Imaginons-nous la série de dépêches, auxquelles Nikias lui-même fait allusion comme ayant été transmises à Athènes, depuis la première jusqu'à la dernière. Nous devons nous rappeler que l'expédition partit d'Athènes dans l'origine avec des espérances du caractère le plus brillant, et avec la conscience d'efforts extraordinaires près d'être récompensés par des triomphes proportionnés. Pendant quelques mois, les dépêches du général ne révèlent rien que des mouvements avortés ou peu glorieux ; ornées, il est vrai, d'une victoire stérile, mais accompagnées d'un avis indirect annonçant qu'il lui faut attendre jusqu'au printemps, et qu'on doit lui envoyer des renforts, avant qu'il puisse entreprendre l'opération réellement sérieuse. Bien que le désappointement occasionné à Athènes par cette nouvelle ait dû être mortifiant, néanmoins on satisfait à sa demande ; et les dépêches de Nikias, pendant le printemps et l'été de 414 avant J.-C., expriment plus d'espoir. Le siége de Syracuse est décrit comme avançant heureusement, et enfin, vers juillet ou août, comme étant sur le point d'aboutir à une issue triomphante, — malgré un aventurier spartiate nommé Gylippos, en train de traverser la mer Ionienne avec des forces trop méprisables pour être mentionnées. Soudain, sans un pas intermédiaire pour adoucir la transition, arrive une dépêche annonçant que cet aventurier est entré dans Syracuse à la tête d'une puissante armée, et que les Athéniens sont forcés de se mettre sur la défensive, sans pouvoir continuer le siége. Elle est suivie, peu de temps après, par la communication triste et presque désespérée, traduite plus haut.

Quand nous examinons ainsi la dépêche, non-seulement telle qu'elle est isolément, mais comme rentrant dans la série de celles qui la précèdent, — l'effet naturel que nous supposerions qu'elle était propre à produire sur les Athé-

(1) Thucydide, VII, 42.

niens devait être une violente explosion de colère et de mécontement contre Nikias. D'après l'examen le plus sincère et le plus impartial, il ne méritait rien de moins. Et si nous considérons en outre le caractère généralement attribué par les historiens de la Grèce au peuple athénien; si nous songeons qu'on le représente comme versatile, ingrat et irascible, par habitude permanente, comme abandonnant pour les motifs les plus frivoles ceux qu'il avait estimés une fois, oubliant tout service antérieur, punissant d'innocents généraux des malheurs inévitables de la guerre, et poussé seulement par des excitations démagogiques, — nous nous attendons naturellement à ce que le blâme réellement mérité par Nikias doive être exagéré au delà de toute mesure légitime, et éclater en une tempête de violence et de fureur. Cependant quelle est la résolution réelle prise par suite de cette dépêche, après le débat complet et libre de l'assemblée athénienne? Il n'est prononcé aucun mot de blâme ni de mécontentement. Sans doute il a dû y avoir des orateurs individuels qui le censurèrent comme il le méritait. Supposer le contraire serait, à vrai dire, avoir une médiocre opinion de l'assemblée athénienne. Mais non-seulement le vote général n'imputa aucun blâme, mais même il témoigna d'une confiance entière et constante. Le peuple refuse positivement de le délivrer du commandement, bien qu'il le demande lui-même d'une manière sincère et même touchante. Si grande est la valeur qu'il attache à ses services, si grande l'estime qu'il a pour son caractère, qu'il ne veut pas profiter de la facile occasion qu'il lui fournit lui-même de se débarrasser de sa personne.

Ce n'est pas comme compliment à l'adresse des Athéniens que je fais ces remarques sur leur présente conduite. C'est tout le contraire. La confiance mal placée des Athéniens en Nikias, — dans plus d'une occasion antérieure, mais surtout dans celle-ci, — trahit une incapacité d'apprécier les faits immédiatement sous leurs yeux, et un aveuglement à l'égard de preuves décisives et multipliées d'incompétence, ce qui est une des manifestations les moins honorables de leur histoire politique. Mais nous apprenons clairement par là,

comme leçon, que les défauts habituels du caractère athénien étaient très-différents de ceux que les historiens leur imputent communément. Au lieu d'être versatiles, nous les voyons tenaces dans une extrême confiance une fois accordée, et dans lés plans extrêmes où ils se sont une fois embarqués : au lieu d'ingratitude pour des services rendus réellement, nous les voyons honorer des services qu'un officier aurait dû rendre, mais n'a pas rendus : au lieu d'une susceptibilité véritable, nous découvrons une indulgence non-seulement généreuse, mais même coupable, au milieu du désappointement et de l'humiliation : au lieu d'une assemblée publique, où, comme elle est habituellement dépeinte, les orateurs parlant pour incriminer étaient tout-puissants, et pouvaient faire condamner tout général malheureux, fût-il méritant, — nous voyons que des accusations graves et bien fondées ne font aucune impression sur le peuple en opposition à une estime personnelle préétablie, — et estime personnelle pour un homme qui non-seulement n'était pas démagogue, mais à tous égards le contraire d'un démagogue, un oligarque par goût, par sentiment et par position, qui n'accordait à la démocratie rien de plus qu'une obéissance sincère, combinée avec de la douceur et de la munificence dans sa conduite privée. Si Kleôn avait commis seulement une faible partie de ces fautes capitales qui déshonorent la carrière militaire de Nikias, il aurait été irréparablement ruiné. Tant était plus faible *son* empire sur ses concitoyens, dû à des mérites démagogiques, en tant que comparés aux causes qui attiraient à Nikias leur confiance, — c'est-à-dire sa grande famille et sa grande position, ses richesses habilement dépensées, son incorruptibilité notoire à l'égard des présents, et même son absence relative d'ambition personnelle, son courage personnel combiné avec une réputation de prudence, sa vie privée convenable et ses habitudes ultra religieuses. Tout cet assemblage de mérites négatifs et de bienséances dans la vie de chaque jour, dans un citoyen que sa position aurait pu mettre en état de se conduire avec l'insolence d'Alkibiadês, plaçait Nikias sur une base beaucoup plus solide d'estime publique que ne l'aurait pu faire le

simple pouvoir d'un talent d'incrimination dans l'assemblée publique ou le dikasterion. Il lui donnait droit à la plus grande indulgence, dans l'explication faite de toutes les preuves d'insuffisance qu'il avait données, et répandait un vernis fatal sur son incompétence manifeste pour tout commandement grave et responsable.

L'incident dont nous nous occupons actuellement est l'un des plus instructifs de toute l'histoire, en ce qu'il jette du jour sur le sentiment habituel et sur les causes les plus fortes d'erreur, qui dominaient dans la démocratie athénienne, — et en ce qu'il réfute ce tort exagéré qu'il est ordinaire d'imputer au personnage appelé un Démagogue. Il eût été heureux pour Athènes qu'elle eût alors Kleôn, ou tout autre démagogue de talent égal, présent à cette assemblée publique qui prit la déplorable résolution d'envoyer en Sicile de nouvelles forces et de continuer Nikias dans son commandement ! C'était un de ces cas dans lesquels l'éloquence du démagogue, prête à incriminer, était particulièrement nécessaire pour exposer la mauvaise direction donnée naguère réellement aux affaires par Nikias, — pour détruire cette confiance imméritée dans son talent et sa prudence qui s'était changée en un sentiment de foi ou routine, — pour prouver combien de mal il avait déjà fait, et combien il en ferait davantage s'il était maintenu comme chef (1). Malheureusement pour Athènes, elle n'avait pas alors de démagogue qui pût convaincre à l'avance l'assemblée de cette vérité, et l'empêcher de prendre la résolution la plus insensée et la plus destructive qui ait jamais été adoptée dans la Pnyx.

Ce qui rend la résolution si particulièrement déshono-

(1) Plutarque (Nikias, c. 20) nous dit que les Athéniens avaient été disposés à envoyer un second armement en Sicile, même avant que la dépêche de Nikias leur parvînt, mais qu'ils avaient été empêchés par certains hommes qui étaient jaloux (φθόνῳ) de la gloire et de l'heureuse fortune de Nikias.

Aucun jugement ne peut être plus incompatible avec les faits du cas que celui-ci, — faits racontés en termes généraux par Plutarque.

rante, c'est qu'elle fut adoptée au mépris de preuves claires et présentes. Persister à assiéger Syracuse, dans les circonstances actuelles, c'était une triste erreur; y persister avec Nikias comme commandant, ce n'était guère moins que de la folie. La première expédition, bien que même *celle-là* fût téméraire et mal conçue, présentait néanmoins des espérances séduisantes qui expliquent, sans l'excuser, la trop légère appréciation de l'impossibilité d'une possession durable. En outre, il y avait à cette époque une confusion, — entre les objets de peu d'importance se rattachant à Leontini et à Egesta, et les acquisitions plus considérables qui seraient à réaliser par le siége de Syracuse, — confusion qui empêchait l'esprit athénien de juger l'entreprise d'une manière claire et unanime. Mais actuellement, l'état des affaires en Sicile était parfaitement connu: les promesses mensongères d'Egesta avaient été révélées: on voyait l'inanité de l'espoir pour Athènes d'avoir des alliés dans l'île; tandis que Syracuse, armée d'un général spartiate et de l'aide péloponésienne, était non-seulement devenue inexpugnable, mais encore avait pris l'agressive: enfin, la chance d'un renouvellement d'hostilités péloponésiennes contre l'Attique s'était maintenant changée en certitude. Si donc, persévérer dans le siége de Syracuse, au milieu des circonstances si ingrates et de la nécessité de redoubler d'efforts à l'intérieur, était une déplorable imprudence en elle-même, — persévérer à employer Nikias transformait cette imprudence en ruine, que même l'adjonction d'un collègue énergique, dans la personne de Demosthenês, ne suffisait pas pour détourner. Ceux qui étudient la conduite du peuple athénien en cette occasion, ne seront pas disposés à répéter contre lui l'accusation de versatilité qui est un des reproches constants adressés à la démocratie. Son erreur ici provint de la qualité tout à fait contraire, de l'incapacité de se délivrer de deux sentiments qui s'étaient profondément gravés dans son esprit, — les idées de la conquête de la Sicile, et la confiance en Nikias.

Si Athènes avait eu un peu plus de cette prétendue versatilité, — ou si elle avait facilement échappé aux anciennes

associations d'idées et à la sensibilité à l'égard des circonstances actuelles, c'eût été pour elle, dans le moment présent, une qualité tutélaire. Elle aurait alors apprécié plus justement les dangers plus grands qui grossissaient autour d'elle tant en Sicile que chez elle. Une guerre avec Sparte, bien que non encore réellement déclarée, était devenue menaçante et inévitable. Même dans l'hiver précédent, les Lacédæmoniens avaient écouté favorablement la recommandation d'Alkibiadès (1) qui leur conseillait d'établir un poste fortifié à Dekeleia en Attique. Ils n'avaient pas, il est vrai, encore pu se déterminer à exécuter cette résolution; car la paix entre eux et Athènes, bien que violée indirectement de bien des manières, existait encore de nom, — et ils hésitaient à la violer ouvertement, en partie parce qu'ils savaient que la rupture de la paix avait été de leur côté au commencement de la guerre du Péloponèse; attribuant à cette faute leur malheur capital à Sphakteria (2). Athènes, de son côté, avait aussi évité scrupuleusement une violation directe du territoire lacédæmonien, malgré beaucoup de sollicitations de la part de ses alliés d'Argos. Mais sa réserve sur ce point céda pendant le présent été, probablement à l'époque où ses espérances de prendre Syracuse paraissaient certaines. Les Lacédæmoniens ayant envahi et ravagé le territoire argien, trente trirèmes athéniennes furent envoyées pour concourir à sa défense, sous Pythodôros, avec deux collègues. Cet armement débarqua sur la côte orientale de la Laconie, près de Prasiæ et commit des dévastations : acte direct d'hostilité qui, — s'ajoutant aux excursions en maraude de la garnison de Pylos, et au refus de redressement pacifique à Athènes, — convainquit les Lacédæmoniens que la paix avait été violée par leurs ennemis alors pour la première fois et d'une manière incontestable, de sorte qu'ils pouvaient en toute conscience recommencer la guerre (3).

Tel était l'état de sentiment entre les deux grandes puis-

(1) Thucydide, VI, 93.
(2) Thucydide, VII, 18.
(3) Thucydide, VI, 105; VII, 18.

sances de la Grèce centrale, en novembre 414 avant J.-C., quand les députés arrivèrent de Syracuse, — députés de Nikias d'une part, de Gylippos et des Syracusains de l'autre, — chacun d'eux demandant instamment de nouveaux secours. Les Corinthiens et les Syracusains poussèrent vivement leur réclamation à Sparte; Alkibiadês aussi renouvela ses instances pour l'occupation de Dekeleia. Ce fut en face de ce danger menaçant d'une nouvelle invasion péloponésienne que les Athéniens prirent leur résolution, commentée plus haut, d'envoyer une seconde armée à Syracuse et de poursuivre le siége avec vigueur. S'il restait encore quelque hésitation du côté des Lacédæmoniens, elle disparut aussitôt qu'ils connurent l'imprudente résolution d'Athènes, qui non-seulement créait une impérieuse nécessité de soutenir Syracuse, mais encore rendait Athènes d'autant plus vulnérable chez elle, en éloignant la meilleure partie de ses forces. En conséquence, tout aussitôt après que le vote fut rendu à Athènes, une résolution également décisive pour des hostilités directes fut adoptée à Sparte. Il fut décidé qu'on préparerait immédiatement une armée d'alliés péloponésiens, pour l'envoyer à Syracuse dès les premiers jours du printemps; et qu'en même temps on envahirait l'Attique et qu'on fortifierait le poste de Dekeleia. On transmit aussitôt, à cet effet, des ordres à tout le corps des alliés péloponésiens; en particulier des réquisitions pour des outils, des matériaux et des ouvriers, destinés à la construction du fort projeté à Dekeleia (1).

(1) Thucydide, VII, 18.

CHAPITRE V

DEPUIS LA REPRISE D'HOSTILITÉS DIRECTES ENTRE ATHÈNES ET SPARTE JUSQU'À LA DESTRUCTION DE L'ARMEMENT ATHÉNIEN EN SICILE.

Préparatifs actifs dans toute la Grèce pendant l'hiver de 414-413 avant J.-C. — Invasion de l'Attique par Agis et par l'armée péloponésienne ; — fortification de Dekeleia. — Seconde expédition d'Athènes contre Syracuse, sous Demosthenês. — Opérations de Gylippos à Syracuse ; — Il se détermine à attaquer les Athéniens par mer. — Combat naval dans le port de Syracuse ; — les Athéniens sont victorieux. — Gylippos surprend Plemmyrion et s'en empare. — Conséquences importantes de la prise. — Accroissement de l'ardeur et de la confiance des Syracusains, même pour un combat sur mer. — Efforts des Syracusains pour obtenir de nouveaux renforts des villes siciliennes. — Conflits entre les Athéniens et les Syracusains dans le Grand Port. — Défaite d'un renfort sicilien s'avançant au secours de Syracuse. — Gylippos attaque de nouveau les Athéniens. — Désavantages de la flotte athénienne dans le port. — Leur tactique navale impossible dans l'étroit espace. — Améliorations apportées aux vaisseaux syracusains appropriés à l'espace étroit. — Les Syracusains menacent d'une attaque la station navale athénienne. — Nouveaux préparatifs de Nikias ; — la bataille recommence. — Complète défaite des Athéniens. — Danger de l'armement athénien ; — arrivée de Demosthenês avec le second armement. — Voyage de Demosthenês depuis Korkyra. — Effet imposant de son entrée dans le Grand Port. — Courage des Athéniens ranimé. Résolutions judicieuses et décisives de Demosthenês — Positions et plans de Demosthenês. — Marche nocturne de Démosthenês pour surprendre Épipolæ, et tourner la ligne de défense syracusaine. — Succès partiel d'abord ; — finalement défaite complète et ruineuse. — Désordre des Athéniens ; — grandes pertes dans la fuite. — Ardeur exaltée et nouveaux plans agressifs des Syracusains. — Délibération et opinions différentes des généraux athéniens. — Demosthenês insiste sur la nécessité de quitter la Sicile ; — Nikias s'oppose à lui. — Demosthenês conseille au moins de s'éloigner du Grand Port ; — Nikias refuse d'y consentir. — L'armement reste dans le Grand Port sans agir ni se retirer. — Infatuation de Nikias. — Redoublement de force et de confiance dans Syracuse. Nikias finit par consentir à la retraite. L'ordre de partir est mis secrètement en circulation. — Éclipse de lune ; — retraite des Athéniens ajournée. — Éclipses considérées comme signes, — différemment interprétées ; — opinion de Philochore. — Nouvelles attaques des Syracusains ; — défaite de la flotte athénienne dans le Grand Port. — Succès partiel à terre remporté sur Gylippos.

— Les Syracusains se déterminent à fermer l'entrée du port, et à détruire ou à prendre tout l'armement athénien. — Larges vues des Syracusains contre la puissance d'Athènes ; — nouvelles chances se présentant alors qui compromettent cette puissance. — Nombre considérable et origine mêlée des combattants engagés actuellement dans la lutte pour ou contre Syracuse. — Les Syracusains ferment l'entrée du port. — Les Athéniens se décident à en sortir par la force ; — préparatifs faits par les généraux. — Exhortation de Nikias au moment de l'embarquement des équipages. — Angoisse de Nikias ; — ses efforts pour encourager les officiers. — Langage hardi et animé de Gylippos à la flotte syracusaine. — Arrangements syracusains. État du Grand Port ; — population qui l'entoure témoignant ses sympathies. — La flotte athénienne tente de sortir ; — bataille dans le Grand Port. — Lutte prolongée et désespérée ; — émotion profonde ; — défaite totale des Athéniens. — Opérations militaires de l'antiquité ; — fortes émotions qui les accompagnaient ; — Causes de la défaite des Athéniens. — Sentiments des vainqueurs et des vaincus après la bataille. — Résolution prise par Demosthenês et Nikias de faire une seconde tentative ; — l'armement est trop découragé pour obéir. — Les Athéniens se déterminent à se retirer par terre ; — ils ajournent leur retraite, d'après de fausses communications venues de Syracuse. — Les Syracusains ferment les routes pour l'intercepter. — Retraite des Athéniens ; — état misérable de l'armée. — Souffrance causée par l'abandon des malades et des blessés. — Tentative faite par les généraux pour maintenir quelque ordre ; — énergie de Nikias. — Exhortations de Nikias à l'armée dans son malheur. — La retraite commence ; — elle est harcelée et empêchée par les Syracusains. — Conflit continué ; — l'armée en retraite ne fait aucun progrès. — Violent orage ; — effet produit sur les deux parties ; — changement de sentiment dans les deux dernières années. — Marche de nuit des Athéniens dans une autre direction, vers la mer méridionale. — Séparation des deux divisions sous Nikias et Demosthenês. La première division sous Nikias traverse le fleuve Erineos. — La division d'arrière-garde sous Demosthenês est poursuivie, surprise et forcée de se rendre. — Gylippos surprend et attaque la division de Nikias. — Nikias arrive au fleuve Asinaros ; — soif intolérable et souffrances des soldats ; — lui et sa division sont faits prisonniers. — Nombre total des captifs. — Dur traitement et souffrances des prisonniers athéniens à Syracuse. — Traitement de Nikias et de Demosthenês ; — différence d'opinion parmi les vainqueurs. — Influence des Corinthiens ; — efforts de Gylippos ; — mort violente des deux généraux. — Disgrâce de Nikias après sa mort, à Athènes ; — respect continué à la mémoire de Demosthenês. — Opinion de Thucydide sur Nikias. — Dans quelle mesure cette opinion est juste. — Opinions des Athéniens sur Nikias ; — leur confiance et leur estime extrêmes et constantes pour lui, produites par son caractère respectable et religieux. — L'extrême confiance en Nikias fut la plus grande erreur personnelle que le public athénien ait jamais commise.

Actuellement la guerre syracusaine n'est plus à part, comme un événement isolé, mais elle est absorbée dans la guerre générale qui se rallume dans toute la Grèce. Jamais il n'y eut d'hiver employé en préparatifs militaires d'une manière aussi active et aussi vaste que l'hiver de 414-413 avant J.-C., mois précédant immédiatement ce que Thucydide appelle le

dix-neuvième printemps de la guerre du Péloponèse, mais que d'autres historiens appellent le commencement de la guerre Dékéleienne (1). Pendant qu'Eurymedôn allait avec ses dix trirèmes à Syracuse même au milieu de l'hiver, Demosthenês s'occupa tout l'hiver à rassembler le second armement pour les premiers jours du printemps. Vingt autres trirèmes athéniennes durent faire le tour du Péloponèse pour se rendre à la station de Naupaktos, — afin d'empêcher tout renfort corinthien de sortir du golfe de Corinthe. Pour s'opposer à ces dernières, les Corinthiens, de leur côté, préparèrent vingt-cinq nouvelles trirèmes, destinées à servir de convoi pour les transports qui emmenaient leurs hoplites (2). A Corinthe, à Sikyôn, en Bœôtia, aussi bien qu'à Lacédæmone, des levées d'hoplites se faisaient pour l'armement destiné à Syracuse, — en même temps que tout se disposait pour l'occupation de Dekeleia. En dernier lieu, Gylippos s'occupait avec non moins d'activité à pousser la Sicile à prendre une part plus décisive dans la lutte de l'année suivante.

Au cap Tænaros en Laconie, aux premiers jours du printemps (413 av. J.-C.), il s'embarqua une armée de six cents hoplites lacédæmoniens (Ilotes et Neodamodes) sous les ordres du Spartiate Ekkritos, — et trois cents hoplites Bœôtiens, sous les Thêbains Xenôn et Nikôn, avec le Thespien Hegesandros. Ils avaient ordre de traverser la mer jusqu'à Kyrênê en Libye, et de là de se rendre en Sicile en longeant la côte d'Afrique. En même temps, un corps de sept cents hoplites, sous Alexarchos, — en partie Corinthiens, en partie Arkadiens mercenaires, en partie Sikyoniens, sous la pression de leurs puissants voisins (3), — partit pour se rendre en Sicile du nord-ouest du Péloponèse et de l'entrée du golfe Corinthien, — surveillé par les trirèmes corinthiennes jusqu'à ce qu'il fût au delà de l'escadre athénienne postée à Naupaktos.

(1) Diodore, XIII, 8.

(2) Thucydide, VII, 17.

(3) Thucydide, VII, 19-58. Σικυώνιοι ἀναγκαστοὶ στρατεύοντες.

C'étaient des actes importants; mais le plus important de tous fut la nouvelle invasion de l'Attique dans le même temps par la grande armée de l'alliance péloponésienne, sous le roi spartiate Agis, fils d'Archidamos. Douze ans s'étaient écoulés depuis que l'Attique avait senti pour la dernière fois la main du destructeur, un peu avant le siége de Sphakteria. La plaine, dans le voisinage d'Athènes, fut alors dévastée pour la première fois; puis les envahisseurs s'occupèrent de leur projet spécial d'élever un poste fortifié pour l'occupation de Dekeleia. Le travail, réparti entre les alliés présents, qui étaient venus tout prêts avec les moyens de l'exécuter, fut achevé pendant le présent été, et on y établit une garnison composée de contingents qui se relevaient tour à tour à intervalles, sous le commandement du roi Agis lui-même. Dekeleia était située sur une éminence avancée appartenant à la chaîne appelée Parnès, à environ quatorze milles (= 22 kilom. 1/2) au nord d'Athènes, — près de l'extrémité de la plaine d'Athènes, et commandant une vue étendue de cette dernière aussi bien que de celle d'Eleusis. La colline sur laquelle elle se trouvait, sinon le fort lui-même, était visible, même du haut des murs d'Athènes. Elle était admirablement située, tant comme point central pour des excursions dans l'Attique, que pour la communication avec la Bœôtia; tandis que la route d'Athènes à Orôpos, principale communication avec l'Eubœa, passait par la gorge immédiatement au-dessous d'elle (1).

Nous lisons avec étonnement, et le monde contemporain vit avec un étonnement plus grand encore, que pendant que ce travail important était réellement en voie d'exécution, et que toute la confédération péloponésienne renouvelait son attaque contre Athènes avec un redoublement de force, — à ce moment même (2) les Athéniens envoyèrent non-seulement une flotte de trente trirèmes sous Chariklês pour molester

(1) Thucydide, VII, 19-28, avec une note du docteur Arnold.

(2) Thucydide, VII, 20. Ἅμα τῇ; Δεκελείας τῷ τειχισμῷ, etc. Cf. Isokrate, Orat. VIII, De Pace, I, 102, p. 236, Bekk.

les côtes du Péloponèse, mais encore le grand armement qu'ils avaient voté sous Demosthenês, afin de pousser les opérations offensives contre Syracuse. Les forces, sous les ordres de ce dernier général, consistaient en soixante trirèmes d'Athènes et cinq de Chios, en douze cents hoplites athéniens de la meilleure classe, choisis dans le rôle des citoyens, avec un nombre considérable d'hoplites en plus, pris parmi les alliés sujets et ailleurs. On avait aussi engagé pour un salaire quinze cents peltastes de Thrace, de la tribu appelée Dii; mais ces hommes n'arrivèrent pas à temps, de sorte que Demosthenês partit sans eux (1). Chariklês étant allé en avant pour prendre à bord de ses vaisseaux un corps d'alliés d'Argos, les deux flottes se réunirent à Ægina, commirent quelques dévastations sur les côtes de Laconie, et établirent un fort poste dans l'île de Kythêra pour encourager la désertion parmi les Ilotes. De là Chariklês revint avec les Argiens, tandis que Demosthenês conduisit son armement à Korkyra en faisant le tour du Péloponèse (2). Sur la côte éleienne, il détruisit un transport emmenant des hoplites à Syracuse, bien que les hommes s'échappassent sur la côte; ensuite il s'avança vers Zakynthos et Kephallenia, où il engagea quelques hoplites de plus, — et vers Anaktorion, afin d'avoir des akontistæ et des frondeurs d'Akarnania. Ce fut là qu'il fut rencontré par Eurymedôn avec ses dix trirèmes, qui était allé en avant à Syracuse pendant l'hiver avec la remise pécuniaire instamment demandée, et qui revenait actuellement pour agir comme collègue de Demosthenês dans le commandement (3). Les nouvelles apportées de Sicile par

(1) Thucydide, VII, 20-27.

(2) Thucydide, VII, 26.

(3) Thucydide, VII, 31. Ὄντι δ' αὐτῷ (Demosthenês) περὶ ταῦτα (Anaktorion) Εὐρυμέδων ἀπαντᾷ, ὃς τότε τοῦ χειμῶνος τὰ χρήματα ἄγων τῇ στρατιᾷ ἀπεπέμφθη, καὶ ἀγγέλλει, etc.

Le sens de ce passage ne paraît être nullement douteux, à savoir qu'Eurymedôn avait été envoyé en Sicile pour y porter à Nikias la somme de 120 talents, et qu'il était alors en train de revenir (V. Thucyd., VII, 11). Néanmoins nous lisons dans M. Mitford : — « A Anaktorion, Demosthenês trouva Eurymedôn *rassemblant des provisions* pour la Sicile, » etc. M. Mitford dit en outre dans une note (en citant le Scholiaste : — Ἤτοι τὰ πρὸς τροφὴν

Eurymedôn étaient à tous égards décourageantes. Cependant les deux amiraux furent dans la nécessité de détacher dix trirèmes de leur flotte pour renforcer Konôn à Naupaktos, qui n'était pas assez fort pour lutter seul contre la flotte corinthienne qui le surveillait de la côte opposée. Pour compenser cette diminution, Eurymedôn se rendit à Korkyra dans l'intention d'obtenir des Korkyræens quinze nouvelles trirèmes et un contingent d'hoplites, — tandis que Demosthenês était occupé à réunir les akontistæ et les frondeurs akarnaniens (1).

Eurymedôn non-seulement rapportait la nouvelle de l'état malheureux des Athéniens dans le port de Syracuse, mais il avait encore appris, pendant qu'il revenait, la nouvelle perte si grave qu'ils avaient faite par suite de la prise du fort de Plemmyrion. Gylippos revint à Syracuse au commencement du printemps, à peu près à l'époque où Agis envahissait l'Attique et où Demosthenês quittait le Peiræeus. Il revenait avec de nouveaux renforts de l'intérieur et avec un redoublement d'ardeur pour des opérations décisives contre Nikias avant que des secours pussent arriver d'Athènes. Son premier soin, conjointement avec Hermokratês, fut d'inspirer aux Syracusains le courage de combattre les Athéniens à bord de leurs vaisseaux. La supériorité navale, reconnue, de ces derniers était telle que ce fut une tâche de quelque difficulté, pour laquelle il fallut toute l'éloquence et tout l'ascendant des deux chefs : « Les Athéniens (dit Hermokratês à ses compatriotes) n'ont pas toujours été supérieurs sur mer comme ils le sont maintenant; ils étaient jadis des hommes de terre comme vous, et plus que vous; — ils n'ont

χρήσιμα, καὶ τὰ λοιπὰ συντείνοντα αὐτοῖς. Schol.) — « Ce n'est pas la seule occasion dans laquelle Thucydide emploie le terme χρήματα pour *choses nécessaires en général*. Smith a traduit en conséquence; mais le latin a *pecuniam*, qui n'exprime pas le sens voulu ici » (ch. 18, sect. 6, vol. IV, p. 118).

Il ne peut y avoir le moindre doute sur la justesse du latin dans ce cas. L'article défini rend le point tout à fait certain, même s'il était vrai (ce dont je doute) que Thucydide se serve parfois du mot χρήματα pour signifier « choses nécessaires en général. » Je doute encore plus qu'il se serve jamais de ἄγων dans le sens de « rassemblant. »

(1) Thucydide, VII, 31.

été forcés de monter sur des vaisseaux que par l'invasion des Perses. Le seul moyen d'agir avec des hommes hardis comme eux, c'est de leur montrer un front plus hardi encore. Ils ont souvent, par leur audace, intimidé des ennemis d'une force réelle plus grande que la leur, et ils doivent actuellement savoir que d'autres peuvent jouer le même jeu avec eux. Allez droit sur eux avant qu'ils s'y attendent, — et vous gagnerez plus en les surprenant et en les intimidant ainsi que vous ne souffrirez par leur science supérieure. » De telles leçons, adressées à des hommes déjà en veine de succès, ne tardèrent pas à être efficaces, et une attaque navale fut résolue (1).

La ville de Syracuse avait deux ports, un de chaque côté de l'île d'Ortygia. Le plus petit (comme il fut appelé plus tard Portus Lakkius) était au nord d'Ortygia, entre cette île et le terrain bas ou Nekropolis, près de la ville extérieure; l'autre était du côté opposé de l'isthme d'Ortygia, dans l'intérieur du Grand Port. Tous deux (à ce qu'il paraît) étaient protégés contre une attaque du dehors par des pieux et des pilots plantés dans le fond, en face d'eux. Mais le plus petit port était le plus sûr des deux, et les principaux bassins des Syracusains étaient situés dans ses limites, la flotte syracusaine, forte de quatre-vingts trirèmes, étant répartie entre eux. La flotte athénienne entière était stationnée au pied du fort de Plemmyrion, immédiatement en face du point méridional d'Ortygia.

Gylippos combina son plan avec beaucoup d'habileté, de manière à prendre les Athéniens entièrement par surprise. Après avoir exercé et préparé les forces navales aussi complétement qu'il le put, il fit marcher ses forces de terre en secret et de nuit sur Epipolæ et autour par la rive droite de l'Anapos, jusqu'au voisinage du fort de Plemmyrion. A la

(1) Thucydide, VII, 21. Parmi les motifs d'encouragement sur lesquels insista Hermokratês, il est remarquable qu'il ne fait pas mention de celui que la suite prouve être le plus important de tous, — l'espace limité du port, qui rendit inutile les vaisseaux et la tactique des Athéniens.

première lueur du matin, la flotte syracusaine, à un seul et même signal, sortit des deux ports : quarante-cinq trirèmes du plus petit port, trente-cinq de l'autre. Les deux escadres essayèrent de doubler le point méridional d'Ortygia, de manière à se réunir et à attaquer de concert l'ennemi à Plemmyrion. Les Athéniens, bien que surpris et troublés, se hâtèrent de garnir de monde soixante vaisseaux; avec vingt-cinq de ces vaisseaux, ils rencontrèrent les trente-cinq syracusains cinglant hors du Grand Port; — tandis qu'avec les trente-cinq autres ils attaquèrent les quarante-cinq venant du plus petit, immédiatement en dehors de l'entrée du grand. Dans le premier de ces deux engagements, les Syracusains furent d'abord victorieux; dans le second, également, les Syracusains du dehors s'introduisirent dans l'entrée du Grand Port, et rejoignirent leurs camarades. Mais peu accoutumés à la manière de combattre sur mer, ils tombèrent bientôt dans une confusion complète, en partie par suite de leur succès inattendu; de sorte que les Athéniens, se remettant du premier coup, les attaquèrent de nouveau et les défirent complètement; ils coulèrent ou désemparèrent onze vaisseaux, les équipages de trois d'entre eux furent faits prisonniers, et les autres tués pour la plupart (1). Il y eut aussi trois trirèmes athéniennes détruites.

Mais cette victoire, déjà par elle-même assez difficilement gagnée, fut plus que contre-balancée par l'irréparable perte de Plemmyrion. Pendant la première émotion causée à la station navale athénienne, lorsque les vaisseaux étaient en train d'être garnis de monde pour résister à l'attaque imprévue partant des deux ports à la fois, la garnison de Plemmyrion descendit au bord de la mer pour voir et encourager ses compatriotes, laissant ses propres murs faiblement gardés, et ne soupçonnant guère la présence de son ennemi du côté de la terre. C'était précisément ce que Gylippos avait prévu. Il attaqua les forts au lever du jour, après avoir surpris complètement la garnison, et s'en empara après une

(1) Thucydide, VII, 23; Diodore, XIII, 9; Plutarque, Nikias, c. 20.

faible résistance ; il prit d'abord le fort le plus grand et le plus important, ensuite les deux plus petits. La garnison se sauva comme elle put, à bord des transports et des bâtiments de charge à la station, et traversa le Grand Port à force de rames jusqu'au camp que Nikias avait sur terre de l'autre côté. Ceux qui s'enfuirent du plus grand fort, qui fut pris le premier, coururent quelque danger de la part des trirèmes syracusaines, qui à ce moment étaient victorieuses sur mer. Mais pendant le temps que les deux plus petits forts furent pris, la flotte athénienne avait reconquis sa supériorité, de sorte qu'il n'y avait pas le danger d'une poursuite semblable pour ceux qui traversaient le Grand Port.

Cette surprise bien concertée ne fut pas moins avantageuse à ses auteurs que fatale comme coup porté aux Athéniens. Non-seulement il y eut beaucoup d'hommes tués, et beaucoup d'autres faits prisonniers, dans l'assaut, — mais on trouva dans l'intérieur du port de vastes provisions de toute sorte et même un fonds considérable d'argent ; en partie appartenant à la caisse militaire ; en partie la propriété des triérarques et de marchands particuliers, qui l'y avaient déposé comme dans l'endroit le plus sûr. On y trouva aussi les voiles de pas moins de quarante trirèmes, et trois trirèmes qui avaient été tirées sur le rivage. Gylippos fit abattre un des trois forts et établit avec soin des garnisons dans les deux autres (1).

Quelque grande que fût la perte positive essuyée ici par les Athéniens à un moment où leur situation pouvait difficilement la supporter, — le dommage et le péril indirects qui résultaient de la prise de Plemmyrion furent encore plus sérieux, outre l'alarme et le découragement qu'elle répandit dans l'armée. Les Syracusains étaient alors maîtres de l'entrée du port des deux côtés, de sorte qu'il ne pouvait y pénétrer un seul navire de provisions sans être escorté et sans livrer bataille. Et ce qui n'était pas moins désavantageux, — la flotte athénienne était actuellement forcée de stationner sous

(1) Thucydide, VII, 23, 24.

les lignes fortifiées de son armée de terre, et était ainsi resserrée dans un petit espace, au fond du Grand Port, entre le mur de la ville et le fleuve Anapos; les Syracusains étant maîtres partout ailleurs, avec pleine communication entre leurs postes tout à l'entour, enveloppant la position athénienne tant par mer que par terre.

Quant aux Syracusains, au contraire, le résultat de la récente bataille fut encourageant pour eux de toute manière; non-seulement à cause de la précieuse acquisition de Plemmyrion, mais même à cause du combat naval lui-même, qui, à la vérité, s'était terminé par une défaite, mais promettait d'abord d'être une victoire, s'ils n'avaient perdu cette chance par leur propre désordre. Il dissipait toute crainte superstitieuse au sujet de la supériorité nautique des Athéniens; tandis qu'ils avaient tellement amélioré leur position en devenant maîtres de l'entrée du port, qu'ils commencèrent même à prendre l'offensive sur mer. Ils détachèrent une escadre de douze trirèmes qu'ils envoyèrent sur la côte d'Italie, dans le dessein d'intercepter quelques bâtiments marchands venant avec un renfort d'argent destiné aux Athéniens. On craignait si peu un ennemi sur mer dans ces parages, que ces navires semblent être venus sans convoi, et qu'ils furent pour la plupart détruits par les Syracusains, avec une quantité de bois propre à la construction de vaisseaux que les Athéniens avaient réunie près de Kaulonia. En touchant à Lokri à leur retour, les Syracusains prirent à bord une compagnie d'hoplites thespiens qui y était arrivée dans un transport. Ils furent assez heureux pour échapper à l'escadre de vingt trirèmes que Nikias détacha pour les attendre près de Megara, — toutefois en perdant un vaisseau, y compris son équipage (1).

Un vaisseau de cette escadre syracusaine était allé d'Italie avec des députés vers le Péloponèse, pour y communiquer la favorable nouvelle de la prise de Plemmyrion, et pour accélérer autant que possible les opérations contre l'Attique,

(1) Thucydide, VII, 25.

afin qu'il n'en partît pas de renforts. En même temps, d'autres députés non-seulement syracusains, mais encore corinthiens et lacédæmoniens, — allèrent de Syracuse visiter les villes de l'intérieur de la Sicile. Ils firent connaître partout la prodigieuse amélioration que l'acquisition de Plemmyrion avait amenée dans les affaires syracusaines, aussi bien que le caractère insignifiant de la récente défaite navale. Ils les sollicitèrent avec ardeur de donner sans délai de nouveaux secours à Syracuse ; puisqu'il y avait actuellement tout lieu d'espérer qu'on serait en état d'écraser complétement les Athéniens dans le port, avant que les renforts près d'être envoyés pussent leur arriver (1).

Pendant que ces députés étaient absents pour leur mission, le Grand Port fut le théâtre de beaucoup de conflits sans suite, sans qu'il fût livré un seul combat général. Depuis la perte de Plemmyrion, la station navale des Athéniens était dans le coin intérieur nord-ouest de ce port, confinant aux lignes fortifiées que leur armée de terre occupait. Elle était enfermée et protégée par une rangée de poteaux ou pieux enfoncés dans le fond et sortant de l'eau (2). Les Syracusains, de leur côté, avaient aussi établi une palissade en face du port intérieur d'Ortygia, pour défendre leurs vaisseaux, leurs arsenaux et leurs bassins à l'intérieur. Comme il n'y avait pas un grand intervalle entre les deux stations, chaque partie guettait les moments favorables pour s'attaquer ou se molester à l'occasion l'une l'autre au moyen d'armes de trait ; et il se livrait chaque jour des escarmouches de cette sorte, dans lesquelles en général les Athéniens semblent avoir eu l'avantage. Ils conçurent même le plan de pénétrer de vive force dans les ouvrages intérieurs de l'arsenal syracusain et de brûler les vaisseaux à l'intérieur. Ils amenèrent un navire de la plus grande dimension, avec des tours de bois et des parapets, contre la ligne de pieux faisant face à l'arsenal, et essayèrent de forcer l'entrée, soit au moyen de plongeurs qui sciaient les pieux au

(1) Thucydide, VII, 25.

(2) Thucydide, VII, 38.

fond de l'eau, soit par des marins dans des barques qui les entouraient de cordes et ainsi les détachaient ou les arrachaient. Tout cela se faisait à l'abri du grand navire avec ses tours garnies d'hommes armés à la légère, qui échangeaient des grêles de traits avec les archers syracusains postés sur le toit de leurs hangars à vaisseaux, et empêchaient ces derniers de venir assez près pour interrompre l'opération. Les Athéniens parvinrent ainsi à enlever la plupart des pieux fichés dans la mer, — et même les plus dangereux d'entre eux, ceux qui n'arrivaient pas à la surface de l'eau, et que par conséquent un vaisseau qui approchait ne pouvait pas voir. Mais ils y gagnèrent peu, puisque les Syracusains purent en ficher d'autres à la place. En général, il ne fut fait aucun dommage sérieux ni à l'arsenal, ni aux vaisseaux à l'intérieur. Et l'état de choses dans le Grand Port resta pour ainsi dire le même, pendant tout le temps que les envoyés furent absents pour leur tournée en Sicile, — probablement trois semaines ou un mois (1).

Ces députés avaient trouvé presque partout un bon accueil. L'avenir de Syracuse était alors si brillant, et celui de Nikias, avec ses forces actuelles, si complétement désespéré, que ceux qui hésitaient crurent le moment venu de se déclarer; et toutes les villes grecques de Sicile, excepté Agrigente, qui resta encore neutre (et naturellement excepté Naxos et Katane), résolurent de prêter leur aide à la cause qui l'emportait. Il vint de Kamarina 500 hoplites, 400 akontistæ et 300 archers; de Gela, 5 trirèmes, 400 akontistæ et 200 cavaliers. En outre, des troupes additionnelles des autres villes se réunirent, pour se rendre à Syracuse en corps à travers l'intérieur de l'île, sous la conduite des députés eux-mêmes. Mais cette partie du plan fut déjouée par Nikias, que l'état désespéré actuel de ses affaires rendait plus vigilant qu'il ne l'avait été par rapport à la marche de Gylippos à travers la Sicile. A sa prière, les tribus sikels des Kentoripes et des Halikyæi, alliées d'Athènes, se décidèrent

(1) Thucydide, VII, 25.

à attaquer les ennemis qui approchaient. Ils combinèrent une habile embuscade, les assaillirent à l'improviste et les dispersèrent en leur faisant subir une perte de 800 hommes. Tous les députés furent tués aussi, excepté les Corinthiens, qui conduisirent le reste des troupes (au nombre de 1500 environ) à Syracuse (1).

Ce revers, — qui semble être survenu vers le temps où Demosthenês avec son armement était à Korkyra, en route pour Syracuse, — intimida et mortifia tellement les Syracusains, que Gylippos jugea prudent de différer pendant quelque temps l'attaque qu'il avait eu l'intention de faire immédiatement après l'arrivée du renfort (2). Le délai de ces quelques jours ne fut rien moins que le salut de l'armée athénienne.

Ce ne fut pas avant que Demosthenês approchât de Rhegium, à deux ou trois jours de navigation de Syracuse, que l'attaque fut décidée sans nouveau délai. Longtemps à l'avance on avait fait des préparatifs de tout genre dans ce but, en particulier pour l'emploi le plus efficace des forces navales. Les capitaines et les patrons de vaisseaux de Syracuse et de Corinthe avaient fini par bien connaître la supériorité de la manœuvre nautique athénienne, et les causes d'où dépendait cette supériorité. La trirème athénienne était d'une construction comparativement légère, bonne pour un mouvement rapide dans l'eau, et pour un changement facile de direction : sa proue était étroite, armée d'une pointe aiguë s'avançant à l'extrémité, mais creuse et faible, et non pas faite pour se frayer passage au milieu d'une très-forte résistance. Elle n'était jamais destinée à rencontrer, dans un choc et une collision directs, la proue d'un ennemi : une telle manœuvre passait aux yeux des habiles marins d'Athènes, pour une grande maladresse. En avançant contre le vaisseau d'un ennemi, ils évitaient le choc direct, gouvernaient de manière à passer à côté, — puis, grâce à l'excellence et à la précision du mouvement de leurs rames, ils faisaient une conver-

(1) Thucydide, VII, 32, 33.

(2) Thucydide, VII, 33.

sion rapide, changeaient de direction, et revenaient avant que l'ennemi pût changer la sienne : ou peut-être ramaient-ils rapidement autour de lui, — ou reculaient-ils leur poupe tout d'abord, — jusqu'à ce qu'ils trouvassent l'occasion de pousser l'éperon de leur vaisseau contre quelque partie faible du sien, — contre le milieu du vaisseau, sa hanche, sa poupe, ou le plat des rames au dehors. Dans ces manœuvres les Athéniens étaient sans rivaux : mais aucune d'elles ne pouvait être accomplie, s'il n'y avait un vaste espace de mer, — ce qui rendait leur station navale actuelle la plus désavantageuse qui se pût imaginer. Ils étaient enfermés dans la partie la plus reculée d'un port de petites dimensions, près de la station de leurs ennemis, et avec tout le rivage, excepté leurs propres lignes, au pouvoir de ces ennemis; de sorte qu'ils ne pouvaient ramer à l'entour faute d'espace, ni nager à culer parce qu'ils n'osaient pas approcher du rivage. Dans cet espace resserré, le seul mode possible de combattre était par collision directe, proue contre proue, procédé qui non-seulement excluait toutes leurs manœuvres supérieures, mais ne convenait pas à la construction de leurs trirèmes. D'autre part, les Syracusains, d'après le conseil de leur habile timonier corinthien, Aristôn, changèrent la construction de leurs trirèmes pour se conformer aux exigences spéciales du cas, écartant toute idée de ce qui avait été généralement regardé comme une bonne manœuvre nautique (1). Au lieu de la pointe en avant, longue, faible, creuse et effilée, frappant l'ennemi considérablement au-dessus de la ligne de flottaison, et, conséquemment, causant moins de dommage, — ils raccourcirent la proue, mais la firent excessivement lourde et massive, — et abaissèrent la hauteur de la pointe en avant, de manière à ce qu'elle servît moins à percer qu'à pénétrer et à écraser de vive force toutes les parties opposées du vaisseau de l'ennemi, peu au-dessus de l'eau. Ce qu'on

(1) Thucydide, VII, 36. Τῇ δὲ πρότερον ἀμαθίᾳ τῶν κυβερνητῶν δοκούσῃ εἶναι, τὸ ἀντίπρωρον ξυγκροῦσαι, μάλιστ' ἂν αὐτοὶ χρήσασθαι· πλεῖστον γὰρ ἐν αὐτῷ σχήσειν, etc.

Diodore, XIII, 10.

appelait les épôtides, « oreillons » ou bouts se projetant à la droite et à la gauche de l'éperon, on les fit particulièrement épaisses et on les soutint au moyen d'arcs-boutants de bois placés dans la coque du vaisseau. Dans la construction attique, l'éperon était très-proéminent, et les épôtides de chaque côté étaient maintenues en arrière, servant au même objet que ce qu'on appelle bossoirs dans les vaisseaux modernes, auxquels les ancres sont suspendues : mais dans la construction corinthienne, l'éperon avançait moins, et les épôtides davantage, — de sorte qu'elles servaient à frapper l'ennemi : au lieu d'avoir un seul éperon, on pourrait dire que le vaisseau corinthien avait trois bouts (1). Les Syracusains comptaient sur l'étroitesse de l'espace, pour empêcher les évolutions athéniennes et ramener la lutte à rien de plus qu'une collision directe dans laquelle le vaisseau plus faible aurait sa proue brisée et défoncée, et dans cet état ne pourrait plus être gouverné.

Après que ces arrangements eurent été achevés, leur armée de terre fut mise en marche sous Gylippos pour menacer un des côtés des lignes athéniennes, tandis que la cavalerie et la garnison de l'Olympieion s'avançaient de l'autre côté. Les Athéniens se mettaient en position de se défendre contre ce qui semblait être une attaque par terre, quand ils virent la flotte syracusaine, forte de quatre-vingts trirèmes, sortir de son bassin toute prête à agir : alors eux

(1) Cf. Thucydide, VII, 34-36 ; Diodore, XIII, 10 ; Eurip. Iph. Taur. 1335. V. aussi les notes d'Arnold, de Poppo et de Didot sur les passages de Thucydide.

Je croirais que les ἀντηρίδες on poutres destinées à soutenir, étaient quelque chose de nouveau, imaginées alors pour la première fois afin de fortifier l'épôtide et de la rendre propre à heurter l'ennemi. Les mots qu'emploie Thucydide pour décrire la position de ces ἀντηρίδες ne sont pas pour moi tout à fait intelligibles, et je ne pense pas qu'aucun des commentateurs les explique d'une manière satisfaisante.

C'est Diodore qui spécifie que les Corinthiens abaissèrent le niveau de leurs proues, de manière à frapper plus près de l'eau, — ce que Thucydide ne mentionne pas.

Un vaisseau captif, quand on le remorquait comme prise, était désarmé en étant privé de son éperon (Athénée, XII, p. 535). Lysandros réserva les éperons des trirèmes athéniennes prises à Ægospotami pour orner son retour triomphal (Xénoph. Hellen. II, 3, 8).

aussi, bien que troublés d'abord par cette apparition inattendue, embarquèrent leurs équipages, et sortirent de leur station palissadée, avec soixante-quinze trirèmes, pour aller au-devant de l'ennemi. Cependant tout le jour se passa en escarmouches sans suite et indécises; avec un léger avantage pour les Syracusains, qui désemparèrent un ou deux vaisseaux athéniens, et toutefois essayèrent seulement d'amener les Athéniens à attaquer, sans vouloir eux-mêmes engager une action générale et corps à corps (1).

Il était sage aux Athéniens d'éviter absolument un engagement naval en restant dans leur station (du moins jusqu'à ce que la nécessité les y forçât pour escorter de nouvelles provisions arrivant dans le port); et comme Demosthenês était alors à peu de distance, la prudence conseillait cette réserve. On dit que Nikias lui-même aussi repoussa un combat immédiat, mais que son vote fut vaincu par ceux de ses collègues récemment nommés, Menandros et Euthydemos, qui, jaloux de montrer ce qu'ils pouvaient faire sans Demosthenês, s'appuyèrent sur l'honneur maritime athénien, qui leur défendait péremptoirement de reculer devant la bataille quand elle leur était offerte (2).

Bien que le lendemain les Syracusains ne fissent aucun mouvement, cependant Nikias prévoyant qu'ils ne tarderaient pas à recommencer, et n'étant nullement encouragé par les manifestations indécises du jour précédent, ordonna à chaque triérarque de réparer les avaries que son vaisseau avait éprouvées; et même il prit la précaution d'assurer davantage sa station navale en amassant des bâtiments marchands précisément le long des ouvertures de la palissade, à environ deux cents pieds les uns des autres. Les proues de ces bâtiments étaient pourvues de dauphins, — ou poutres élevées en l'air et armées à l'extrémité de têtes massives de fer, qu'on pouvait ainsi laisser tomber de manière à écraser

(1) Thucydide, VII, 37, 38.

(2) Plutarque, Nikias, c. 10; Diodore (XIII, 10) représente la bataille comme ayant été amenée contre la volonté et contre l'intention des Athéniens en général, et il ne fait pas allusion à quelque différence d'opinion entre les commandants.

tout vaisseau qui entrait (1) : toute trirème athénienne qui serait pressée de près pourrait ainsi pénétrer par cette ouverture où aucun ennemi ne pourrait la suivre, et choisirait son moment pour sortir de nouveau. Avant la nuit, ces arrangements furent achevés. Aux premières lueurs du jour suivant, les Syracusains reparurent, et firent les mêmes démonstrations de forces de terre et de mer qu'auparavant. La flotte athénienne s'étant avancée à leur rencontre, plusieurs heures se passèrent dans les mêmes escarmouches indécises et partielles, jusqu'à ce qu'enfin la flotte syracusaine retournât vers la ville, — encore sans engager de combat général et corps à corps. Les Athéniens, expliquant cette retraite de l'ennemi comme une preuve de lenteur et de peu de disposition à combattre (2), et supposant que leur devoir du jour était terminé, se retirèrent de leur côté dans leur station, débarquèrent, et se séparèrent pour préparer leur dîner à loisir, — car ils n'avaient pris aucune nourriture ce jour-là.

Mais ils n'étaient pas depuis longtemps sur le rivage, qu'ils furent étonnés de voir la flotte syracusaine revenir pour renouveler l'attaque, en ordre parfait de bataille. C'était une manœuvre suggérée par le Corinthien Aristôn, le plus habile timonier de la flotte ; à sa prière, les amiraux syracusains avaient envoyé aux autorités de la ville la requête pressante de faire apporter sur le rivage de la mer, pour ce jour-là, une grande quantité de provisions, et d'en rendre la vente obligatoire ; ainsi, la flotte à son retour ne perdrait pas de temps, en prenant un repas à la hâte sans que les équipages eussent à se disperser. En conséquence la flotte, après un intervalle court, mais suffisant, accordé pour prendre un rafraîchissement tout prêt ainsi, fut ramenée inopinément à la station de l'ennemi. Confondus à cette vue, les équipages

(1) Thucydide, VII, 41. Αἱ κεραῖαι δελφινοφόροι : cf. Pollux, I, 85, et Fragm. 6 de la comédie du poëte Pherekratês, intitulée Ἄγριοι, — Meineke, Fragm. comic. Græc. vol. II, p. 258, et le Scholiaste ad Aristoph. Equit. 759.

(2) Thucydide, VII, 40. Οἱ δ' Ἀθηναῖοι, νομίσαντες αὐτοὺς ὡς ἡσσημένους σφῶν πρὸς τὴν πόλιν ἀνακρούσασθαι, etc.

athéniens montèrent forcément de nouveau à bord, la plupart d'entre eux n'ayant pas pris de nourriture, et au milieu des murmures et du désordre (1). A la sortie de leur station les escarmouches indécises recommencèrent, et continuèrent pendant quelque temps, — jusqu'à ce qu'enfin les capitaines athéniens devinssent si impatients d'une fatigue prolongée qui épuisait leurs hommes, qu'ils résolurent d'engager la lutte les premiers, et d'en venir à une action corps à corps aussi bien que générale. En conséquence, on donna le signal, et ils ramèrent en avant pour commencer l'attaque, qui fut reçue gaiement par les Syracusains. En étant attaqués au lieu de le faire eux-mêmes, ces derniers étaient plus en état d'assurer une collision directe de proue contre proue, excluant tout circuit, tout mouvement en arrière, ou toute évolution de la part de l'ennemi : à tout prix, leurs timoniers s'arrangèrent pour réaliser ce plan, et pour écraser, enfoncer ou endommager l'avant d'un grand nombre des trirèmes athéniennes, simplement par le poids supérieur des matériaux et par leur solidité de leur propre côté. En outre, aussitôt que le combat s'engagea corps à corps, les akontistæ syracusains, en grand nombre sur le pont des vaisseaux, faisaient beaucoup de mal ; tandis que leurs petits bateaux ramaient immédiatement sous les flancs des trirèmes athéniennes, brisaient les plats de leurs rames, et lançaient des traits dans l'intérieur par les trous des avirons, contre les rameurs sur leurs bancs. Enfin, les Athéniens, après avoir vaillamment soutenu le combat pendant quelque temps, eurent un tel désavantage, qu'ils furent forcés de céder et de chercher un abri dans leur station. Les bâtiments marchands armés, que Nikias avait établis devant les ouvertures de la palissade se trouvèrent alors avoir une grande utilité en arrêtant la poursuite des Syracusains ; deux de leurs trirèmes, dans l'excitation de la victoire, poussèrent en avant trop près de ces bâtiments et furent désemparées par les engins pesants qu'ils avaient à bord, — l'une d'elles fut prise

(1) Thucydide, VII, 40.

avec tout son équipage. Toutefois, la victoire générale des Syracusains fut complète : sept trirèmes athéniennes furent coulées bas ou désemparées; beaucoup d'autres sérieusement endommagées, et un grand nombre de marins tués ou faits prisonniers (1).

Enivrés de joie par le résultat de cette bataille, dont le plan semble avoir été non moins habilement conçu que bravement exécuté, les Syracusains eurent alors pleine confiance dans leur supériorité sur mer aussi bien que sur terre, et ne songèrent à rien moins qu'à la destruction complète de leurs ennemis dans le port. Les généraux s'occupaient déjà de concerter des mesures pour renouveler l'attaque tant par mer que par terre, et une semaine ou deux de plus aurait probablement vu la ruine de cet armement de siége jadis triomphant, où au moment actuel ne régnait que le découragement. Dans le fait, la seule interruption des provisions, vu que les Syracusains étaient maîtres de l'entrée du port, devait nécessairement le réduire à la famine en peu de temps, s'ils conservaient leur supériorité sur mer. Cependant tous leurs calculs furent suspendus, et les espérances des Athéniens ranimées pour le moment, par l'entrée de Demosthenês et d'Eurymedôn avec le second armement dans le Grand Port, entrée qui semble s'être effectuée le jour même, ou le lendemain, après la récente bataille (2). Tellement furent importantes les conséquences qui résultèrent de cet ajournement de l'attaque des Syracusains, occasionné par la récente défaite de leur armée de renfort venant de l'intérieur! Tellement l'une ou l'autre partie pensa peu, à ce moment-là, que c'eût été un adoucissement au malheur d'Athènes, si Demosthenês ne fût pas arrivé à temps, si la ruine du premier armement eût été consommée réellement alors avant l'arrivée du second!

Demosthenês, après avoir obtenu les renforts demandés à Korkyra, avait traversé la mer Ionienne pour se rendre aux îles appelées Chœrades, sur la côte d'Iapygia, où il prit à son

(1) Thucydide, VII, 41.

(2) Thucydide, VII, 42.

bord une troupe de 150 akontistæ messapiens, grâce à l'aide amicale du prince indigène Artas, avec lequel il renouvela une ancienne alliance. Poussant jusqu'à Métaponte, déjà alliée d'Athènes, il y fut renforcé de deux trirèmes et de 300 akontistæ : ayant ses forces ainsi augmentées, il fit voile vers Thurii. Là il se vit cordialement accueilli, car le parti favorable à Athènes était en plein ascendant; il avait eu récemment le dessus dans une dissension violente, et avait rendu une sentence de bannissement contre ses adversaires (1). Non-seulement ils prirent la résolution formelle de reconnaître les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Athéniens, mais ils équipèrent un régiment de 700 hoplites et de 300 akontistæ destinés à accompagner Demosthenês, qui y resta assez longtemps pour passer ses troupes en revue et vérifier si chaque division était complète. Après avoir fait cette revue sur les bords du fleuve Sybaris, il fit marcher ses troupes par terre à travers le territoire thurien jusqu'aux rives du fleuve Hylias qui le séparait de Krotôn. Là il rencontra des députés krotoniates, qui lui interdirent l'accès de leur territoire ; alors il suivit le fleuve jusqu'au rivage de la mer, s'embarqua et poursuivit son voyage au sud le long de la côte d'Italie, — touchant aux diverses villes, à toutes excepté à l'hostile Lokri (2).

Son entrée dans le port de Syracuse (3), — accomplie dans l'ordre le plus fastueux, avec des ornements et des accompagnements de musique, — fut non moins imposante à cause de la grandeur de ses forces, que critique par rapport à l'opportunité. A prendre ensemble Athéniens, alliés et forces mercenaires, — il conduisait 73 trirèmes, 5000 hoplites, et un nombre considérable de troupes légères de toute sorte, archers, frondeurs, akontistæ, etc., avec d'autres choses nécessaires pour agir d'une manière efficace. A la vue de cet armement non inférieur au premier qui était arrivé sous Nikias, les Syracusains perdirent pour un moment la confiance

(1) Thucydide, VII, 33-57.
(2) Thucydide, VII, 35.
(3) Plutarque, Nikias, c. 21.



de leur récent triomphe, et furent frappés de terreur aussi bien que d'étonnement (1). Qu'Athènes pût être assez téméraire pour se passer d'un tel armement, à un instant où l'explosion complète de l'hostilité péloponésienne recommençait contre elle, et où Dekeleia était en train d'être fortifiée, — c'était un fait en dehors de toute probabilité raisonnable, et qu'on ne pouvait croire, à moins qu'on ne le vît réellement. Et bien que les Syracusains sussent que Demosthenès était en route, probablement ils n'avaient aucune idée à l'avance de la grandeur de son armement.

D'autre part, les cœurs des Athéniens défaits et assiégés furent ranimés quand ils saluèrent leurs nouveaux camarades. Ils se virent maîtres de nouveau sur terre aussi bien que sur mer; et ils montrèrent leur supériorité nouvelle en sortant sur-le-champ de leurs lignes et en ravageant les terres voisines de l'Anapos, les Syracusains n'osant pas engager une action générale, et se bornant à surveiller le mouvement avec quelque cavalerie de l'Olympieion.

Mais cette manifestation illusoire de puissance n'en imposa pas à Demosthenès, aussitôt qu'il se fut rendu maître de l'état complet des affaires, et qu'il eut comparé ses propres moyens avec ceux de l'ennemi. Il trouva l'armée de Nikias non-seulement harassée par des fatigues continuées longtemps, et découragée par la défaite précédente, mais encore affaiblie à un terrible degré par la fièvre de marais générale vers la fin de l'été, dans le terrain bas où elle était campée (2).

Il vit que ce qui faisait la force des Syracusains, c'étaient des alliés multipliés, des fortifications étendues, un chef d'un grand talent et la croyance universelle que leur cause l'emporterait. De plus, il sentit profondément la position d'Athènes chez elle et le besoin qu'elle avait de tous ses citoyens contre des ennemis, en face de ses propres murailles. Mais surtout, il en vint à être convaincu des déplorables effets qui étaient résultés de l'erreur qu'avait commise Nikias,

(1) Thucydide, VII, 42.

(2) Thucydide, VII, 47-50.

en perdant d'une manière irréparable tant de temps précieux et en effaçant peu à peu la première et effrayante impression causée par son magnifique armement. Toutes ces considérations déterminèrent Demosthenês à agir sans tarder un moment, tandis que l'impression produite par son arrivée était encore entière, — et à frapper un coup grand et décisif tel que, s'il réussissait, il pût rendre la conquête de Syracuse de nouveau probable. S'il échouait, il résolut d'abandonner toute l'entreprise, et de retourner sur-le-champ à Athènes avec son armement (1).

Au moyen des lignes athéniennes, il possédait la partie la plus méridionale de la pente d'Epipolæ. Mais tout le long de cette pente de l'est à l'ouest, immédiatement en face ou au nord de sa position, s'étendait le contre-mur bâti par les Syracusains, commençant au mur de la ville sur le terrain le plus bas, et s'élevant d'abord dans une direction nord-ouest; ensuite dans une direction occidentale, jusqu'à ce qu'il rejoignît le fort sur le terrain le plus élevé près de la falaise, où passait la route d'Euryalos à Syracuse. Les Syracusains, comme défenseurs, étaient sur le côté nord de ce contre-mur, lui et les Athéniens sur le côté sud. C'était une barrière qui arrêtait complétement sa marche, et il ne pouvait faire un pas s'il ne s'en rendait maître. Pour y parvenir, il n'y avait que deux moyens possibles, — ou l'attaquer de front, ou le tourner par son extrémité occidentale en remontant jusqu'à l'Euryalos. Il commença par essayer la première méthode; mais le mur était abondamment garni d'hommes et vigoureusement défendu. Les machines de siége furent toutes brûlées ou mises hors d'état de servir, et toutes les tentatives qu'il fit furent complétement repoussées (2). Il ne restait plus que la seconde méthode, — de tourner le mur en montant par des routes détournées jusqu'aux hauteurs d'Euryalos, derrière cet ouvrage, et ensuite en attaquant le fort par lequel il se terminait.

Mais la marche nécessaire pour accomplir ce dessein d'a-

(1) Thucydide, VII, 42.

(2) Thucydide, VII, 43.

bord, en remontant la vallée de l'Anapos, visible des postes syracusains au-dessus; ensuite en montant jusqu'à l'Euryalos par une route étroite et sinueuse, — était si difficile que même Demosthenês, naturellement plein d'ardeur, désespéra de pouvoir se frayer une route dans le jour, en face d'un ennemi qui verrait l'attaque. Il fut donc forcé de tenter une surprise de nuit, et dans ce dessein, du consentement de Nikias et de ses autres collègues, il fit en conséquence des préparatifs sur l'échelle la plus grande et par les moyens les plus efficaces. Il prit le commandement lui-même avec Menandros et Eurymedôn (Nikias (1) restant pour commander dans l'intérieur des lignes), — il emmena des hoplites et des troupes légères, avec des maçons et des charpentiers, et tout ce qui était nécessaire pour établir un poste fortifié; — enfin il donna l'ordre que chaque homme emportât avec lui des provisions pour cinq jours.

La fortune le favorisa au point qu'il accomplit non-seulement les arrangements préliminaires, mais la marche elle-même, sans éveiller les soupçons de l'ennemi. Au commencement d'une nuit éclairée par la lune, il quitta les lignes, et marcha le long du terrain bas sur la rive gauche de l'Anapos et parallèlement à ce fleuve pendant une distance considérable; suivant après cela diverses routes à droite, il arriva à l'Euryalos ou point le plus élevé d'Epipolæ, où il se trouva sur la même route par laquelle avaient passé les Athéniens en revenant de Katane dix-huit mois auparavant, — et Gylippos en venant de l'intérieur de l'île dix mois avant environ, — afin de gagner la pente d'Epipolæ, au-dessus de Syracuse. Il atteignit, sans être découvert, le fort extrême des Syracusains sur la hauteur, — l'attaqua

(1) Thucydide, VII, 43. Diodore nous dit que Demosthenês prit avec lui 10,000 hoplites et 10,000 hommes de troupes légères, — chiffres auxquels on ne doit pas du tout se fier (XIII, 11).

Plutarque (Nikias, c. 21) dit que Nikias était extrêmement contraire à l'attaque d'Epipolæ; Thucydide ne dit rien de pareil, et l'assertion semble improbable.

La direction prise par Demosthenês dans sa marche de nuit se verra marquée sur le plan II, annexé à ce volume.

tout à fait à l'improviste, — et le prit après une faible résistance. Quelques hommes de la garnison qu'il renfermait furent tués; mais la plus grande partie s'échappa et courut donner l'alarme aux trois camps fortifiés de Syracusains et d'alliés, qui étaient placés l'un au-dessous de l'autre, derrière le long mur continu (1), sur la pente d'Epipolæ, — aussi bien qu'à un régiment d'élite de six cents hoplites syracusains sous Hermokratês (2), qui formait un poste de nuit ou bivouac. Ce régiment se hâta de venir au secours; mais Demosthenês et l'avant-garde athénienne, chargeant avec impétuosité, le refoulèrent en désordre sur les posi-

(1) Thucydide, VII, 42, 43. Καὶ (Demosthenês) ὁρῶν τὸ παρατείχισμα τῶν Συρακοσίων, ᾧ ἐκώλυσαν περιτειχίσαι σφᾶς τοὺς Ἀθηναίους, ἁπλοῦν τε ὄν, καὶ εἰ ἐπικρατήσειέ τις τῶν τε Ἐπιπολῶν τῆς ἀναβάσεως, καὶ αὖθις τοῦ ἐν αὐταῖς στρατοπέδου, ῥᾳδίως ἂν αὐτὸ ληφθὲν (οὐδὲ γὰρ ὑπομεῖναι ἂν σφᾶς οὐδένα) ἠπείγετο ἐπιθέσθαι τῇ πείρᾳ.

VII, 43. Καὶ ἡμέρας μὲν ἀδύνατα ἐδόκει εἶναι λαθεῖν προσελθόντας καὶ ἀναβάντας, etc.

Le docteur Arnold et Goeller expliquent tous deux cette description de Thucydide (V: leurs notes sur ce chapitre, et un appendice du docteur Arnold, p. 275) comme si Nikias, dès que le contre-mur syracusain eut traversé sa ligne de blocus, avait évacué son Cercle et ses ouvrages sur la pente d'Epipolæ, et s'était retiré exclusivement dans le terrain plus bas au-dessous. Le docteur Thirlwall a aussi la même opinion (Hist. Gr. vol. III, ch. 26, p. 432-434).

Cela me semble une erreur. Quel motif concevable peut-on donner qui aurait engagé Nikias à céder à l'ennemi un avantage si important? S'il avait abandonné une fois la pente d'Épipolæ pour occuper exclusivement le marais au-dessous de la falaise méridionale, — Gylippos et les Syracusains auraient eu bien soin qu'il ne remontât jamais cette falaise; et il n'aurait jamais pu aller près du παρατείχισμα. Le moment où les Athéniens finirent par abandonner leurs fortifications sur le sommet d'Epipolæ (τὰ ἄνω τείχη) est marqué spécialement après par Thucydide — VII, 60 : ce fut au dernier moment de désespoir, quand le service de tous était nécessaire pour le combat maritime final dans le Grand Port. Le docteur Arnold, (p. 275) interprète mal ce passage, à mon avis, en esquivant son sens direct.

Les mots de Thucydide, VII, 42 : — Εἰ ἐπικρατήσειέ τις τῶν τε Ἐπιπολῶν τῆς ἀναβάσεως καὶ αὖθις τοῦ ἐν αὐταῖς στρατοπέδου sont plus exactement compris par M. Firmin Didot dans la note de sa traduction, que par Arnold et Goeller. Le στρατόπεδον mentionné ici *ne* signifie *pas* le Cercle athénien, et leur ligne de circonvallation achevée en partie sur la pente d'Epipolæ. Il veut dire le terrain plus élevé que celui-ci, qu'ils avaient occupé d'abord en partie pendant qu'ils construisaient le fort de Labdalon, et dont ils avaient été réellement maîtres jusqu'à l'arrivée de Gylippos, qui l'avait alors converti en un camp ou στρατόπεδον de Syracusains.

(2) Diodore, XIII, 11.

tions fortifiées qui se trouvaient derrière. Même Gylippos et les troupes syracusaines qui sortirent de ces positions furent d'abord ramenés en arrière par le même mouvement de retraite.

Jusque-là l'entreprise de Demosthenès avait réussi au delà de toute espérance raisonnable. Il était maître, non-seulement du fort extérieur de la position syracusaine, mais encore de l'extrémité de leur contre-mur qui s'appuyait sur ce fort : le contre-mur n'était plus défendable, maintenant qu'il se trouvait sur le côté nord ou syracusain de ce mur; — de sorte que les hommes sur le parapet, là où il rejoignait le fort, ne firent aucune résistance et s'enfuirent. Quelques Athéniens se mirent même à arracher les parapets et à démolir cette partie du contre-mur, opération d'une extrême importance en ce qu'elle aurait ouvert à Demosthenès une communication avec le côté méridional du contre-mur, menant directement aux lignes athéniennes sur Epipolæ. En tout cas, son plan, qui consistait à tourner le contre-mur, était déjà exécuté, — s'il avait pu seulement se maintenir dans sa position actuelle, même sans avancer plus loin, — et s'il avait pu démolir deux ou trois cents mètres de l'extrémité supérieure du mur alors en son pouvoir. Qu'il lui ait été possible de se maintenir sans avancer plus loin jusqu'au lever du jour, et éviter ainsi les périls inconnus d'une bataille de nuit, c'est ce que nous ne pouvons dire. Mais lui et ses hommes, trop exaltés par le succès pour songer à s'arrêter, marchèrent rapidement en avant pour compléter leur victoire et pour empêcher les Syracusains débandés de reprendre un ordre ferme de bataille. Toutefois, malheureusement, leur ardeur de poursuite (comme cela arrivait constamment aux hoplites grecs) troubla la régularité de leurs propres rangs, de sorte qu'ils ne furent pas en état de soutenir le choc des hoplites bœôtiens, qui venaient de sortir de leur position, et qui s'avançaient dans un ordre ferme et excellent vers le théâtre de l'action. Les Bœôtiens les chargèrent, et, après une courte résistance, les défirent complétement et les forcèrent à prendre la fuite. Les fugitifs de l'avant-garde furent refoulés ainsi sur leurs propres cama-

rades qui s'avançaient derrière eux, — encore sous l'impression du succès, — ignorant ce qui s'était passé par devant, — et eux-mêmes poussés par les nouvelles troupes qui les suivaient immédiatement.

De cette manière, toute l'armée ne présenta bientôt plus qu'une scène de confusion et de cris, où il n'y avait ni commandement ni obéissance, et où personne ne pouvait discerner ce qui se passait. La lumière de la lune rendait les objets et les personnes visibles en général, sans être suffisante pour qu'on distinguât un ami d'un ennemi. Les Athéniens défaits, refoulés sur leurs camarades, furent dans plus d'un cas pris par erreur pour des ennemis et tués. Les Syracusains et les Bœôtiens, poussant de grands cris et poursuivant leur avantage, se trouvèrent mêlés aux premiers Athéniens, et les deux armées se groupèrent ainsi en troupes qui ne se reconnaissaient les unes les autres qu'en se demandant mutuellement le mot d'ordre. Cette preuve aussi ne tarda pas à faire défaut, puisque chacune des deux parties finit par connaître le mot d'ordre de l'autre, — en particulier celui des Athéniens, chez lesquels la confusion était la plus grande, fut bien connu des Syracusains qui restaient réunis en troupes plus considérables. Surtout l'effet du pæan ou cri de guerre des deux côtés fut remarquable. Les Dôriens de l'armée athénienne (d'Argos, de Korkyra et d'autres endroits) faisaient entendre un pæan que l'on ne pouvait distinguer de celui des Syracusains. Conséquemment leur cri jetait la terreur parmi les Athéniens eux-mêmes qui s'imaginaient avoir des ennemis derrière eux et au milieu d'eux. Ce désordre et cette panique aboutirent bientôt à une fuite générale. Les Athéniens, en fuyant, se précipitèrent par les mêmes routes qu'ils avaient suivies en montant; mais ces routes se trouvèrent trop étroites pour des fugitifs frappés de terreur, et beaucoup d'entre eux rejetèrent leurs armes afin de gravir les falaises ou de sauter en bas, tentative dans laquelle ils périrent pour la plupart. Même parmi ceux qui effectuèrent sans accident leur descente dans la plaine, en bas, beaucoup (particulièrement les nouveaux venus appartenant à l'armement de Demosthenês) s'égarè-

rent par ignorance et furent interceptés le lendemain par la cavalerie syracusaine. Après des pertes terribles, et l'esprit abattu, les Athéniens trouvèrent enfin un abri dans leurs propres lignes. Leur perte en armes fut même plus grande que leur perte en hommes, à cause des boucliers que jetèrent les soldats qui s'élancèrent du haut de la falaise (1).

Les Syracusains, ivres de joie, érigèrent deux trophées, l'un sur la route d'Epipolæ, l'autre à l'endroit exact et fatal où les Bœôtiens avaient résisté à l'ennemi et l'avaient repoussé pour la première fois. Une victoire, si inattendue et si accablante, fit remonter leurs sentiments au même point de confiance qui les avait animés avant l'arrivée de Demosthenês. Redevenus maîtres du terrain, ils conçurent de nouveau l'espoir de forcer les lignes athéniennes et de détruire l'armement; toutefois, pour y parvenir, on jugea nécessaire d'obtenir de nouveaux renforts, et Gylippos alla en personne, chargé de cette mission, vers les différentes villes de Sicile; — tandis qu'on dépêcha Sikanos avec quinze trirèmes à Agrigente, qui, comme on le croyait, hésitait à ce moment et était dans une crise politique (2).

Pendant l'absence de Gylippos, les généraux athéniens purent à loisir déplorer leur revers récent, et discuter les exigences de leur fâcheuse position. Tout l'armement était alors plein de découragement et de lassitude ; impatient de fuir un théâtre où la fièvre le diminuait chaque jour en nombre, et où il semblait destiné uniquement au déshonneur. Ces pénibles preuves de désorganisation croissante ne donnèrent à Demosthenês que plus d'ardeur à insister sur la résolution qu'il avait prise avant l'attaque sur Epipolæ. Il avait fait de son mieux pour frapper un coup décisif : les chances de la guerre avaient tourné contre lui, et lui avaient

(1) Thucydide, VII, 44, 45.
Plutarque (Nikias, c. 21) dit que le nombre des morts fut de 2,000. Diodore porte le chiffre à 2,500 (XIII, 11). Thucydide ne dit rien de cela. Ces deux auteurs copiaient probablement quelque autorité commune, et non Thucydide, peut-être Philiste.

(2) Thucydide, VII, 46.

fait subir une défaite humiliante ; aussi insistait-il maintenant sur la nécessité d'abandonner toute l'entreprise et de retourner sur-le-champ à Athènes. La saison était encore favorable pour le voyage (on était, à ce qu'il semble, au commencement d'août), tandis que les trirèmes, amenées récemment, et dont on ne s'était pas encore servi, les rendaient maîtres de la mer pour le moment. Il était inutile (ajoutait-il) de perdre plus de temps et d'argent à continuer de faire la guerre à Syracuse, qu'on ne pouvait pas actuellement espérer réduire ; surtout à un moment où Athènes avait tant besoin de toutes ses forces chez elle, pour les opposer à la garnison de Dekeleia (1).

Cette proposition, bien qu'épousée et appuyée par Eurymedôn, fut péremptoirement combattue par Nikias, qui prétendit, d'abord, que, bien qu'il admît la réalité tout entière de leur présente détresse et des chances ingrates pour l'avenir, on ne devait pas néanmoins les proclamer publiquement. L'ennemi finirait inévitablement par connaître une résolution formelle de se retirer, adoptée en présence de tant de personnes, et par conséquent on ne pourrait jamais l'exécuter en silence et en secret (2), — comme demandait à l'être une telle résolution. Mais bien plus, il (Nikias) fit une objection décidée à la résolution elle-même. « Il ne consentirait jamais à ramener l'armement, sans ordre spécial d'Athènes pour le faire ; il était sûr que le peuple athénien ne supporterait jamais une telle conduite. Quand les actes des

(1) Thucydide, VII, 47.

(2) Thucydide, VII. 48. Ὁ δὲ Νικίας ἐνόμιζε μὲν καὶ αὐτὸς πονηρὰ σφῶν τὰ πράγματα εἶναι, τῷ δὲ λόγῳ οὐκ ἐβούλετο αὐτὰ ἀσθενῆ ἀποδεικνύναι, οὐδ' ἐμφανῶς σφᾶς ψηφιζομένους μετὰ πολλῶν τὴν ἀναχώρησιν τοῖς πολεμίοις καταγγέλτους γίγνεσθαι · λαθεῖν γὰρ ἄν, ὁπότε βούλοιντο, τοῦτο ποιοῦντες πολλῷ ἧττον.

Il semble probable que quelques-uns des taxiarques et des triérarques furent présents à cette délibération, comme nous le voyons ensuite dans un autre cas, c. 60. Il se peut que Demosthenês ait même demandé qu'ils y *assistassent*, comme témoins relativement au sentiment de l'armée, et aussi comme appuis, si la chose venait plus tard à être débattue dans l'assemblée publique à Athènes. C'est à ce fait que les mots ἐμφανῶς μετὰ πολλῶν semblent faire allusion.

généraux seraient soumis à l'assemblée publique à Athènes, ils seraient jugés, non par des personnes qui avaient été à Syracuse et qui connaissaient les faits réels, mais par des auditeurs qui ne devraient leurs connaissances qu'aux discours artificieux d'orateurs habitués à incriminer. Même les citoyens qui servaient actuellement, — bien que poussant maintenant des cris de souffrance, et impatients de retourner dans leurs foyers, — changeraient de ton quand ils seraient en sûreté dans l'assemblée publique, et feraient volte-face pour dénoncer leurs généraux comme ayant été déterminés par des présents à emmener l'armée. En exprimant ses propres sentiments personnels, il connaissait trop bien les dispositions de ses concitoyens pour s'exposer au danger de périr ainsi sous une accusation à la fois imméritée et honteuse. Il aimerait mieux courir les chances les plus extrêmes de danger de la part de l'ennemi (1). On devait se rappeler aussi (ajoutait-il) que si *leurs* affaires étaient actuellement mauvaises, celles de Syracuse étaient aussi mauvaises, et même dans un état pire. Pendant plus d'une année, la guerre avait imposé aux Syracusains des frais ruineux, pour nourrir des alliés étrangers aussi bien que pour maintenir des postes avancés, — de sorte qu'ils avaient déjà dépensé deux mille talents, outre de larges dettes contractées et non payées. Ils ne pouvaient continuer cette marche plus longtemps; cependant la suspension de leurs payements leur aliénerait alors l'esprit de leurs alliés, et les laisserait sans ressources. Athènes pouvait bien mieux supporter les frais de la guerre (auxquels Démosthenês avait fait allusion comme à une raison pour retourner dans leur patrie); tandis qu'un poids

(1) Thucydide, VII, 48. Οὐκοῦν βούλεσθαι αὐτός γε, ἐπιστάμενος τὰς Ἀθηναίων φύσεις, ἐπὶ αἰσχρᾷ γε αἰτίᾳ καὶ ἀδίκως ὑπ' Ἀθηναίων ἀπολέσθαι, μᾶλλον ἢ ὑπὸ τῶν πολεμίων, εἰ δεῖ, κινδυνεύσας τοῦτο παθεῖν, ἰδίᾳ.

La position du dernier mot ἰδίᾳ dans cette phrase est embarrassante, en ce qu'il ne peut guère être expliqué qu'avec ἀπολέσθαι ou avec αὐτός γε; car Nikias ne pouvait courir aucun danger de périr *séparément* par les mains de l'ennemi, — à moins que nous ne devions lui attribuer une rodomontade absurde tout à fait étrangère à son caractère. Cf. Plutarque, Nikias, c. 22.

plus lourd accablerait entièrement les Syracusains. Il (Nikias) conseillait donc de rester où ils étaient et de continuer le siége (1) ; d'autant plus que la flotte était devenue incontestablement la plus forte des deux. »

Demosthenês et Eurymedôn protestèrent dans les termes les plus forts contre la proposition de Nikias. En particulier ils traitèrent le projet de rester dans le Grand Port comme une source certaine de ruine, et conseillèrent avec insistance, tout au moins, de quitter cette position sans un moment de retard. Même en admettant (comme argument) les scrupules de Nikias à l'idée d'abandonner la guerre syracusaine sans une autorisation formelle d'Athènes, ils insistaient encore sur une translation immédiate de leur camp du Grand Port à Thapsos ou à Katane. A l'une ou à l'autre de ces stations ils pourraient poursuivre les opérations contre Syracuse avec tout l'avantage d'un cercle plus vaste de pays pour avoir des provisions, d'un endroit plus sain, et surtout d'une mer ouverte, qui était absolument indispensable à la tactique navale des Athéniens, en échappant à cet étroit bassin qui les condamnait à l'infériorité même sur leur propre élément. En tout cas se retirer, et cela immédiatement, du Grand Port, — telle fut la demande pressante de Demosthenês et d'Eurymedôn (2).

Mais même quant à la motion modifiée de transférer la position actuelle à Thapsos ou à Katane, Nikias refusa d'y consentir. Il insista sur le conseil de rester comme on était ; et il paraît que Menandros et Euthydemos (3) (collègues nommés par l'assemblée à Athènes avant le départ du second armement) ont dû voter sous l'influence de son autorité ; ce qui fit que la majorité fut de son côté. Probablement, il n'a dû falloir rien moins que d'être en minorité pour engager

(1) Thucydide, VII, 48. Τρίβειν οὖν ἔφη χρῆναι προσκαθημένους, etc.

(2) Thucydide, VII, 49. Ὁ δὲ Δημοσθένης περὶ μὲν τοῦ προσκαθῆσθαι οὐδ' ὁπωσοῦν ἐνεδέχετο — τὸ δὲ ξύμπαν εἰπεῖν, οὐδενὶ τρόπῳ οἱ ἔφη ἀρέσκειν ἐν τῷ αὐτῷ ἔτι μένειν, ἀλλ' ὅτι τάχιστα ἤδη καὶ μὴ μέλλειν ἐξανίστασθαι. Καὶ ὁ Εὐρυμέδων αὐτῷ τοῦτο ξυνηγόρευεν.

(3) Thucydide, VII, 69; Diodore, XIII, 12.

Demosthenês et Eurymedôn à se soumettre, — sur un point d'une importance si considérable.

Ce fut ainsi que l'armement athénien resta sans quitter le Port, toutefois apparemment tout à fait inactif, pendant une période qui a dû au moins durer trois semaines ou un mois, jusqu'à ce que Gylippos revînt à Syracuse avec de nouveaux renforts. Dans toute l'armée, l'espoir du succès paraît s'être évanoui, tandis que le désir du retour était devenu général. Les opinions de Demosthenês et d'Eurymedôn étaient sans doute bien connues, et on attendait des ordres pour la retraite, qui ne vinrent pas. Nikias refusa obstinément de les donner, pendant tout ce fatal intervalle ; ce qui plongea l'armée dans l'abîme de la ruine, au lieu d'un simple échec dans leur entreprise agressive.

Cette obstination parut si inexplicable, que bien des personnes crurent, à la décharge de Nikias, qu'il savait plus qu'il ne voulait révéler. Thucydide même pense qu'il fut trompé par ce parti dans Syracuse, avec lequel il avait toujours entretenu une correspondance secrète (vraisemblablement à part de ses collègues), et qui le pressait, par des messages spéciaux, de ne pas s'en aller, l'assurant qu'il serait impossible à Syracuse de tenir plus longtemps. Sans se fier entièrement à ces avis, il ne pouvait se décider à agir dans le sens opposé. Il reculait donc de jour en jour, refusant de prononcer le mot décisif (1).

---

(1) Thucydide, VII, 48. Ἃ ἐπιστάμενος, τῷ μὲν ἔργῳ ἔτι ἐπ' ἀμφότερα ἔχων καὶ διασκοπῶν ἀνεῖχε, τῷ δ' ἐμφανεῖ τότε λόγῳ οὐκ ἔφη ἀπάξειν τὴν στρατιάν.

On peut raisonnablement inférer de Thucydide l'insignifiance du parti dans Syracuse avec lequel correspondait Nikias, VII, 55. Il se composait en partie de ces Léontins qui avaient été incorporés dans le nombre des citoyens syracusains (Diodore XIII, 18).

Polyen (I, 43, 1) rapporte un récit relatif à une révolte des esclaves ou vilains (οἰκέται) à Syracuse pendant le siége athénien, sous un chef nommé Sosikratês, — révolte étouffée par le stratagème d'Hermokratês. Qu'il y ait eu diverses tentatives de cette sorte à Syracuse pendant ces deux années d'épreuve, cela n'est nullement improbable. Dans le fait, il est difficile de comprendre comment les nombreux esclaves attachés à la glèbe furent maintenus en ordre pendant le moment de grande crise et de grand danger, avant l'arrivée de Gylippos.

Rien dans toute la carrière de Nikias n'est aussi inexplicable que sa coupable infatuation, — car nous ne pouvons lui donner un nom moins sévère, en voyant qu'elle enveloppait tous les hommes braves qui l'entouraient dans la même ruine que lui, — à ce moment critique. Comment pouvons-nous supposer qu'il ait réellement cru que les Syracusains, alors en pleine veine de succès, et lorsque Gylippos était allé se procurer de nouvelles forces, faibliraient et seraient hors d'état de continuer la guerre? Quelque puérile que semble une pareille crédulité, nous sommes néanmoins obligé de l'admettre comme réelle, à tel point qu'elle contre-balança tous les motifs pressants qui engageaient à partir; motifs appuyés par des collègues judicieux aussi bien que par les plaintes de l'armée, et signalés à sa propre observation par l'expérience de sa dernière défaite navale. En tout cas, elle servit d'excuse à la fatale faiblesse de son caractère qui le rendit incapable de prendre des résolutions fondées sur des calculs à longue portée, et l'enchaîna à sa position actuelle jusqu'à ce qu'il fût forcé d'agir par une imminente nécessité.

Mais nous discernons dans la présente occasion un autre motif qui contribue beaucoup à lui dicter son hésitation. Les autres généraux conçoivent avec plaisir l'idée de retourner dans leur pays et de sauver les forces qui restent encore, même dans des circonstances de désappointement et d'échec. Il n'en est pas de même de Nikias; il connaît trop bien la réception qu'il a méritée et qui pouvait bien être en réserve pour lui. De son aveu, il est vrai, il prévoit un reproche que les Athéniens adresseront aux généraux, mais seulement un reproche immérité, sur la raison spéciale qu'ils ramènent l'armée sans ordres venus d'Athènes, — ajoutant quelques durés critiques sur l'injustice des jugements populaires et la perfidie de ses propres soldats. Mais en premier lieu, nous pouvons faire remarquer que Demosthenês et Eurymedôn, bien qu'aussi responsables que lui de cette décision, n'eurent pas la même crainte de l'injustice populaire, ou, s'ils l'eurent, ils virent clairement que l'obligation de la braver était impérieuse en cette circonstance. Et en second lieu, jamais per-

sonne n'eut si peu lieu de se plaindre du jugement populaire que Nikias. Les erreurs du peuple à son égard ont toujours eu pour cause un excès d'indulgence, d'estime et de constance. Mais Nikias prévoyait trop bien qu'il aurait à répondre à Athènes pour plus que pour le simple fait de sanctionner la retraite dans les circonstances présentes. Il ne pouvait s'empêcher de se rappeler l'orgueil et les ardentes espérances au milieu desquels il avait dans l'origine emmené l'armement du Peiræeus, comparés avec la suite misérable et la fin ignominieuse de l'expédition, — même si le compte avait été arrêté à ce moment, sans rien de pire en plus. Il ne pouvait s'empêcher de sentir, plus ou moins, combien ce malheur était dû en grande partie à ses propres erreurs de jugement; et sous de telles impressions, l'idée d'affronter les critiques et l'examen libres de ses concitoyens (même en écartant la chance d'un procès judiciaire) a dû lui causer une insupportable humiliation. Pour Nikias, — homme parfaitement brave, et souffrant en même temps d'une maladie incurable, — la vie à Athènes n'avait plus ni charme ni honneur. Ce motif, autant que tout autre, l'engagea à retenir l'ordre de départ; de plus, il se cramponnait à l'espoir que quelque faveur imprévue de la fortune pourrait encore se présenter, — et il s'abandonnait aux plus vaines illusions entretenues par les correspondants qu'il avait dans l'intérieur de Syracuse (1).

Près d'un mois après la bataille de nuit livrée sur Epipolæ (2), Gylippos et Sikanos retournèrent tous les deux à Syracuse. Ce dernier n'avait pas été heureux à Agrigente, où le parti favorable aux Syracusains avait été banni avant son arrivée; mais Gylippos amena avec lui une armée considé-

(1) Thucydide, VII, 49. Ἀντιλέγοντος δὲ τοῦ Νικίου, ὄκνος τις καὶ μέλλησις ἐνεγένετο, καὶ ἅμα ὑπόνοια μή τι καὶ πλέον εἰδὼς ὁ Νικίας ἰσχυρίζηται.

Le langage de Justin relativement à cette conduite est juste et caractéristique : — « Nicias, seu pudore male actæ rei, seu metu destitutæ spei civium, seu impellente fato, manere contendit. » (Justin, IV, 5.)

(2) On peut inférer cet intervalle (V. Dodwell, Ann. Thucyd. VII, 50) de l'état de la lune au moment de la bataille d'Epipolæ, comparé à l'éclipse subséquente.

rable de Grecs siciliens, avec les hoplites péloponésiens qui étaient partis du cap Tænaros au commencement du printemps, et qui étaient venus de Kyrênê à Sélinonte, d'abord en longeant la côte d'Afrique, et ensuite en traversant la mer. Cet accroissement de forces détermina immédiatement les Syracusains à reprendre l'offensive, tant sur terre que sur mer. Du côté des Athéniens, quand ils virent les nouveaux alliés descendre d'Epipolæ pour entrer dans Syracuse, il produisit un découragement plus profond, combiné avec un amer regret de n'avoir pas adopté la proposition de partir immédiatement après la bataille d'Epipolæ, quand Demosthenês la présenta pour la première fois. Le dernier intervalle d'inaction prolongée et sans espoir avec une continuation de maladies, avait encore diminué leur force, et Demosthenês insista alors de nouveau sur la résolution d'un départ immédiat. Toutes les illusions que Nikias avait pu nourrir au sujet des embarras syracusains, l'arrivée de Gylippos les dissipa, et il n'osa pas persister dans sa première opposition péremptoire, — bien que même alors il semble avoir acquiescé contre sa propre conviction (1). Toutefois, il demanda instamment avec toute raison qu'aucun vote formel ou public ne fût rendu en cette occasion, — mais que l'ordre d'être prêt pour le départ à un signal donné fût mis en circulation dans le camp aussi secrètement que possible. On fit savoir à Katane que l'armement était sur le point de se retirer, — avec ordre de ne plus envoyer de provisions (2).

Ce plan marchait heureusement : les vaisseaux étaient prêts, — une grande partie des bagages de l'armée avait été embarquée sans éveiller les soupçons de l'ennemi, — le signal devait être hissé le lendemain matin, — et dans peu d'heures, cet armement, marqué par le destin, se serait trouvé dégagé du port, avec des pertes relativement faibles (3), — quand les dieux eux-mêmes (je parle le langage

(1) Thucydide, VII, 50. Ὡς αὐτοῖς οὐδὲ ὁ Νικίας ἔτι ὁμοίως ἠναντιοῦτο, etc. Diod. XIII, 12. Ὁ Νικίας ἠναγκάσθη συγχωρῆσαι, etc.

(2) Thucydide, VII, 60.

(3) Diodore, XIII, 12. Οἱ στρατιῶται τὰ σκεύη ἐνετέθεντο, etc. Plutarque, Nikias, c. 23.

et j'exprime les sentiments du camp athénien) s'interposèrent pour empêcher ce départ. La nuit même qui le précéda (le 27 août, 413 av. J.-C.), — où c'était pleine lune, il y eut éclipse. Un tel présage, qui en tout temps frappait les esprits des Athéniens, les frappa doublement dans leur découragement actuel, et beaucoup d'entre eux l'expliquèrent comme une défense de partir, faite par les dieux, jusqu'à ce qu'un certain temps fût écoulé, avec des cérémonies expiatoires pour en détourner l'effet. Ils firent connaître à Nikias et à ses collègues leur désir d'un ajournement; mais leur intervention était superflue, car Nikias lui-même était plus profondément affecté que personne. Il consulta les prophètes, qui déclarèrent que l'armée ne devait pas décamper avant que trois fois neuf jours, cercle complet de la lune, se fussent écoulés (1). Et Nikias prit sur lui d'annoncer que, jusqu'après l'intervalle indiqué par eux, il ne permettrait pas même une discussion ou une proposition sur ce sujet.

La décision des prophètes, qui devint ainsi celle de Nikias, fut une sentence de mort pour l'armée athénienne; cependant elle s'accorda avec le sentiment général, et fut obéie sans hésitation. Demosthenês lui-même se trouva forcé de s'y conformer, — bien que s'il eût commandé seul il eût peut-être essayé de la rejeter. Cependant, selon Philochore (lui-même devin de profession, habile à expliquer le sens religieux des événements), c'était une décision incontestablement mauvaise; c'est-à-dire, mauvaise suivant les principes canoniques de la divination. Pour des hommes

(1) Il y eut éclipse totale de lune cette nuit, 27 août, 413 avant J.-C., de neuf heures vingt-sept minutes à dix heures trente-quatre du soir (Wurm, De Ponderib. Græc. sect. 94, p. 184), — en parlant eu égard à un observateur en Sicile.

Thucydide dit que Nikias adopta l'injonction des prophètes de différer pendant *trois fois neuf* jours (VII, 50). Diodore dit *trois* jours. Plutarque donne à entendre que Nikias dépassa l'injonction des prophètes, qui insistèrent seulement sur *trois* jours, tandis qu'il résolut de rester pendant toute une période lunaire (Plutarque, Nikias, c. 23).

Je suis l'assertion de Thucydide : il n'y a pas lieu de croire que Nikias ait prolongé le temps au delà de ce que prescrivaient les prophètes.

L'assertion erronée relativement à ce mémorable événement, dans un auteur aussi respectable que Polybe, n'est pas peu surprenante (Polyb. IX, 19).

méditant une fuite ou toute autre opération qui exige du silence et du mystère, une éclipse de lune, en ce qu'elle masque la lumière et produit l'obscurité, était (affirmait-il) un signe encourageant, et aurait dû rendre les Athéniens plus désireux et plus impatients de quitter le port. On nous dit aussi que Nikias avait perdu, par suite de la mort de Stilbidès, le plus habile des prophètes à son service, et qu'il fut forcé ainsi d'avoir recours à des prophètes de talent inférieur (1). Sa piété ne négligea aucun moyen d'apaiser les dieux : prières, sacrifices, cérémonies expiatoires, continués jusqu'à ce que la nécessité d'un conflit réel arrivât (2).

L'obstacle qui arrêtait ainsi d'une manière définitive et irréparable le départ des Athéniens fut la conséquence directe, bien qu'involontaire, du retard causé antérieurement par Nikias. Toutefois, nous ne pouvons douter que, dès que l'éclipse arriva, il ne l'ait regardée comme un signe à l'appui de l'opinion qu'il avait lui-même émise auparavant, et qu'il ne se soit félicité d'avoir résisté si longtemps à la proposition de partir. Ajoutons que tous ceux des Athéniens qui étaient prédisposés à considérer les éclipses comme des signes célestes annonçant un malheur prochain, se trouvaient fortifiés dans cette croyance par les maux sans pareils qui même alors menaçaient cette malheureuse armée.

Quelle interprétation les Syracusains, confiants et victorieux, donnèrent-ils à l'éclipse? c'est ce qu'on ne nous dit pas. Mais ils surent bien comment interpréter le fait, qui ne tarda pas à venir à leur connaissance, que les Athéniens s'étaient complétement décidés à s'échapper furtivement, et qu'ils n'en avaient été empêchés que par l'éclipse. Une telle résolution, qui équivalait à un aveu non équivoque d'impuis-

(1) Plutarque, Nikias, c. 22; Diodore, XIII, 12; Thucyd. VII, 50. Stilbidès était éminent dans sa profession comme prophète : V. Aristoph. Pac. 1029, avec les citations d'Eupolis et de Philochore dans les Scholies. Cf. la description de l'effet produit par l'éclipse de soleil à Thêbes, immédiatement avant la dernière expédition de Pélopidas en Thessalia (Plutarque, Pélopidas, c. 31).

(2) Plutarque, Nikias, c. 24.

sance, enhardit encore plus les Syracusains à les écraser pendant qu'ils étaient encore dans le port, et à ne jamais leur permettre d'occuper même un autre poste en Sicile. En conséquence, Gylippos ordonna que les trirèmes fussent garnies d'hommes et exercées pendant plusieurs jours; il fit avancer ensuite son armée de terre, et opéra une démonstration peu significative contre les lignes athéniennes. Le matin, il fit sortir toutes ses forces, tant de terre que de mer : avec les premières, il assiégea les lignes athéniennes; tandis que la flotte, au nombre de soixante-seize trirèmes, reçut ordre de cingler jusqu'à la station navale athénienne. La flotte des Athéniens, forte de quatre-vingt-six trirèmes, sortit à sa rencontre, et il s'engagea une action corps à corps générale et désespérée. La fortune d'Athènes avait fui. Les Syracusains défirent d'abord la division du centre des Athéniens; ensuite la division de droite, sous Eurymedôn, qui, en essayant une évolution pour déborder la gauche de l'ennemi, oublia ces limites étroites du port, qui furent à tout moment la ruine du marin athénien, — s'approcha trop de la terre, — et fut cloué contre elle, dans l'enfoncement de Daskôn, par l'attaque vigoureuse des Syracusains. Il y fut tué et sa division détruite; successivement la flotte athénienne entière fut battue et jetée à la côte.

Il n'y eut que peu des vaisseaux défaits qui purent rentrer dans leur propre station. La plupart d'entre eux furent poussés sur le rivage ou firent côte sur des points en dehors de ces limites; alors Gylippos fit avancer ses forces de terre jusqu'au bord de l'eau, afin d'empêcher la retraite des équipages aussi bien que pour aider les marins syracusains à tirer les vaisseaux comme prises. Toutefois sa marche fut si précipitée et si désordonnée, que les troupes tyrrhéniennes, de garde sur le flanc de la station athénienne, opérèrent une sortie contre les ennemis qui approchaient, défirent les premiers d'entre eux, et les refoulèrent du rivage dans le marais appelé Lysimeleia. Il vint à leur aide plus de troupes syracusaines; mais les Athéniens aussi, désireux avant tout de protéger leurs vaisseaux, s'avancèrent en plus grand nombre, et il s'ensuivit une bataille générale, dans laquelle ces der-

niers furent victorieux. Bien qu'ils ne fissent éprouver que peu de pertes à l'ennemi, cependant ils sauvèrent la plupart de leurs trirèmes qui avaient été poussées à la côte avec les équipages, et ils les menèrent dans la station navale. Sans ce succès sur terre, la flotte athénienne aurait été entièrement détruite; malgré cela, la défaite fut encore complète, et dix-huit trirèmes furent perdues, tous leurs équipages étant tués. Ce fut probablement la division d'Eurymedôn, qui, ayant été poussée au rivage dans l'enfoncement de Daskôn, était trop loin de la station athénienne pour recevoir de l'assistance par terre. Pendant que les Athéniens étaient occupés à tirer sur le sable leurs vaisseaux désemparés, les Syracusains firent un dernier effort pour les détruire au moyen d'un brûlot, pour lequel le vent se trouva être favorable. Mais les Athéniens trouvèrent moyen de prévenir son approche et d'éteindre les flammes (1).

Ce fut une victoire complète gagnée sur Athènes, — et cela sur cette mer, son propre élément, — gagnée avec des forces inférieures en nombre, — gagnée même sur la nouvelle et encore formidable flotte récemment amenée par Demosthenès. Elle ne disait que trop clairement de quel côté se trouvait actuellement la supériorité, — comme les Syracusains avaient bien organisé leurs forces navales pour les particularités de leur port, — combien la folie de Nikias avait été ruineuse en retenant ses excellents marins emprisonnés dans ce lac petit et malsain, où la terre et l'eau faisaient la besogne de leurs ennemis. Non-seulement elle découragea les Athéniens, mais elle démentit toute leur expérience passée et les confondit entièrement. Le dégoût de toute l'entreprise et le repentir de s'y être engagés s'élevèrent alors au plus haut point dans leurs âmes : cependant il est à remarquer que nous n'entendons pas parler de plaintes proférées contre Nikias séparément (2). Mais le repentir vint trop tard. Les

(1) Thucydide, VII, 52, 53; Diodore, XIII, 13.

(2) Thucydide, VII, 55. Οἱ μὲν Ἀθηναῖοι ἐν παντὶ δὴ ἀθυμίας ἦσαν, καὶ ὁ παράλογος αὐτοῖς μέγας ἦν, πολὺ δὲ μείζων ἔτι τῆς στρατείας ὁ μεταμέλος.

Syracusains, sentant complétement l'importance de leur victoire, firent en triomphe le tour du port qui était redevenu leur bien (1), et regardèrent déjà comme leurs prisonniers les ennemis qui s'y trouvaient. Ils se déterminèrent à en fermer l'entrée et à la garder, de Plemmyrion à Ortygia, de manière à ne pas laisser désormais la liberté d'en sortir.

Ils ne furent pas non plus sans comprendre quelles vastes dimensions prenait maintenant la carrière de la lutte, et combien était augmentée la valeur de l'enjeu qu'ils avaient devant eux. Ce n'était pas seulement pour délivrer leur propre ville du siége, ni même pour repousser et pour détruire l'armée des assiégeants, qu'ils luttaient actuellement. C'était pour anéantir la puissance entière d'Athènes, et arracher à la dépendance la moitié de la Grèce; car on ne pourrait jamais s'attendre à ce qu'Athènes survécût à une perte aussi terrible que celle du double armement entier devant Syracuse (2). Les Syracusains étaient fiers de la pensée que ce grand exploit serait dû à eux; que leur ville était le champ, et leur marine le principal instrument, de la victoire, source perpétuelle de gloire pour eux, non-seulement aux yeux des contemporains, mais encore à ceux de la postérité. Ils étaient enflés d'orgueil en réfléchissant à l'importance panhellénique que le siége de Syracuse avait acquise actuellement, et en comptant le nombre et la variété de guerriers grecs qui à ce moment combattaient, d'un côté ou de l'autre, entre Euryalos et Plemmyrion. A l'exception de la grande lutte entre Athènes et la confédération péloponésienne, jamais on n'avait vu des combattants en aussi grand nombre et aussi mélangés, engagés sous les mêmes bannières. Grecs continentaux et insulaires, — Ioniens, Dôriens et Æoliens, — autonomes et dépendants, — volontaires et mercenaires, — de Miletos et de Chios à l'est jusqu'à Sélinonte à l'ouest, — on pouvait les y voir tous; et non-seulement des Grecs, mais encore des Sikels, des Égestæens, des Tyrrhé-

(1) Thucyd., VII, 56. Οἱ δὲ Συρακόσιοι τόν τε λιμένα εὐθὺς παρέπλεον ἀδεῶς.

(2) Thucydide, VII, 56.



niens et des Iapygiens barbares. Si les Lacédæmoniens, les Corinthiens et les Bœôtiens combattaient du côté de Syracuse, — les Argiens et les Mantineiens, pour ne pas mentionner les grandes villes insulaires, étaient en armes contre elle. Le mélange confus de parenté parmi les combattants des deux côtés, aussi bien que l'action contraire de différentes antipathies locales, est mis par Thucydide dans un contraste animé (1). Mais au milieu d'une si vaste réunion d'hommes dont ils étaient les chefs, les payeurs, et auxquels ils servaient de centre pour toutes les combinaisons; — les Syracusains pouvaient bien éprouver un sentiment d'agrandissement personnel, et avoir la conscience du grand coup qu'ils étaient sur le point de frapper, assez pour les élever momentanément au-dessus du niveau même de leurs grands chefs dôriens du Péloponèse.

Leur première opération, qui occupa trois jours, fut de fermer l'entrée du Grand Port, qui avait presque un mille (= 1600 mètres) de large, avec des vaisseaux de toute sorte, — trirèmes, bâtiments de commerce, bateaux, etc., — ancrés dans une direction oblique, et liés les uns aux autres par des chaînes (2). En même temps ils préparèrent leurs forces navales avec un redoublement de zèle pour la lutte désespérée qu'ils savaient être prochaine. Ensuite ils attendirent les efforts des Athéniens, qui surveillaient leurs opérations avec tristesse et inquiétude.

Nikias et ses collègues réunirent les principaux officiers pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Comme il leur restait peu de provisions, et qu'ils avaient contremandé les envois ultérieurs, un effort instantané et désespéré était indispensable; et le seul point du débat fut de savoir s'ils brûleraient leur flotte et se retireraient par terre, ou feraient un nouvel effort maritime pour s'échapper du port. L'impression laissée par le récent combat naval était telle, que beaucoup de personnes dans le camp penchaient pour le premier

(1) Thucydide, VII, 57, 58.

(2) Thucydide, VII, 59; Diodore, XIII, 14.

parti (1). Mais les généraux résolurent d'essayer d'abord le second, et épuisèrent toutes leurs combinaisons pour lui donner le plus grand effet possible. Ils évacuèrent alors la partie supérieure de leurs lignes, tant sur le terrain plus élevé d'Epipolæ, que sur le terrain bas, la partie qui était la plus rapprochée de la falaise méridionale; se confinant à un espace fortifié limité tout près du rivage; suffisant tout juste pour leurs malades, leurs blessés et leurs provisions, afin de s'épargner la nécessité d'avoir une garnison considérable pour les défendre, et de laisser ainsi presque toutes leurs forces disponibles pour le service sur mer. Ensuite ils firent préparer toute trirème de la station, que l'on put mettre en état de tenir la mer, quelque imparfaitement que ce fût, en contraignant chaque homme propre au service à monter à bord, sans distinction d'âge, de rang, ni de pays. On garnit les trirèmes d'équipages doubles de soldats, — hoplites aussi bien qu'archers et akontistæ, — ces derniers, Akarnaniens pour la plupart; tandis que les hoplites, postés à la proue avec ordre d'aborder l'ennemi aussi vite que possible, furent armés de grappins de fer destinés à retenir le vaisseau des adversaires immédiatement après le moment du choc, afin que l'on ne pût le retirer ni répéter le choc, avec tous ses effets nuisibles produits par la force et la solidité des épôtides syracusaines. Ce fut avec les timoniers que se tint la consultation la plus sérieuse quant à l'arrangement et aux manœuvres de chaque trirème, et on n'omit aucune des précautions que permettaient les chétives ressources qu'on avait à sa disposition. Dans l'impossibilité bien connue de se procurer de nouvelles provisions, chaque homme était désireux d'accélérer la lutte (2). Mais quand ils furent réunis sur le rivage avant de s'embarquer, Nikias ne vit que trop clairement qu'ils étaient seulement poussés par la force du désespoir; que le ressort, l'élasticité, la confiance disciplinée, l'orgueil maritime, habituels aux Athéniens à bord des vaisseaux, — n'existaient plus, ou n'existaient

(1) Plutarque, Nikias, c. 24.

(2) Thucydide, VII, 60.

que faiblement ou d'une manière presque imperceptible.

Il fit tous ses efforts pour les ranimer, par des exhortations extraordinairement énergiques et propres à faire sur les esprits de l'impression. « Rappelez-vous (dit-il) que vous aussi, non moins que les Syracusains, vous combattez actuellement pour votre propre salut et pour votre pays; car c'est seulement par la victoire dans la lutte qui va s'engager que chacun de vous peut jamais espérer revoir sa patrie. Ne vous abandonnez pas au désespoir comme des recrues novices après une première défaite : vous, Athéniens et alliés, familiers avec les révolutions inattendues de la guerre, vous devez espérer maintenant un heureux retour de fortune, et combattre avec une ardeur digne des grandes forces que vous voyez ici autour de vous. Nous autres généraux, nous avons en ce moment pris des précautions efficaces contre nos deux grands désavantages, — le circuit étroit du port, et l'épaisseur des proues de l'ennemi (1). Dans la triste nécessité où nous sommes, nous avons mis de côté toute notre habileté et notre tactique athénienne, et nous sommes préparés à combattre dans les conditions que nous impose l'ennemi, — une bataille de terre à bord de vaisseaux (2). C'est à vous de vaincre dans cette dernière lutte désespérée, après laquelle il n'y a pas de rivage ami pour vous recevoir si vous cédez. Vous, hoplites sur le pont, aussitôt que vous serez en contact avec une trirème de l'ennemi, tenez la fortement, et ne lâchez pas avant d'avoir balayé ses hoplites et envahi son pont. Vous, marins et rameurs, vous devez conserver votre courage, malgré ce triste affaiblissement de nos moyens et ce renversement de notre tactique. Vous êtes mieux défendus par les soldats du pont placés au-dessus de vous, et vous avez plus de trirèmes pour vous secourir, que dans la récente défaite. Quant à ceux d'entre vous qui ne

(1) Thucydide, VII, 62. Ἃ δὲ ἀρωγὰ ἐνείδομεν ἐπὶ τῇ τοῦ λίμενος στενότητι πρὸς τὸν μέλλοντα ὄχλον τῶν νέων ἔσεσθαι, etc.

(2) Thucydide, VII, 62. Ἐς τοῦτο γὰρ δὴ ἠναγκάσμεθα, ὥστε πεζομαχεῖν ἀπὸ τῶν νεῶν, καὶ τὸ μήτε αὐτοὺς ἀνακρούεσθαι, μήτε ἐκείνους ἐᾷν, ὠφέλιμον φαίνεται.

sont pas citoyens athéniens, je les conjure de se rappeler les précieux avantages dont ils ont joui jusqu'ici en servant dans la marine d'Athènes. Bien que vous ne soyez pas réellement citoyens, vous avez été réputés et traités comme tels; vous avez acquis notre dialecte, copié nos habitudes, et joui ainsi de l'admiration, de la position imposante et de la sécurité qu'assure notre grand empire (1). Participant comme vous le faites librement aux avantages de cet empire, ne le livrez pas aujourd'hui à ces Siciliens et à ces Corinthiens que vous avez si souvent battus. Quant à vous autres, qui *êtes* Athéniens, je vous rappelle de nouveau qu'Athènes n'a ni nouveaux vaisseaux, ni nouveaux hoplites, pour remplacer ceux qui sont ici maintenant. Si vous n'êtes pas vainqueurs aujourd'hui, les ennemis qu'elle a près d'elle la trouveront sans défense; et nos compatriotes y deviendront les esclaves de Sparte, comme vous de Syracuse. Rappelez-vous tous, que vous, qui êtes maintenant à bord des trirèmes, vous êtes *tout* ce que possède Athènes, — ses hoplites, ses vaisseaux, sa république entière, son grand nom (2). Soutenez-vous donc et

(1) Thucydide, VII, 63. Τοῖς δὲ ναύταις παραινῶ, καὶ ἐν τῷ αὐτῷ τῷδε καὶ δέομαι, μὴ ἐκπεπλῆχθαί τι ταῖς ξυμφοραῖς ἄγαν ..... ἐκείνην τέ τὴν ἡδονὴν ἐνθυμεῖσθαι, ὡς ἀξία ἐστὶ διασώσασθαι, οἱ τέως Ἀθηναῖοι νομιζόμενοι καὶ μὴ ὄντες ὑμῶν, τῆς τε φωνῆς τῇ ἐπιστήμῃ καὶ τῶν τρόπων τῇ μιμήσει, ἐθαυμάζεσθε κατὰ τὴν Ἑλλάδα, καὶ τῆς ἀρχῆς τῆς ἡμέτερας οὐκ ἔλασσον κατὰ τὸ ὠφελεῖσθαι, ἐς τε τὸ φοβερὸν τοῖς ὑπηκόοις καὶ τὸ μὴ ἀδικεῖσθαι πολὺ πλεῖον, μετείχετε, ὥστε κοινωνοὶ μόνοι ἐλευθέρως ἡμῖν τῆς ἀρχῆς ὄντες, δικαίως αὐτὴν νῦν μὴ καταπροδίδοτε, etc.

Le docteur Arnold (avec Goeller et Poppo), suivant le Scholiaste, expliquent ces mots comme se rapportant particulièrement aux metœki qui servaient dans la marine athénienne. Mais je ne puis croire cela exact. Toutes les personnes employées dans ce service, — qui étaient hommes libres, mais non encore citoyens d'Athènes, — sont désignées ici; en partie metœki sans doute, mais en partie également citoyens des îles et alliés dépendants, — les ξένοι ναυβάται auxquels il est fait allusion par les Corinthiens et par Periklès au commencement de la guerre du Péloponèse (Thucyd. c. 121-143) comme étant la ὠνητὴ δύναμις μᾶλλον ἢ οἰκεία d'Athènes. Sans doute il y avait de nombreux marins étrangers dans la marine de guerre athénienne, qui tiraient du service beaucoup de considération aussi bien que de profit, et qui passaient souvent eux-mêmes pour citoyens athéniens quand ils ne l'étaient pas réellement.

(2) Thucydide, VII, 64. Ὅτι οἱ ἐν ταῖς ναυσὶν ὑμῶν νῦν ἐσόμενοι, καὶ πέζοι τοῖς Ἀθηναίοις εἰσὶ καὶ νῆες, καὶ ἡ ὑπόλοιπος πόλις καὶ τὸ μέγα ὄνομα τῶν Ἀθηνῶν...

triomphez chacun de vous avec son courage personnel, dans cette dernière et unique lutte, — pour Athènes aussi bien que pour vous-mêmes, et dans une occasion qui ne reviendra jamais. »

Si, en traduisant la dépêche écrite il y a dix mois auparavant par Nikias et adressée au peuple d'Athènes, nous étions forcé de faire remarquer que, dans la plus grande partie, elle était la condamnation la plus amère de sa politique antérieure en qualité de commandant, ici, en le voyant s'efforcer de pallier les effets ruineux de cet espace d'eau resserré qui paralysait les marins athéniens, nous sommes ramené à l'imprévoyance obstinée qu'il montra en s'opposant à la sortie de la flotte demandée instamment par Demosthenès. Probablement ses auditeurs étaient trop absorbés par le terrible moment actuel pour revenir aux fautes irrémédiables du passé. Immédiatement après la fin de son touchant discours, l'ordre fut donné de s'embarquer, et les marins prirent leurs places. Mais quand les trirèmes furent complétement garnies d'hommes, et que les triérarques, après avoir surveillé l'embarquement, furent eux-mêmes sur le point d'y entrer et de pousser au large, — l'angoisse de Nikias fut trop grande pour être réprimée. Sentant plus vivement que tout autre la grandeur de ce dernier combat à mort, et l'insuffisance sérieuse, mais inévitable, de l'armement dans son état actuel, — il crut encore qu'il n'en avait pas assez dit pour l'occasion. Il renouvela alors son appel, personnellement aux triérarques, — tous citoyens riches et d'un rang élevé à Athènes. Ils lui étaient tous familièrement connus, et il s'adressa à chaque homme séparément en prononçant son propre nom, celui de son père et celui de sa tribu, — l'adjurant par les motifs les plus forts et les plus solennels qui pouvaient toucher les sentiments humains. Il rappela à quelques-uns leur propre gloire antérieure, à d'autres les exploits d'ancêtres illustres, les suppliant de ne déshonorer ni de trahir ces précieux titres : il les fit souvenir tous ensemble du charme de leur pays bien-aimé, avec sa pleine liberté politique et le pouvoir que chaque homme, individuellement, avait d'agir sans contrainte : il fit appel à tous éga-

lement au nom de leurs épouses, de leurs enfants, et des dieux de leurs pères. Il ne s'inquiéta pas d'être soupçonné d'empiéter sur les lieux communs de rhétorique : il saisit tous les arguments qui pouvaient toucher les affections les plus intimes, éveiller le patriotisme inné, et rallumer le courage abattu des officiers qu'il lançait dans cette aventure désespérée. Il fit enfin un effort sur lui-même pour s'arrêter, s'imaginant encore dans son anxiété qu'il devait en dire davantage, — et il se mit en devoir de ranger l'armée de terre aussi bien près des lignes pour les défendre que le long du rivage, où elle pourrait rendre autant de services que possible aux combattants à bord des vaisseaux et les encourager en même temps (1).

Très-différent était l'esprit qui régnait à bord des vaisseaux syracusains, et il s'y prononçait des paroles brûlantes tout à fait contraires, au moment où les chefs passaient leurs soldats en revue immédiatement avant l'embarquement. Ils avaient été informés que les Athéniens étaient alors sur le point d'employer des grappins de fer, et ils s'étaient en partie mis en garde contre eux en étendant des peaux de bœufs le long de leurs proues, afin que la « main de fer » glissât sans avoir de prise. Les mouvements préparatoires, même dans la station athénienne, étant parfaitement visibles, Gylippos fit sortir la flotte avec la harangue préliminaire habituelle. Il complimenta les marins sur les grands exploits qu'ils avaient déjà accomplis, en détruisant la puissance navale d'Athènes, considérée pendant si longtemps comme irrésistible (2). Il leur rappela que si leurs ennemis tentaient de sortir, c'était seulement par un dernier effort de désespoir, dans le dessein seul de s'échapper, entrepris sans confiance en eux-mêmes, et dans la nécessité de renoncer à toute leur tactique afin de copier faiblement celle des Syracusains (3). Il les supplia de se rappeler les projets destructifs que les en-

(1) Voir le chapitre frappant de Thucydide, VII, 69. Même le style pâle de Diodore (XIII, 15) devient animé quand il décrit cette scène.

(2) Thucydide, VII, 66.

(3) Thucydide, VII, 66, 67.

vahisseurs avaient apportés avec eux contre Syracuse, de donner d'une main vengeresse le dernier coup à cet armement à demi ruiné, et de goûter la jouissance que procure une vengeance légitime satisfaite (1).

La flotte syracusaine, — forte de soixante-seize trirèmes, comme dans la dernière bataille, — fut la première à quitter le rivage ; Pythên avec les Corinthiens au centre, Sikanos et Agatharchos sur les ailes. On en plaça une certaine portion près de l'entrée du port, afin de garder la barrière, tandis que le reste fut réparti autour du port, pour attaquer les Athéniens de différents côtés aussitôt qu'ils approcheraient. De plus, la surface de ce bassin fourmillait des embarcations légères des Syracusains, dont un grand nombre était monté par de jeunes volontaires, fils des meilleures familles de la ville (2) ; bateaux qui rendirent des services non médiocres pendant la bataille, en sauvant ou bien en faisant périr les marins jetés pardessus le bord des vaisseaux désemparés, aussi bien qu'en molestant les trirèmes athéniennes qui combattaient. Ce jour était consacré à Hêraklês à Syracuse ; et les prophètes annoncèrent que le dieu assurerait la victoire aux Syracusains, pourvu qu'ils eussent soin de rester sur la défensive et de ne pas commencer l'attaque (3). De plus, le

(1) Thucydide, VII, 68. Πρὸς οὖν ἀταξίαν τε τοιαύτην... ὀργῇ προσμίξωμεν, καὶ νομίσωμεν ἅμα μὲν νομιμώτατον εἶναι πρὸς τοὺς ἐναντίους, οἳ ἂν ὡς ἐπὶ τιμωρίᾳ τοῦ προσπεσόντος δικαιώσωσιν ἀποπλῆσαι τῆς γνώμης τὸ θυμούμενον, ἅμα δὲ ἐχθροὺς ἀμύνασθαι ἐγγενησόμενον ἡμῖν, καὶ (τὸ λεγόμενόν που) ἥδιστον εἶναι.

On devrait signaler cette invocation franche et sans déguisement à des passions violentes et vindicatives, comme un trait de caractère et de mœurs.

(2) Diodore, XIII, 14. Plutarque renferme un renseignement semblable par rapport à la bataille antérieure ; mais je crois qu'il a dû confondre une bataille avec l'autre, — car il est difficile de mettre son récit d'accord avec Thucydide (Plutarque, Nikias, c. 24).

Il faut se rappeler que Plutarque et Diodore ont probablement lu tous deux la description des batailles dont le Grand Port de Syracuse fut le théâtre, contenue dans Philiste ; témoin meilleur, si nous avions son récit sous les yeux, même que Thucydide, puisqu'il se trouvait probablement à Syracuse à cette époque, et qu'il prit peut-être réellement part à l'engagement.

(3) Plutarque, Nikias, c. 24, 25. Timée comptait l'aide d'Hêraklês comme ayant été une des grandes causes de la victoire des Syracusains sur les Athéniens. Il donnait plusieurs raisons de la colère du Dieu contre ces derniers : V. Timée, Fragm. 104, éd. Didot.

rivage entier entourant le port, à l'exception de la station athénienne et de son voisinage immédiat, était couvert de soldats et de spectateurs syracusains; tandis que les murs d'Ortygia, qui dominaient immédiatement l'eau, étaient garnis de la population plus faible de la ville, des vieillards, des femmes et des enfants. De la station athénienne s'avancèrent bientôt cent dix trirèmes, sous Demosthenès, Menandros et Euthydemos, — avec le pæan habituel, dont le ton participait probablement de la tristesse générale du camp. Les Athéniens gouvernèrent en traversant le port droit vers son entrée, en voyant de tous côtés les ennemis en armes rangés le long du rivage, aussi bien que la multitude sans armes qui appelait sur leurs têtes la vengeance des dieux; tandis que pour eux il n'y avait aucune sympathie, si ce n'est parmi leurs compagnons de souffrance dans leurs propres lignes. Dans l'intérieur de cet étroit bassin, dont le circuit était d'un peu plus de cinq milles (= 8 kilom.), cent quatre-vingt-quatorze vaisseaux de guerre, montés chacun par plus de deux cents hommes, étaient sur le point d'engager un combat, — en présence d'une masse innombrable de spectateurs placés à l'entour, tous le cœur palpitant, et assez près et pour voir et pour entendre; combat probablement le plus pittoresque dans l'histoire (si nous pouvons faire abstraction de son terrible intérêt), sans fumée ni autre obstacle arrêtant la vue, et dans la limpide atmosphère de la Sicile, — réalisation sérieuse et agrandie de ces Naumachies que les empereurs romains avaient coutume de représenter avec des gladiateurs sur les lacs italiens, pour la récréation du peuple.

La flotte athénienne se dirigea droit vers cette partie de la barrière où l'on avait laissé pour les bâtiments marchands une étroite ouverture (fermée peut-être par une chaîne mobile). Par leur première attaque impétueuse les Athéniens se firent jour à travers l'escadre syracusaine qui la défendait, et déjà ils essayaient d'en détacher les chaînes, quand l'ennemi s'avança en foule sur eux de toutes parts, et les força de renoncer à leur projet. Bientôt la bataille devint générale, et les combattants furent répartis dans divers endroits

du port. Des deux côtés on déploya un courage farouche et désespéré, plus grand même qu'on n'en avait montré dans aucune des occasions précédentes. A la première attaque, l'habileté et la tactique des timoniers se firent remarquer, bien secondées par le zèle des rameurs et par leur prompte obéissance à la voix du keleustês. A mesure que les vaisseaux approchaient, les archers, les frondeurs et les akontistæ sur le pont lançaient des grêles de projectiles contre l'ennemi, — ensuite on entendait le grand fracas du choc des deux fronts métalliques, résonnant sur tout le rivage (1). Une fois que les vaisseaux étaient ainsi en contact, il leur était rarement permis de se séparer : alors une ardente lutte corps à corps était engagée par les hoplites de chacun d'eux, qui s'efforçaient respectivement d'aborder et de se rendre maîtres du pont de l'ennemi. Toutefois il n'arrivait pas toujours que chaque trirème eût son propre ennemi unique et spécial : quelquefois un vaisseau avait à lutter contre deux ou trois ennemis à la fois; — quelquefois il en abordait un sans l'avoir cherché, et s'enchevêtrait avec lui. Après un certain temps, le combat continuant encore obstinément, toute espèce d'ordre de bataille disparut ; l'habileté des timoniers fut de peu d'utilité, et la voix du keleustês fut couverte au milieu du bruit universel et des cris mêlés des vainqueurs aussi bien que des vaincus. Des deux côtés des

(1) Le choc destructif de ces masses métalliques à la tête des vaisseaux de guerre, aussi bien que le circuit opéré par un vaisseau plus léger pour éviter une collision directe avec un vaisseau plus pesant, — est expliqué d'une manière frappante dans un passage de la vie de Lucullus de Plutarque, où est décrit un engagement naval entre le général romain et Neoptolemos, l'amiral de Mithridatês. « Lucullus était à bord d'une quinquerème rhodienne commandée par Damagoras, habile pilote rhodien, tandis que Neoptolemos approchait avec un vaisseau beaucoup plus lourd, et poussant en avant pour un choc direct : alors Damagoras esquiva le coup, rama rapidement à l'entour, et frappa l'ennemi dans la poupe. » ..... δείσας ὁ Δαμαγόρας τὸ βάρος τῆς βασιλικῆς, καὶ τὴν τραχύτητα τοῦ χαλκώματος, οὐκ ἐτόλμησε συμπεσεῖν ἀντίπρωρος, ἀλλ' ὀξέως ἐκ περιαγωγῆς ἀποστρέψας ἐκέλευσεν ἐπὶ πρύμναν ὤσασθαι· καὶ πιεσθείσης ἐνταῦθα τῆς νεὼς ἐδέξατο τὴν πληγὴν ἀβλαβῆ γενομένην, ἅτε δὴ τοῖς θαλαττεύουσι τῆς νεὼς μέρεσι προσπεσοῦσαν. — Plutarque, Lucullus, c. 3.

exhortations étaient lancées à l'envi, avec des reproches et des sarcasmes adressés à tout vaisseau qui paraissait se retirer de la lutte ; bien qu'à vrai dire un stimulant factice de cette sorte ne fût guère nécessaire.

Le courage héroïque déployé des deux côtés fut tel que pendant longtemps la victoire resta complétement douteuse, et que tout le port fut un théâtre de rencontres partielles, où triomphaient parfois des Syracusains, et parfois des Athéniens. Les transports de joie ou les gémissements des spectateurs sur le rivage suivaient ces fluctuations du succès. Dans un seul et même moment, on pouvait voir toutes les variétés de l'émotion humaine, selon que l'attention se tournait vers un vaisseau vainqueur ou vers un vaincu. C'était surtout parmi les spectateurs de la station athénienne, dont la vie et la liberté dépendaient entièrement du combat, que cette émotion se montrait poussée jusqu'à l'angoisse, et dépassait l'excitation des combattants eux-mêmes (1). Ceux d'entre eux qui regardaient une partie du port où leurs amis semblaient l'emporter, étaient pleins de joie et de reconnaissance pour les dieux : ceux de leurs voisins qui considéraient un vaisseau athénien dans l'embarras, exhalaient leurs sentiments par des cris et des lamentations ; tandis qu'un troisième groupe, les yeux fixés sur quelque portion du combat encore disputée, était plongé dans toutes les agitations du doute, qui se manifestait même par le mouvement vacillant de leurs corps, selon que la crainte ou l'espérance prédominait tour à tour. Pendant tout le temps que le combat resta indécis, les Athéniens sur le rivage furent distraits par toutes ces variétés diverses d'une vive sympathie. Mais enfin vint le moment, après une lutte prolongée, où la victoire commença à se déclarer en faveur des Syracusains, qui, s'apercevant que leurs ennemis faiblissaient, redoublèrent leurs efforts aussi bien que leurs cris, et refoulèrent les Athéniens vers la terre. Toutes les trirèmes athéniennes, abandonnant toute résistance, furent jetées à la

(1) Thucydide, VII, 71.

côte comme des vaisseaux naufragés, dans leur station ou à côté; un petit nombre étant même pris avant de pouvoir y arriver. Les diverses manifestations de sympathie parmi les Athéniens de la station elle-même se changèrent alors en un cri unanime de douleur et de désespoir. Les plus hardis d'entre eux se précipitèrent pour sauver les vaisseaux et leurs équipages de la poursuite, d'autres pour garnir d'hommes leurs murs dans le cas d'une attaque du côté de la terre ; il y en eut beaucoup qui furent paralysés à ce spectacle, et absorbés dans la pensée de leur irréparable ruine. Leurs âmes étaient sans doute encore plus accablées par la joie sauvage et enthousiaste des masses hostiles entourant le port, joie qui se manifestait en cris étourdissants, en réponse à leurs propres camarades victorieux à bord des vaisseaux.

Telle fut la fin de ce combat terrible, navrant et décisif. L'historien moderne s'efforce en vain d'en reproduire l'impression qui paraît dans les phrases condensées et brûlantes de Thucydide. Nous trouvons dans la description qu'il fait de batailles en général, et dans celle de cette dernière plus que dans toutes les autres, une profondeur et une abondance d'émotion humaine qui a disparu actuellement des opérations militaires. Les Grecs qui combattent, comme les Grecs qui regardent, ne sont pas des soldats tirés de la communauté, et spécialisés aussi bien qu'endurcis par une longue éducation de métier, — ce sont des citoyens avec toutes leurs passions, leurs instincts, leurs sympathies, leurs joies et leurs douleurs, de la vie domestique aussi bien que de la vie politique. De plus, la population non militaire dans l'antiquité avait un intérêt de la nature la plus forte dans le résultat de la lutte, qui était pour eux une différence, sinon entre la vie et la mort, du moins entre le bonheur et la misère poussés à l'extrême. De là la vigueur de lumière et d'ombre, l'exposition homérique de mouvements non déguisés, le tragique détail de motifs et de souffrances personnels, qui règnent dans cette description militaire de Thucydide et dans d'autres de la même sorte. Quand nous lisons le peu de mots, mais pleins de véhémence, qu'il emploie pour dépeindre le camp athénien dans cette effrayante

épreuve, nous devons nous rappeler que c'étaient non-seulement des hommes dont toute la fortune était en jeu, mais que c'étaient en outre des citoyens d'un naturel très-susceptible d'impression, — des Grecs sensibles et démonstratifs, et dans le fait les plus sensibles et les plus démonstratifs de tous les Grecs. Réprimer toutes les manifestations d'une émotion forte n'était pas considéré, dans l'antiquité, comme essentiel à la dignité du caractère humain.

Toutefois, au milieu du profond pathétique que le grand historien a répandu sur la bataille finale livrée à Syracuse, il ne nous a pas expliqué les causes d'où dépendit son issue définitive. En considérant que les Athéniens étaient supérieurs à leurs ennemis par le nombre des trirèmes, dans la proportion de cent dix à soixante-seize, — qu'ils combattirent avec un courage non moins héroïque, — et que l'action se livra sur leur élément, nous aurions pu espérer pour eux, sinon une victoire, du moins une bataille rangée, avec des pertes égales des deux côtés. Mais nous pouvons faire les remarques suivantes : 1° Le nombre de cent dix trirèmes fut formé en y comprenant quelques-unes à peine en état de tenir la mer (1). 2° Les équipages furent composés en partie d'hommes non habitués au service sur mer ; et les akontistæ akarnaniens, en particulier, rendirent pour cette raison peu de services avec leurs traits (2). 3° Bien que l'eau eût été jusque-là l'élément favorable à Athènes, cependant sa supériorité sous ce rapport était en train de décliner, et ses ennemis s'en rapprochaient davantage, même en pleine mer. Mais les dimensions étroites du port auraient rendu nulle sa supériorité en tout temps, et l'auraient placée même dans un grand désavantage, — sans le moyen de tourner et de retourner les trirèmes de manière à frapper seulement au point vulnérable de l'ennemi, — comparativement à la

(1) Thucydide, VII, 60. Τὰς ναῦς ἁπάσας ὅσαι ἦσαν καὶ δυναταὶ καὶ ἀπλοώτεραι.

(2) Thucydide, VII, 60. Πάντα τινὰ ἐσβιβάζοντες πληρῶσαι — ἀναγκάσαντες ἐσβαίνειν ὅστις καὶ ὁπωσοῦν ἐδόκει ἡλικίας μετέχων ἐπιτήδειος εἶναι. Cf. aussi le discours de Gylippos, c. 67.

manière pesante, lourde et directe, à l'aide de laquelle les vaisseaux syracusains heurtaient leurs adversaires ; comme un pugiliste alerte et léger luttant, dans un cercle très-limité, contre un adversaire supérieur par le poids et les muscles (1). Pour le simple combat de terre à bord des vaisseaux, non-seulement les Athéniens n'avaient aucun avantage, mais ils avaient, au contraire, affaire à forte partie. 4° Les Syracusains jouissaient du grand avantage d'avoir presque tout le port garni à l'entour de leurs soldats et de leurs amis ; non-seulement à cause de la force de l'encouragement de la sympathie, puissant auxiliaire, — mais parce que toute trirème de leur côté, qui était forcée de reculer devant une trirème athénienne, trouvait protection sur le rivage, et pouvait retourner au combat à loisir ; tandis qu'un vaisseau athénien dans la même position n'avait aucun moyen d'échapper. 5° Les nombreuses embarcations légères des Syracusains rendirent sans doute de grands services dans cette bataille, comme elles l'avaient fait dans la précédente, — bien que Thucydide ne les mentionne pas de nouveau. 6° En dernier leiu, dans les caractères athéniens et syracusains, — la pression de la nécessité était moins puissante, comme stimulant qui poussât à agir, qu'une confiance et un orgueil pleins d'espoir, avec l'idée d'un flot de succès montant encore. Dans le caractère de quelques autres races, des Juifs par exemple, la force comparative de ces motifs paraît être en sens inverse.

Soixante trirèmes athéniennes environ, un peu plus de la moitié de la flotte qui s'avança, furent sauvées comme débris de ce terrible conflit. Les Syracusains, de leur côté,

(1) Les paroles de Théocrite, décrivant la lutte de pugilat entre Pollux et le Bébrykien Amykos, ne sont pas inapplicables à la position des vaisseaux et des marins athéniens resserrés dans ce port (Idyll. XXII, 91) :

.... ἐκ δ' ἑτέρωθεν
Ἥρωες κρατερὸν Πολυδεύκεα θαρσύνεσκον,
Δειδιότες μή πώς μιν ἐπιβρίσας δαμάσειεν,
Χώρῳ ἐνὶ στεινῷ, Τιτυῷ ἐναλίγκιος ἀνήρ.

Cf. le tableau d'Entellus et de Darès dans Virgile, Enéide, V, 430.

avaient aussi beaucoup souffert ; de soixante-seize trirèmes il ne restait que cinquante. Néanmoins, la joie triomphante avec laquelle, en retournant dans la ville, ils élevèrent leur trophée, et l'allégresse dont était transportée la foule immense qui entourait le port, dépassèrent toute mesure ou furent sans précédent. Les manifestations bruyantes ne se firent sans doute que trop bien entendre dans le camp voisin athénien, et augmentèrent, si quelque chose pouvait l'augmenter, l'extrémité accablante de détresse qui paralysait les vaincus. Le poids des souffrances prévues, aussi bien qu'actuelles, engourdissait leurs esprits et leur faisait oublier leurs associations d'idées les plus sacrées à un tel point, que personne parmi eux, pas même l'ultra-religieux Nikias, ne songea à recueillir les cadavres flottants ni à demander une trêve pour enterrer les morts. Cette obligation habituellement si sérieuse et si impérativement imposée aux survivants après une bataille, passait alors inaperçue de l'homme vivant lui-même, au milieu de l'angoisse, de la terreur et du désespoir.

Toutefois, ce désespoir ne fut pas partagé par les généraux ; il faut le dire à leur honneur. Dans l'après-midi de cette terrible défaite, Demosthenês proposa à Nikias de garnir d'hommes, à l'aurore, le matin suivant, tous les vaisseaux qui restaient, — même alors plus nombreux que ceux des Syracusains, — et de faire une nouvelle tentative pour s'échapper du port. Nikias y acquiesça, et tous deux se mirent en devoir d'essayer leur influence pour faire exécuter la résolution. Mais l'ardeur des marins était si irréparablement abattue que rien ne put les déterminer à remonter à bord des vaisseaux ; ils ne voulaient entendre parler que de tenter de s'enfuir par terre (1). On fit donc des préparatifs pour commencer la marche dans les ténèbres de cette nuit même. Les routes étaient encore ouvertes ; et s'ils avaient marché ainsi, une partie d'entre eux, du moins, aurait pu encore être sauvée (2). Mais il y eut une méprise de plus, — un nouvel

(1) Thucydide, VII, 72.

(2) Diodore, XIII, 18.

ajournement, — qui enleva les dernières espérances de ce reste vaillant et condamné par le destin.

Le Syracusain Hermokratês, prévoyant bien que les Athéniens partiraient cette nuit même, fut impatient de prévenir leur retraite, à cause du mal qu'ils pourraient faire s'ils s'établissaient dans une autre partie de la Sicile. Il pressa Gylippos et les autorités militaires d'envoyer sur-le-champ fermer les principales routes, les défilés et les gués, par lesquels les fugitifs devaient passer en se retirant. Bien qu'ils sentissent la sagesse de son avis, les généraux le jugèrent complétement inexécutable. Si immense était la joie universelle qui régnait alors dans la ville, par suite de la récente victoire, et qu'augmentait encore la circonstance que ce jour était consacré à Hêraklês; — si extrêmes étaient l'allégresse, les réjouissances, l'enivrement et les félicitations, au milieu d'hommes se récompensant eux-mêmes après leurs efforts et leur triomphe récents, et au milieu des soins nécessaires aux blessés, — que l'ordre de s'armer et de se mettre en marche aurait été aussi peu écouté que celui de s'embarquer donné aux Athéniens désespérés. S'apercevant qu'il ne pourrait rien obtenir avant le lendemain matin, Hermokratês eut recours à un stratagème afin de retarder le départ des Athéniens pendant cette nuit. Au moment où commençait l'obscurité, il envoya quelques amis de confiance à cheval vers le mur athénien. Ceux-ci s'approchèrent assez près pour se faire entendre, et appelant les sentinelles, ils leur parlèrent comme s'ils étaient des messagers venant de la part des correspondants particuliers de Nikias dans Syracuse, qui l'avaient envoyé prévenir (affirmaient-ils) de ne pas partir pendant la nuit, vu que les Syracusains avaient déjà entouré et occupé les routes; mais de commencer tranquillement la marche le lendemain matin après des préparatifs suffisants (1).

Cette fraude (la même que les Athéniens aussi avaient mise en usage deux ans auparavant (2), afin d'engager les Syracu-

(1) Thucydide, VII, 73; Diodore, XIII, 18.

(2) Thucydide, VI, 64.

sains à sortir de leur ville pour s'avancer contre Katane) réussit parfaitement : on crut à la sincérité du renseignement, et on adopta l'avis. Si Demosthenês avait eu seul le commandement, nous pouvons douter qu'il eût été trompé aussi facilement : car en admettant l'exactitude du fait affirmé, il n'en était pas moins évident que les difficultés, au lieu de diminuer, seraient dix fois plus grandes le jour suivant. Toutefois, nous avons vu, dans plus d'une occasion antérieure, combien Nikias fut fatalement égaré par les avis perfides venus du parti favorable aux Athéniens à Syracuse. Une excuse pour ne pas agir était toujours conforme à son caractère ; et de plus, la recommandation actuelle ne s'accordait que trop heureusement avec les dispositions de l'armée, — glacée maintenant par l'abattement et la terreur, comme ces infortunés soldats, dans la Retraite des Dix Mille Grecs, qui cédaient à la léthargie causée par l'extrême froid dans les neiges de l'Armenia, et que Xénophon essayait en vain de réveiller (1). Après être restés toute cette nuit, les généraux se déterminèrent aussi à séjourner le jour suivant, — afin que l'armée pût emporter avec elle tout ce qu'elle pourrait de ses bagages, — et ils envoyèrent en avant un messager aux Sikels de l'intérieur pour leur demander de venir au-devant de l'armée, et d'apporter avec eux un secours de provisions (2). Gylippos et Hermokratês eurent ainsi tout le temps, le lendemain, d'envoyer des troupes et d'occuper toutes les positions convenables pour intercepter la marche athénienne. En même temps ils remorquèrent dans Syracuse comme prises, toutes les trirèmes athéniennes qui avaient été jetées à la côte dans la récente bataille, et qui maintenant restaient comme des carcasses sans valeur, qu'on ne gardait pas et auxquelles on ne faisait plus attention (3), — vraisemblablement même celles qui étaient dans la station.

Ce fut le surlendemain de la défaite navale que Nikias et

(1) Xénoph. Anab. IV, 5, 15, 19 ; V, 8, 15.

(2) Thucydide, VII, 77.

(3) Thucydide, VII, 74.

Demosthenès mirent leur armée en marche pour essayer la retraite. Le camp avait été longtemps un théâtre de maladie et de mort par suite de l'influence de la fièvre de marais; mais depuis la dernière bataille, le nombre des blessés et les cadavres non ensevelis l'avaient rendu encore plus digne de pitié. Quarante mille malheureux (ils atteignaient ce nombre prodigieux, comprenant tous les rangs et toutes les fonctions) se mirent en route pour le quitter, et commencèrent une marche dont peu d'entre eux pouvaient espérer de voir la fin; marche semblable à la sortie de la population d'une grande ville réduite à la famine par un blocus. Beaucoup d'entre eux n'avaient que peu ou point de provisions à emporter, tant le fonds était tombé bas; mais parmi ceux qui en avaient, chacun portait les siennes, — même les cavaliers et les hoplites, qui alors, pour la première fois, ou restaient déjà sans esclaves par suite de la désertion, ou savaient qu'on ne pouvait se fier à aucun esclave. Mais ni cette triste égalité de souffrances, ni le nombre des malheureux, ne comptaient pour beaucoup en manière d'allégement. Chaque homme était en proie à une morne stupeur et à un sentiment d'abaissement, qui devenaient d'autant plus intolérables, quand ils se rappelaient la sortie de l'armement du Peiræeus deux ans auparavant, avec des prières, des pæans solennels, et tous les rêves magnifiques de conquête, comparée à l'humiliation de la scène finale qu'ils avaient actuellement sous les yeux, sans une seule trirème qui restât de deux flottes prodigieuses.

Mais ce ne fut que quand l'armée eut réellement commencé sa marche que la misère fut sentie et se manifesta dans toute son étendue. Ce fut alors qu'on proclama pour la première fois la nécessité, dont probablement personne ne parlait auparavant, de laisser derrière soi, non-seulement les corps non ensevelis, mais encore les malades et les blessés. Les scènes de douleur, qui marquèrent cette heure, passèrent tout ce que l'on peut endurer ou décrire. Le soldat en partant s'affligeait et frémissait, avec le sentiment d'un devoir non accompli, à mesure qu'il s'éloignait des corps non ensevelis des victimes du combat; mais bien plus

terrible était l'épreuve, quand il avait à s'arracher de malheureux vivants, qui suppliaient leurs camarades, avec des gémissements d'angoisse et de folie, de ne pas les abandonner. Faisant appel à tous les sentiments d'une pieuse amitié, ils s'attachaient à leurs genoux, et même se traînaient le long de la ligne de marche jusqu'à ce que les forces leur fissent défaut. L'abattement silencieux du jour précédent avait fait place alors à des larmes et à des gémissements universels, et à de bruyantes explosions de douleur, au milieu desquelles l'armée ne pouvait être que très-difficilement dégagée et mise en mouvement.

Après ces scènes déchirantes, il semblerait qu'ils eussent épuisé leur coupe d'amertume; mais pire était ce qui leur était encore réservé; — et les terreurs de l'avenir leur commandaient de lutter avec toutes les misères du passé et du présent. Les généraux firent tous leurs efforts pour entretenir quelque sentiment d'ordre aussi bien que de courage; et Nikias en particulier, à ce moment suprême de sa carrière, montra un degré d'énergie et d'héroïsme qu'il n'avait jamais auparavant paru posséder. Bien qu'il fût lui-même au nombre de ceux qui souffraient le plus personnellement, par suite de sa maladie incurable, on le voyait partout dans les rangs, disposant les troupes, les relevant de leur abattement, et leur parlant d'une voix plus haute, plus énergique et plus imposante qu'il n'en avait l'habitude.

« Conservez encore vos espérances, Athéniens (leur disait-il), même dans l'état où nous sommes; d'autres sont sortis sains et saufs de situations pires que la nôtre. Ne soyez pas trop humiliés, soit par vos défaites, soit par vos maux actuels et immérités. Moi aussi, qui n'ai sur aucun de vous l'avantage de la force (bien plus, vous voyez l'état auquel la maladie m'a amené), et qui ai été accoutumé même à plus de splendeur et de bien-être dans la vie privée aussi bien que publique, — moi aussi je suis plongé dans le même péril que le plus humble soldat d'entre vous. Néanmoins ma conduite a été constamment pieuse envers les dieux, juste et exempte de blâme à l'égard des hommes; en retour, mon espérance pour l'avenir est vive encore, en même temps que nos mal-

heurs actuels ne m'effrayent pas en proportion de leur grandeur intrinsèque (1). En effet, il se peut qu'ils diminuent à

---

(1) Thucydide, VII, 77. Καίτοι πολλὰ μὲν ἐς θεοὺς νόμιμα δεδιήτημαι, πολλὰ δὲ ἐς ἀνθρώπους δίκαια καὶ ἀνεπίφθονα. Ἀνθ' ὧν ἡ μὲν ἐλπὶς ὅμως θρασεῖα τοῦ μέλλοντος, αἱ δὲ ξυμφοραὶ οὐ κατ' ἀξίαν δὴ φοβοῦσι. Τάχα δ' ἂν καὶ λωφήσειαν· ἱκανὰ γὰρ τοῖς τε πολεμίοις εὐτύχηται, καὶ εἴ τῳ θεῶν ἐπίφθονοι ἐστρατεύσαμεν, ἀρκούντως ἤδη τετιμωρήμεθα.

J'ai traduit les mots οὐ κατ' ἀξίαν, et la phrase dont ils font partie, différemment de ce qui a été sanctionné jusqu'ici par les commentateurs, qui expliquent κατ' ἀξίαν comme signifiant « selon notre mérite, » — comprennent les mots αἱ ξυμφοραὶ οὐ κατ' ἀξίαν comme ayant le même sens que les mots ταῖς παρὰ τὴν ἀξίαν κακοπραγίαις quelques lignes auparavant, — et construisent également οὐ non avec φοβοῦσι, mais avec κατ' ἀξίαν, attribuant à φοβοῦσι un sens affirmatif. Ils traduisent : « Quare, *quamvis nostra fortuna prorsus afflicta videatur* (il n'y a rien dans l'original qui corresponde à ces mots), rerum tamen futurarum spes est audax : sed clades, quas nullo nostro merito accepimus, *nos* jam terrent. At fortasse cessabunt, » etc. M. Didot traduit : — « Aussi j'ai un ferme espoir dans l'avenir, *malgré l'effroi* que des *malheurs non mérités* nous causent. » Le docteur Arnold glisse sur la phrase sans la mentionner.

Cette manière de traduire me paraît aussi peu appropriée à l'esprit et au fil de la harangue que maladroite en ce qui concerne les mots individuellement. A considérer l'esprit de la harangue, son objet, qui était d'encourager les soldats abattus, n'aurait guère été bien rempli si on eût répété (ce à quoi dans le fait il avait été fait allusion auparavant d'une manière suffisante et convenable) que « les revers immérités terrifiaient soit Nikias, soit les soldats. » Ensuite quant aux mots, — les expressions ἀνθ' ὧν, ὅμως, μὲν et δὲ me semblent indiquer non-seulement que les deux parties de la phrase s'appliquent toutes deux à Nikias, — mais que la première moitié est en harmonie, et non en opposition, avec la seconde. Matthiæ (d'une manière erronée, à mon avis) rapporte (Gr. Gr. § 623) ὅμως à quelques mots qui ont précédé ; je pense que ὅμως contribue à lier la première affirmation de la phrase avec la seconde. Or, la traduction latine rapporte la première moitié de la phrase à Nikias, et la seconde moitié aux soldats auxquels il parle; tandis que la traduction de M. Didot, au moyen du mot *malgré*, auquel le grec n'offre pas de correspondant, met la seconde moitié en opposition avec la première.

Je ne puis m'empêcher de croire que οὐ doit être construit avec φοβοῦσι, et que les mots κατ' ἀξίαν n'ont pas le sens que leur attribuent les commentateurs. Ἀξίαν non-seulement signifie « *mérite*, le titre à ce qu'un homme a mérité par sa conduite, » — comme dans la phrase précédente παρὰ τὴν ἀξίαν, — mais il veut dire également « prix, valeur, titre auquel on attache une valeur, capacité d'exciter plus ou moins de désir ou d'aversion, » — dernier sens dans lequel il est affirmé comme attribut, non-seulement d'êtres moraux, mais encore d'autres objets. C'est ainsi qu'Aristote dit (Ethic. Nikom. III, 11) : — Ὁ γὰρ οὕτως ἔχων, μᾶλλον ἀγαπᾷ τὰς τοιαύτας ἡδονὰς τῆς ἀξίας· ὁ δὲ σώφρων οὐ τοιοῦτος, etc. Et, *ibid.* III, 5. Ὁ μὲν οὖν ἃ δεῖ καὶ οὗ ἕνεκα, ὑπομένων καὶ φοβούμενος, καὶ ὡς δεῖ, καὶ ὅτε, ὁμοίως δὲ καὶ θαρρῶν, ἀνδρεῖος· κατ' ἀξίαν γάρ, καὶ ὡς ἂν ὁ λόγος, πάσχει καὶ πράττει ὁ ἀνδρεῖος. Et,

partir de ce moment; car nos ennemis ont eu leur plein essor d'heureuse fortune, et si au moment de notre départ nous étions sous le coup de la colère jalouse de quelque dieu, nous avons déjà subi une peine largement suffisante. D'autres avant nous ont envahi des contrées étrangères, et en agissant ainsi, en vertu de l'impulsion ordinaire à l'homme, ils ont encouru des souffrances dans la limite de ce que l'homme peut souffrir. Nous pouvons aussi raisonnablement espérer que dorénavant le dieu offensé nous traitera avec plus de douceur, — car nous pouvons être maintenant pour lui plu-

---

ibid. IV, 2. Διὰ τοῦτό ἐστι τοῦ μεγαλοπρεποῦς, ἐν ᾧ ἂν ποιῇ γένει, μεγαλοπρεπῶς ποιεῖν· τὸ γὰρ τοιοῦτον οὐχ εὐυπέρβλητον, καὶ ἔχον κατ' ἀξίαν τοῦ δαπανήματος. Et, *ibid.* VIII, 14. Ἀχρεῖον γὰρ ὄντα οὔ φασι δεῖν ἴσον ἔχειν· λειτουργίαν τε γὰρ γίνεσθαι, καὶ οὐ φιλίαν, εἰ μὴ κατ' ἀξίαν τῶν ἔργων ἔσται τὰ ἐκ τῆς φιλίας. Cf. aussi, *ib.* VIII, 13.

Xénophon, Cyrop. VIII, 4, 32. Τὸ γὰρ πολλὰ δοκοῦντα ἔχειν μὴ κατ' ἀξίαν τῆς οὐσίας φαίνεσθαι ὠφελοῦντα τοὺς φίλους, ἀνελευθερίαν ἔμοιγε δοκεῖ περιάπτειν. Cf. Xénoph. Memorab. II, 5, 2. Ὥσπερ τῶν οἰκετῶν, οὕτω καὶ τῶν φίλων εἰσὶν ἀξίαι; également *ibid.* 1, 6, 11, et Isokrate cont. Lochit. Or. XX, s. 8; Platon, Leg. IX, p. 876 E.

Les mots κατ' ἀξίαν dans Thucydide me paraissent avoir le même sens que dans ces passages de Xénophon et d'Aristote, — « en proportion de leur valeur, » ou de leur grandeur réelle. Si nous les expliquons ainsi, les mots ἀνθ' ὧν ὅμως μὲν et δὲ rentrent tous dans leur ordre propre: toute la phrase après ἀνθ' ὧν s'applique à Nikias personnellement, est un corollaire de ce qui a été affirmé auparavant, et forme un point convenable dans une harangue destinée à relever le courage abattu de ses soldats : — « Voyez comment *je* me comporte, moi qui ai autant qu'aucun de vous sujet de m'affliger. Je me suis bien conduit tant à l'égard des dieux qu'à l'égard des hommes; en retour, je suis relativement à mon aise et quant à l'avenir et quant au présent; pour l'avenir, j'ai de bonnes espérances, — en même temps que pour le présent je ne suis pas accablé par les malheurs actuels en proportion de leur prodigieuse intensité. »

C'est précisément ce qu'un homme de résolution a [illegible] dire dans une occasion aussi terrible.

La particule δὴ a son sens approprié, αἱ δὲ ξυμφοραὶ οὐ κατ' ἀξίαν δὴ φοβοῦσι. — « et, bien que les maux présents m'effrayent, ils ne le font pas *assurément* en proportion de leur grandeur réelle. » Enfin, la particule καὶ (dans la phrase suivante τάχα δ' ἂν καὶ λωφήσειαν) ne convient pas au passage précédent tel qu'il est habituellement expliqué : conséquemment le traducteur latin, aussi bien que M. Didot, la néglige et traduit : — « At fortasse cessabunt. » « Mais peut-être vont-ils cesser. » On devrait la traduire : « Et il se peut *même* qu'ils diminuent, » ce qui implique que ce qui a été affirmé dans la phrase précédente est destiné ici, non à être contredit, mais à être mis en évidence et fortifié : V. Kühner, Griech. Gramm. sect. 725-728. Tel ne serait pas le cas dans la phrase comme elle est ordinairement expliquée.

tôt des objets de compassion que de jalousie (1). Considérez en outre vos propres rangs, composés d'hoplites si excellents, si nombreux : que cela vous tienne en garde contre un désespoir excessif ; et souvenez-vous que partout où vous pourrez vous établir, aussitôt vous formez vous-mêmes une ville : il n'y a pas de cité en Sicile qui puisse soit repousser votre attaque, soit vous chasser, si vous désirez vous arrêter. Ayez soin de conserver une marche ferme et ordonnée ; et que chacun de vous soit convaincu que tout lieu où il peut être forcé de combattre est sa patrie et sa forteresse, et doit être conservé par un effort victorieux. Comme nos provisions sont très-exiguës, nous marcherons la nuit et le jour ; et aussitôt que vous aurez atteint un village sikel ami, qui reste attaché à nous par haine pour Syracuse, alors considérez-vous en sûreté. Nous avons envoyé en avant pour informer les Sikels de notre départ, et les prier de venir au-devant de nous avec des provisions. Encore un coup, soldats, souvenez-vous que vous conduire en braves gens est maintenant une nécessité pour vous, — et que, si vous faiblissez, il n'y a de refuge pour vous nulle part. Tandis que si vous vous débarrassez actuellement de vos ennemis, ceux de vous qui ne sont pas Athéniens jouiront encore de la vue de leur patrie, et que ceux qui le *sont* vivront pour relever la grande puissance de notre république, quelque tombée qu'elle soit actuellement.

(1) Thucydide, VII, 77. Ἱκανὰ γὰρ τοῖς πολεμίοις εὐτύχηται, καὶ εἴ τῳ θεῶν ἐπίφθονοι ἐστρατεύσαμεν, ἀποχρώντως ἤδη τετιμωρήμεθα : ἦλθον γάρ που καὶ ἄλλοι τινες ἤδη ἐφ' ἑτέρους, καὶ ἀνθρώπεια δράσαντες ἀνεκτὰ ἔπαθον. Καὶ ἡμᾶς εἰκὸς νῦν τά τε ἀπὸ τοῦ θεοῦ ἐλπίζειν ἠπιώτερα ἕξειν · οἴκτου γὰρ ἀπ' αὐτῶν ἀξιώτεροι ἤδη ἐσμὲν ἢ φθόνου.

C'est une remarquable explication de la doctrine, si fréquemment exposée dans Hérodote, que les dieux étaient jaloux de tout homme ou de toute nation qui l'emportait par la puissance, la fortune ou la prospérité. Nikias, en se rappelant la manifestation et les promesses immenses qui avaient accompagné le départ de son armement du Peiræeus, croyait maintenant que ce faste avait provoqué la jalousie de l'un des dieux, et causé les malheurs en Sicile. Il rassure ses soldats en disant que l'ennemi est maintenant au même point dangereux d'élévation, tandis qu'*ils* ont épuisé les tristes effets de la jalousie divine.

Cf. l'histoire d'Amasis et de Polykratês dans Hérodote (III, 39), et les remarques frappantes mises dans la bouche de Paulus Æmilius par Plutarque (Vit. Paul. Æmil. c. 36).

Ce sont les hommes qui constituent une cité, — et non des murs ni des vaisseaux vides d'hommes (1). »

Les efforts des deux commandants répondirent complétement à ces énergiques paroles. L'armée fut répartie en deux divisions; les hoplites marchant en bataillon oblong et vide dans le centre, destiné aux bagages et aux hommes non armés. La division de devant était commandée par Nikias, l'arrière-garde par Demosthenês. Dirigeant leur course vers le territoire des Sikels, dans l'intérieur de l'île, ils marchèrent d'abord le long de la rive gauche de l'Anapos jusqu'à ce qu'ils parvinssent au gué de ce fleuve, qu'ils trouvèrent gardé par un détachement syracusain. Toutefois, ils forcèrent le passage sans éprouver beaucoup de résistance, et accomplirent dans ce jour une traite d'environ cinq milles (= 8 kilom.); avec le retard causé par la cavalerie et les troupes légères de l'ennemi harcelant la marche. Après avoir campé pendant cette nuit sur une éminence, ils se remirent en route dès l'aube du jour, et s'arrêtèrent, après environ deux milles et demi, à un village abandonné dans une plaine. Ils espéraient trouver quelques provisions dans les maisons, et ils furent même forcés d'emporter avec eux de l'eau de cet endroit; car ils ne devaient pas en trouver plus loin. Comme leur ligne projetée de marche était devenue évidente alors, les Syracusains profitèrent de cette halte pour marcher avant eux, et pour occuper en forces une position sur la route, appelée la falaise akræenne. Dans ce lieu la route, gravissant une haute colline, formait une sorte de ravin bordé de chaque côté de falaises escarpées. Les Syracusains élevèrent un mur ou une barricade en travers de toute la largeur de la route, et occupèrent les hauteurs de chaque côté. Mais les Athéniens ne purent même parvenir à ce défilé, tant il leur était impossible d'avancer en face des attaques accablantes de la cavalerie et des troupes légères de l'ennemi. Ils furent forcés, après une courte

(1) Thucydide, VII, 77. Ἄνδρες γὰρ πόλις, καὶ οὐ τείχη, οὐδὲ νῆες ἀνδρῶν κεναί.

marche, de retourner à leur camp de la nuit précédente (1).

Chaque heure ajoutait à la détresse de leur position ; car leurs aliments étaient presque épuisés, et aucun homme ne pouvait s'écarter du corps principal sans être certain de trouver la mort sous les coups de la cavalerie. En conséquence, le lendemain matin, ils tentèrent un effort désespéré de plus pour franchir le terrain montueux et pénétrer dans l'intérieur. Partant de très-bonne heure, ils arrivèrent au pied de la colline appelée la falaise Akræenne, où ils trouvèrent les barricades placées en travers de la route, avec des files profondes d'hoplites syracusains derrière elles, et des masses de troupes légères garnissant les falaises de chaque côté. Ils firent les efforts les plus énergiques et les plus obstinés pour forcer cette position inexpugnable ; mais toutes leurs attaques furent vaines, tandis qu'ils souffrirent misérablement des traits lancés par les troupes d'en haut. Au milieu de tout le découragement causé par cet échec, leurs esprits furent encore consternés par un orage mêlé de tonnerre et d'éclairs, qui survint pendant ce temps, et qu'ils expliquèrent comme un présage annonçant leur ruine prochaine (2).

Ce fait explique d'une manière frappante et le changement que les deux dernières années avaient opéré dans les parties belligérantes, — et le degré auquel ces interprétations religieuses des phénomènes dépendaient quant à leur efficacité de la prédisposition d'esprit, sombre ou gaie. Dans la première bataille entre Nikias et les Syracusains, près du Grand Port, quelques mois avant que le siége commençât, un semblable orage accompagné de tonnerre avait éclaté ; en cette occasion, les soldats athéniens avaient continué le combat avec impassibilité, le considérant comme un événement naturel appartenant à la saison, — et cette indifférence de leur part avait encore plus imposé aux Syracusains

(1) Thucydide, VII, 78.

(2) Thucydide, VII, 79. Ἀφ' ὧν οἱ Ἀθηναῖοι μᾶλλον ἔτι ἠθύμουν, καὶ ἐνόμιζον ἐπὶ τῷ σφετέρῳ ὀλέθρῳ καὶ ταῦτα πάντα γίγνεσθαι.

alarmés (1). Actuellement, la confiance en soi-même et l'impression religieuse avaient toutes deux changé de côtés (2).

Épuisés par leurs stériles efforts, les Athéniens se replièrent un peu pour se reposer, quand Gylippos essaya de les entourer en envoyant un détachement pour fermer la route étroite sur leurs derrières. Toutefois ils prévinrent ce mouvement en se retirant dans la plaine ouverte, où ils passèrent la nuit, et le jour suivant, ils tentèrent une fois de plus leur marche sans espoir vers la falaise Akræenne. Mais il ne fut pas possible d'avancer même jusqu'au défilé et à la barricade. Ils furent tellement assaillis et harcelés par la cavalerie et par les akontistæ, en flanc et par derrière, que, malgré des efforts et une patience héroïques, ils ne purent à peine avancer un seul mille. Exténués de fatigue, à demi morts de faim et encombrés de blessés, ils furent forcés de passer une troisième nuit misérable dans cette fatale plaine.

Aussitôt que les Syracusains se furent retirés pour la nuit dans leur camp, Nikias et Demosthenês tinrent conseil. Ils voyaient clairement que la route qu'ils avaient projetée primitivement, en franchissant la falaise Akræenne pour aller dans les régions Sikêls de l'intérieur et de là à Katane, était devenue impraticable, et que leurs malheureuses troupes seraient encore moins en état de la forcer le matin qu'elles ne l'avaient été le jour précédent. En conséquence, ils résolurent de s'éloigner pendant la nuit, en laissant des feux nombreux brûler pour tromper l'ennemi ; mais de changer complétement de direction, et de tourner vers la côte méridionale sur laquelle étaient situées Kamarina et Gela. Leurs guides leur apprirent que s'ils pouvaient traverser le fleuve Kakyparis, qui se jetait dans la mer au sud de Syracuse, sur la côte sud-est de la Sicile, — ou un fleuve encore plus loin appelé l'Erineos, ils pourraient remonter la rive droite de l'un ou de l'autre pour gagner les régions de l'intérieur. En

---

(1) Thucydide, VI, 70. (2) V. plus haut, chap. 3.

conséquence, ils partirent dans la nuit, au milieu de la confusion et de l'alarme ; et malgré cela la première division de l'armée sous Nikias se mit en pleine marche, et gagna une avance considérable. A l'aurore, cette division parvint à la côte sud-est de l'île, non loin au sud de Syracuse, et tomba dans la voie de la route Hélôrine, qu'elle suivit jusqu'à ce qu'elle arrivât au Kakyparis. Toutefois, même en cet endroit, elle trouva un détachement syracusain envoyé à l'avance, élevant une redoute et fermant le gué ; et Nikias ne put passer qu'en se faisant jour de vive force. Il marcha droit vers l'Erineos, qu'il traversa le même jour, et fit camper ses troupes sur une éminence de l'autre côté (1).

Excepté au gué de Kakyparis, sa marche n'avait de tout le jour rencontré aucun obstacle de la part des ennemis. Il crut plus sage de faire avancer ses troupes aussi vite que possible afin d'arriver à quelque endroit où il trouvât et sûreté et subsistances, sans s'inquiéter de la seconde division sous Demosthenês. Cette division, la portion de l'armée la plus considérable, partit à la fois plus tard et dans un plus grand désordre. Une panique inexplicable et l'obscurité firent que les soldats s'écartèrent ou manquèrent leur route, de sorte que Demosthenês, avec ses efforts pour les tenir réunis, avança peu et resta fort loin derrière Nikias. Il fut surpris par les Syracusains dans l'après-midi, vraisemblablement avant d'être parvenu au Kakyparis (2), — et à un moment

(1) Thucydide, VII, 80-82.

(2) Le docteur Arnold (Thucydide, vol. III, p. 280, copié par Goeller ad VII, 81) pense que la division de Demosthenês atteignit et traversa le fleuve Kakyparis, et fut prise entre le Kakyparis et l'Erineos. Mais les termes de Thucydide, VII, 80, 81, n'appuient pas cette opinion. La division de Nikias était en avance sur Demosthenês dès le commencement, et elle gagna sur elle principalement pendant la première partie de la marche, avant l'aurore, parce que c'était alors que le désordre dans la division de Demosthenês était le plus fâcheux : V. c. 81, — ὡς τῆς νυκτὸς τότε ξυνεταράχθησαν, etc. Conséquemment lorsque Thucydide dit qu'à l'aurore *ils* arrivèrent à la mer, » (ἅμα δὲ τῇ ἕῳ ἀφικνοῦνται ἐς τὴν θάλασσαν, c. 80), cela ne peut être vrai *à la fois* de Nikias et de Demosthenês. Si le premier y parvint à l'aurore, le second n'a pu arriver au même point que quelque temps après l'aurore. Nikias a dû être en avance sur Demosthenês quand il atteignit la mer, — et bien *plus* en avance quand il atteignit le

où la première division avait une avance de près de six milles, entre le Kakyparis et l'Erineos.

Lorsque les Syracusains découvrirent à l'aurore que leur ennemi était parti pendant la nuit, leur premier mouvement fut d'accuser Gylippos de trahison pour lui avoir permis de s'échapper. Cependant ces injustes soupçons furent bientôt dissipés, et la cavalerie partit pour exécuter une poursuite rapide, jusqu'à ce qu'elle surprit l'arrière-garde, qu'elle se mit immédiatement à attaquer et à entraver dans ses progrès. La marche de Demosthenês avait été lente jusque-là, et sa division désorganisée : mais il fut alors obligé de faire volte-face et de se défendre contre un ennemi infatigable, qui bientôt le dépassa, et ainsi l'arrêta complétement. Les nombreuses troupes légères et la cavalerie des Syracusains l'assaillirent de tous les côtés et sans interruption ; n'employant toutefois que des traits, et prenant soin d'éviter toute rencontre corps à corps. Pendant que cette infortunée division faisait les plus grands efforts, tant pour se défendre que pour avancer, s'il était possible, elle se trouva enfermée dans un champ d'oliviers entouré de murs, que la route traversait par le milieu ; ferme portant le nom, et probablement jadis la propriété de Polyzêlos, frère du despote Gelôn (1). Engagés et pressés dans cette enceinte, d'où il se trouva qu'il était impossible de sortir par l'autre extrémité en face d'un ennemi, les soldats furent alors écrasés par les traits syracusains lancés de tous côtés du haut des murs (2). Bien

---

Kakyparis ; de plus, on nous dit expressément que Nikias n'attendit pas son collègue, — qu'il crut que le meilleur était de marcher aussi vite que possible avec sa propre division.

Il me semble que les mots ἀφικνοῦνται, etc. (c. 80), ne doivent pas être compris comme s'appliquant à la fois à Nikias et à Demosthenês, mais qu'ils se rapportent au mot αὐτοῖς, cinq ou six lignes plus haut : « les *Athéniens* (pris en général) arrivèrent à la mer » — sans qu'il soit fait attention en ce moment à la différence entre la première division et la seconde. On pourrait dire, non improprement, que les *Athéniens* atteignirent la mer — au moment où la division de Nikias l'atteignit.

(1) Plutarque, Nikias, c. 27.

(2) Thucydide, VII, 81. Καὶ τότε γνοὺς (sc. Demosthenês) τοὺς Συρακοσίους διώκοντας οὐ προὐχώρει μᾶλλον ἢ ἐς μάχην ξυνετάσσετο, ἕως ἐνδιατρίβων κυκλοῦταί τε ὑπ' αὐτῶν, καὶ ἐν πολλῷ θορύβῳ αὐτός τε καὶ οἱ μετ' αὐτοῦ Ἀθηναῖοι ἦσαν· ἀνειληθέντες γὰρ ἐς τι χω-

que hors d'état d'aller à l'ennemi, et privés des ressources d'un actif désespoir, ils se virent harcelés incessamment pendant la plus grande partie du jour, sans rafraîchissement ni repos, et le nombre de leurs blessés augmentant continuellement, jusqu'à ce qu'enfin le courage qui restait à ces malheureuses victimes fût complétement abattu. Dès qu'il aperçut cet état, Gylippos leur envoya un héraut avec une proclamation, invitant tous les insulaires qui étaient parmi les Athéniens à se séparer des autres soldats, et leur promettant la liberté s'ils le faisaient. Les habitants de quelques villes, cependant en petit nombre, — ce qui leur fait grand honneur, — profitèrent de cette offre, et se rendirent. Bientôt cependant il s'ouvrit une négociation plus étendue, qui finit par la capitulation de la division entière à condition et en vertu de laquelle elle livra ses armes. Gylippos et les Syracusains prirent l'engagement que la vie de tous serait respectée; c'est-à-dire que personne ne périrait, soit par

---

ριον, ῴ κύκλῳ μὲν τειχίον περιῆν, ὁδὸς δὲ ἔνθεν τε καὶ ἔνθεν, ἐλάας δὲ οὐκ ὀλίγας εἶχεν, ἐβάλλοντο περισταδόν.

Je traduis ὁδὸς δὲ ἔνθεν τε καὶ ἔνθεν différemment du docteur Arnold, de Mitford et d'autres. On comprend communément que ces mots signifient que cette plantation entourée de murs était bordée par deux routes, une de chaque côté. Certainement les mots *pourraient* avoir cette signification (cf. II, 76); mais je pense qu'ils peuvent avoir aussi celle que j'ai donnée dans le texte, et qui semble plus plausible. Il est certainement très-improbable que les Athéniens aient quitté la route afin de s'abriter dans la plantation, puisqu'ils savaient très-bien qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en se retirant. Si nous supposons que la plantation se trouvait exactement dans la route, le mot ἀναληφθέντες devient parfaitement explicable, mot sur lequel je ne crois pas que le commentaire du docteur Arnold soit satisfaisant. La pression des troupes de derrière pour pénétrer par l'ouverture en deçà, tandis que celles de devant ne pouvaient sortir par l'autre ouverture, devait naturellement causer cette accumulation et cette confusion à l'intérieur. Une route qui passait droit à travers le terrain entouré de murs, entrant d'un côté et sortant par l'autre, pouvait bien être appelée ὁδὸς ἔνθεν τε καὶ ἔνθεν. Cf. « Remarks on the map of Syracuse », du docteur Arnold, vol. III, p. 281, aussi bien que sa note sur VII, 81.

J'imagine que les oliviers sont nommés ici, non pas pour l'une ni pour l'autre des deux raisons mentionnées par le docteur Arnold, mais parce qu'à cause d'eux les Athéniens ne pouvaient voir distinctement à l'avance la nature de l'enclos auquel ils se hâtaient d'arriver, et que par conséquent ils empêchaient de prendre aucune précaution, — comme, par exemple, d'interdire à trop de troupes d'entrer à la fois, etc.

violence, soit par des chaînes d'un poids intolérable, soit par la faim. Après avoir été tous désarmés, les soldats furent immédiatement emmenés comme prisonniers à Syracuse, — au nombre de six mille. Il y a une remarquable preuve de l'état aisé et opulent d'un grand nombre de ces vaillantes victimes, c'est que, nous dit-on, l'argent qu'ils avaient sur eux, même à ce moment suprême de misère, suffit pour remplir le creux de quatre boucliers (1). Dédaignant, soit de se rendre, soit de faire une stipulation pour lui-même personnellement, Demosthenês fut sur le point de se frapper de son épée au moment où l'on concluait la capitulation; mais les Syracusains prévinrent son intention et l'emmenèrent comme prisonnier désarmé (2).

Le lendemain, Gylippos et les Syracusains victorieux surprirent Nikias sur la rive droite de l'Erineos, lui apprirent la capitulation de Demosthenês et le sommèrent de capituler aussi. Il demanda la permission d'envoyer un cavalier, dans le dessein de vérifier l'assertion; et au retour du cavalier, il fit à Gylippos la proposition suivante : Il serait permis à son armée de retourner dans ses foyers, à condition qu'Athènes rembourserait à Syracuse tous les frais de la guerre, et fournirait des otages jusqu'à parfait payement; un citoyen par talent d'argent. Ces conditions furent rejetées; mais Nikias ne put encore se décider à se soumettre pour sa division aux mêmes conditions que Demosthenês. Conséquemment les Syracusains commencèrent leurs attaques, que les Athéniens, malgré la faim et la fatigue, soutinrent du mieux qu'ils purent jusqu'à la nuit. L'intention de Nikias était de profiter encore des ténèbres pour s'en aller. Mais cette fois-ci les Syracusains étaient sur leurs gardes, et aussitôt qu'ils entendaient un mouvement dans le camp, ils entonnaient le pæan ou cri de guerre, montrant ainsi qu'ils faisaient le guet, et obligeant

(1) Plutarque, Nikias, c. 27 ; Thucydide, VII, 82.

(2) Cette assertion repose sur la très-bonne autorité du Syracusain contemporain Philiste : V. Pausanias, I, 29, 9 ; Philiste, Fragm. 46, éd. Didot.

les Athéniens à déposer de nouveau les armes qu'ils avaient reprises pour partir. Néanmoins, un détachement de trois cents Athéniens, persistant encore à marcher, séparément du reste, se firent jour à travers les postes des Syracusains. Ces hommes se retirèrent sains et saufs, le manque seul de guides les empêcha d'échapper complétement (1).

Pendant toute cette pénible retraite, la résolution personnelle que montra Nikias fut exemplaire. Il força sa constitution, dont la faiblesse était augmentée par la maladie, à soutenir, et même à encourager des hommes plus forts, contre d'extrêmes misères, épuisant la dernière parcelle d'espérance ou même de possibilité. On était alors au sixième jour de la retraite, — six jours (2) de privations, de souffrances constantes, d'attaques sans cesse renouvelées et repoussées sans cesse; — cependant Nikias, dès le matin, tenta une nouvelle marche afin de gagner le fleuve Asinaros, qui se jette dans la même mer, au sud de l'Erineos, mais qui est un cours d'eau plus considérable, coulant encaissé profondément entre des rives élevées. C'était un dernier effort de désespoir, avec peu d'espérance d'échapper définitivement, même s'ils y arrivaient. Cependant la marche s'accomplit, malgré les attaques incessamment répétées pendant toute la route par la cavalerie syracusaine, qui atteignit même le fleuve avant les Athéniens, occupa le gué et garnit les hautes rives voisines, Là céda à la fin la résolution des malheureux fugitifs : quand ils parvinrent au fleuve, ils avaient entièrement perdu leur force, leur patience, leur ardeur et leurs espérances pour l'avenir. Tourmentés par une soif ardente, et forcés par les attaques de la cavalerie de marcher en une masse compacte, ils se précipitèrent dans le gué tous à la fois, se renversant et se foulant aux pieds les uns les autres dans le désir avide que tous avaient de boire. Beaucoup périrent ainsi pour avoir été poussés sur les pointes des lances, ou perdirent pied au milieu des bagages éparpil-

(1) Thucydide, VII, 83.

(2) Plutarque (Nikias), c. 27) dit *huit* jours, d'une façon inexacte.

lés, et furent ainsi entraînés sous l'eau (1). Cependant les Syracusains, placés sur les hautes rives, accablaient la masse serrée d'une grêle de traits; tandis que les hoplites péloponésiens descendirent même dans le fleuve, en vinrent aux prises corps à corps avec les ennemis, et en tuèrent un nombre considérable. Néanmoins la soif des Athéniens était si violente, qu'ils enduraient toute autre souffrance afin de se soulager en buvant. Et même quand des morts et des blessés étaient entassés dans le fleuve, — quand l'eau était souillée et troublée par le sang, aussi bien que par la vase, que le piétinement faisait remonter à la surface, — les nouveaux venus s'y précipitaient encore et l'avalaient avec avidité (2).

Dans l'état de misère, de dénûment et de démoralisation où était l'armée actuellement, Nikias ne pouvait pas songer à résister davantage. Il se rendit donc à Gylippos, se mettant à la discrétion de ce général et des Lacédæmoniens (3), implorant en grâce qu'on arrêtât le massacre des soldats sans défense. En conséquence, Gylippos ordonna de ne plus tuer personne, mais de faire prisonniers ceux qui restaient. Beaucoup furent tués avant que cet ordre fût compris; mais parmi ceux qui restèrent, presque tous furent faits prisonniers, bien peu s'échappèrent. Bien plus, même le détachement de trois cents hommes, qui, pendant la nuit, s'étaient ouvert un chemin au milieu des ennemis, n'ayant vraisemblablement pas su où aller, furent pris et ramenés par des troupes envoyées dans ce but (4). Le triomphe des Syracusains fut complet de toute manière : ils suspendirent aux arbres des rives de l'Asinaros des panoplies athéniennes comme trophée, et emmenèrent leurs prisonniers à Syracuse en joyeuse procession.

(1) Thucydide, VII, 85 : V. une note du docteur Arnold.

(2) Thucydide, VII, 84. ..... ἔβαλλον ἄνωθεν τοὺς Ἀθηναίους, πίνοντάς τε τε τοὺς πολλοὺς ἀσμένους καὶ ἐν κοίλῳ ὄντι τῷ ποτάμῳ ἐν σφίσιν αὐτοῖς ταρασσομένους.

(3) Thucydide, VII, 85, 86; Philiste, Fragm. 46, éd. Didot; Pausanias, I, 29, 9.

(4) Thucydide, VII, 85; Plutarque, Nikias, c. 27.

Le nombre des prisonniers faits ainsi n'est pas spécifié positivement par Thucydide, comme dans le cas de la division de Demosthenês, qui avait capitulé et mis bas les armes en masse dans l'intérieur des murs du champ d'oliviers. Quant aux prisonniers de la division de Nikias, des individus particuliers s'en emparèrent pour la plupart, et les mirent frauduleusement en réserve pour leur propre profit; le nombre obtenu pour l'État étant relativement petit, ne dépassant pas vraisemblablement mille (1). Les diverses villes siciliennes devinrent bientôt pleines de ces prisonniers, vendus comme esclaves pour le compte de particuliers.

Il n'était pas parti moins de quarante mille personnes en tout du camp athénien pour commencer la retraite, six jours auparavant. De ce nombre beaucoup probablement, soit blessés, soit autrement incapables même lorsque la marche commença, se trouvèrent bientôt hors d'état de continuer, et furent laissées derrière pour périr. Chacun des six jours fut une journée de rudes combats et de cruels tourments de la part d'une multitude infatigable de troupes légères, avec peu, et à la fin vraisemblablement rien à manger. Le nombre diminua ainsi successivement, par les blessures, les privations et les traîneurs ; de sorte que les six mille hommes pris avec Demosthenês, et peut-être trois ou quatre mille pris avec Nikias, formaient le triste reste. Toutefois, quant aux traîneurs pendant la marche, nous sommes heureux d'apprendre que beaucoup d'entre eux parvinrent à échapper à la cavalerie syracusaine et à gagner Katane, — où trouvèrent également un refuge ceux qui plus tard s'enfuirent de leur esclavage sous des maîtres particuliers (2). Ces Athé-

(1) Thucydide dit, en gros et sans prétendre à des moyens exacts de connaissance, que le nombre total des prisonniers amenés à Syracuse sous la surveillance publique, ne fut pas au-dessous de sept mille, — ἐλήφθησαν δὲ οἱ ξύμπαντες, ἀκριβείᾳ μὲν χαλεπὸν ἐξειπεῖν; ὅμως δὲ οὐκ ἐλάσσους ἑπτακισχιλίων (VII, 87). Comme le nombre pris avec Demosthenês était de six mille (VII, 82), il reste mille prisonniers obtenus dans la division de Nikias.

(2) Thucydide, VII, 85. Πολλοὶ δὲ ὅμως καὶ διέφυγον, οἱ μὲν καὶ παραυτίκα, οἱ δὲ καὶ δουλεύσαντες καὶ διαδιδράσκοντες ὕστερον. Le mot παραυτίκα veut dire pendant la retraite.

niens fugitifs servirent comme auxiliaires pour repousser les attaques des Syracusains sur Katane (1).

Ce fut surtout de cette manière qu'Athènes en vint à recevoir de nouveau dans son sein un petit nombre de ces fils à la malheureuse destinée qu'elle avait détachés pour les envoyer en deux divisions si magnifiques. Car plus petit encore fut le nombre de ceux qui, menés comme prisonniers à Syracuse, purent jamais regagner leur patrie. On les mit, pour qu'ils fussent bien gardés, avec les autres prisonniers, dans les carrières de pierres de Syracuse, dont plusieurs se trouvaient, en partie sur la descente méridionale de la ville extérieure vers la Nekropolis, c'est-à-dire du niveau plus élevé au niveau plus bas d'Achradina, — en partie dans le faubourg appelé plus tard Neapolis, sous la falaise méridionale d'Epipolæ. C'est dans ces carrières, — abîmes profonds, d'espace limité, avec des côtés escarpés, et à ciel ouvert, — que furent plongés les malheureux prisonniers, entassés les uns sur les autres, sans la moindre protection ni commodité. Pour subsistance ils recevaient chaque jour une ration de deux kotyles de blé (moitié de la ration journalière d'un esclave) avec pas plus d'une kotyle d'eau, de sorte qu'ils n'étaient pas préservés des angoisses soit de la faim, soit de la soif. De plus, la chaleur du soleil de midi, alternant avec le froid des nuits d'automne, était à la fois accablante et meurtrière; et comme ils étaient obligés de satisfaire, où ils étaient, sans secours, aux nécessités de la vie, — la saleté et l'infection devinrent bientôt insupportables. Malades et blessés même au moment de l'arrivée, beaucoup d'entre eux ne tardèrent pas à mourir; et le plus heureux était celui qui mourait le premier, laissant un corps qui ne sentait plus la douleur, que les Syracusains ne prenaient pas la peine d'enlever, pour faire souffrir et infecter les survivants. C'est dans cet état et au milieu de ce traitement qu'ils restèrent pendant soixante-dix jours; servant probablement de spectacle à la population syracusaine triomphante qui, avec les femmes et les enfants, venait jeter les yeux dans les prisons,

(1) Lysias pro Polystrato, Orat. XX, sect. 26-28, c. 6, p. 686 R.

et se féliciter d'avoir échappé de si près à des souffrances semblables en nature du moins, si non au même degré. Après ce temps, la nouveauté du spectacle était passée ; tandis que l'endroit à dû devenir un antre d'abomination et de peste intolérable pour les citoyens eux-mêmes. En conséquence, ils retirèrent alors tous les prisonniers survivants, à l'exception des Athéniens indigènes et du petit nombre de Grecs Italiens ou Siciliens qui étaient avec eux. Tous ceux qu'on retira ainsi furent vendus comme esclaves (1). Probablement on enleva en même temps les cadavres, et on rendit la prison un peu moins horrible. Que devinrent les autres prisonniers? c'est ce qu'on ne nous dit pas. Il est possible de présumer que ceux qui purent survivre à de si extrêmes souffrances furent autorisés, après un certain temps, à retourner à Athènes sur rançon. Il se peut que quelques-uns d'entre eux aient obtenu d'être relâchés, — comme cela arriva (nous dit-on) pour plusieurs de ceux qui avaient été vendus à des maîtres privés, — à cause de l'élégance de leurs talents et de la dignité de leur conduite. Les drames d'Euripide étaient particulièrement populaires dans toute la Sicile, au point que ceux des prisonniers athéniens qui en savaient par cœur des parties considérables, gagnèrent l'affection de leurs maîtres. Quelques-uns même des traîneurs de l'armée se procurèrent, assure-t-on, par le même attrait, abri et hospitalité pendant leur fuite. Euripide, nous apprend-on, vécut assez pour recevoir les remercîments de plusieurs de ces malheureuses victimes, après leur retour à Athènes (2). Je

(1) Thucydide, VII, 87. Diodore (XIII, 20-32) donne deux longs discours qui, suivant lui, furent prononcés dans l'assemblée syracusaine, quand on discuta comment on devait traiter les prisonniers. Un citoyen âgé, nommé Nikolaos, qui a perdu ses deux fils dans la guerre, est présenté comme soutenant le côté du traitement humain, tandis que Gylippos l'est comme l'orateur qui recommande la dureté et la vengeance.

De qui Diodore a-t-il emprunté ce prétendu fait, c'est ce que j'ignore ; mais tout son récit de l'affaire me paraît indigne de foi.

On peut juger de son exactitude en le voyant avancer que les prisonniers recevaient chacun deux *chœnices* de farine d'orge — au lieu de deux *kotyles*; la chœnice étant quatre fois autant que la kotyle (Diodore, XIII, 19).

(2) Plutarque, Nikias, c. 29; Diodore, XIII, 33. Le lecteur verra com-

ne puis m'empêcher de mentionner cette histoire, bien que je craigne que son droit à la créance comme fait réel soit bien au-dessous de son pathétique et de son intérêt.

Quant à la manière de traiter Nikias et Demosthenês, on consulta sur ce point non-seulement les Syracusains, mais encore les alliés présents, et on trouva une grande différence d'opinion. Les garder simplement en prison, sans les mettre à mort, telle fut apparemment l'opinion défendue par Hermokratês (1). Mais Gylippos, alors en plein ascendant et objet d'une profonde gratitude pour ses inappréciables services, sollicita comme récompense personnelle l'autorisation de les emmener comme prisonniers à Sparte. Le faire eût été pour lui un honneur signalé aux yeux de ses compatriotes; car si Demosthenês, à cause de son succès à Pylos, était pour eux un ennemi odieux, — Nikias s'était toujours montré leur ami, autant qu'il était possible à un Athénien. C'était à lui qu'ils étaient redevables de la délivrance de leurs prisonniers faits à Sphakteria; et il avait compté sur cette obligation quand il se rendit prisonnier à Gylippos, et non aux Syracusains.

Cependant, malgré toute son influence, Gylippos ne put en venir à ses fins. D'abord, les Corinthiens s'opposèrent à lui avec énergie; et en même temps ils déterminèrent les autres alliés à en faire autant. Craignant que la fortune de Nikias ne lui fournît toujours le moyen de s'échapper de prison, de manière à leur nuire plus tard, — ils demandèrent avec instance qu'il fût mis à mort. Ensuite, ceux des Syracusains qui avaient été en correspondance secrète avec lui pendant le siége, désiraient encore plus le voir disparaître; ils redoutaient que, s'il était mis à la torture par leurs adversaires politiques, il ne révélât leurs noms et leurs intrigues. Ces diverses influences l'emportèrent, de sorte qu'un décret de l'assemblée publique ordonna que Nikias serait mis à

ment les Carthaginois traitèrent les prisonniers grecs qu'ils firent en Sicile — dans Diodore, XIII, 111.

(1) Plutarque, Nikias, c. 28; Diodore, XIII, 19.

mort, aussi bien que Demosthenês, au grand déplaisir de Gylippos. Hermokratês s'opposa vainement à la résolution, mais s'apercevant qu'elle passerait à coup sûr, il leur en envoya l'avis secret avant la fin de la discussion, et leur procura, par une des sentinelles, le moyen de mourir de leur propre main. Leurs corps furent exposés publiquement devant les portes de la ville à la vue des citoyens syracusains (1); tandis que le jour dans lequel fut accomplie la capture définitive de Nikias et de son armée, en vint à être célébré comme une fête annuelle, sous le titre des Asinaria, le 26 du mois dôrien Karneios (2).

Telle fut la fin de l'expédition, ou plutôt des deux expéditions, qu'Athènes entreprit contre Syracuse. Jamais dans l'histoire grecque on n'avait envoyé une armée si considérable, si coûteuse, si puissante, et pleine de tant de promesses et de confiance; jamais dans l'histoire grecque on n'avait vu une défaite si complète et si ruineuse, ni une victoire si glorieuse et si inattendue (3). Les conséquences s'en firent sentir d'une extrémité à l'autre du monde grec, comme on le verra dans les chapitres suivants.

L'estime et l'admiration qu'on ressentait à Athènes pour

---

(1) Thucydide, VII, 86; Plutarque, Nikias, c. 28. Le renseignement que Plutarque cite ici de Timée relativement à l'intervention d'Hermokratês n'est pas en contradiction réelle avec Philiste et Thucydide. Le mot κελευσθέντας semble décidément préférable à καταλευσθέντας, dans le texte de Plutarque.

(2) Plutarque, Nikias, c. 28. Bien que Plutarque dise que le mois Karneios est « celui que les Athéniens appellent Metageitnion, » cependant on ne pourrait pas avec certitude affirmer que le massacre de l'Asinaros ait été le 16 du mois attique métageitnion. Nous savons que les mois civils des différentes villes ne coïncidaient que rarement ou jamais exactement. V. les remarques de Frantz sur ce point dans son commentaire sur les précieuses Inscriptions de Tauromenium, Corp. Inscr. Gr. nº 5640, part. XXXII, sect. 3, p. 640.

Il n'a pas dû, je pense, s'écouler moins de vingt-quatre ou de vingt-cinq jours entre l'éclipse (qui arriva le 27 août) et la reddition de Nikias, — c'est-à-dire vers le 21 septembre. M. Fynes Clinton (F. H. ad ann. 413 av. J.-C.) me semble resserrer trop l'intervalle entre l'éclipse et la retraite; en considérant que cet intervalle comprenait deux grandes batailles, avec un certain espace de temps, avant, entre, et après.

Le μετόπωρον mentionné par Thucydide, VII, 79, s'accorde avec le 21 septembre : cf. Plutarque, Nikias, c. 22.

(3) Thucydide, VII, 87.

Nikias avaient duré jusqu'à la fin, sans baisser ni être ébranlées : après sa mort elles se changèrent en disgrâce. Son nom fut omis, tandis que celui de son collègue Demosthenês fut gravé sur la colonne funèbre érigée pour rappeler le souvenir des guerriers qui avaient succombé. Pausanias explique cette différence en disant qu'on regardait Nikias comme s'étant déhonoré en qualité de militaire, par une reddition volontaire, que Demosthenês avait dédaignée (1).

L'opinion de Thucydide mérite une mention spéciale, en face du jugement de ses compatriotes. Tandis qu'il ne dit rien de Demosthenês, si ce n'est qu'il mentionna sa mort violente, il ajoute, au sujet de Nikias, quelques mots de sympathie et d'éloge marqués. « Telles furent, ou à peu près (dit-il), les raisons pour lesquelles Nikias fut condamné à mort; bien qu'assurément, parmi tous les Grecs de mon temps, *il* fût celui qui méritait le moins d'en venir à ce point extrême de mauvaise fortune, à considérer le soin exact avec lequel il remplissait les devoirs établis à l'égard de la divinité (2). »

(1) Pausanias, I, 29, 9; Philiste, Fragm. 46, éd. Didot.

Justin dit par erreur que Demosthenês se tua réellement, plutôt que de consentir à se rendre, — avant la reddition de Nikias, qui (dit-il) ne voulut pas suivre cet exemple :

« Demosthenes, amisso exercitu, a captivitate gladio et voluntaria morte se vindicat : Nicias autem, ne Demosthenis quidem exemplo, ut sibi consuleret, admonitus, cladem suorum auxit dedecore captivitatis. » (Justin, IV, 5.)

Philiste, que Pausanias annonce lui-même suivre, est un excellent témoin pour les faits actuels en Sicile, bien qu'il ne le soit pas tant pour l'impression que ces faits produisirent à Athènes.

Il semble certain, même d'après Thucydide, que Nikias, en se rendant à Gylippos, crut qu'il avait une très-grande chance de sauver sa vie. — Plutarque aussi interprète sa conduite de cette manière et la condamne comme honteuse (V. sa comparaison de Nikias et de Crassus, près de la fin). Demosthenês n'aurait pu concevoir la même pensée pour lui-même : le fait du suicide qu'il essaya me paraît certain, sur l'autorité de Philiste, bien que Thucydide ne le mentionne pas.

(2) Thucydide, VII, 86. Καὶ ὁ μὲν τοιαύτῃ ἢ ὅτι ἐγγύτατα τούτων αἰτίᾳ ἐτεθνήκει, ἥκιστα δὴ ἄξιος ὢν τῶν γε ἐπ' ἐμοῦ Ἑλλήνων ἐς τοῦτο δυστυχίας ἀφικέσθαι, διὰ τὴν νενομισμένην ἐς τὸ θεῖον ἐπιτήδευσιν.

Tel était le texte de Thucydide, avant que divers éditeurs récents changeassent les derniers mots, sur l'autorité de quelques Mss, en διὰ τὴν πᾶσαν ἐς ἀρετὴν νενομισμένην ἐπιτήδευσιν.

Si nous jugions Nikias seulement comme homme privé, et que nous mettions sa conduite personnelle dans un plateau de la balance, contre ses souffrances personnelles dans l'autre, la remarque de Thucydide serait naturelle et intelligible. Mais le général d'une grande expédition, de la conduite duquel dépend la vie de milliers de braves gens aussi bien que les plus grands intérêts de son pays, ne peut être jugé en vertu d'une telle règle. Son mérite privé devient un point secondaire dans le cas, en tant que comparé à l'accomplissement de ses devoirs publics responsables, qui doit faire sa gloire ou amener sa chute.

Jugé en vertu de cette règle plus appropriée, que devons-nous dire de Nikias? Nous sommes forcé de dire que, s'il était possible de regarder ses souffrances personnelles comme une expiation, ou comme une punition égale au malheur qu'il causa lui-même tant à son armée qu'à son pays, — elles ne seraient pas plus grandes que ses mérites. Je ne répéterai pas ici les points séparés de sa conduite qui justifient cette idée, et qui ont été exposés dans les pages précédentes, à

Bien que le docteur Arnold et quelques-uns des meilleurs critiques préfèrent et adoptent la dernière leçon, j'avoue qu'il me semble que la première est plus appropriée à la veine grecque de sentiment, aussi bien que plus conforme à la vérité quant à Nikias.

On comprenait que la bonne ou la mauvaise fortune d'un homme, dépendant de la disposition favorable ou défavorable des dieux à son égard, était déterminée plus directement par sa piété et ses pratiques religieuses que par sa vertu (V. des passages dans Isokrate, De Permutation. Orat. XV, sect. 301; Lysias, cont. Nikomach. c. 5, p. 854), — bien qu'indubitablement les deux idées allassent ensemble dans une certaine mesure. Des hommes pouvaient différer d'avis au sujet de la vertu de Nikias; mais sa piété était un fait incontestable, et son « heureuse fortune » aussi (dans des temps antérieurs à l'expédition sicilienne) était reconnue par des hommes tels qu'Alkibiadês, qui très-probablement n'avait pas une très-haute opinion de sa vertu (Thucyd. VI, 17). Le contraste entre la piété remarquable de Nikias et cette mauvaise fortune extrême qui marqua la fin de sa vie — était bien propre à choquer les idées grecques en général, et était une circonstance naturelle que l'historien pouvait signaler. Tandis que si nous lisons, dans le passage, πᾶσαν ἐς ἀρετήν, — le panégyrique de Nikias devient à la fois moins spécial et plus disproportionné — au delà de ce que même Thucydide (autant que nous pouvons même l'inférer d'autres expressions, voir V, 16), devait incliner à lui accorder — plus dans le fait qu'il ne dit à l'éloge même de Periklês.

mesure qu'ils se sont présentés. Admettant complétement et les bonnes intentions de Nikias et sa bravoure personnelle, qui s'éleva même jusqu'à l'héroïsme pendant les quelques derniers jours en Sicile, — il n'est pas moins incontestable que d'abord l'insuccès de l'entreprise, — ensuite, la destruction de l'armement, — doivent être évidemment attribués à sa déplorable erreur de jugement. Parfois légèreté frivole, parfois apathie et inaction, — tantôt présomptueuse négligence, — tantôt aveuglement obstiné, même à l'égard de nécessités urgentes et manifestes, — l'un ou l'autre de ces tristes défauts d'esprit qui sont les siens, se trouvera agir dans chacune des démarches qui font tomber cet armement marqué par le sort d'une puissance exubérante au dernier degré de ruine collective et de misère individuelle. Son imprévoyance et son incapacité sont proclamées, non-seulement dans le récit de l'historien, mais dans sa propre lettre aux Athéniens, et dans ses discours tant avant l'expédition que pendant les malheurs qui la terminent, quand on les compare avec la réalité de ses actes. L'homme dont la flagrante incompétence pouvait jeter dans une ruine aussi complète deux beaux armemeuts confiés à son commandement, l'empire maritime athénien, et finalement Athènes elle-même, — devait paraître dans les tablettes de l'histoire sous le coup de la condamnation la plus sévère, quand même ses vertus personnelles eussent été plus hautes que celles de Nikias.

Et cependant notre grand historien, — après avoir consacré deux livres immortels à cette expédition, après avoir exposé fortement la gloire de son début et la misère de son issue avec un génie dramatique correspondant à l'Œdipe Roi de Sophokle, — quand il en vient à raconter la triste fin des deux commandants, n'a pas de mots en réserve pour Demosthenês (de beaucoup le plus capable officier des deux, qui périt victime de fautes qui n'étaient pas les siennes), mais il garde ses fleurs pour les répandre sur la tombe de Nikias, l'auteur de tout le malheur, — « Quelle pitié ! un homme si respectable et si religieux ! »

Thucydide est ici d'autant plus instructif qu'il représente exactement le sentiment du public athénien en général à

l'égard de Nikias pendant qu'il vivait. Ses compatriotes ne pouvaient supporter l'idée de condamner un citoyen si respectable et si religieux, de se défier de lui, de le destituer, ou de se passer de ses services. Non-seulement on considérait les qualités privées de Nikias comme lui donnant droit à l'explication la plus indulgente de toutes ses fautes publiques, mais elles lui assuraient pour sa capacité politique et militaire un crédit complétement disproportionné à ses mérites. Quand nous voyons Thucydide, après avoir raconté tant d'imprévoyance et une si mauvaise gestion sur une grande échelle, tenir encore l'attention fixée sur la moralité et la dignité privées de Nikias, comme si c'était là le principal trait de son caractère, — nous pouvons comprendre comment le peuple athénien en vint dans l'origine à trop estimer cet infortuné chef, et lui continua cette estime exagérée avec une fidélité tenace même après des preuves manifestes de son incapacité. Jamais dans l'histoire politique d'Athènes le peuple ne se trompa aussi fatalement en plaçant sa confiance.

En examinant les causes de cette erreur de jugement populaire, les historiens sont disposés à s'étendre d'une manière marquée, sinon exclusive, sur les démagogues et sur les influences démagogiques. Les hommes étant habituellement considérés comme une matière gouvernable, ou comme des instruments faits pour élever, armer et orner leurs maîtres, — tout ce qui les rend plus difficiles à manier en cette qualité, prend d'abord place dans la catégorie des vices. L'on ne peut nier non plus que ce ne fût une cause réelle et sérieuse. Souvent des orateurs habiles à incriminer étaient jugés au-dessus de leur mérite réel : bien qu'utiles et indispensables comme protection contre de plus méchants, parfois ils trompaient le peuple et l'amenaient à des mesures impolitiques ou injustes. Mais même si nous accordons à la cause de l'erreur de jugement indiquée ici une efficacité pratique plus grande que l'histoire n'en sanctionnera à bon droit, — elle n'est encore cependant qu'une seule parmi d'autres plus funestes. Jamais un homme à Athènes, par la force seule de qualités démagogiques, n'acquit une mesure

d'estime à la fois aussi exagérée et aussi durable, combinée avec tant de pouvoir pour nuire à ses concitoyens, que l'anti-démagogique Nikias. L'homme qui, outre sa méprisable manœuvre par rapport à l'expédition contre Sphakteria, et son imprévoyant sacrifice des intérêts athéniens dans l'alliance avec Sparte, finissait par ruiner le plus grand armement que jamais Athènes ait envoyé, aussi bien que son empire maritime, — n'était pas un corroyeur d'une impudente et injurieuse éloquence, mais un homme d'une ancienne famille et d'une richesse héréditaire, — généreux et affable, considéré non-seulement pour les largesses qu'il faisait, mais encore pour toutes les insolences qu'en qualité d'homme riche il aurait pu commettre, mais qu'il ne commit pas, — exempt de toute corruption pécuniaire, — homme brave, et par-dessus tout, homme ultra-religieux, et que pour cela l'on croyait haut placé dans la faveur des dieux, et fortuné. Si grande était l'estime que les Athéniens ressentaient pour cette union de bonnes qualités purement personnelles et négatives, avec une position éminente, qu'ils présumaient en lui les aptitudes supérieures du commandement (1), et qu'ils les présumaient malheureusement après des faits prouvant qu'elles n'existaient pas, — après des faits prouvant que ce qu'ils avaient supposé être de la prudence n'était qu'apathie et faiblesse d'esprit. Les artifices ou l'éloquence démagogiques n'auraient jamais créé dans le peuple une illusion aussi profondément établie que le caractère respectable et imposant de Nikias. Or, c'était contre le présomptueux ascendant de cette incompétence bienséante et pieuse, aidée par la richesse et des avantages

(1) Un grand nombre des traits dessinés par Tacite (Hist. I, 49) dans Galba, conviennent au caractère de Nikias — beaucoup plus que ceux de ce rapace et immoral Crassus, avec lequel Plutarque compare ce dernier :

« Vetus in familia nobilitas, magnæ opes : ipsi medium ingenium, magis extra vitia, quam cum virtutibus. Sed claritas natalium, et metus temporum, obtentui fuit, ut *quod segnitia fuit, sapientia* vocaretur. Dum vigebat ætas, militari laude apud Germanias floruit : proconsul, Africam moderate; jam senior, citeriorem Hispaniam, pari justitia continuit. *Major privato visus, dum privatus fuit, et omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.* »

de famille, que l'éloquence des accusateurs démagogiques aurait dû servir comme obstacle et correctif naturels. Remplissant les fonctions d'une opposition constitutionnelle, elle leur donnait la seule chance d'exposer leurs adversaires au blâme du peuple, procédé tutélaire qui pouvait arrêter à temps des bévues et des erreurs. Combien ce frein était insuffisant, — même à Athènes, où chacun dénonce cette éloquence comme ayant prévalu à un point exorbitant et désastreux, — c'est ce dont l'histoire de Nikias nous donne une preuve impérissable.

APPENDICE

SERVANT A EXPLIQUER LE PLAN DE SYRACUSE, ET LES OPÉRATIONS PENDANT LE SIÉGE ATHÉNIEN

Dans la description que fait Thucydide de ce mémorable événement, il y a bien des choses qui ne sont expliquées que brièvement et imparfaitement. Il nous a certainement laissé diverses difficultés, dans la solution desquelles nous ne pouvons avancer au delà de conjectures plus ou moins plausibles; mais il y en a quelques-unes qui me paraissent admettre une solution plus satisfaisante que celles qui ont été proposées jusqu'à ce jour.

Le Dr Arnold, dans un appendice annexé au troisième volume de son Thucydide (p. 265 *seq.*), avec deux plans, s'est donné beaucoup de peine pour élucider ces difficultés; ainsi que le colonel Leake, dans ses excellentes remarques, sur la topographie de Syracuse (dont je dois la lecture à sa courtoisie, avant qu'elles parussent dans les « Transactions of the Royal Society of Literature »): Serra di Falco, dans le quatrième volume de ses « Antichità di Sicilia »; et Saverio Cavallari (l'architecte employé en 1839, à l'examen et à l'excavation du terrain qui fournit des matériaux pour l'ouvrage de Serra di Falco) dans une brochure séparée, — Zur topographie von Syrakus, — imprimée dans les Goettinger Studien de 1845, et plus tard réimprimée à Goettingen. Avec l'aide que je tire de tous ces commentaires, j'arrive à des conclusions différant d'eux tous sur quelques points, et je vais me mettre en devoir de les exposer brièvement, — en me tenant étroitement et exclusivement à Thucydide et au siége athénien, sans vouloir m'occuper de Syracuse telle qu'elle fut plus tard.

Les excavations de M. Cavallari (en 1839) déterminèrent un point de quelque importance qui n'était pas connu auparavant : la situation et la direction du mur occidental de la ville extérieure ou Achradina. Ce mur n'est pas marqué sur le plan du Dr Arnold ni cité dans ses Remarques : mais il paraît dans celles du colonel Leake et dans Serra di Falco aussi bien que dans Cavallari; et on le verra indiqué sur le plan annexé à ce volume.

Relativement à Achradina, le colonel Leake fait remarquer (p. 7) — « qu'elle

était distinctement divisée de sa nature en nne partie supérieure au nord-est, adjacente à la mer extérieure, — et en nne inférienre dans la direction opposée, adjacente aux deux ports de Syracuse. » Or, M. Cavallari, dans sa Dissertation (p. 15 *seq.*), présente de fortes raisons pour croire qne le mnr que nous venons d'indiquer ne renfermait que la première de ces denx parties, qu'il ne s'étendait pas depuis la mer extérienre en travers jusqn'au Grand Port, mais qu'il tournait à l'est près des grandes carrières de pierres des Capucins et de Novanteris, laissant la « partie plns basse adjacente aux denx ports, » ouverte et non fortifiée. La ville intérieure of l'extérieure (Ortygia et Achradina) étaient ainsi, à cette époque, détachées l'nne de l'antre, chacune ayant sa propre fortification séparée, et n'étant pas comprise dans un mur commun. Elles étaient séparées l'une de l'antre par ce terrain bas intermédiaire, qui est même aujourd'hui rempli de tombes, et présente une Nekropolis étendne. Nous savons qne c'était l'habitude, presque universelle, chez les Grecs, d'ensevelir lenrs morts tout près de la ville, mais en dehors des mnrs : les remarques dn colonel Leake (p. 6) tendent beaucoup à confirmer l'idée qne le lieu de sépulture de la ville intérieure et de la ville extérienre de Syracuse a dû être, dans l'origine, en dehors des mnrs des deux ; bien qu'il ne semble pas avoir connu la Dissertation de M. Cavallari, et qu'il croie qne le mur occidental primitif d'Achradina s'étendait en travers de tont l'espace jnsqu'au Grand Port. Autant qne nous pouvons nous fier an langage de Diodore, qui est certainement vague, il décrit les fortifications d'Ortygia et d'Achradina comme complètement distinctes, pendant les troubles qui suivirent l'expulsion de la dynastie gélonienne — τῆς πόλεως κατελάβοντο τήν τε Ἀχραδίνην καὶ τὴν Νῆσον · ἀμφοτέρων τῶν τόπων τούτων ἐχόντων ἴδιον τεῖχος, καλῶς κατεσκευασμένον (VI. 73). Ici Diodore semble concevoir Achradina et Ortygia comme constitnant *seulement une partie* de Syracuse, ce qui était certainement vrai du temps dn despote Denys ot après lui, mais ne l'était ni à l'époque qui suivit immédiatement la dynastie gélonienne, ni à la période du siége athénien.

On a admis sans preuve positive, parce qne cela semblait naturel, qu'Ortygia et Achradina ont dû être réunies primitivement, et comprises dès le commencement dans une seule fortification commune. Mais cette présomption est surpassée en valeur par le fait que le terrain situé entre les deux constitue la Nekropolis, ce qui fait naître ainsi une contre-présomption plus forte, à savoir que ce terrain n'a pu être renfermé primitivement dans l'intérieur des fortifications. Dans mon septième volume (chap. 4.) je m'exprimais d'une manière inexacte sur ce sujet, ne connaissant alors ni les remarqnes du colonel Leake, ni la brochure de M. Cavallari. Je disais qne dans la pacification qui s'établit après que les troubles, conséquence de l'expulsion de la dynastie gélonienne, eurent été apaisés, « nous pouvons admettre comme certain que les fortifications séparées d'Ortygia et d'Achradina furent détruites, et qne dorénavant il n'y eut plus qu'une seule ville fortifiée, jnsqu'au temps du despote Denys, plus de cinquante ans après. » Je crois maintenant qu'elles restaient séparées à l'époque où Nikias arriva ponr la première fois en Sicile. Mais je ne puis aller avec M. Cavallari jusqu'à croire qu'elles continuèrent à l'être d'une manière permanente, même pendant et après le siége athénien. Il me semble évident que pendant ce siége elles ont dû être

couvertes par une fortification commune, — le nouveau mur bâti par les Syracusains après l'arrivée de Nikias en Sicile. Les sentiments des Grecs relatifs à la convenance d'ensevelir les morts en dehors des murs de la ville, durent céder à la nécessité de se protéger contre un ennemi qui les assiégeait ; et cette nécessité se présenta à eux pour la première fois par la perspective d'un siége que ferait Athènes. S'étant familiarisés une fois avec la protection d'un mur commun, s'étendant de la mer au port en travers de tout l'espace, et couvrant à la fois la ville intérieure et l'extérieure, ils ne furent pas disposés à l'abandonner plus tard.

Nous pouvons ainsi établir que quand Nikias menaça Syracuse pour la première fois, et que la première bataille fut livrée près de l'Olympieion (octobre 415 av. J.-C.), les deux villes dont se composait Syracuse étaient encore distinctes et fortifiées séparément. En admettant que Nikias débarquât dans le Grand Port, et remportât une victoire le rendant maître du terrain, il devait être en état d'occuper l'espace ouvert entre elles, couper toute communication entre elles, et les bloquer toutes deux avec relativement peu de peine ; soit séparément par des murs distincts, — soit conjointement par un seul mur de blocus courant en travers d'une mer à l'autre à l'ouest du mur d'Achradina, mais à l'est du Temenitês.

Aussitôt que Nikias retourna à ses quartiers d'hiver à Katane, les Syracusains s'occupèrent à se mettre en garde contre ce danger. « Ils construisirent pendant l'hiver un mur extérieur pour les protéger le long de tout l'espace faisant face à Epipolæ, comprenant le Temenitês, afin d'empêcher l'ennemi de mener son mur de circonvallation en travers d'un espace plus petit que celui qui était enfermé ainsi. » Ἐτείχιζον δὲ καὶ οἱ Συρακόσιοι ἐν τῷ χειμῶνι πρός τε τῇ πόλει, τὸν Τεμενίτην ἐντὸς ποιησάμενοι, τεῖχος παρὰ πᾶν τὸ πρὸς τὰς Ἐπιπολὰς ὁρῶν, ὅπως μὴ δι' ἐλάσσονος εὐαποτείχιστοι ὦσιν (VI, 75). Il me semble que ce mur ainsi décrit commençait probablement à la dernière ouverture de Santa-Bonagia, allait, dans une direction un peu sud-ouest, jusqu'au côté extérieur d'Apollon Temenitês, et de là descendait au Grand Port, — de manière à former le mur extérieur couvrant les deux villes, et à augmenter considérablement les difficultés contre lesquelles les assiégeants auraient à lutter. J'ai marqué sur le plan annexé par les lettres G, H, I, ce que j'imagine avoir été la direction. Les commentateurs, en marquant où ils supposaient qu'avait été situé ce nouveau mur, me semblent n'avoir fait attention qu'à une partie de la phrase de Thucydide, et non à l'ensemble : ils conçoivent un mur avancé mené des fortifications de la ville précisément en vue d'enfermer le Temenitês, — mais ils ne remarquent pas les autres mots de l'historien, que le nouveau mur fut « mené le long de *tout le devant du côté d'Epipolæ*, dans le dessein spécial de rendre un blocus étendu et difficile indispensable aux assiégeants. » Le mur, comme je me suis permis de le tracer, se borne à rendre le sens complet de tous ces mots pris ensemble, de la manière dont le projet syracusain pouvait être le plus facilement accompli. Le nouveau mur, partant de l'ouverture de Santa Bonagia, ne rejoignait pas réellement l'ancien mur, mais néanmoins il servait à la ville de protection nouvelle, avancée et défendable, assurant à la fois et la ville intérieure (Ortygia) et la ville extérieure (Achradina). Probablement, à cette époque, les Syracusains

redoutaient plus une seconde attaque du côté du Grand Port, puisque c'était l'endroit où Nikias avait débarqué récemment; et le nouveau mur construit alors était une importante défense de plus de ce côté.

Ils commencèrent ensuite à songer à se défendre du côté d'Epipolæ.

Toutefois, dans ce dernier dessein ils furent prévenus par les Athéniens, qui partirent de Katane à leur insu, débarquèrent leurs troupes près d'une ville ou d'un endroit du nom de Leôn, et gagnèrent par une marche forcée le sommet d'Epipolæ appelé Euryalos, — auquel ils arrivèrent par la plaine de Thapsos, le côté le plus éloigné de Syracuse. Le colonel Leake, et Kiepert dans sa carte, placent Leôn sur le rivage de la mer, au sud de la péninsule de Thapsos, et presque à mi-chemin entre ce point et Achradina, — immédiatement au pied de la pente raide qui monte directement de la mer à Euryalos; et Kiepert tire une ligne droite de Leôn (placé ainsi) à l'Euryalos, comme s'il supposait que l'armée athénienne grimpa tout droit. Mais cela est difficile à supposer; car Thucydide dit que l'armée athénienne *courut* vers l'Euryalos (ἐχώρει δρόμῳ, VI, 97); et il ne semble pas possible que des hoplites aient *couru* droit en gravissant la côte de la falaise telle qu'elle existe et qu'elle est marquée sur la carte. Je suis d'accord avec le Dr Arnold, qui dit (ad Thucyd., VI, 97) que les mots de Thucydide n'impliquent pas nécessairement que la ville appelée Leôn fût sur la mer, ni ne donnent à entendre à quelle distance elle était de la mer. Il semble plus probable que Leôn, aussi bien que l'endroit où Nikias débarqua, était un lieu situé un peu plus au nord de la péninsule de Thapsos, et, que les troupes athéniennes, y étant venues de Katane sur les vaisseaux, furent débarquées avant que la flotte arrivât à cette péninsule. Il y avait probablement une route régulière ou sentier de montagne, montant de la plaine de Thapsos et atteignant Euryalos par le côté septentrional d'Epipolæ, — route assez bonne, dans sa plus grande partie, pour que les Athéniens pussent y passer en courant. Cette montée, vu qu'elle était la plus éloignée de Syracuse, était celle qu'ils pouvaient le plus naturellement choisir pour en accomplir l'ascension à l'insu des Syracusains.

La position du fort de Labdalon, construit par Nikias, a été différemment marquée par différents auteurs. Le colonel Leake le place (Notes on Syracuse, p. 53) plus haut que Mongibellisi, entre ce point et le Belvedère. J'incline à croire que c'est plus haut qu'il ne l'était réellement. Il traduit les mots de Thucydide, — ἐπ' ἄκροις τοῖς κρημνοῖς τῶν Ἐπιπολῶν ὁρῶν πρὸς τὰ Μέγαρα, — « sur les plus hauts rochers d'Epipolæ, en regardant vers Megara; » — mais il me semble qu'ils signifient plutôt : « *à l'extrémité des falaises* d'Epipolæ, en regardant vers Megara. » La position fixée par le colonel Leake paraît éloignée d'une manière incommode des principales opérations de Nikias plus bas sur Epipolæ; de plus, si le fort de Labdalon avait été placé là, il aurait gardé le sentier du Belvédère à Epipolæ, et aurait arrêté Gylippos dans sa marche par ce sentier pour se rendre à Syracuse, — ce que nous verrons ci-après qu'il ne fit pas. Je pense que le fort de Labdalon a dû être sur le bord de la falaise un peu à l'est de Mongibellisi, et plus à l'ouest qu'il n'est dans le plan de Goeller : Voyez une note de Goeller, ad VI, 97, et le plan annexé à son Thucydide, — ainsi que les remarques de M. Stanley et du Dr Arnold, — dans le Thucydide d'Arnold, p. 267-269.

Il se présente ensuite deux problèmes. 1. La position de Sykê. 2. Qu'est-ce que le *Cercle* athénien?

Les Athéniens, après avoir terminé Labdalon et y avoir mis garnison, « descendirent à Sykê, s'y établirent, et fortifièrent le Cercle en toute hâte. » Plus d'un écrivain considère Sykê comme une corruption ou prononciation locale de Tychê, désignant le hameau ou faubourg qui touchait à Achradina à son extrémité nord-ouest, justement à l'extrémité plus basse de la falaise septentrionale d'Epipolæ. Le colonel Leake et autres placent Sykê sur le côté opposé de la pente d'Epipolæ, près de la falaise méridionale. Mais la raison qu'il donne pour placer Sykê près de cette falaise n'est pas suffisante. Il fonde son opinion sur une explication d'un passage de Thucydide (VI, 99), qui me semble moins exacte et moins convenable que celle qu'a adoptée le Dr Arnold, dont j'approuve entièrement la note sur ce passage.

Je crois qu'il n'y a pas lieu ici d'identifier l'endroit appelé *Sykê* avec le faubourg syracusain, connu plus tard sous le nom de *Tychê*, à cause du Temple de la Fortune, et je suis d'accord avec le Dr Arnold (p. 270) en plaçant Sykê « sur le milieu de la pente d'Epipolæ, exactement au sud de Targetta, » — ou du moins *presque* au sud de ce point. C'est aussi là que le place M. Firmin Didot dans le plan mis en tête du quatrième volume de sa traduction française de Thucydide.

Je suis également tout à fait d'accord avec le Dr Arnold et avec M. Firmin Didot, qui croient que l'expression *le Cercle* (ὁ κύκλος) signifie (non le mur entier de circonvallation projetée par les Athéniens mais) une enceinte séparée entourée de murs, destinée à servir de point central d'où le mur devait être mené au nord vers Tragilos, et au sud, — d'abord à la falaise méridionale d'Epipolæ, et ensuite au grand fort. M. Didot défend cette opinion dans une note détaillée (ad Thucyd. VI, 98). Le Dr Arnold donne aussi quelques raisons qui (à mon avis) ne sont pas aussi fortes qu'elles auraient pu l'être. Il regarde un passage de Thucydide comme lui étant contraire, passage qui, proprement expliqué, est en sa faveur; et en conséquence il propose un double sens pour le mot κύκλος, — signifiant parfois « la circonvallation entière, » — parfois « l'enceinte centrale entourée de murs séparément. » Je crois que ὁ κύκλος a *toujours* le dernier sens, et qu'on ne peut trouver dans Thucydide le double sens supposé par le Dr Arnold.

Le second doute est au sujet du premier contre-mur construit par les Syracusains pour couper et barrer la ligne projetée de blocus. Goeller, M. Didot et M. Dunbar supposent que ce contre-mur (ἐγκάρσιον τεῖχος) fut mené en travers d'Epipolæ, au nord du Cercle athénien, ou κύκλος. D'autre part, le colonel Leake (p. 56), le Dr Arnold et le Dr Thirlwall, supposent qu'il fut mené au sud du Cercle athénien, mais le long de la plate-forme de Neapolis, au pied d'Epipolæ, et non du tout sur Epipolæ même. V. les remarques du Dr Arnold, p. 270, 271, et les plans de Goeller, de M. Didot et du colonel Leake.

La première de ces suppositions est tout à fait inadmissible. Si on l'adoptait, le contre-mur aurait été mené exactement en travers du lieu où les Athéniens travaillaient alors réellement, et il en serait immédiatement résulté une bataille, chose surtout que ne désiraient pas les Syracusains. La grande raison qui semble

avoir engagé Goeller et nutres à adopter cette supposition, c'est une théorie an sujet du troisième on dernier contre-mur (ἐγκάρσιον τεῖχος) construit par les Syracusains et sa jonetion supposée avec le premier. Je montrerai ci-nprès que cette théorie que je viens de meutionner est erronée, qnand j'arriverai à expliqner le troisième on dernier contre-mur.

La seconde supposition, qui représente ce premier contre-mur comme ayant été mené le long de la plate-forme de Neapolis, n'a pas contre elle d'argument positif aussi fort. Cependant elle me paraît moins probable que celle que j'ai donnée dons le texte, et dans laqnelle je décris ce contre-mur comme s'étant étendu *en remontant le long de la pente d'Epipolæ*, au sud du Cercle athénien, depuis un point du mur de la ville en bas, jusqu'au bord ou crête de la colline méridionale en haut.

Relativement à la nature et au projet d'un contre-mur bâti par des personnes assiégées telles que les Syracusains, — il y a un point que les commentateurs sont disposés à oublier. Pour répondre au dessein que se proposent les assiégés, un tel contre-mur doit non-seulement traverser la ligne de blocus projetée de l'ennemi, mais il doit avoir quelque chose pour appuyer ses deux extrémités. Il part naturellement du mur de la ville : conséquemment *une* de ses extrémités est parfaitement bien appuyée ; mais si *l'autre extrémité* ou *la plus éloignée* ne l'est pas également, les assiégeants pourront la tourner et passer derrière le mur sans prendre la peine de l'attaquer de front. Les assiégeants sont naturellement les plus forts en rase campagne, — autrement ils ne seraient pas amenés à construire un mur de circonvallation. Quel avantage gagneraient dono les assiégés à mener un contre-mur à travers la ligne de blocus qui les cerne, — si l'extrémité la plus éloignée de leur contre-mur ne reposait que sur un espace ouvert, de sorte que les assiégeants n'auraient qu'à marcher le long de son front et à passer par derrière?

Il est assez évident qne le contre-mur construit alors par les Syracusains ne pouvait être tourné ainsi : autrement les Athéniens n'auraient pas couru le danger ni pris la peine de l'attaquer de front. Il a dû conséquemment avoir quelque chose sur lequel s'appuyait son extrémité la plus éloignée. Or, dans la direction que, selon moi, il a prise, cette condition est remplie. La falaise méridionale escarpée formait son extrémité la plus éloignée, et empêchait les Athéniens de le tourner : de sorte qu'ils furent obligés de l'attaquer de front, attaque dans laquelle ils eurent assez d'habileté et de bonheur pour réussir. Ce qui confirme encore plus mon idée, à savoir que la colline méridionale escarpée formait sur le flanc l'appui de ce premier contre-mur, c'est que les Athéniens, immédiatement après leur victoire, prirent possessiou de la falaise méridionale et la fortifièrent, pour empêcher que jamais les Syracusains s'en servissent de nouveau dans le même dessein : VI, 101, 1. Τῇ δὲ ὑστεραίᾳ ἀπὸ τοῦ κύκλου ἐτείχιζον τὸν κρημνὸν τὸν ὑπὲρ τοῦ ἕλους, etc.

Or, si nous adoptons la supposition du Dr Arnold et d'autres, à savoir que ce contre-mur courait le long de la plate-forme de Neapolis, sur quoi devons-nous supposer que s'appuyât son extrémité la plus éloignée, ou qu'y avait-il pour empêcher les Athéniens de le tourner et de passer par derrière? S'il leur avait été possible de le tourner, ils ne l'auraient pas attaqué de front. Dans la supposition

que j'examine actuellement, on ne peut faire à cette question aucune réponse satisfaisante.

Le colonel Leake et le Dr Arnold supposent que les Athéniens descendirent les ouvertures de la falaise méridionale d'Epipolæ, afin d'attaquer ce contre-mur qui était sur la plate-forme plus basse. Mais dans la description que Thucydide fait de l'attaque, il n'y a rien qui indique une telle descente de la part des assaillants; rien du tout qui ressemble à ce qu'il dit en décrivant l'attaque dirigée sur le second contre-ouvrage syracusain, où il mentionne expressément les Athéniens comme descendant d'Epipolæ jusqu'au terrain uni, — αὐτοὶ περὶ ὄρθρον καταβάντες ἀπὸ τῶν Ἐπιπολῶν ἐς τὸ ὁμαλὸν (VI, 101), etc. Le colonel Leake (p. 56) fonde un argument sur les mots de Thucydide προκαταλαμβάνοντες τὰς ἐφόδους, qui, selon lui, veulent dire les deux ou trois προσβάσεις ou les ouvertures praticables dans la falaise pour descendre. Mais j'ai déjà fait remarquer dans ma note que τὰς ἐφόδους me semble signifier « les attaques de l'ennemi, » — et non « les routes par lesquelles il pouvait attaquer. » En outre, si l'attaque était faite comme on le suppose, — par les Athéniens venant de la falaise, contre le contre-mur syracusain courant le long du terrain plus bas, — cela impliquerait que les Athéniens possédaient ou occupaient antérieurement le bord méridional ou crête de la falaise; tandis que Thucydide, dans son chapitre suivant, nous dit qu'ils n'y allèrent que *plus tard*, en venant du Cercle (VI, 101, 1).

Les mots ὑποτειχίζειν — κάτωθεν τοῦ κύκλου τῶν Ἀθηναίων — (VI, 100) n'impliquent pas nécessairement que ce nouveau contre-mur courût le long d'une plate-forme sur un niveau plus bas qu'Epipolæ. Ils impliquent seulement qu'il commençait à un point plus bas sur la rampe et en atteignait un plus haut; la première moitié de sa course étant sur un niveau plus bas que le Cercle athénien. J'ajouterai que Thucydide, dans sa description, ne marque aucune connaissance de ce niveau intermédiaire, dont les commentateurs parlent, de la *plate-forme de Neapolis*. Il mentionne seulement la falaise en haut et le marais en bas.

Relativement au second contre-ouvrage des Syracusains, — la palissade et le fossé creusé en travers du marais, — il n'y a pas de difficulté considérable, si ce n'est qu'aucun des commentateurs ne nous dit sur quel appui reposait son extrémité la plus éloignée, ni ce qui l'empêchait d'être tourné. Que cela fût impossible, nous le savons, puisque les Athéniens l'attaquèrent de front; et c'est pourquoi j'ai décrit la palissade et le fossé comme arrivant jusqu'au fleuve Anapos, qui empêchait les Athéniens de le tourner. Comme confirmation de cette idée, nous pouvons voir que Thucydide (décrivant la bataille qui s'ensuivit quand les Athéniens attaquèrent la palissade de front et lui donnèrent l'assaut) nous dit que les Syracusains défaits sur le flanc gauche prirent la fuite et se sauvèrent « *le long des rives de l'Anapos*, » — οἱ μὲν τὸ δεξιὸν κέρας ἔχοντες πρὸς τὴν πόλιν ἔφυγον, οἱ δὲ ἐπὶ τῷ εὐωνύμῳ, παρὰ τὸν ποταμόν (VI, 101). Cela implique qu'ils étaient déjà postés tout près des rives du fleuve, et conséquemment que le contre-ouvrage a dû aller jusqu'au fleuve.

Après leur défaite, les Syracusains ne firent plus de nouvelle tentative pour construire de contre-ouvrages. Les Athéniens poursuivirent leur double mur à travers le marais depuis Epipolæ jusqu'au Grand Port. Lorsque Gylippos arriva, ce

mur était presque terminé, excepté une petite partie près du port, qui fut achevée bientôt après. En outre, la partie méridionale du mur de blocus sur le terrain élevé d'Epipolæ fut exécutée aussi : de sorte que le mur athénien de circonvallation depuis le Cercle (sur le centre de la pente d'Epipolæ) au sud jusqu'au Grand Port, était complet. Mais la portion d'Epipolæ au nord du Cercle athénien n'était pas garnie de murs en travers, bien qu'il y eût eu quelques progrès faits de ce côté, et que des pierres eussent été placées le long de la plus grande partie de la ligne. C'est par cette route que Gylippos et son armée entrèrent dans Syracuse.

Nous avons maintenant à suivre les opérations de Gylippos, — en particulier par rapport à son troisième contre-mur final, au sujet duquel il y a bien des points à éclaircir.

Après qu'il eut regagné la supériorité en rase campagne, — au moins en apparence, en ce qu'il offrit aux Athéniens le combat qu'ils refusèrent d'accepter — et après qu'il eut surpris le fort de Labdalon et qu'il s'en fut emparé, — il commença la construction d'un nouveau contre-mur ou ἐγκάρσιον τεῖχος. *Il construisit un mur simple à partir de la ville, traversant Epipolæ et coupant la ligne de blocus* (qui n'était pas encore complétée) au nord du Cercle athénien. Καὶ μετὰ ταῦτα ἐτείχιζον οἱ Συρακόσιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι διὰ τῶν Ἐπιπολῶν, ἀπὸ τῆς πόλεως ἀρξάμενοι, ἄνω πρὸς το ἐγκάρσιον, τεῖχος ἁπλοῦν· ὅπως οἱ Ἀθηναῖοι, ἢν μὴ δύναιντο κωλῦσαι, μήκετι οἷοί τε ὦσιν ἀποτειχίσαι (VII, 4). Je suis d'accord avec le docteur Arnold, le colonel Leake, et avec d'autres, pour expliquer πρὸς τὸ ἐγκάρσιον ici comme équivalent lui-même à un adjectif ou à un adverbe. D'autres expliquent le passage comme si τεῖχος était sous-entendu une seconde fois, et comme s'il était question de deux murs — ἄνω πρὸς τὸ ἐγκάρσιον τεῖχος, τεῖχος ἁπλοῦν, admettant ainsi que deux murs sont indiqués : — l'un, un ἐγκάρσιον τεῖχος existant déjà ; — l'autre, un τεῖχος ἁπλοῦν près d'être construit pour le rencontrer. Grammaticalement parlant, cette explication est au moins forcée ; mais ceux qui l'adoptent ne sont pas en état d'expliquer ce que signifie cet ἐγκάρσιον τεῖχος qu'on admet comme préexistant. Didot et Goeller pensent que c'était le premier contre-ouvrage construit par les Syracusains ; mais il y a contre cette opinion deux objections fatales : — d'abord, que les Athéniens avaient détruit ce contre-ouvrage après leur victoire (VI, 100), — ensuite qu'il passait au sud et non au nord du Centre athénien, et que par conséquent jamais il n'aurait rejoint ce troisième contre-ouvrage alors projeté.

Gylippos poursuivit la construction de son nouveau contre-mur, et après avoir remporté une victoire sur Nikias, il réussit à le mener à travers la ligne athénienne de blocus entre le Cercle et Trogilos ; il employa en partie les mêmes pierres que les Athéniens avaient déposées sur cette ligne de leur propre mur projeté (VII, 6, 7). Il mena ce nouveau mur au delà de cette ligne athénienne jusqu'à la falaise septentrionale d'Epipolæ, qui servit d'appui par le flanc, et empêcha son nouveau mur d'être tourné. Après cette importante démarche, l'achèvement de la ligne projetée de blocus devenait impossible, à moins que les Athéniens ne pussent attaquer son nouveau mur de front et le prendre d'assaut : pour cela leurs forces actuelles étaient insuffisantes. Même une victoire en rase campagne gagnée alors par les Athéniens n'aurait pas suffi pour le succès du siége. Cf. VII,

6; et VII, 11. Ὥστε μὴ εἶναι ἔτι περιτειχίσαι αὐτούς, ἢν μή τις τὸ παρατείχισμα τοῦτο πολλῇ στρατιᾷ ἐπελθὼν ἕλῃ, — ce qui est l'expression de Nikias dans sa lettre aux Athéniens, et est un peu plus précis que l'expression de Thucydide lui-même, — ἐκείνους δὲ (les Athéniens) καὶ παντάπασιν ἀπεστερηκέναι, εἰ καὶ κρατοῖεν, μὴ ἂν ἔτι σφᾶς ἀποτειχίσαι, — où nous devons expliquer κρατοῖεν comme faisant allusion simplement à une victoire gagnée en plaine, — en tant que distinguée d'une supériorité assez marquée pour permettre aux Athéniens de donner l'assaut au contre-mur.

Mais les plans défensifs de Gylippos n'étaient pas encore complétés. Il savait que l'armée athénienne pouvait être considérablement renforcée, comme dans le fait elle le fut considérablement plus tard; et comme il venait de recevoir un renfort de douze trirèmes corinthiennes, il les employa à aider à compléter le reste de son projet de fortifications jusqu'au (nouveau) contre-mur.

Voici les mots de Thucydide : — Μετὰ δὲ τοῦτο αἵ τε τῶν Κορινθίων νῆες καὶ Ἀμπρακιωτῶν καὶ Λευκαδίων ἐσέπλευσαν αἱ ὑπόλοιποι δώδεκα, λαθοῦσαι τὴν τῶν Ἀθηναίων φυλακήν, καὶ ξυνετείχισαν τὸ λοιπὸν τοῖς Συρακοσίοις μέχρι τοῦ ἐγκαρσίου τείχους (VII, 7):

Ce passage a grandement embarrassé les commentateurs. On a proposé bien des interprétations différentes, dont aucune ne me semble satisfaisante. Et le docteur Arnold, après avoir rejeté diverses explications proposées par d'autres, et essayé vainement de l'élucider d'une manière qui le convainque lui-même, le déclare au moins inintelligible, sinon corrompu (Arnold, p. 274, 275). Le colonel Leake explique le passage en disant : — « Le mur transversal syracusain fut alors réuni à l'enceinte du Temenitês, et étendit ainsi largement les dimensions de cet ouvrage extérieur d'Achradina » (Notes on Syracuse, p. 67). Et le D[r] Arnold (p. 275) incline à la même supposition. Mais, en premier lieu, il est difficile de dire ce que les Syracusains gagnaient en menant au dehors un mur de plus, de la manière décrite ici, qui ne leur donnait pas de sécurité nouvelle; outre que le colonel Leake (dans son plan) représente le troisième contre-ouvrage syracusain comme s'il s'élevait droit en montant la pente d'Epipolæ, ce qui n'est guère compatible avec les mots de Thucydide, διὰ τῶν Ἐπιπολῶν. De plus, Nikias, dans sa lettre écrite plus tard aux Athéniens, décrit le nouveau contre-mur par lequel Gylippos avait fait échouer son plan de blocus comme étant encore, même en octobre, et après que Gylippos avait tout fait pour l'améliorer, un *mur seul ou simple* (οἱ δὲ παρῳκοδομήκασιν ἡμῖν τεῖχος ἁπλοῦν, VII, 11). On ne peut soutenir que cette description s'applique au contre-mur tel qu'il est tracé dans le plan du colonel Leake.

Il me semble que les mots de Thucydide (ξυνετείχισαν τὸ λοιπὸν τοῖς Συρακοσίοις μέχρι τοῦ ἐγκαρσίου τείχους) admettent une explication différente, qui, comme on le verra, est compatible avec toutes les circonstances existantes, et explique à la fois toutes celles qui suivent.

Pour trouver ce que signifie τὸ λοιπόν, — ce *reste* que les Syracusains fortifièrent ainsi avec l'aide des Corinthiens et d'autres, — nous n'avons qu'à comparer les fortifications telles qu'elles étaient quand Gylippos entra dans Syracuse, avec les fortifications telles qu'elles étaient quelques mois après, quand Demosthenês et son second armement arrivèrent d'Athènes. Or, on mentionne comme

existant à cette dernière période trois constructions distinctes, qui n'avaient pas existé à la première.

1. Un fort (τείχισμα, VII, 43, 3) sur le terrain plus élevé d'Epipolæ, gardant l'accès d'Epipolæ par l'Euryalos.

2. Un mur transversal (παρατείχισμα, VII, 42, 4 ; 43, 1-5) qui rejoignait ce fort à une extrémité, et était *mené en descendant sur la pente d'Epipolæ jusqu'à ce qu'il rejoignît le contre-mur ou* ἐγκάρσιον τεῖχος — (μέχρι τοῦ ἐγκαρσίου τείχους).

3. Trois forts campements (προτειχίσματα) placés à différents points sur la pente d'Epipolæ, le long de ce mur transversal et sur son côté septentrional, c'est-à-dire *derrière lui*, par rapport au camp athénien. Ces campements étaient nécessaires pour loger ceux qui devaient défendre le mur transversal, aussi bien que secourir le fort (numéro 1) en cas qu'il fût attaqué par un ennemi venant de l'Euryalos. Car le mur transversal était seul (ou simple), et conséquemment n'avait pas de logement présent, si ce n'est pour un petit nombre de sentinelles nécessaires.

Ces trois ouvrages se trouvent tous distinctement spécifiés par Thucydide, quand il décrit les opérations subséquentes de Demosthenês. Aucun d'eux n'existait encore quand Gylippos entra dans Syracuse ; la position supérieure d'Epipolæ était alors inoccupée, si ce n'est par le fort athénien de Labdalon. C'est ici donc que nous avons le *reste* (τὸ λοιπὸν ξυνετείχισαν) que les Syracusains et les Corinthiens construisirent de concert, comme on le dit maintenant.

Les mots μέχρι τοῦ ἐγκαρσίου τείχους ont ici un sens clair et instructif. D'abord les Syracusains construisirent le fort supérieur pour défendre l'accès d'Epipolæ par Euryalos ; ensuite ils menèrent le mur transversal ou παρατείχισμα continûment depuis le fort jusqu'à ce qu'il rejoignît le contre-mur ou ἐγκάρσιον τεῖχος qui avait déjà été étendu à travers la ligne athénienne de blocus. Le παρατείχισμα et le ἐγκάρσιον τεῖχος, — le mur transversal et le contre-mur, furent faits ainsi pour former un seul mur continu, — non pas, il est vrai, dans la même ligne, car le premier faisait probablement un angle avec le second ; — cependant *encore un seul mur continu, commençant au fort sur le terrain élevé d'Epipolæ, traversant la ligne athénienne de blocus sur le côté septentrional de la pente et aboutissant au mur de Syracuse même*. On en parle dans le fait comme d'un *seul mur*, et tous deux ensemble sont appelés le παρατείχισμα et le τεῖχος ἁπλοῦν (cf. VII, 11, 3 ; VII, 43, 1-5). Thucydide donne à entendre clairement que ce παρατείχισμα ou mur transversal rejoignait le fort supérieur sur le terrain élevé d'Epipolæ, quand il nous dit que les Athéniens sous Demosthenês, aussitôt qu'ils eurent réussi dans leur surprise nocturne dirigée sur le fort, se mirent en devoir d'abattre la partie adjacente du mur transversal avec ses créneaux (VII, 43, 5). C'est ici une des extrémités du mur transversal ou parateichisma ; et les mots actuellement en discussion — μέχρι τοῦ ἐγκαρσίου τείχους — nous apprennent ce qui arriva de l'autre extrémité. Le lecteur le verra marqué sur le plan annexé.

Je sais qu'en interprétant les mots ainsi je m'éloigne de tous les commentateurs antérieurs ; mais j'ose affirmer que, si les mots sont très-littéralement expliqués, il n'y a pas d'autre interprétation que l'on puisse rendre compatible avec le cours actuel des événements et leur marche subséquente.

Gylippos avait mené son ἐγκάρσιον τεῖχος ou contre-mur en travers de la ligne projetée de circonvallation athénienne : Syracuse était en sûreté, tant que l'armée athénienne resterait sans renfort. Mais qu'arriverait-il si un renfort considérable venait d'Athènes, comme cela était très-probable? Dans cette supposition, Syracuse n'était pas en sûreté, puisque toute la position supérieure d'Epipolæ, en même temps que la route menant d'Euryalos à Epipolæ, restait inoccupée et sans défense. La première chose nécessaire était d'établir un fort qui défendît l'accès d'Epipolæ, par Euryalos, afin que ce point important ne pût être saisi par une nouvelle armée athénienne qui, si elle était maîtresse du terrain supérieur d'Epipolæ, bloquerait encore Syracuse, malgré l'insuccès récent de la ligne plus basse de blocus commencée par Nikias. Mais le fort placé sur le terrain supérieur d'Epipolæ ne pouvait jamais être conservé s'il n'était réuni par une ligne continue de défense à Syracuse elle-même. S'il ne l'avait pas été, Demosthenês avec son armée, supérieure en plaine, aurait quitté le camp athénien pour gravir la pente d'Epipolæ, aurait intercepté toute communication entre le fort supérieur et Syracuse, et aurait encore été en état d'accomplir le blocus effectif de cette dernière. Ce qui l'empêcha de le faire, ce fut le mur continu descendant la pente d'Epipolæ depuis le fort supérieur jusqu'à la ville en bas, qui divisait toute la pente d'Epipolæ en deux parties, confinant les Athéniens dans la moitié méridionale et les excluant de la partie la plus élevée. Si l'on ne reconnaît pas ce mur continu, on ne peut comprendre les opérations de Demosthenês, qui se trouva entièrement arrêté par lui, et qui après avoir essayé vainement de lui donner l'assaut et de le battre en brèche de front, n'eut aucune autre chose à faire que de le tourner par une marche de nuit sur l'Euryalos et d'attaquer le fort supérieur auquel le mur aboutissait.

Au moyen de ce fort supérieur, gardant l'accès d'Epipolæ par Euryalos, — combiné avec le παρατείχισμα ou ligne continue de mur qui reliait le fort à la ville, — Gylippos donna pour la première fois à Syracuse un plan complet de défense ; plan qui fut poursuivi plus tard avec plus de travaux et de dépenses par le despote Denys, quand il construisit les lignes continues de murs le long de la falaise septentrionale et de la falaise méridionale d'Epipolæ, rencontrant son nouveau fort à Euryalos et y aboutissant, fort qui était comme le sommet du triangle dont le mur d'Achradina était la base.

On ne peut pas faire d'objection à la phrase — ξυνετείχισαν τὸ λοιπὸν τοῖς Συρακοσίοις μέχρι τοῦ ἐγκαρσίου τείχους — quand elle est expliquée suivant les suggestions données plus haut, — si ce n'est sa concision contrariante. Thucydide, qui a présent à l'esprit l'état complet de défense tel qu'il était quand Demosthenês arriva, présume malheureusement que le lecteur le connaît aussi ; et en conséquence il se contente de dire τὸ λοιπὸν ou *le reste*, — qui, pour quiconque avait cette connaissance, présentait un sens clair. Le Dr Arnold dit — « Τὸ λοιπὸν est simplement obscur et suspect à mes yeux. Je ne puis m'empêcher de croire que le texte en cet endroit a subi quelque outrage, sinon que Thucydide a écrit d'une manière négligée et confuse » (p. 275). Je suis le premier à reconnaître l'obscurité du passage, après avoir écrit une si longue note pour l'expliquer, et après avoir révoqué en doute les vues de tant d'autres commentateurs. Mais c'est une obscurité par malheur assez fréquente dans Thucydide, et provenant de cette

extrême parcimonie de mots qu'il semble avoir considérée comme une qualité. Toutefois le passage s'explique bien, et il ne mérite nullement d'être appelé « confus. » Il n'y a pas non plus le plus petit motif à l'appui du soupçon que le docteur Arnold conçoit au sujet du texte. La phrase ξυνετείχισαν αἱ νῆες, signifiant « les hommes hors des vaisseaux, » qu'il oppose comme « n'étant pas la manière dont Thucydide écrit ordinairement » (p. 275), peut être soutenue, eu égard à III, 17 où αἱ νῆες se rencontre exactement avec la même signification.

FIN DU DIXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU DIXIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

DEPUIS LA FÊTE DE LA QUATRE-VINGT-DIXIÈME OLYMPIADE JUSQU'A LA BATAILLE DE MANTINEIA

CHAPITRE II

AFFAIRES SICILIENNES APRÈS L'EXTINCTION DE LA DYNASTIE GÉLONIENNE

CHAPITRE III

DEPUIS LA RÉSOLUTION PRISE PAR LES ATHÉNIENS D'ATTAQUER SYRACUSE JUSQU'AU PREMIER HIVER APRÈS LEUR ARRIVÉE EN SICILE

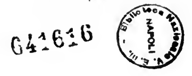
CHAPITRE IV

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SIÉGE DE SYRACUSE PAR NIKIAS JUSQU'A LA SECONDE EXPÉDITION ATHÉNIENNE SOUS DEMOSTHENÊS ET A LA REPRISE DE LA GUERRE GÉNÉRALE.

CHAPITRE V

DEPUIS LA REPRISE D'HOSTILITÉS DIRECTES ENTRE ATHÈNES ET SPARTE JUSQU'A LA DESTRUCTION DE L'ARMEMENT ATHÉNIEN EN SICILE.

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME



668. — Imp. Poupart-Davyl et Cᵉ, rue du Bac, 30.

ERRATUM

—

Page	18 ligne	2	*lire*	restèrent	*au lieu de*	désertèrent.
»	33 note	1	»	ἀπελύσαντο	»	ἀπελύσαντος.
»	49 ligne	32	»	fût	»	soit.
»	145 »	12	»	ses	»	leurs.
»	176 »	10	»	Diagoras	»	Dagoras.

VOIR TOME IX

Page	202 note	1	*lire*	ἐντυχοῦσιν	*au lieu de*	εὐτυχοῦσιν.
»	221 »	2e col.	»	n'étaient pas obligés	»	étaient obligés.
»	224 »	1	»	μένοντος	»	μένοντας.
»	229 »	1	»	aversion	»	assertion.

PLAN I

SIÉGE DE SYRACUSE AVANT L'ARRIVÉE DE GYLIPPOS

A, B, C, D. Mur de la cité extérieure de Syracuse au moment de l'arrivée de Nikias en Sicile.

E, F. Mur d'Ortygia, ou cité intérieure de Syracuse, du côté de la terre, au même moment.

G, H, I. Fortification additionnelle ou avancée (renfermant le Temenitês et faisant face à toute la largeur d'Epipolæ, Thucyd. VI, 75), bâtie par les Syracusains dans l'automne et l'hiver de 415-414, av. J.-C., après la bataille avec Nikias près du fleuve Anapos dans le Grand Port.

K. Cercle athénien ou Κύκλος à Sykê (Thucyd. VI, 98-102) couvert par son ouvrage extérieur en tête, δεκάπλεθρον προτείχισμα.

K, L, M. Portion méridionale de la ligne athénienne de circonvallation, du Cercle au Grand Port.

N, O. Premier contre-mur ou mur transversal (ἐγκάρσιον τεῖχος — ὑποτείχισμα) élevé par les Syracusains et mené *sur* la pente d'Epipolæ (ὑποτειχίζειν) depuis le mur de la ville le plus avancé jusqu'au bord de la falaise méridionale (Thucyd. VI, 100).

P, Q. Second contre-mur, palissade et fossé, construits par les Syracusains en travers du marais, depuis le mur de la ville le plus avancé jusqu'à l'Anapos (Thucyd. VI, 101).

K, R. Ligne de circonvallation des Athéniens, projetée, mais non achevée, depuis le côté septentrional de leur Cercle jusqu'à la mer extérieure à Trogilos.

PLAN II

SYRACUSE, APRÈS LES DÉFENSES ADDITIONNELLES FAITES PAR GYLIPPOS ET AVANT L'ARRIVÉE DE DEMOSTHENÈS

A, B, C, D. Mur de la cité extérieure de Syracuse, au moment de la première arrivée de Nikias en Sicile.

E, F. Mur d'Ortygia, ou cité intérieure, du côté de la terre au même moment.

G, H, I. Fortification additionnelle ou avancée (renfermant le Temenitês, et faisant face à toute la largeur d'Epipolæ, Thucyd. VI), bâtie par les Syracusains dans l'automne et l'hiver de 415-414 av. J.-C., après la première bataille avec Nikias.

K. Cercle athénien ou Κύκλος à Sykê, couvert par son ouvrage extérieur en tête (δεκάπλεθρον προτείχισμα, Thucyd. VI, 102).

K, L, M. Portion méridienale de la ligne athénienne de circonvallation, depuis le Cercle jusqu'au Grand Port, dans son état fini de double mur couvert.

K, R. Ligne de circonvallation des Athéniens, projetée, mais non finie, depuis le côté septentrional de leur Cercle jusqu'à la mer extérieure à Trogilos.

S, T, U. Troisième contre-mur syracusain, en mur transversal, l'ἐγκάρσιον τεῖχος ou παρατείχισμα, ou ἁπλοῦν τεῖχος construit par Gylippos (Thucyd. VII, 4); coupant la portion septentrionale de la ligne athénienne de circonvallation, et allant du mur de la cité à la falaise septentrionale.

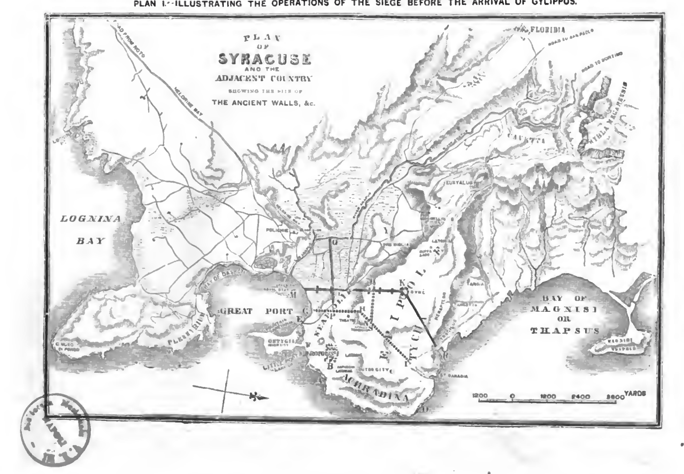
V. Fort extérieur construit par Gylippos pour défendre l'accès de Syracuse à un ennemi venant d'Euryalos et descendant Epipolæ.

V, W, T. Mur de jonction entre ce fort extérieur et l'ἐγκαρσίον τεῖχος — ξυνετείχισαν μέχρι τοῦ ἐγκαρσίου τείχους (Thucyd. VII, 7). Toute la ligne, V, W, T, S, constitue le παρατείχισμα (Thucyd. VII, 43).

X, X, X. Trois προτειχίσματα syracusains, ou campements pour défendre leur ligne de murs.

L, Y, Z, V. Marche de nuit détournée de Demosthenês par l'Euryales, pour prendre par derrière et attaquer la position syracusaine sur le terrain le plus élevé d'Epipolæ.

PLAN I.—ILLUSTRATING THE OPERATIONS OF THE SIEGE BEFORE THE ARRIVAL OF GYLIPPUS.



PLAN II.—ILLUSTRATING THE RESPECTIVE POSITIONS OF THE ATHENIANS AND SYRACUSANS WHEN DEMOSTHENES ARRIVED.

